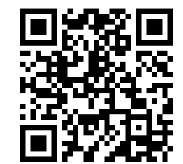
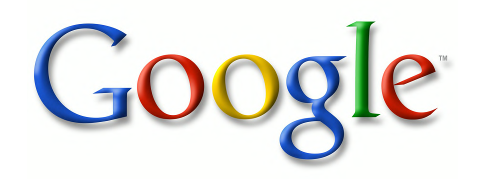
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.



http://books.google.com




## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

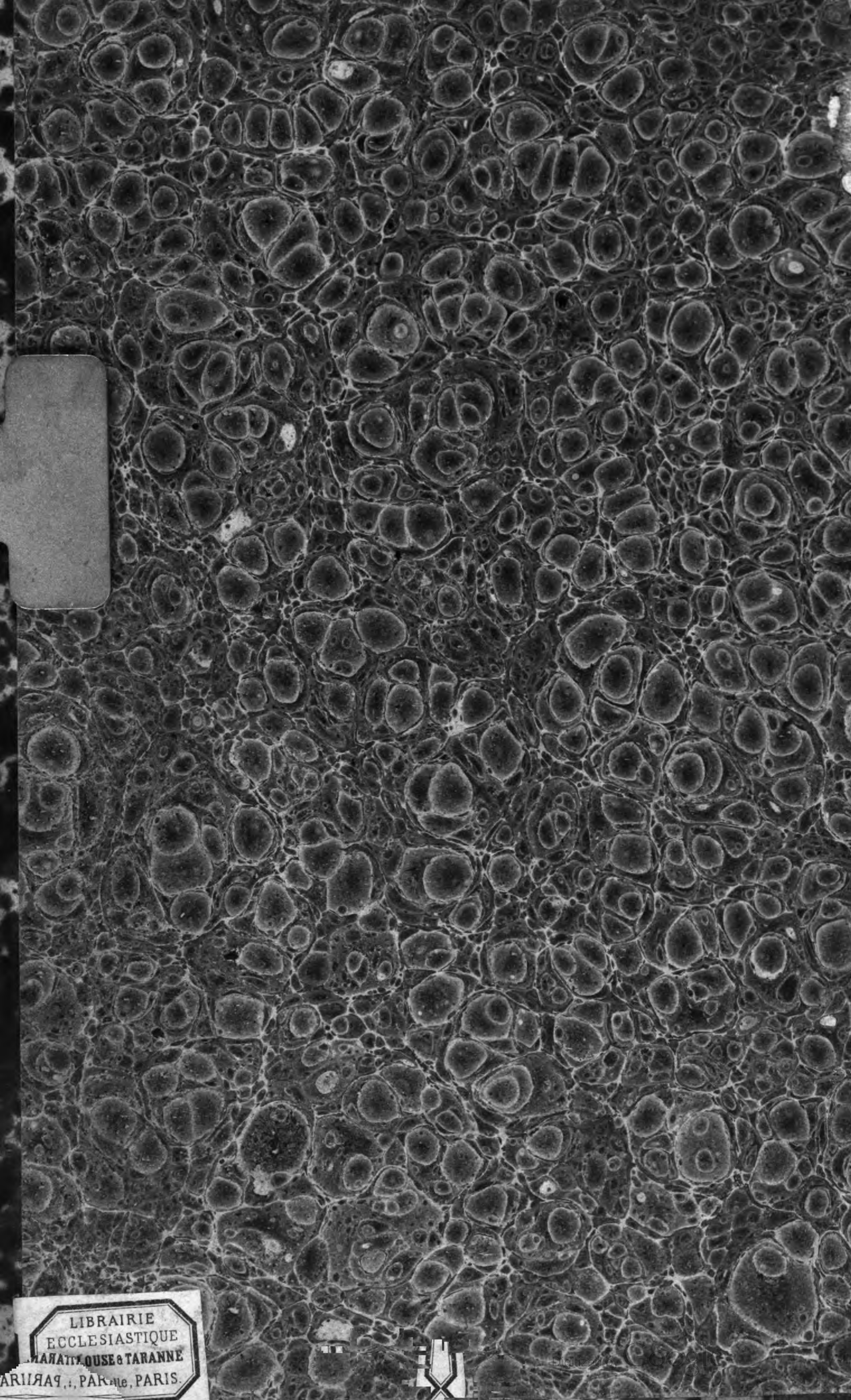
Nous vous demandons également de:

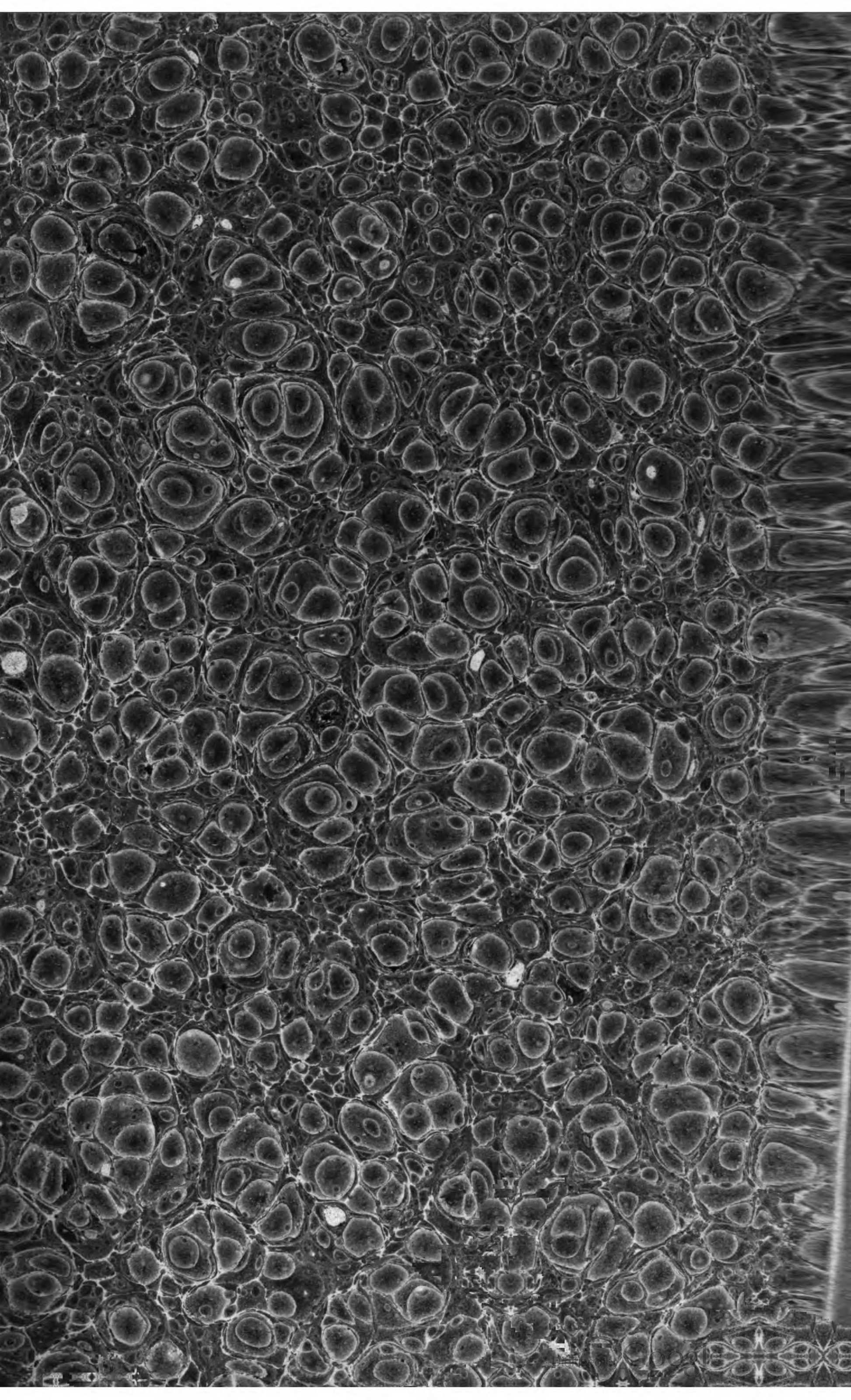
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




LIBRAIRIE
ECCLESIASTIQUE
OUSE & TARANNE
PARIS.



CR-5

~~GP-3~~

Digitized by Google

LE ROMAN

# DU RENARD.

B122/15

Digitized by Google

Les formalités voulues par la loi ont été remplies.

Digitized by Google

# LE ROMAN
# DU RENARD,

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS UN TEXTE FLAMAND DU XII[e] SIÈCLE,

ÉDITÉ

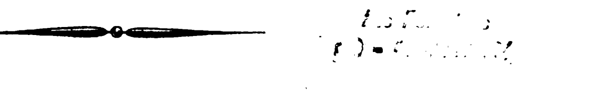
PAR J.-F. WILLEMS;

AUGMENTÉ

D'UNE ANALYSE DE CE QU'ONT ÉCRIT,
AU SUJET DES ROMANS FRANÇAIS DU RENARD, LEGRAND-D'AUSSY, ROBERT,
RAYNOUARD, SAINT-MARC GIRARDIN, PROSPER MARCHAND, ETC.

PAR OCTAVE DELEPIERRE,

AVOCAT, ARCHIVISTE DE LA PROVINCE DE LA FLANDRE OCCIDENTALE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES BEAUX-ARTS ET DE LITTÉRATURE DE GAND,
DE CELLE DES BIBLIOPHILES DE MONS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES
ET DES ARTS DU HAINAUT, ETC.

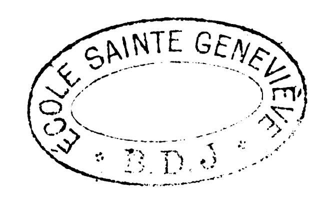


Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN, CATTOIR ET COMP.

1837




Digitized by Google

Digitized by Google

# PRÉFACE.

Lorsque naguère le moyen-âge, ses institutions et sa littérature prirent faveur en Europe, un des premiers ouvrages de cette époque qui attira l'attention, fut le roman du Renard, qui avait excité la verve de tant de conteurs, amusé nos pères pendant plus de deux siècles, et dont des extraits inexacts et incomplets traînent jusqu'à ce jour sur les quais pour l'usage du peuple.

On recourut aux divers manuscrits de ce poème si célèbre, on en tira plusieurs historiettes, et, le goût pour cet ouvrage s'étant accru, Méon donna enfin une édition,

Digitized by Google

soigneusement collationnée, de toutes les branches du Renard.

Cependant, ce livre sans éclaircissemens ni observations, d'un prix élevé et écrit dans une langue aujourd'hui incomprise du plus grand nombre, tout en pouvant être considéré comme l'œuvre d'un savant, ne mettait encore nullement les plaisantes aventures de maître Renard dans le domaine public. Beaucoup de personnes parlaient ou entendaient parler de ce roman; un bien petit nombre l'avaient lu. Il méritait néanmoins d'être plus répandu; car, comme l'a dit un célèbre auteur allemand, on y trouve plus d'explications sur divers points des mœurs, des usages, des lois et coutumes du moyen-âge, qu'on ne s'y attendrait dans un livre de cette nature.

M. Willems ayant édité, par ordre du gouvernement belge, un ancien texte, d'après un très-ancien manuscrit flamand, acheté à la vente du célèbre bibliophile Héber, et l'ayant enrichi d'une quantité de notes intéressantes et curieuses, nous avons entrepris de donner une traduction de ce travail d'un de nos plus habiles philologues. Afin qu'il présentât un ensemble plus complet, nous y avons joint l'analyse de ce que plusieurs auteurs français ont écrit sur les romans du Renard, ainsi que le précis de ces poèmes. Par cette addition, l'on aura, dans le volume que nous publions, un résumé destiné à toutes

Digitized by Google

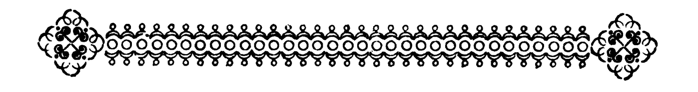
les classes, de ce qui concerne ces récits amusans et satiriques qui ont joui de tant de réputation, et dans lesquels ont puisé les conteurs de presque toutes les nations.

OCTAVE DELEPIERRE.

Bruges, le 1er janvier 1837.

Digitized by Google

Digitized by Google



# INTRODUCTION.

Pendant près de trois siècles on s'est disputé dans le monde littéraire sur le mérite du poëme du Renard, sur l'époque à laquelle il fut composé et sur son premier auteur.

Enfin on parut s'accorder à dire que le *Reineke* en bas saxon surpassait de beaucoup en originalité et en beauté tous les autres poëmes de ce nom, et méritait d'être regardé comme une des meilleures productions, sinon la plus gaie de la poésie allemande.

A cette époque, l'attention de quelques savants, parmi lesquels brillait surtout le profond antiquaire et philologue Jacob Grimm, se fixa plus particulièrement sur les poésies flamandes du moyen-âge.

De ces recherches il résulta, pour le juge impartial,



Digitized by Google

la preuve que le plus ancien récit épique, dans lequel le Renard ou le Loup jouait un des principaux rôles, ne pouvait être contesté à la Flandre, et que le poème saxon devait être regardé comme une traduction du flamand.

Dans le cours des dix dernières années on a beaucoup travaillé pour faire connaître et apprécier à sa valeur, ce poème sous les rapports de son mérite poétique et historique. En Allemagne, Grimm, Mone, Hoffman, von Fallersleben, Scheller, Langer et Ettmuller; en France, Méon, Raynouard, Robert, S^t-Marc-Girardin; en Hollande, Scheltema, Ten Broecke Hoekstra et Groebe, ont tous plus ou moins dirigé leurs efforts vers ce but. De son côté, M. Willems attira l'attention de ses compatriotes sur ce chef-d'œuvre de la poésie flamande, par un article inséré au *Messager des sciences et des arts de la Belgique*, de l'année **1833**, et par une traduction en vers flamands modernes, de la plus ancienne partie du Renard, qui parut l'année suivante à Eecloo.

Malgré toutes ces élucubrations, il paraît cependant que cette chasse au Renard, s'il m'est permis de me servir de cette figure, n'est pas encore à sa fin.

On dit que Grimm aurait encore découvert dans la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, quelques pièces qui appartiendraient au cycle de ce poème, entre autres un dialogue d'animaux, sous le titre d'*Ecbasis*, et une fable latine rimée du Renard et du Coq. Mone aussi a continué à recueillir des renseignements à ce sujet, et rentrera probablement dans

Digitized by Google

la carrière pour prouver les allusions historiques de *Reinardus Vulpes*, en réponse aux observations de Grimm et de Raynouard, principalement comme ce dernier nie complètement l'existence de tout rapport historique.

La moitié seulement du Renard flamand en vers était publiée, lorsque M. Willems apprit qu'un beau manuscrit sur parchemin, comprenant le poëme entier, avait été délaissé par le célèbre bibliophile William Heber, et allait être vendu à Londres. Sur la proposition de MM. Willems et Serrure, le Gouvernement belge donna l'ordre d'en faire l'acquisition, et bientôt nous pûmes nous réjouir de voir ce manuscrit à la bibliothèque de Bourgogne. Depuis le mois de mai dernier, M. Willems fut chargé d'en préparer une édition, et il se mit à l'ouvrage avec son ardeur ordinaire. Il vit à la première inspection que le texte était bien différent des deux fragments que nous avaient donnés Grœter et Grimm, et contenaient un récit bien moins ancien que le *Reinaert* du manuscrit dit *de Comburg*, aujourd'hui à Stuttgart. Il trouva que plusieurs vers manquaient, et que presque à chaque page il y avait une quantité de fautes de copiste, qui rendaient le sens obscur et quelquefois incompréhensible. En général, il considéra le manuscrit comme défectueux, et certes nullement en rapport avec le prix très-élevé qu'il avait coûté, quoiqu'il soit vrai de dire que de pareils monuments de la gloire nationale ne peuvent jamais être payés trop cher.

Digitized by Google

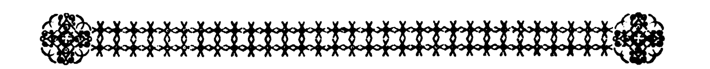
Pour son travail M. Willems s'aida donc de la première partie du poème, éditée par Grimm et comprenant 3474 vers, et mit en variantes les changements.

Il divisa le poème en deux livres, dont le premier forme l'ancien Renard du douzième siècle, et le second, la suite qui ne fut écrite qu'au treizième.

L'ancienne traduction en prose, imprimée à Delft en 1485, et éditée de nouveau par Suhl, les fragments donnés dans l'*Odina und Teutona* de Grœter, et dans le *Reinhart Fuchs* de Grimm, ainsi que la traduction saxonne connue sous le nom de *Reineke,* mirent le nouvel éditeur à même de remplir les lacunes de son manuscrit, de corriger les fautes des copistes, de rectifier les erreurs, en un mot de livrer au public un texte plus épuré.

Finalement, il faut observer que les trois planches de l'édition flamande, celle en regard du titre, celles des pages 4 et 49, sont copiées sur le manuscrit même, tandis que les autres sont imitées du *Reineke* latin de Hartman Schopper, excepté la danse de la cour, qui est prise de l'édition de luxe, de Gottsched.

Digitized by Google



# PROLÉGOMÈNES.

Dès l'époque la plus reculée on s'est aperçu que les animaux possédaient de certaines qualités caractéristiques, et montraient dans leur manière de vivre entre eux de certaines mœurs qui ont du rapport avec ce qui se passe parmi nous. Il a dû résulter de là que l'on compara souvent les hommes et les animaux, même que l'on transporta figurativement les qualités des uns aux autres, d'où naquirent quelquefois des comparaisons qui ne furent pas toujours à l'avantage de notre espèce bipède. On trouva que le chien était plus fidèle que l'ami, l'âne plus patient que le héros; on vit que, par leurs cris, certaines créatures se comprenaient mieux en leur langage que certaines familles. Ces comparaisons, quoique dé-

Digitized by Google

gradantes, sous certains rapports, étaient néanmoins instructives, et telle fut l'origine des fables.

Aussi long-temps que l'agriculture et la chasse furent les principales occupations et la seule source des richesses des nations, l'homme s'entretenait de loups et de renards, comme nous parlerions aujourd'hui des républicains français ou des cortès d'Espagne.

Les preux qui plus tard partirent pour la guerre aimaient à porter les noms de Wolfgang, Adelwolf, Wolger, Wolfhart, Eberhart, Berenhart, Lewengild, Lewenhart, Lewbold. Mais à mesure que les hommes devinrent plus policés, et par suite eurent moins de rapports avec la nature agreste, leur intérêt pour les habitudes et les mœurs des animaux diminua, et ces terribles noms de guerre disparurent ou se cachèrent sous les formes latines d'Adolphe, d'Everard, de Bernard, de Léonard, de Léopold et autres semblables.

Aucune nation au monde n'a jamais pris plus de soin du bétail et des animaux domestiques que les Francs. Les capitulaires de Charlemagne en fournissent la preuve à chaque page. On ne doit donc pas s'étonner que ce fut d'abord chez eux qu'il y eut des espèces de dialogues entre animaux, et tels qu'à peine en trouverait-on un exemple chez les autres nations.

En effet où pourrait-on montrer de tels poèmes qu'*Isengrimus, Reinardus Vulpes* et *Reinaert*, tous trois originaires de notre patrie? Bidpaï, Ésope,

Digitized by Google

Phèdre et Lafontaine ont certainement écrit des fables très-amusantes :

> Faisant parler le loup et répondre l'agneau,
> Et passant plus avant, les arbres et les plantes,
> Sont devenus chez eux créatures parlantes;

Mais nos aïeux, pour ne pas pécher contre la vraisemblance, ont laissé muets les plantes et les arbres, ainsi que les poissons. Néanmoins lequel de ces poètes a jamais songé à composer un long récit dont le sujet fut pris chez les animaux, dont le loup et le renard fussent les principaux personnages, même les héros, s'opposant fièrement l'un à l'autre, comme Achille et Agamemnon, à créer enfin une véritable épopée, sur un sujet qui paraissait, au premier coup-d'œil, si peu susceptible de développements intéressants ?

Une épopée où l'unité et la diversité des épisodes soient aussi artistement assemblées, tandis que les personnages conservent toujours leur nature, leurs coutumes, et leurs mœurs au point qu'on lit ce poème avec le même intérêt que s'il s'agissait d'événements véritables !

Une telle œuvre a d'abord paru chez les Belges dans la langue latine et dans la langue flamande.

Il n'entre pas dans notre projet de développer les beautés *d'Isengrimus* ou de *Reinardus Vulpes,* nous abandonnons cette tâche à d'autres. Qu'il nous suffise de dire ici que le premier de ces poèmes, composé de 689 vers, a été édité par Grimm, et le se-

Digitized by Google

cond divisé en quatre livres, contenant 6596 vers, par le savant Mone.

Isengrimus paraît avoir été composé dans le onzième siècle, ou bien au commencement du douzième. Quant à l'ancienneté du Reinardus, l'on n'est pas d'accord. Mone pense que ce *carmen epicum*, ainsi qu'il est intitulé, a été en partie composé au neuvième siècle, puis augmenté et interpolé au douzième; mais ni Grimm, ni Raynouard ne veulent admettre cette opinion, et considèrent cette œuvre comme appartenant au douzième siècle. Nous ne déciderons pas la question, non plus que celle de savoir si les aventures rapportées dans *Reinaert* ont un fondement historique. L'affaire nous paraît encore présenter quelqu'obscurité, quoique nous ayons été porté, d'après les observations de Grimm, à nous ranger de l'avis de Eccard, Mone, Ettmuller et Saint-Marc-Girardin (1).

Que l'on pense ou non que Renard est le comte Reginarius, et qu'Isengrin est le roi d'Austrasie, Zwentibold, l'origine belgique du poème ne dépend point de cette allusion historique; elle repose sur des fondements plus solides. Laissons donc là cette question, et passons à ce qu'il y a à dire au sujet du Renard flamand.

Très-probablement que la fable du Renard et du

(1) Préface d'Eccard au *Collectanea etymologica* de Leibnitz, p. 34 à 52. et ses *commentar. de rebus Franciæ orientalis,* t. 2, p. 781 à 800. Ettmuller, *Blattern fur litterarische unterhaltung*, 1833, n$^{os}$ 22 et 23. Saint-Marc-Girardin, articles du Journal des Débats.

Digitized by Google

Loup était déjà connue chez nous, sous la forme de chanson populaire, avant le neuvième siècle, comme on peut le voir dans Grimm; mais le poème lui-même dont nous nous occupons ici, paraît avoir été originairement composé dans la dernière moitié du douzième siècle et sans doute vers 1170, quoique durant le treizième et le quatorzième, on y ait fait quelques changements dont nous nous occuperons plus tard. Toutes les circonstances se réunissent pour donner une grande probabilité à la date que nous supposons. Ainsi le Renard serait le plus ancien morceau de poésie dont puisse se glorifier la Belgique. Sans doute que cette proposition semble au premier abord gratuite pour un grand nombre de personnes, car jusqu'aujourd'hui l'on n'a point encore osé penser à une langue flamande écrite dans le douzième siècle, et en général on regarde Maerlant comme le père de notre poésie. Qu'on veuille bien néanmoins écouter nos raisons et que l'on juge ensuite.

Il ne sera pas inutile de faire observer en passant que, d'après notre opinion, l'on a eu depuis trop longtemps l'habitude d'attribuer la plupart des vers flamands du moyen-âge, à des époques postérieures à celles auxquelles ils appartiennent réellement.

A l'exception de Maerlant, l'on a presque toujours regardé comme des productions du quatorzième siècle, ou au plus tard de la dernière moitié du treizième, les manuscrits de cette période (1). Les

(1) C'est ce qui est arrivé entre autres à un de nos meilleurs poëtes, Dirk van Assenede, dont le roman de Floris et Blanchefleur

Digitized by Google

romans français, composés avant ou vers 1150, n'auraient donc été traduits que près de deux cents ans plus tard! Et la Flandre l'une des plus florissantes contrées de l'Europe, sous les comtes Thierri et Philippe d'Alsace, à la cour desquels fut élevée, pour ainsi dire, la poésie des Trouvères, la populeuse Flandre n'aurait pas pu nommer, dans sa langue maternelle, un seul poète avant 1250! Il est prouvé qu'à cette époque notre langue s'écrivait déjà, d'après une observation faite par Mone, sous l'année 1130 (voy. Anzieger, 1834, pag. 185).

C'est de cette manière que l'on a fait poindre l'aurore de notre littérature bien long-temps après celle des Français et des Allemands, tandis qu'en tant d'autres parties nous devancions nos voisins. Comment pourrait-on soutenir une semblable contradiction?

Il est extrêmement probable que la chanson *der Niebelungen* dont M. Serrure a découvert et fait imprimer un fragment en flamand, appartient originairement à la Belgique, et peut être ramenée au douzième siècle.

La vie de Jésus (Leven van Jesus) éditée récemment par le professeur Meyer, d'après un manuscrit du milieu du treizième siècle, nous paraît aussi avoir

a été édité en 1836, par Hoffman von Fallersleben. On le place 70 à 80 ans plus tard qu'il n'a vécu. Déjà l'on trouve son nom dans une charte du mois d'octobre 1273, citée par Saint-Genois, *Monuments anciens*, t. 1, p. 651, alors que sans doute il n'était plus très-jeune, car la comtesse Marguerite le nomme *Dierikin d'Hassenede son clerc.*

Digitized by Google

été composée avant ou vers l'an 1200. Le langage l'indique. Nous ne croyons pas moins ancienne une pièce de vers en notre possession, et qui se retrouve peut-être ailleurs, laquelle est intitulée : *Reize des heiligen Braendaens*. Après cette pièce de 2198 vers, se trouve un abrégé en bas saxon, que nous a donné Bruns dans ses *Romantische und andere Gedichten altplattdeutscher Sprache*. De même le fragment du poème de *Graef Rudolf*, publié par les soins de Guillaume Grimm, doit incontestablement être regardé comme une traduction d'un ouvrage écrit originairement en flamand, et comme ce fragment est écrit en caractère du douzième siècle, il en résulte que l'original flamand ne peut être postérieur.

Sans vouloir rechercher davantage si quelques autres poèmes encore, comme *Salomon en Morolf*, le *Dietsce Catoen*, *Gudrum*, etc., appartiennent à la même période, nous ne ferons plus mention que d'une traduction flamande du *Miserere*, par le *Reclus de Moliens*, poète français du milieu du douzième siècle (1). Dans une des dernières strophes, il y est fait mention du Renard. Outre la preuve historique qui résulte de cette mention, elle sert à nous autoriser à poser en fait l'existence d'un poème de ce nom, dans la langue nationale des Flamands, dès le douzième siècle. Nous ajouterons encore d'autres preuves à l'appui de cette opinion. Lorsque Henri I, duc de Brabant, se trouva dans l'obligation, en 1213, de de-

(1) Voyez l'Histoire littéraire de la France, tome XIV, p. 33.

Digitized by Google

mander un armistice, dans sa guerre contre Liége, et qu'à cette fin il recourut, avec une feinte humilité et un faux repentir pour ses rapines sacriléges, à l'intervention du comte de Flandre, les Flamands présents s'écrièrent : Ah! ah! Renard est moine! Renard est devenu ermite! C'était là probablement une allusion à une circonstance de notre roman : « Dux suorum videns interitum fugit, ad ipsum comitem, quærens inducias et veniam de commisso. Super cujus palliatæ hypocrisi flandrenses indignati proceres: Eya! inquiunt, Reinardus factus est monachus! » Deux écrivains contemporains s'accordent sur ce fait (1). Dans la Flandre occidentale, durant une bonne partie du douzième siècle, les paysans se révoltèrent plusieurs fois à cause de l'augmentation des taxes. En 1201, leur mécontentement se changea en guerre ouverte. Ils reçurent le nom de *Blauwoeters*, et le parti opposé, composé de partisans de la cour, celui d'*Isengrimmers*. Quant au premier nom, il est connu que le Renard est encore aujourd'hui surnommé *Blafot*, chez les Suédois et les Danois. Il est néanmoins incertain si jamais l'on a désigné ainsi cet animal en notre pays. Kilian veut que *Blauwvoet* signifie un oiseau de l'espèce des éperviers, et traduit ainsi : Accipiter stellaris, aquila stellaris, circus vulgò *Blavipes*.

Quoi qu'il en soit, des écrivains bien postérieurs, entre autres un certain Heynderyckx, échevin à

(1) Chapeavilli Gesta pontificum leodiensium, t. 2, p. 231 et 627.

Digitized by Google

Furnes, qui, au dix-septième siècle, composa une histoire circonstanciée, demeurée inédite, de cette guerre, croient voir dans cette désignation deux nobles familles, celle des *Ingerycks* et celle des *Blauwvoeten ;* mais outre que ces noms ne se trouvent point parmi les chevaliers flamands, il est de plus très-douteux que des partis aient jamais adopté des noms de famille dans notre pays, ce qui d'ailleurs n'est aucunement le cas pour la lutte de 1201.

On employait cependant des sobriquets, tels que *Leliaerts, Clauwaerts, Creesers, Mecontenten* et plusieurs autres (1).

*Blauwvoet,* dit Warnkœnig dans son histoire de la Flandre, pag. 216, laissa son nom aux *Blaeuvoetins ;* les Ingrekins durent le leur à Sigebert Ingeryck. Si cette opinion était fondée, comment est-il arrivé que ce nom fut déjà appliqué à ce parti, soixante ans avant la guerre de 1201. On en fait mention à l'année 1143 dans la *Chronicon Flandriæ* (2) d'Adrien de Budt, alors que certainement Sigebert Ingeryck ne vivait pas encore, en supposant qu'il ait jamais vécu. « In antiquis enunciativa probant, » c'est pourquoi nous nous en tenons à la dénomination d'*Isangrini* et *Flavipedes* ou *Blavoetini,* par contraction *Bloetini,* employés par des écrivains contemporains. Nous les indiquerons ici sommairement : Dans les Gesta

(1) Sur la signification du mot Creesers, voyez le mémoire couronné de M. Steur, sur les troubles de Gand de 1540, p. 160 et suiv.

(2) Page 284 du *Corpus chronicorum Flandriæ*, qui paraîtra bientôt, s'il n'est déjà mis au jour.

Digitized by Google

Philippi Augusti, descripta a magistro Rigordo seu Rigoto, ipsius regis chronographo; parmi les Scriptores historiæ Francorum, de Duchêne, on lit : « Eodem anno (1213) venit rex Philippus cum immenso exercitu Boloniam, et ibi per dies aliquot, naves suas et homines de diversis partibus venientes exspectans, transivit usque Gravalingas, villam opulentam in finibus Flandriæ, super mare anglicum sitam, ad quam tota classis ejus secuta est eum. Ibi ex condicto debebat comes Ferrandus venire ad regem et ei satisfacere de omnibus injuriis...... Dum autem esset rex in obsidione Gandavi, venerunt de Angliâ, Reginaldus, comes Boloniæ, et Guillielmus, comes Saleberiensis, qui cognominatus est *Longa Spada,* Hugo de Boves, et multi alii quibus occurrit Ferrandus comes, cum Isangrinis et Bloetinis et Flandrensibus, utpote qui bene prænoverant eorum adventum : et ita subito in navibus cursoriis irruentes, occupaverunt naves nostras, quæ dispersæ erant per littora. »

La traduction de ce passage se retrouve dans les chroniques de Saint-Denis (Bouquet, *Historiens de France,* tom. XVII). Qui ne voit clairement que par les Isengrins, l'on comprenait la noblesse, par les Blauvoetins les paysans, et par les Flamands les citadins ou bourgeois des villes ? Le chronicon Guillielmi Armorici les nomme aussi Isangrini et Bloetini, ainsi que Guillaume-le-Breton en plusieurs endroits de sa Philippide. Enfin nous trouvons dans l'*Historia Viconiensis monasterii,* que l'abbé Ægidius amena un accommodement entre les Isangrins et les Blauvoe-

Digitized by Google

tins: « Sic spiritûs sancti gratia in vita exstitit debriatus, ut meruerit pacem inter Isengrinos et Flaventinos, vel Flavipedes in partibus Hollandiæ et Zelandiæ et Flandriæ quam nullus hominum attentare quibat, sive rex, sive comes, aut baro reformare. Sic enim guerra erat inter eos quod pater filium habens obvium, aut filius patrem mox immaniter sævientes collisi pariter alter alterum suffocabat. Erant autem nobiles valdè una pars, residui vero sicut supra dictum est, de territorio Furnensi in Flandria, in loco aut circum circa locum qui dicitur Cayens (Keyhem) commorantes (1). » Ces Flavipedes ou Flampedes ne nous indiquent, à coup sûr, en cet endroit aucune famille.

En voilà assez sur cette matière. Voyons maintenant si le contenu même du poème que nous donnons au public, ne remonte pas au douzième siècle. Malheureusement les manuscrits que nous en possédons sont bien postérieurs. Celui en parchemin, dit de Comburg, aujourd'hui à Stuttgart (2), contenant, parmi un grand nombre d'autres vers flamands, les 2474 premiers vers du *Reinaert* édité par Grœter (3) et Grimm (4), paraît composé au commencement du quatorzième siècle. Un autre fragment de 1038 vers,

(1) Martene, *amplissima collectio*, tome VI, p. 303.

(2) Voyez à ce sujet l'avertissement du tome troisième du *Spiegel historical* de Maerlant, édité par la deuxième classe de l'institut de Hollande.

(3) *Odina und Teutona*, etc. Breslau, 1812, petit in-8°, p. 265 à 375.

(4) *Reinhart Fuchs*. Berlin, 1834, in-8°, p. 115 à 267.

Digitized by Google

qui a été conservé par Van Wyn (1) date de l'année 1475, tandis que la copie hollandaise, dont la bibliothèque de Bourgogne a fait l'acquisition au mois de février dernier, ne peut se rapporter au plus tôt qu'aux vingt-cinq premières années du quinzième siècle. Ce dernier manuscrit est sur parchemin in-4°, de 120 pages ou 240 feuillets de 34 lignes chacun. Il s'y trouve cinq vignettes ou miniatures qui ne sont pas très-remarquables. Sur plusieurs pages il y a des parties laissées en blanc pour y mettre d'autres vignettes, et à la fin une soixantaine de vers énigmatiques où l'écrivain donne son nom à deviner. M. Groebe, sous-bibliothécaire de l'Institut des Pays-Bas, qui copia ce manuscrit en 1825, n'a pas pu plus que nous, deviner cette énigme. Voici ce que l'on sait sur les possesseurs antérieurs. D'après une inscription que l'on trouve sur la garde du livre, il a appartenu (vers 1500 d'après le caractère de l'écriture) à une certaine Marguerite, fille de Jean Beyers, et ensuite à Marie Van Ham, fille d'Henri Van Byler. En 1825, il se trouvait dans la bibliothèque de M. Rendorp Van Marquette d'Amsterdam, et devait y être vendu publiquement sous la direction du libraire Den Hengst. Mais un Anglais fit l'acquisition du tout, et environ deux ans après, William Heber devint propriétaire du livre dont il s'agit, dans une vente publique de Londres.

Cependant Ten Broecke Hoekstra et Groebe en

(1) *Historiesche en letterkundige avondstonden*, t. 1, p. 273.

Digitized by Google

avaient pris des copies dans l'intention de les publier, ce qui néanmoins n'eut pas lieu par suite de diverses circonstances.

C'est tout ce que l'on sait au sujet de ce seul ouvrage complet. Nous avons déjà prouvé ailleurs (1), d'une manière qui nous paraît satisfaisante, que le vieux *Reinaert* flamand, en ce qui concerne les 3394 premiers vers, qui évidemment forme un ensemble complet, et que Grimm désigne comme *Ganz flandrischer farbung*, n'est pas composé par *Willem*, comme l'énonce notre poème en commençant. Il corrigea seulement et acheva l'ouvrage qu'il croyait, comme il le dit lui-même, n'avoir pas été convenablement traité jusqu'alors. Afin néanmoins de donner une vie complète de Renard, il a achevé, à l'aide de livres français, ce qu'il supposait avoir été passé sous silence dans la composition primitive. C'est ce qui résulte du texte même. Donc ce Willem n'a fait que mettre la dernière main à un ouvrage qui déjà existait avant lui. La traduction en bas saxon, intitulée *Reineke*, et les anciennes éditions en prose de Gouda 1479 et de Delft 1485, qui ne contiennent pas le prologue et qui ne commencent qu'au vers 41me, font supposer que ce prologue ne remonte pas à une époque bien ancienne.

On peut aussi croire que le premier Renard commençait au vers onzième.

**Nu keert hem daer toe myn sin, etc.**

(1) Voyez la fin de la notice sur les poèmes français du Renard.

De quelque manière que l'on considère la chose, les mots *aldus begonnen* du 9$^{me}$ vers, sont en contradiction avec le quarantième.

**Nu hoort hoe ic hier beginne.**

Il y a ici deux commencements. Il y a même une double intention. Willem déclare entreprendre son travail (om dat het hem seer jammerde) parce qu'il voyait avec peine qu'il manquait encore tant de particularités à l'histoire de Renard; tandis que l'auteur original n'a composé les aventures de son héros que parce qu'une certaine dame qui était-très affable, l'en avait prié (vers 26 à 31), ce *motif seul* lui mit la plume à la main, ajoute-t-il, sans cela il eût gardé le silence (Hy had stil gezwegen). Il n'est pas rare qu'un continuateur mette un prologue à l'œuvre de son devancier. Dans presque tous les manuscrits des *Brabandsche yeesten,* il se trouve des prologues différents, et ce qui plus est, de date différente.

Si Willem avait composé la première partie du poème du Renard, d'après des originaux français, la louve, par exemple, y serait désignée comme dans la traduction allemande d'Hemerich der Glichsenaere, sous le nom de *dame Hersant* et non par *Hersinde* ou *Erswinde ;* le nom du chien, *Cortois* aurait été conservé dans les branches françaises, tandis qu'il y est appelé *Roonel, Rooniax* ou *Morout.* Alors encore le lieu de la scène et la manière dont le sujet est traité ne fourniraient pas tant de preuves d'une origine flamande, ne présenteraient pas, en beaucoup

Digitized by Google

d'endroits, un cachet aussi évidemment flamand. Enfin dans les Renards français on découvrirait quelques traces de l'origine française d'un ouvrage aussi recherché dans le moyen-âge. Nous verrons tout à l'heure que les Trouvères ne connaissaient pas, sur ce sujet, de poëme plus ancien que celui de Perroz de Saint-Cloud, et qu'une des branches françaises de ce dernier est une imitation et en plusieurs endroits une traduction littérale de notre Renard.

D'un antre côté, si l'on regarde Willem comme celui qui a remanié et continué l'œuvre primitive, alors notre proposition est encore plus évidente, car son travail est le texte du manuscrit hollandais. On y trouve d'abord une paraphrase du premier livre et ensuite une continuation de cet ouvrage primitif, tirée en grande partie des poètes français ou des *fabulæ extravagantes.* Néanmoins il a un mérite qui lui est propre ; il a enchâssé dans son remaniement plusieurs récits qui sont de son invention et bien traités.

Nous pouvons donc tenir pour assuré que Willem n'est pas l'auteur primitif du Renard. Mais quel est ce Willem? Un auteur qui composa Madok et plusieurs autres livres (die vele boecken, die Madok maecte), dit le prologue, et probablement un ecclésiastique, comme l'indiquent de nombreux passages.

Il est extrêmement présumable que ce fut *Willem Utenhove,* d'Ardenbourg en Flandre, un contemporain de Maerlant qui en parle en ces termes :

Digitized by Google

Ic heb beloeft. . . . . .
Te dichtene enen bestiaris,
Nochtan wetic wel dat waer is
Dat her Willem Utenhove,
Een priester van goede love
Van Erdenborg, heeft een gemaect.

« J'ai promis de mettre en vers un Bestiaire, je » sais bien néanmoins que Guillaume Utenhove, un » prêtre de beaucoup de renom, et natif d'Arden- » bourg, a composé un poème sur cette matière. »

Nous ne connaissons pas d'autre Guillaume Van Utenhove parmi les poètes flamands de cette époque; de plus, la mention faite au vers 6904 d'un lieu nommé ***Hoeckenbroeck,*** dans le voisinage d'Ardenbourg, lieu d'ailleurs presque inconnu, la scène qui se passe sur une digue, et d'autres circonstances ne permettent pas de croire qu'un autre que Guillaume Utenhove soit l'auteur du poème du Renard.

Maintenant il est difficile de décider si Maerlant, en parlant d'un bestiaire, a voulu faire mention du Renard; il est cependant assuré que notre poète de Damme connaissait Madok, puisqu'il en est question à la fin de son *Rymbybel* achevé en 1270; donc Guillaume, qui composa Madok, vivait antérieurement à cette époque, et ce poème était tiré de la vie des animaux, car dans le passage dont nous parlons il est mis sur la même ligne que le Renard.

Quant à la seconde partie, ou au deuxième livre de notre poème, il est d'une date postérieure. Les copistes y ont beaucoup ajouté dans les détails. Cette

Digitized by Google

seconde partie est tellement une imitation de la première, que l'auteur y a suivi le même ordre d'événements : tenue d'une cour plénière, plaintes portées contre le Renard, citation de celui-ci, sa confession, son arrivée à la cour, sa réponse et le pardon qu'il obtient.

Il est aussi hors de doute que cette seconde partie est due à une autre plume. Il s'y trouve d'abord d'autres tournures de phrases, beaucoup plus de proverbes, on n'y rencontre plus des locutions fréquemment employées par le premier auteur; le lion y est appelé *Lioen* au lieu de *Noble*, etc.

Ce point étant incontestable, et comme il est impossible d'attribuer la première partie à deux écrivains différents, il ne reste plus qu'à rechercher si l'on peut faire remonter la suite de notre poème au temps où vivait Guillaume Utenhove. Nous croyons qu'oui, pour les motifs suivants.

L'Ysopet néerlandais, édité par le conseiller Clignett, appartient sans aucun doute au treizième siècle. Or l'auteur d'Ysopet suppose déjà dans ses lecteurs flamands une certaine connaissance de la signification des prénoms de Martin et de Baudouin, d'après l'acception qu'ils ont dans la seconde partie du Renard. Il dit, sans explication préliminaire :

> Een ryc man hadde tere stont (1)
> Enen Ezel ende een hont.

(1) Un homme riche possédait en même temps un âne et un chien. L'âne portait rancune au chien, parce que son maître en faisait beaucoup de cas. Il voyait continuellement le chien dans l'abondance,

Digitized by Google

Om dat hi hadde den hont soe wert,
Droech desel nyt ten honde wert.
Hi sach den hont in grooter weelde
Ende sach syn here ieghem hem speelde
Ja, penst myn here Boudewyn
Wat meent myn heer ?.....

Plus loin, on trouve :

(1) Een rich man ende een valsch tyrant
Quamen te gader in een lant
Daer men vele scimmincle vant;
Daer en ginc oec geen in bant.
Een scimminkel was daer here
Ende dwanc al dander serc......
Tote desen man sprac Martyn
Die soe here wilde syn :
Wat duncti, segghet hi, nu besie,
Van dese heren ende van mie ?

Rappelons-nous maintenant que l'âne Baudouin et le singe Martin n'apparaissent point dans la première partie du roman du Renard.

Il en résulte que la seconde devait déjà avoir acquis une certaine popularité lorsqu'Ysopet fut publié. Ceci exempte de toute réflexion quand même l'on voudrait nous opposer qu'il y avait encore d'autres fables connues du public, à cette époque, où se

et leur maître commun s'amuser à jouer avec lui. Ah, pensa le seigneur Baudouin, quelle est donc la pensée de mon maître, d'en agir aussi différemment avec nous!

(1) Un homme juste et un tyran arrivèrent ensemble dans une contrée habitée par des singes. C'était un animal de cette espèce qui y commandait et qui y tenait les autres dans l'assujettissement...... Martin, qui aurait désiré devenir leur chef, dit à l'un d'eux : Regarde, que penses-tu de la différence qui existe entre tes semblables et moi?

Digitized by Google

retrouvaient ces dénominations, car les vers 4421 et suivants prouvent que le personnage de Martin a été pris par l'auteur dans le poème du Renard. Ce n'est pas tout. De même que l'auteur d'Ysopet avait pris ces deux noms dans le Renard, il en emprunta encore textuellement les vers 5569 et 5690 qu'il inséra dans sa vingtième fable. Puisque Willem dit lui-même qu'il composa d'après des livres français, il est impossible de supposer que ce fut lui qui prit ces deux vers dans l'Ysopet.

Si l'on avait conservé jusqu'aujourd'hui le poème de Madoc, nous y aurions certainement puisé plus de renseignements au sujet de Guillaume Utenhove.

A présent nous devons poser la question : quel a pu être ce roman de Madoc ? Mone y voit le récit intitulé *Malagis*, mais sans fondement. Comme en ces sortes de matières on doit s'aider de probabilités plus ou moins vraisemblables, ne pourrait-on pas croire que ce roman était le récit des aventures de Madoc, fils d'Owen Guynnedd, prince de Galle, qui vers l'an 1170 découvrit l'Amérique ? (1)

Il racontait des choses merveilleuses d'un autre monde, mais on ne voulut pas y croire, et peut-être est-ce pour ce motif que Maerlant en parle comme d'un rêve :

> Want dit is niet Madrocs droem,
> No Reinaerts, no Artus boerden.

Nous croyons avoir démontré que Guillaume

(1) Voyez Michaud, *Biogr. univers.*, t. 26, p. 95.

Utenhove augmenta le poème flamand du Renard, et que la seconde partie doit remonter jusqu'au milieu du treizième siècle. Il résulte encore de cette proposition que le premier livre est plus ancien, et a, pendant long-temps, formé un tout complet.

Retournons maintenant à la preuve que le Renard flamand primitif doit avoir été composé vers 1170. Cela résulte d'abord des différentes allusions et événements qui se rapportent à cette époque, et dont il est question dans le récit.

Le lieu de la scène est constamment en Flandre, à l'exception d'un seul fait qui se passe chez un curé de village dans le Vermandois. Mais il ne paraît point, d'après l'ensemble de la narration, que les choses se passassent hors du pays, ce qui s'explique tout naturellement, lorsqu'on se rappelle la situation politique de la Flandre à cette époque. Par le mariage de Philippe d'Alsace avec Isabelle, fille et unique héritière du comte de Vermandois, mort en 1163, ce pays fut réuni à la Flandre, et y resta annexé jusqu'en 1186. Ce fut sans doute dans cet intervalle que fut composé le Renard, sans cela comment le Vermandois viendrait-il se représenter dans un texte où il n'est jamais question que de localités situées en Flandre?

Dans un autre passage, le Renard raconte qu'il a enterré le trésor du roi Ermenric à Hulsterloo, au pied d'un chêne, et que cet Hulsterloo était situé dans un lieu si désert qu'on n'y apercevait souvent nulle créature vivante durant six semaines.

Digitized by Google

Le Witte-Boek des archives de Gand nous apprend qu'au moyen-âge on allait en pèlerinage à Notre-Dame d'Hulsterloo. On y vénérait une statue miraculeuse qui, d'après une remarque de la chronique inédite de l'abbaye de Tronchienne près de Gand, avait été amenée là, de la ville de Térouanne. Notre-Dame mécontente du peu d'honneur qu'on faisait à sa statue, dans cette dernière ville, aurait ordonné qu'elle fût transportée ailleurs, et c'est ce qui eut lieu à la grande admiration du public qui accourut en foule pour voir ce miracle. Deux colombes volaient devant les porteurs de la statue, leur montrant le chemin, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Hulsterloo. La foule qui suivait était si considérable que dans les environs de Gand il y eut disette de pain. Tel est le récit du serviteur attaché à l'église d'Hulsterloo, mais on n'y voit point de date. Hulsterloo près de Kieldrecht, avec ses bruyères, ses bois et ses marais, fut cédé en 1136 à l'abbaye de Tronchienne, d'après deux diplomes que l'on possède encore.

Probablement que quelques années après, les religieux de cette abbaye auront bâti une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Ceci explique pourquoi sa statue était si célèbre parmi les Flamands aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, et pourquoi il y eut une telle affluence de visiteurs, jusqu'à ce qu'Hulsterloo disparut par suite d'une inondation.

Si ce lieu était encore un désert, *een verlaten oord,* alors que le roman du Renard fut composé, il s'ensuit

Digitized by Google

que ce poème remonte au delà de l'époque où se fit le transport de la statue miraculeuse, et ceci nous reporte au douzième siècle.

Il faut encore faire attention au passage où Isengrin devint moine dans le couvent d'Elmare, en se rappelant que la prévôté de ce nom fut instituée en 1144, et que Herman, abbé de St-Martin à Tournai, ainsi que Godefroi d'Angers, dont il est question, vécurent dans la première moitié du douzième siècle. Il est plus difficile d'établir une date d'après la phraséologie de l'ancien Renard, vu qu'il nous manque des pièces de comparaison du douzième siècle, et que nous ne pouvons guère compter sur la fidélité des copies qui nous restent d'une époque postérieure. Néanmoins il s'y trouve certaines tournures qui nous paraissent plus anciennes que Maerlant.

Quelques exemples des coutumes et des usages dans les affaires de droit, démontrent également l'ancienneté de notre poème, et il faut s'étonner que Grimm n'en ait point fait la remarque. Cette preuve seule suffirait pour établir que notre Renard n'est pas traduit ou copié d'après des ouvrages français. Nous rapporterons ici ce que dit Heineccius à ce sujet dans ses Elementa juris Germanici, tom. II, pag. 5 :

« Semel me etiam usum esse memini testimonio elegantis ingenii poetæ, cui vulpeculam Reineke debemus, et puduit me propemodùm, inde sæpius illustrare jurisprudentiam germanicam, non quod non plura in eo poemate vel maximè ad rem facerent, sed ne in re seriâ nugas agere velle viderer. Et tamen

Digitized by Google

verissimum est Germanos non modo hoc poema multis Græciæ ac Latii monumentis opponere posse si justum rebus suis pretium statuerent, verum etiam incredibilem rerum præstantissimarum thesaurum in eo esse reperturos, si a se impetrare possent ut illud in manus sumerent. »

Il va sans dire que ces paroles doivent s'appliquer à la Belgique, vu que le *Reineke* allemand paraît n'être autre chose qu'une traduction de notre Renard.

Enfin d'autres allusions sont relatives au droit canonique. Telle est l'aventure arrivée au curé de village. On parle de cet ecclésiastique comme ayant une femme et des enfants qui vivent publiquement avec lui, dans une même maison, sans qu'il en résulte de pensées malignes, ni chez les paysans ses paroissiens, ni chez l'auteur du poëme. On rencontre aussi ce prêtre dans le roman français, sans néanmoins qu'aucune circonstance puisse faire induire qu'il fût marié. Or, comme il est connu que depuis le milieu du douzième siècle aucun prêtre ne fût admis à vivre en état de mariage, sans perdre son bénéfice (1), nous en concluons premièrement que notre poëte écrivait vers le milieu de ce siècle, alors qu'il était encore possible qu'il y eût des exemples de prêtres mariés, et en second lieu que son travail est plus ancien que le poëme français, que l'on prétend cependant appartenir à la première moitié du treizième siècle.

Disons un mot des Renards français. Aucun ne

(1) Voyez Walter, *Lehrbuch des Kirchenrecht*, 2e édit., p. 207.

Digitized by Google

présente l'ensemble des aventures de Renard et d'Isengrin. Tous ces poèmes sont composés de branches.

Ici prent ceste branche fin.

Or dirai ne me voil plus tere
Une branche et un seul gabet.

De ceste branche n'i a plus.

Uns prestres de La Croiz en Brie
A mis son estude et s'entente
A fere une novelle branche.

Nulle part il n'est parlé de l'arbre, souche de toutes ces branches, même en ce sens qu'on puisse supposer, qu'un ancien ouvrage français alors perdu, en fût l'origine. D'un autre côté, l'ensemble des Renards français, édités par Méon (1) et Chabaille (2), et longuement analysés par Marchand (3), Legrand-d'Aussy (4), Robert (5) et Grimm, ferait fortement soupçonner que les Trouvères ont détaché ces diverses branches, soit de la Saga Franque, tradition recueillie de la bouche du peuple, soit des récits contenus dans les fables latines du Loup et du Renard, soit enfin du poème flamand du Renard. Ils développèrent

(1) Le roman du Renard. Paris, Treuttel et Würtz, 1826. 4 vol., fig.

(2) Le Roman du Renard. Suppléments, variantes et corrections. Paris, Silvestre, 1835, in-8°.

(3) Dictionnaire historique. La Haye, 1758, tome 1, page 277.

(4) Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, tome 5.

(5) Fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles. Paris, 1825, tome 1, pages 120 et suivantes.

Digitized by Google

les faits qui n'y avaient été que légèrement indiqués dans les plaintes portées par les animaux contre Renard et dans la confession de celui-ci. Perroz de St-Cloud, le plus ancien poète français qui ait composé de ces branches et qui vivait vers 1230, reconnaît avoir composé d'après un autre ouvrage :

> Un livre, Aucupre avoit a non,
> La trovai-je mainte reson
> Et de Renart et d'autre chose.

Ce livre était donc une collection de vers dans laquelle l'*Aucuparius* (en latin du moyen-âge) occupait la première place, probablement suivi du *Luparius*, du *Pœnitentiarius Lupi*, de l'*Asinarius*, du *Raparius*, etc., lesquels sont des titres de fables dues pour la plupart à Godefroid de Tirlemont. Mone a découvert un semblable volume qu'il a décrit dans son *Anzeiger*, 1834, p. 159 à 163.

En plusieurs endroits les poètes français reconnaissent l'existence d'une narration primitive :

> Ce dist l'estoire es premiers vers.
> Si comme en escrit le trovon.
> Si come nos trovons en l'estoire, etc.

Or quel est cet *escrit*, cette *estoire?* rien autre chose que le Renard flamand, car d'un côté il est reconnu que l'ouvrage de Perroz est le plus ancien, et de l'autre la comparaison des textes flamands et français ne laisse nul doute à cet égard. Bien plus, dans un de ces vers évidemment copiés, le poète conserve le mot flamand *Willecome* au même en-

Digitized by Google

droit où il se trouve dans notre Renard. Lorsque plus tard, il ne suit plus le texte flamand, il ne fait plus mention non plus de son histoire rappelée si souvent.

N'est-ce pas là une preuve bien claire que l'on a imité notre poème? Quant au *couronnement du Renart* par Marie de France, et au *Renart le nouvel* par Jacquemars Giélée, on ne doit les considérer que comme des satires allégoriques.

Ce serait un travail trop long de relever tous les passages des Renards français où se trouvent des allusions à la Flandre. Nous croyons par ce qui précède avoir suffisamment prouvé que ce n'est pas nous qui avons emprunté à la France, mais que la France a tiré son sujet ou de chez nous ou des chants nationaux des Francs. Plusieurs de leurs Trouvères fréquentaient la cour des comtes de Flandre, principalement celle de Philippe d'Alsace, le bienfaiteur et l'ami de Chrétien de Troyes. Le roman du Chevalier au lion, de ce dernier, commence presque de la même manière que notre Renard, c'est-à-dire par la tenue d'une cour plénière, vers la Pentecôte. La langue française florissait singulièrement en Flandre, au point que le comte Baudouin, vers la fin du douzième siècle, encouragea la composition de différentes histoires en cette langue:

Baudouin, dit de Guyse, fit, par le conseil des grands clercs de ses états, recueillir et composer des histoires réduites en forme abrégée, et les fit rédiger en langue française (1).

L'auteur de notre Renard paraît avoir été un de

(1) Warnkœnig, *Histoire de la Flandre*, tome 1er, page 213.

Digitized by Google

ces grands clercs tant en français qu'en flamand, et ceci nous apprend pourquoi il emprunta quelques noms, comme Cortois, Malpertuis, Pinte, Canteclair, etc., à la première de ces langues.

Il nous resterait à examiner ce qu'est devenu notre Renard, par la suite des temps, chez les autres nations; mais son alliance avec les fables orientales, grecques et latines ayant été démontrée et appréciée par Grimm de la manière la plus satisfaisante, nous ne répéterons point ce qu'il a dit à ce sujet. Nous ne pouvons néanmoins nous empêcher d'ajouter quelques mots aux citations de Grimm. Dans les *Flowers of Persian litterature,* 1804 Lond., in-4°, p. 198, on trouve le récit suivant traduit du persan, et qui a un grand rapport avec une des aventures de notre Renard:

« A fox once scraped acquaintance with a wolf, and join him as a companion on a journey. They came together to a vineyard; but the door was shut, and the fence was hedged round with brambles. An intrance is diligently sought for, on every side, until, at length, they came to a gap which would indeed admit the fox tolerably wel, but the wolf with the greatest difficulty. The fox first easily made his way through it, and the wolf followed, but not without considerable exertion. They perceived a profusion of various sorts of grapes, which they are prompted to taste: in short there was an abundance of fruit, of different kinds and colours. The crafty fox had continually an eye upon the manner in which he was to get out again;

Digitized by Google

but the wolf, forgetful of his safety, crammed himself as much as he could. The Keeper of the vineyard, having observed the thieves, seized a handful of switches, and came running unexpectedly upon them, with a view to chastize the culprits. The slim made fox, taking to flight, darted through the gap as quickly as possible, but the wolf, being more fat and having stuffed himself too much, stuck by the way. The Keeper of the vineyard following him up, so severely trimmed the poor devil that half dead, most of his hair torn out and with his hide besmeared with gore, he scrambled out at the gap. »

Dans un petit recueil intitulé : *Choix de fables de Vartan,* publié par la société asiatique de Paris, librairie orientale de Dondey-Dupré, 1825, in-8°, traduction de l'arménien, on voit que l'auteur de ces fables était un contemporain de Guillaume Utenhove, et mourut en 1271. Trois de ces fables ont une grande analogie avec notre poème flamand, la première, la dixième et la vingt-cinquième. Il nous semble curieux de rencontrer un tel rapprochement.

Nous résumerons maintenant ce que l'on vient de lire. Ce résumé est extrait du bulletin de l'académie de Bruxelles, séance du 2 juillet 1836. Les recherches qu'a faites M. Willems pour la publication du poème du Renard en langue flamande, d'après le texte du manuscrit, récemment acheté par ordre de M. le Ministre de l'intérieur, à la vente de la bibliothèque de sir William Heber, à Londres; ces recherches, disons-nous, ont amené à établir que la première par-

Digitized by Google

tie du *Reinaert de Vos* a été composé en Flandre, sous le règne du comte Philippe d'Alsace, vers l'an 1170, qu'ensuite ce poème ne se présente pas, comme on l'a cru, avec le caractère d'une composition imitée des Français, mais qu'au contraire les romans du Renard, publiés par MM. Méon et Chabaille, sont des branches entées sur les productions poétiques de la Flandre.

L'ancien *Reinaert de Vos*, véritable épopée d'animaux, se compose des 3394 premiers vers du manuscrit de Londres, formant ensemble un tout homogène, lié par une action principale et par des épisodes qui en ressortent naturellement, dans lesquels chaque animal joue un rôle parfaitement adapté à son caractère et à son instinct. La suite du poème, ou les 4432 derniers vers, sont dus à un autre poète que nous croyons être Guillaume Van Utenhove, prêtre à Ardenbourg, qui traduisit un bestiaire français vers 1250, au témoignage de Jacques Van Maerlant, et qui, pour faire ce supplément, s'est servi des compositions françaises.

Toute la scène se passe en Flandre, à l'exception d'une aventure du Loup et du Renard, chez un curé du Vermandois, aventure dont les circonstances sont racontées comme si, pour cette excursion, les deux animaux n'eussent pas dû sortir de leur propre pays. En effet Philippe d'Alsace, par suite de son mariage avec Isabelle, héritière du Vermandois, vers 1160, ayant réuni la possession des deux comtés, jusqu'au traité de paix conclu avec le roi de France en 1186,



Digitized by Google

il est évident que le poème flamand à dû être composé dans l'intervalle.

Plusieurs autres circonstances nous mènent évidemment au milieu du douzième siècle ou au treizième.

Enfin on ne peut se refuser à admettre l'antériorité du Renard flamand, par rapport aux poèmes français de ce nom, lorsque l'on considère, 1° que les Trouvères français eux-mêmes ne reconnaissent avoir composé que des branches du Renard, et que 27 branches et plus, ne forment pas encore un arbre; 2° qu'aucun de ces Trouvères ne fait mention d'un poème français plus ancien, sur le même sujet; 3° que la plus belle branche française, notamment celle qui commence le second volume de l'édition de M. Méon, a été composée sur un fragment du poème flamand. En effet l'auteur de cette branche déclare l'avoir puisée dans un autre livre.

Ce dist l'estoire *es premiers vers*
Que jà estoit passez yvers,
Et l'aube espine florissoit
Et que la rose espanisoit
Et près fu de l'asension,
Que sire Noble, le lyon
Toutes les bestes fist venir
En son palès por cort tenir.

Voilà précisément ce que dit le poète flamand *es premiers vers.* Le Trouvère ne fait qu'imiter ou traduire jusqu'au vers 11206 du texte de Méon, et alors

Digitized by Google

il cesse d'appeler en témoignage l'histoire qu'il citait auparavant à chaque événement remarquable.

Enfin ce qui prouve de la manière la plus formelle que le Trouvère a travaillé sur le texte flamand, c'est qu'à l'endroit même où l'original porte ces mots :

« Reinaert sprac : Thibert, gy syt mi *Willecome,* »

Le compositeur français a écrit : Tybert, fit le Renart, *Willecome.* Ce mot qui signifie *bien-venu,* assurément n'est pas français. On le chercherait vainement dans le dictionnaire de la langue romane de Roquefort ; à notre tour, nous lui disons le bien-venu puisqu'il s'est produit si à propos pour constater l'existence antérieure du Renard flamand, comparativement aux compositions françaises du même nom.

Nous mettrons fin à ces prolégomènes par l'indication des principales éditions du roman du Renard.

# NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

## Éditions flamandes.

*Die historie van Reinaert de Vos ;* à la fin on lit : « Gheprent ter Gouden in Hollant by mi Gheraert Leen, den seventienden dach in Augusto. Int jaer MCCCC ende LXXIX, in-4°, goth. »

Digitized by Google

C'est une traduction en prose du Renard d'après celui de Guillaume Utenhove, et divisé en quarante-trois chapitres. L'exemplaire qui s'en trouve à la bibliothèque de La Haye, paraît être le seul existant.

*Die historie van Reinaert de Vos.* A la fin l'on trouve : « MCCCC en LXXXV op ten vierten dach van Junio. Deo gracias. Delf in Hollant. 4°, goth., 112 feuillets. »

Cette édition a été réimprimée sous le même titre avec des additions, à Lubeck et à Leipzig, in-12.

*Reynaert de Vos.* Een seer ghenouchlicke ende vermakelicke historie : in Franchoyse ende Nederduytsch. Regnier le Renard. Histoire très-joyeuse et récréative en français et bas allemand. Tantwerpen by Christoffel Plantyn, int jaer MDLXVI. Petit in-8°, de 80 feuillets, sur deux colonnes, divisés en 70 chapitres et ornés de gravures en bois. La dédicace est signée par *Joannes Florianus*, le traducteur des métamorphoses d'Ovide, imprimées dans la même ville par Hans de Laet, 1552. Nous n'avons pu trouver ce livre nulle part, et nous ignorons si c'est de cet ouvrage que l'on a voulu parler dans l'*Appendix catal. librorum prohib.*, à la suite de l'*Edictum Philippi II, regis catholici, de librorum prohibitorum catalogo observando;* Antverpiæ, ex officinâ Plantini, 1570, in-8°, pag. 91.

Probablement qu'il y a encore d'autres éditions du Renard, publiées de 1485 à 1566.

*Reinaert de Vos, vermakelyke historien ;* Delft, 1603, in 8°.

Digitized by Google

*Reinaert de Vos, of het dieren oordeel;* Antwerpen, 1614, in-4°, réimprimé et amélioré (verbeterd), c'est-à-dire altéré en 1662, avec approbation de M. Van Eynatten, chanoine et écolâtre, qui pense que le livre est très-propre à être employé dans les écoles. Il y a plus de cent éditions de ce texte soi-disant amélioré. Chaque année on le réimprimait en différents lieux.

*Een seer genoeglyke en vermakelyke historie van Reynaert den Vos;* Amsterdam, by Lootsman, 1712, in-8°, et chez Van de Putte, 1736, in 12.

*Reintje de Vos d'Hendrick van Alkmaar,* par Jacques Schelmate; Harlem, 1826, in 8°. C'est le texte en bas saxon, de Scheller, avec une traduction en prose. Scheltema s'est donné beaucoup de peine pour découvrir un Hendrik van Alkmaar en Hollande, et le trouva dans les *Utrechtsche jaarboeken* de Burman, tom. III, pag. 109, mais cela l'avança peu, comme nous le démontrerons tout-à-l'heure.

*Reinaert de Vos, naer de oudste beryming,* par J. F. Willems; Eecloo, petit in-8°. Un très-petit nombre d'exemplaires ont été tirés sur papier fort.

## Éditions anglaises.

*Hyer begynneth thy storye of Reynaerd the Foxe.* Imprimé à Westminster par Caxton, 6 juin 1481, in-fol., goth.

Digitized by Google

On ne connaît que trois exemplaires de cette édition, et la réimpression de Pynson, dont M. Douce possède un exemplaire défectueux est encore plus rare. Caxton traduisit le texte flamand, comme il le dit lui-même à la fin de son travail : I have not added, ne mynusshed, but have followed as nyghe as I can my copye, whiche was in dutsche and by me Willem Caxton translated into this rude and symple englyssh.

*The most delectable history of Reynard the Fox, newly corrected and inlarged, with excellent morals and expositions.* London, 1671; réimprimé en 1681, in-4°, avec de mauvaises gravures sur bois. The third edition, London, printed by W. O. and sold by C. Rates, 1708, in-12. On a joint à cette nouvelle édition : *The history of Cawwood the rook, or the assembly of birds.*

*The shifts of Reynardine the son of Reynard the Fox, new published for the reformation of mens manners.* London, Ed. Brewster, 1684, in-4°.

*The crafty courtier, or the fable of Reinard the Fox, newly done into english verse, from the ancient latin jambics of Hartm. Schopperus;* London, Nutt., 1706, in-8°.

## Éditions en bas saxon.

*Reynke de Vos.* Anno Dni MCCCCXCVIII. Lubeck, in-4°, goth., avec gravures sur bois.

Digitized by Google

Il n'en existe qu'un exemplaire connu, aujourd'hui appartenant à la bibliothèque de Wolfenbuttel. C'est une traduction en vers, de notre Renard, d'après la composition de Guillaume Utenhove. Cette traduction est presque littérale, et on y trouve le plus souvent les mêmes rimes. Grimm croit que c'est Nic : Baumann qui est ce traducteur, mais Hoffman doute de la vérité de cette assertion.

*Reyneke de Voss.* Rostock, L. Dietz, 1522, in-4°, avec gravures sur bois, édité par les soins de N. Baumann, qui, dans la préface, indiqua comme auteur un certain *Hinrek van Alkmer*, qui néanmoins paraît être un nom chimérique, ce qu'il donne lui-même à entendre lorsqu'il dit : Ick Hinrek van Alkmer, scholemester un tuchtlerer des eddelen dogentliken vorsten un heren hertogen van Lotryngen umme bede wyllen mynes gnedyghen heren hebbe dyt yeghenwerdyge boek uth walscher und frantzôsescher sprake ghesocht un ummeghesath in dudesche.

Donc cette traduction est faite d'après deux originaux en langues différentes. Au troisième chapitre il explique ce passage : Dat lyder wol schüd in Lombardyen un in Wallant, dat dyt boeck ghedycht is.

On voit d'après cela qu'on ne doit pas attacher trop d'importance à ce qui est dit dans ce prologue, surtout lorsque c'est en contradiction avec le corps de l'ouvrage.

Le même L. Dietz imprima encore quatre autres éditions in-4°, en 1539, 1543, 1549 et 1553, sous le titre de *Reynke de Voss de olde, nyge gedrucket*

Digitized by Google

*mit-sidlickem vorstande und shonen figuren, erluchtet unde vorbetert.* Ce même titre est mis à une mauvaise édition de Zephelius, à Francfort-sur-Mein, 1562, in-4°. Les remarques en prose, à la suite des chapitres, sont développées ou retranchées, d'après les idées protestantes, dans les éditions de Dietz.

*Van Reyneken Voss dem olden, syner mennichvoldig lyst und behendicheyt.* Francf. chez Cyriaco Jacobo, 1550, in-4°, avec figures sur bois. Cette édition est très-différente de celle de 1498.

*Reineke de Vos mit den Koker. Verlegt van Frytay, boeckhandler in Wulfenbüttel*, 1711, in-4°, par F. J. Hackman, professeur à Helmstadt, d'après le texte de l'édition de Lubeck de 1498.

Le Koker n'est pas une fable, mais une espèce de poème moral de peu d'importance.

*Reineke de Fos fan Hinrek fan Alkmer, upt nye utgegeven unde forkklared dorg Dr K. F. A. Scheller* Brunswyk, 1825, in-8°.

On reproche à cette édition d'avoir changé, d'après les propres idées de l'auteur, le texte en certains endroits de l'édition de Lubeck de 1498, et d'avoir adopté une orthographe toute particulière dont il développe les motifs dans sa préface.

*Reineke Vos. Nach der Lubecker ausgabe von jahre* 1498, *mit einleitung, Glossar, und anmerkungen von Hoffman von Fallersleben.* Breslau, 1834, in-8°. Édition soignée, augmentée d'un glossaire très-bien fait.

Digitized by Google

# Éditions allemandes.

Déjà au commencement du douzième siècle, *Heinrich der Glichsenaere* publia un poème du Renard, probablement d'après nos récits flamands et les fables latines. Néanmoins il n'est point resté de manuscrit de son ouvrage, excepté un abrégé d'un inconnu du treizième siècle qui doit avoir connu les branches françaises. Grimm a donné ce travail dans son *Reinhart Fuchs*.

Du reste tous les Renards allemands dont nous allons parler sont des traductions ou des imitations du Renard saxon *Reineke*.

*Reiniken Fuchs. Das ander Teyl des Buchs Schimpff und Ernst.* Francf. sur Mein, par Cyriacus Jacobus, 1544, in-fol.

Traduction en vers faite par Michel Beuther. Derren Arbeit, dit Grimm, durch Auslassungen und ungeschickte Behandlung so sehr sundigt, dass sie unlesbar ist, und alle Anmut der Dichtung verwischt. Il y a des réimpressions de cette édition des années 1556, 1562, 1574, 1587, 1590, 1608, 1617, in-8°.

*Reineke Fuchs auff dass neue mit allerhand jetziger Zeit ublichen Reim-Arten ausgezieret, mit etzlichen hundert Verssen bereichert, mit unterschiedlichen Sitten und Lehrzâtzen verbessert.* Rostock, chez Wilde, 1650 et 1662, in-8°, avec de mauvaises gravures sur bois.

Digitized by Google

Édition en vers avec une nouvelle glose, d'après le goût de l'époque. C'est d'après cette édition qu'est faite celle en prose, réimprimée un grand nombre de fois sous le titre : *Der listige Reinike Fuchs, das ist ein sehr nützliches lust und sinnreiches Büchlein.*

*Heinrichs von Alkmar, Reinike der Fuchs mit schönen Kupfern nach der Ausgabe von* 1498 *ins hochdeutsche übersetzet, von J. C. Gottscheden.* Leipzig et Amsterdam, 1752, petit in-fol.

Les planches gravées de cette édition sont faites d'après les dessins de l'artiste belge Albert van Elverdingen, dont les originaux ont été vendus à Londres, lors de la vente de la bibliothèque du duc de Malborough, en 1819.

*Reineke Fuchs in* 12 *gezangen von J. W. von Goëthe.* Berlin, chez Unger, 1794, in-8°. Cette imitation libre en vers hexamètres, d'après le texte bas-saxon, due à la plume du célèbre Goëthe, fut traduite en danois par Oehlenschlaeger, en 1806, in-8°.

Quelques autres imitations ou traductions en vers de différentes mesures ont été publiées en 1817 et 1822.

## Éditions françaises.

---

*Le livre de maistre Regnard et de dame Hersant sa femme, livre plaisant et facétieux,* imprimé

Digitized by Google

nouvellement à Paris par Philippe-le-Noir, libraire. Petit in-4°, goth., sans date, mais du commencement du seizième siècle, d'après Brunet.

Ce livre est la traduction en prose, par Jean Tenessax, d'après *Renart le nouvel* de Jacquemars Giélée, et il a été réimprimé sous le titre : *Le docteur en malice, maistre Regnard, démonstrant les ruses et cautelles qu'il use envers les personnes,* Rouen, 1550, et Paris, 1551, in-18 fig. Marchand et Paquot parlent encore d'autres éditions; on doute néanmoins si elles existent.

*Le Renard ou le procès des bestes; traduction enrichie de figures en taille-douce.* Bruxelles, chez Jacques Panneels et Charles De Vos, 1739, in-8°. C'est une traduction de la prose flamande; mais le nom des animaux y est changé. Renard s'appelle *Trigandin,* Isengrin, *Glouton,* Grimbert, *Dominant,* etc.

Barbier, dans son dictionnaire des anonymes n° 16311, dit que ce livret a été réimprimé à Paris en 1788, sous le titre de : *Les intrigues du cabinet des rats.* On peut cependant douter de cette assertion, car les rats n'ont rien de commun avec notre Renard.

M. Robert nous a promis récemment une nouvelle édition de Renart le contrefait.

*Le roman du Renart publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi, des treizième, quatorzième et quinzième siècles,* par Méon, Paris, Treuttel et Wurtz, 1826, 4 vol. in-8°, fig. Nous avons déjà

Digitized by Google

parlé de ce travail ainsi que du volume supplémentaire publié par Chabaille.

## Editions latines.

*Opus poeticum de admirabili fallaciâ et astuciâ vulpeculæ Reinekes.* Auctore Hartmanno Schoppero. Novoforense Norico Francf., 1567, 1574, 1579, 1580, 1584, 1595; avec de jolies gravures en bois de J. Aman et Virgilius Solis, et une dédicace à l'empereur Maximilien II. C'est une traduction en vers très-faciles, d'après le texte allemand de Michel Beuther.

> Quos puto saxonico Beutherus ore loquentes
> Germano jussit cultiùs ore loqui.

Schopper ne connaissait pas l'auteur primitif du Reinaert : Ego autorem libelli ubi cognovero, ab ipso libentissimè, si quid a me neglectum inconditumque allatum est, corrigi ac emendari patiar.

Il entreprit cette traduction dans sa jeunesse :

> Quem condidi florentibus
> Hartmannus annis integer
> Ad castra natus Norica,
> Cum quatuor natalibus
> Annum videns vigesimum,
> Dum Cæsar in feros Getas
> Secundus armis fortibus
> Maximilianus fulminat.

Digitized by Google

D'après Ebert, c'est la première édition; d'après Brunet, c'est la seconde qui est la meilleure. Cette traduction n'a pas peu servi à faire connaître notre Renard chez les nations étrangères.

## Éditions danoises.

*En Raeffuebog Jom Kaldes paa tyske Reinike Foss, nu nylige fordanskit off Hermann Weigere.* Lubeck, chez J. Richolff, 1555, et Kopenhagen, chez P. Hake, 1656; ces deux éditions sont in-4°, avec des gravures sur bois. Ce sont des traductions en vers d'après l'allemand. En 1747 ce travail fut remanié dans une nouvelle édition in-8°.

## Éditions suédoises.

*Reyncke Foss, thet ar en skon och nyttigh dicht.* Stockholm, chez Meurer, 1621, in-8°; édition en vers, d'après le danois.

*Reinick Fuchs eller Michel râf, 3 uplagan.* Stockholm, 1775 in-8°. Cette édition est en prose.

Il existe aussi une traduction en islandais.

Relativement à la partie bibliographique de notre ouvrage, l'on peut encore consulter Brunet, supplément au Manuel, tom. 2 du libraire, pag. 15.

Digitized by Google

# OBSERVATIONS

## SUR LES NOMS DES ANIMAUX.

*Renard*. Ce nom écrit dans l'origine Reginhart, ou Raginhart, et même Raginohart et Ragnohart dans des pièces des septième, huitième et neuvième siècles, signifie *conseiller* et dérive du mot goth *ragin, regin* c'est-à-dire *consilium*. Grimm, Massmann et Mone en donnent des preuves. On croit que le mot qui a si souvent donné lieu à des conjectures, Rachinburgo ou Rachimburgus, consilium ferens, vient de la même racine.

*Noble*. Le lion, roi des animaux. Depuis bien long-temps le lion est regardé comme le plus noble des animaux. L'ancien nom persan Schirschah, changé en Xerxès par les Grecs, signifie *Lion-roi*.

Toutes les provinces belgiques portent cet animal dans leurs armes.

Robert-le-Frison, comte de Flandre, fut le premier de nos souverains qui le mit sur son écu en 1072.

Cependant bien long-temps après lui, ce n'était pas encore une marque distinctive dans les armes des souverains flamands.

Les chroniques rapportent que Philippe d'Alsace, après avoir vaincu en terre sainte, le roi Nobillion ( Noble-lion ) et son fils Nobiliter, fut le premier à

Digitized by Google

adopter le lion pour ses armes (1). Nous avons vu plus haut que Chrestien de Troyes composa pour ce souverain un roman intitulé : *Le chevalier au lion*, et que c'est sous son règne que notre Renard parut.

Pourrait-on trouver une époque plus propre à donner naissance à notre poème sur les animaux?

*Firapel.* Le léopard. C'est le mot français Fier-à-pel, fier de sa peau.

*Belin.* Le bélier, neveu du Renard.

Nomen dat vitreo lana belino, dit Reinardus. Probablement que ce mot sera venu de *balare,* en français bêler, d'où bélier. Déjà en 1053 on trouve un *Belinus clericus* à Nevers. Voyez Martene, Collectio t. 1 p. 424.

*Tibert.* Le matou. Dans les fables latines, il est nommé *Tibergus.* Son ancien nom est *Dietbrecht* ou *Dietprecht*, ainsi qu'on le voit dans Heinrich der Glichsenaere, ce qui signifie *brillant.* Becanus et Kilian traduisent ce mot par *dignus incremento.*

*Cortois.* Le chien, qui s'exprime en français; ce qui prouve que déjà au douzième siècle, les Français étaient renommés à cause de leur courtoisie.

*Martin.* Le singe. Chez les Français, Martin n'est pas le nom du singe, mais bien de l'âne.

*Cuwaert* ou *Couart.* Le lièvre. Grimm fait dériver

(1) Voyez Vredii sigilla, p. 6, 96 et 97; Beaucourt, Beschryving, van den Prossche, p. 49; Raepsaet, Analyse historique supplém., p. 274; Lelewel, observation sur le type du moyen-âge de la monnaie des Pays-Bas, p. 17.

Digitized by Google

ce nom de Couard en français, Codardo en italien. Cependant on pourrait trouver une autre étymologie qui serait plus en harmonie avec le contenu de notre poëme.

*Cuw* nous paraît être la même chose que *Cou,* comme dans Schuw pour Schouw, ruw pour rouw, kluw pour klouw. Anciennement on disait en flamand *Koude* au lieu de *Koorts,* la fièvre. Lorsque Renard demande à Couart; Cuwaert, hebdi coude? gi bevet. Couart, avez-vous froid? vous tremblez. Il veut parler d'un frisson de fiévreux, pour se moquer de son compagnon. Dans les poëmes français il est dit que le lièvre a une fièvre dont il ne peut se défaire, et dont il ne parvient à se délivrer que sur le tombeau de Coppe, par une espèce de miracle. A Bruges et dans une grande partie de la Flandre occidentale, le mot *koude* est prononcé comme s'il était écrit *koede.* C'est probablement de là que les Français auront tiré leur mot *goutte* qui s'appliquait anciennement à toute sorte de maladie, sans doute parce que tout état maladif entraîne la fièvre à sa suite. Même le mal de dent est appelé goutte, comme dans ce vers de Renart,

La male gote aies ez denz.

On trouve ce mot avec sa signification de fièvre, entre autres dans le fabliau de Guillaume au Faucon :

Une molte grant dolor me tient
Une goute qui va et vient

Digitized by Google

Me tient es membres et el chief.
Ce n'est mie du mal du doit,
Ainz est un mal qui fait suer
Cous qui l'ont, et souvent tranbler.

Enfin dans le latin du moyen-âge, comme on peut le voir dans Ducange, *Koude* ou *goutte* est *Gutta* avec la même signification. C'est la raison pour laquelle dans *Reinardus*, le lièvre porte le nom de *Guttero*. Ainsi Cuwart voudrait dire qui a froid, qui a la fièvre.

*Canteclair*. Le coq. Ce mot vient du latin Cantuclarus.

*Tiecelin*. Le corbeau. Dans une glose sur la loi salique, titre 7, l'épervier est nommé *Sucelin* (1), ce qui est sans doute le même mot.

On trouve *Tiezelinus* dans des chartes de 998 et de 1067, dans Miroeus et dans Mieris (2).

*Isengrin*. Le loup. Du neuvième jusqu'au treizième siècle on rencontre souvent ce nom, dans des chartes d'Allemagne. Pertz, dans ses *Monumenta Germaniæ historica*, t. 1, p. 94, fait mention d'un évêque du nom *d'Isangrim*.

L'étymologie de ce mot est toute flamande; Il vient de *Isen*, ou *Ysen*, *Isar*, *Iser*, signifiant *fer*, *de fer*, et *grimmen* qui représente l'idée d'une figure ridée et grimaçante.

*Brun*. L'ours. Il était ainsi nommé à cause de la couleur de son poil. Un passage de notre poème prouve qu'il était seigneur des Ardennes.

(1) Walter, corpus juris germanici antiqui, t. 1, p. 17.

(2) Miræus, t. 1, p. 663; Mieris, groot charterboek, t. 1, p. 55.



Digitized by Google

*Baudouin*. L'âne.

**Balduinus senior bona qui fiducia fertur.**

dit le vers 369 du livre 2 du Reinardus.

*Ermeline*. Femme du Renard, dont le nom fait allusion à la douceur de sa fourrure, au toucher.

*Hersinde*. Femme du Loup. L'ancien nom était, *Hersuint* que Grimm traduit par *Fortis bello*.

Les autres noms d'animaux ne donnent lieu à aucune remarque, et leur signification étant clairement indiquée, nous ne croyons pas devoir nous étendre plus longuement sur cet objet.

Celui qui voudrait étudier avec plus de soins l'histoire littéraire du Renard, peut consulter les ouvrages suivants :

*Morhof*, unterricht von der teutschen sprache und Poesie, p. 333.

*Fauchet*, Recueil de l'origine de la langue et poésie française, p. 197.

*Massieu*, Histoire de la poésie française, p. 177.

*Hackmanni*, programma de morali apolog opoetico, qui nostra vernacula de Reineke Vos appellantur, Helmstad, 1709, in-4°.

*Guilielmi Neubrigensis* Historia anglicana, edit. Hearne, t. 3, p. 743.

*Gottshed's Neuestes* aus der anmuthigen gelehrsamkeit, 1757, p. 112.

*Langlet du Fresnoy*, bibliothèque des romans. t. 2. p. 313.

*Dreyer's Nebensteunden*, t. 1, p. 1—256.

Digitized by Google

*Herder's* Zerstreuten blätter, t. 5, p. 219.

*Reinmanns Litterarische hist. der Teutschen*, t. 4, p. 664.

*Pantzer* Annales typogr. 1, p. 372.

*Visschers, Naamlyst,* p. 9.

*Meerman* origines typogr., t. 2, p. 291.

*Flôgel,* Geschichte der Komischen litteratur, t. 3, p. 28.

*Roquefort,* De la poésie française dans le douzième et treizième siècles, p. 171.

*Nasser,* vorlesunger über die geschichte der deutsche poesie, t. 1, p. 145.

*Koch's compendium* der deutsche litt. gesch., t. 1, p. 146.

*Neuer deutscher Merkur,* 1796, t. 2, p. 121.

*Kinderling's* Geschichte der N. sächsischen sprache, p. 5,-359.

*Bragur,* t. 3, p. 326, t. 4, p. 186.

*Saxh Onomasticon,* t. 7, p. 355.

*Jôrdens Lexikon* deutscher dichter, t. 4, p. 307.

*Eichorn's Geschichte* der litteratur, t. 2, p. 225.

*Tiaden,* Gelehrtes Ost-Friesland, t. 1, p. 19.

*Spangenberg,* Vaterland Archiv., t. 5, p. 79.

*Gruber,* Wôrtenbuch der Aesthelik, t. 1, p. 147,519.

*Bouterwek,* Gèschichte der poesie, t. 5, p. 57, t. 9, p. 347.

*VonderHagen*, Grundriss zur geschichte der Teutsche poesie, p. 422.

*Jenaer* Literatur zeiting, 1814, Ergânzungs blâtt, t. 1, p. 49.

Digitized by Google

*Dibdin*, bibliotheca spenceriana, t. 4, p. 244.

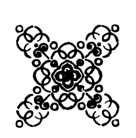
*Scheller* Bücherkunde der Sassisch Niederd. sprache, p. 111.

*Ebert*, Allgemeines Bibliographisches Lexicon, t. 2, p. 603.

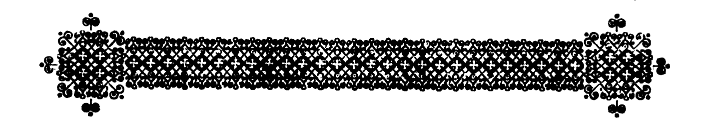
*Hoffmann*, Horæ Belgicæ, t. 1, p. 125.

*Hanovrisches Magazin*, 1828, p. 680; 1829, p. 321-335.

Biographie universelle de Michaud, t. 17, p. 331; t. 39, p. 335.



Digitized by Google



# RÉSUMÉ

## ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

### DES DIVERS ROMANS OU POÈMES

## DU RENARD,

PRINCIPALEMENT EN CE QUI CONCERNE LES OUVRAGES FRANÇAIS DE CE NOM.

Le roman du Renard est un de ces longs romans qui faisaient la joie du moyen-âge. Que pouvait-on faire en effet dans les châteaux de la féodalité, quand il n'y avait ni tournois, ni batailles, sinon lire des romans, tantôt de chevalerie, tantôt allégoriques ou critiques, comme ceux du Renard? Voyez les ruines qui nous restent des châteaux du moyen-âge, il est visible que dans de pareilles habitations, vastes

Digitized by Google

et incommodes, avec leurs grandes salles d'armes, leurs belles chapelles et leurs larges embrasures de croisées, on ne pouvait faire que trois choses pour passer le temps : se promener dans la salle d'armes, prier Dieu dans la chapelle, ou lire un roman dans l'embrasure d'une croisée.

Au premier aspect, le roman du Renard n'est qu'une fable de La Fontaine en deux volumes. Depuis long-temps la fable a imaginé un monde et une époque où les bêtes parlaient, et quelquefois cela se renouvelle de nos jours.

Cependant quand on étudie de plus près le roman du Renard, il prend tout à coup un intérêt singulier ; car c'est un livre tantôt historique, tantôt satirique, tantôt allégorique, et toujours présentant des détails de mœurs et de coutumes qui sont précieux pour l'histoire, et souvent annoncent beaucoup de finesse et de gaieté.

Déjà Richard cœur-de-lion emploie dans ses chansons les mots de Renard et d'Isengrin pour désigner ses ennemis. Des vers de Guillaume le Normand prouvent que l'on remplaçait dès avant 1206, par le mot de Renard, ceux de goupil, verpil, vulpil, que l'on employait auparavant pour désigner l'animal rusé si célèbre dans les fables. On le retrouve encore sous ce nom dans le roman d'*Alexandre* (1) et dans les plus anciens fabliaux français. Rustebeuf

(1) Le roman d'Alexandre fut composé en 1184, par Alexandre Paris et Lambert Licort. Voy. Notice des Manuscrits, tome v, pages 101 à 131, et la Biographie universelle, au mot Alexandre.

Digitized by Google

vers 1250, Gieslée avant 1290 en font le principal personnage de poèmes.

Or si l'on réfléchit au peu de communications qui existaient alors entre les diverses parties de la France, aux guerres particulières et presque continuelles qui en accroissaient encore les difficultés, et d'une autre part au temps qu'exigeaient les copies, l'opinion, dit M. Robert, qui placerait la composition du commencement de cet ouvrage entre la première et la seconde croisade, ne paraîtra pas improbable.

Nous verrons plus bas que Legrand-d'Aussy regarde Pierre de Saint-Cloud comme le premier auteur du roman du Renard; mais il se trompe, selon M. Robert, puisque Pierre vivait seulement au treizième siècle.

Une foule de traductions en diverses langues furent imprimées, l'original seul est resté inédit; nous disons l'original, parce qu'en effet, c'est l'ouvrage français que l'on a regardé comme tel, mais il était primitivement dans une autre langue, puisque l'auteur de la partie la plus remarquable et sans doute la plus ancienne de ce poème, nous assure qu'il n'a fait que le mettre en roman (1).

Certainement il existait en France avant 1233, puisque Coinsi qui alors composait, sous le nom de *Miracles de la Vierge*, ses contes dévots, s'y flatte que ce qu'il appelle les *bonnes gens*, c'est-à-dire,

(1) Mettre en roman, c'est traduire en français : d'après cela, le roman du Renard signifierait le français de l'ouvrage dans lequel on s'occupait de cet animal.

Digitized by Google

dans son langage, les âmes pieuses, se plairont plus à cette lecture qu'à celle de Renard, de Roumer et de Tardif. Dans un autre endroit de ces mêmes contes, le moine auteur fait mention du succès dont jouissait alors l'ouvrage dont nous parlons. Il reproche même à certains curés d'employer plutôt leur argent à orner leurs chambres de ces représentations profanes qu'à placer dans leurs églises une image de la Vierge :

En leurs moustiers ne font pas faire
Si tost l'image Nostre-Dame
Com font Isangrin et sa fame
En lour chambres ou ils reposent.

Legrand-d'Aussy pense que c'est Perrot de Saint-Cloot (Pierre de Saint-Cloud) qui est l'auteur primitif du Renard. Son poème, d'environ 2000 vers, décrit différents tours joués par cet animal au loup son oncle et son compère. Bientôt nombre de rimeurs s'exercèrent sur le même sujet. C'était une sorte de pièce à tiroirs, à laquelle chacun pouvait ajouter ce qu'il appelait une *branche*, c'est-à-dire, l'aventure nouvelle qu'il imaginait pour faire suite à la première.

Des entrepreneurs de manuscrits cherchèrent à réunir sous un même titre, ces différentes pièces. Ce sont ces collections qui nous ont été désignées sous le nom général de *Roman du Renard*.

Cependant, comme chacun d'eux n'a fait entrer dans son ouvrage que les morceaux qu'il jugeait dignes d'y être admis, tous diffèrent entre eux, par

Digitized by Google

le nombre des branches qu'ils renferment. L'édition publiée par Méon en contient jusqu'à vingt-sept.

Legrand-d'Aussy a donné l'analyse du poème de Pierre de Saint-Cloud, et de vingt-quatre des branches ajoutées.

Voici le début du poème :

« Vous avez probablement entendu dans votre vie bien des contes, on vous aura dit sans doute comment Pâris ravit Hélène. Vous connaissez Tristan qui fit la chèvre, ses fabliaux, ses chansons de geste, enfin tout ce que nos conteurs vont contant par toute la France; mais je gage qu'on ne vous a rien appris jusqu'ici de la longue et sanglante guerre que se firent les deux barons Renard et Isengrin. Eh bien! je vais, moi, vous en réciter l'histoire. Si vous daignez m'écouter et que je ne vous ennuie pas, je vous dirai comment la division se mit entre eux; vous saurez l'origine de leur querelle, et leurs disputes et leurs combats, comme je l'ai trouvée dans un livre nommé *Aucupre*. Là, entre mainte autre merveille, étaient écrites leurs aventures. Certes je n'eusse point osé prendre sur moi de les publier, si je ne les avais vues consignées en cet endroit; mais on doit croire ce qui est écrit, et celui-là meurt justememt déshonoré qui n'aime ni ne croit les livres. »

Après ce début, l'auteur dit que lorsqu'Adam fut chassé du paradis terrestre, Dieu, par un reste de pitié, lui donna une baguette merveilleuse qui était douée de telle vertu, que toutes les fois qu'il aurait besoin d'un animal quelconque, il lui suffirait pour

Digitized by Google

l'avoir à l'instant même, de frapper la mer avec sa baguette.

Adam l'ayant frappée, vit paraître aussitôt une brebis. Ève voulut à son tour essayer aussi l'instrument; mais sous sa main s'élança un loup qui saisit la brebis et l'emporta vers le bois. Déjà l'épouse pleurait son malheur, quand Adam reprit la baguette, et fit naître un chien qui, courant après le loup, lui reprit la brebis et la rapporta.

Il en fut de même des autres animaux.

Tous ceux qui durent leur naissance à Ève, furent sauvages et malfaisants, et ils se retirèrent dans le bois avec le loup. Ceux que produisit Adam, restèrent tous auprès de lui et devinrent domestiques.

Or, du nombre des premiers était Renard au poil roux. Isengrin, chez le poète, est un sot toujours dupe et qui donne dans tous les piéges. Renard au contraire est un matois fin et rusé qui lui joue impunément tous les tours possibles.

En voici quelques-uns : après avoir volé la nuit des cochons a son oncle, le scélérat fait tomber dans ses lacs, Hersant sa tante, et le piége est si adroitement préparé que, la dame ne pouvant se défendre, il jouit d'elle. Mais à peine a-t-il satisfait ses désirs qu'il salit les louveteaux, et se retire en appelant le père C. et la mère P.

Sur un grand chemin, il voit venir une charrette chargée d'anguilles et d'autres poissons, et l'envie lui prend d'en manger. A cet effet il s'étend à travers la route comme s'il était mort. Le voiturier qui le

Digitized by Google

croit tel, et qui pour avoir sa peau, se propose de l'écorcher quand il sera rentré chez lui, le ramasse et le jette dans sa voiture. Mais le prétendu mort ressuscite, perce les paniers, mange du poisson tout son soûl, prend sa charge d'anguilles, et se sauve en se moquant du charretier.

Arrivé chez lui, il coupe ses anguilles par tronçons et les fait griller pour régaler Hermeline sa femme, et ses enfants. L'odeur attire Isengrin qui accourt dans l'espoir de participer au festin. Mais il a beau frapper à la porte et appeler, une voix lui crie d'attendre que les moines aient mangé. Surpris de cette réponse, il en demande l'explication, et Renard lui apprend que par pénitence, il s'est fait moine. Interrogé si le mets qu'il mange est de la viande, le prétendu pénitent répond qu'il s'en gardera bien; que saint Benoît par sa règle le leur a défendu; mais que pour s'en dédommager, lui et sa famille mangent d'excellents poissons, gras, délicats et friands. Isengrin, que la bonne chère tente, demande à se faire moine aussi, et Renard qui entrevoit là le moyen de le vexer par quelque nouveau tour, va lui ouvrir la porte. Mais sous prétexte qu'il faut au novice une couronne monacale, il lui jette sur la tête, pour le raser, une chaudronnée d'eau bouillante, qui la lui pèle tout entière Cependant il le régale d'un tronçon d'anguille, et veut même, dit-il, lui montrer où il les a pêchées.

Quand la nuit est venue, il le conduit à un étang voisin. On était en hiver et l'eau était gelée; mais on

Digitized by Google

avait pratiqué un trou dans la glace, et laissé un seau pour y puiser. Renard dit à son oncle, que c'est avec ce seau qu'on pêche, il le lui attache à la queue et l'enfonce dans l'eau. Bientôt la gelée le fait prendre; en vain Isengrin veut se retirer, il ne le peut, et reste attaché là jusqu'au lendemain matin. Alors on l'aperçoit. Un chasseur armé s'avance vers lui avec ses chiens; et tandis que ceux-ci l'attaquent et le déchirent de tous côtés par leurs morsures, le maître va par derrière lui asséner un grand coup d'épée. Mais heureusement pour le captif, le coup ne porte que sur la queue et la lui coupe. Alors devenu libre il se sauve, et quoique long-temps poursuivi, quoique sans queue et tout sanglant, il a le bonheur de regagner son bois.

Tel est le précis du poème de Perrot de Saint-Cloud. Le copiste du manuscrit le désigne comme la *première branche* du grand roman; Legrand-d'Aussy ajoute que c'est à tort, puisqu'il en est le tronc; mais le lecteur a pu voir dans l'introduction que ce poème n'étant que l'imitation d'un plus ancien, c'est avec raison qu'on le désigne comme une branche.

Lorsqu'on l'a lu, on se dit à soi-même qu'un pareil ouvrage ne pouvait manquer d'avoir des suppléments, après son brillant succès. C'est ce qu'ont fait beaucoup d'autres auteurs. Les uns, faute d'invention, sont allés prendre ou dans les ouvrages du temps des fables qu'ils ont brodées à leur manière; ou dans des branches déjà publiées certains faits qu'ils ont remaniés. D'autres ont imaginé des historiettes dans le goût de

Digitized by Google

Perrot; mais ils y font figurer d'autres animaux, et le Renard n'y est pour rien. Avec un peu d'art, il eût été possible aux copistes qui entreprenaient un manuscrit du Renard, de lui donner une sorte d'ensemble, en coordonnant entre elles les parties diverses qu'on y avait successivement ajoutées. C'est ce que nous allons faire en donnant l'analyse des différentes branches; il suffira pour cela de changer l'ordre que leur a donné le manuscrit le plus complet.

---

## 3me BRANCHE.

Isengrin, cocufié par Renard, va porter sa plainte à la cour du Lion. Plusieurs animaux y parlent pour ou contre l'accusé. Du nombre de ces derniers sont Tibert le chat et Brun l'ours, dont Renard trouve moyen de se venger. La cour prononce qu'il jurera sur les reliques n'avoir rien à se reprocher. Il se sauve pour ne pas jurer; mais les chiens se mettent à ses trousses et le houspillent.

---

## 12me BRANCHE.

Isengrin rencontre Renard que, dans sa fureur, il veut étrangler. Celui-ci heureusement voit venir un vilain qui porte sur son dos un cochon mort, et il promet à son oncle de lui faire avoir le bacon, s'il consent à lui pardonner. En conséquence, il va pas-

Digitized by Google

ser près du vilain, en boitant comme s'il était estropié. Le manant, qui voudrait avoir sa peau, le poursuit avec un bâton; l'autre ne fuit qu'autant qu'il le faut pour n'être pas attrapé. Enfin le vilain jette son cochon par terre, afin de courir plus vite. Mais pendant ce temps Isengrin s'empare du bacon et l'enlève. Renard, après avoir lassé son homme, retourne au bois, dans l'espoir de partager la proie avec son oncle; celui-ci le lui refuse, et le neveu jure de s'en venger.

---

## 4me BRANCHE.

Cette branche est de toutes la mieux contée et la plus agréable de style; elle a plus d'esprit, d'invention et de gaieté que les autres. L'auteur y reproche à Perrot d'avoir oublié la partie de l'histoire du Renard la plus intéressante, celle du plaid et du jugement à la cour du Lion; et c'est cet oubli qu'il se propose de réparer (1).

Le loup qui a sur le cœur l'affront qu'il a reçu dans sa femme, va en porter plainte et demander justice à la cour de Noble le lion. Le roi lui conseille de laisser là cette affaire, dont il ne peut recueillir que honte et chagrin.

Les barons ne sont pas d'accord entre eux sur le procès : plusieurs opinent à ce qu'il se poursuive. Fromont l'âne, après avoir, dans son préambule, de-

(1) Cette branche ressemble beaucoup au poème dont nous donnons la traduction.

Digitized by Google

mandé à Dieu de lui procurer moisson abondante de chardons tendres, soutient qu'Isengrin n'est vraiment pas C..., puisque sa femme, arrêtée dans un piége, et par conséquent n'ayant pu se défendre, n'a probablement pas consenti au délit. Hersant elle-même, sur les représentations de Grimbert, cousin du Renard, consent à ce qu'on assoupisse une affaire dont l'éclat scandaleux rejaillira sur elle. Enfin, après de nouvelles représentations du roi, Isengrin s'apaise, et déjà il consentait à la paix, quand tout à coup on voit entrer un nouvel accusateur qui fait changer de face au procès, c'est Chante-Clair le coq. Accompagné de ses femmes, il traînait tristement avec elles un petit char funèbre, sur lequel il y en avait une, étendue, que Renard venait d'étrangler. Il réclame justice et punition du traître. Le roi ordonne que le coupable paraisse devant sa cour. La pauvre poule ayant péri de mort violente est déclarée sainte et martyre. Couard, le lièvre, va se coucher sur sa tombe, et il est guéri de sa fièvre; Isengrin y court pour un mal d'oreille, et il est aussi guéri. Enfin il s'y fait maints beaux miracles, de l'authenticité desquels on ne peut douter, dit l'auteur, car ils furent attestés par Rogneux le chien.

Après plusieurs incidents, Renard paraît devant Noble, le salue, se plaint de ce que des envieux ont profité de son absence pour le desservir, se dit vieux et hors d'état de parler long-temps; mais du reste il proteste de son respect pour le roi et de sa soumission à ses ordres. Noble le traite fort durement. Les

Digitized by Google

barons le déclarent traître et voleur, et comme tel, ils le condamnent à être pendu. On dresse les fourches; on lie le coupable, et alors tous ses ennemis, jusqu'au lièvre lui-même, viennent l'insulter.

Sans ressource et sans espoir, il se jette aux pieds du roi, et après s'être avoué un grand pécheur, il demande qu'on lui permette de se croiser, et d'aller en expiation de ses fautes aux saints lieux outre-mer. Noble répond que ces pèlerinages lointains n'ont encore corrigé personne; qu'il connaît même des gens qui y sont allés bons et en sont revenus mauvais; et que quant à Renard, en vain il irait en terre sainte, il n'en serait pas moins tout aussi pervers qu'auparavant. Cependant sur la nouvelle instance que fait Grimbert, en mettant pour condition que la croisade soit à vie, le roi accorde la grâce. Le pèlerin se met donc une croix sur l'épaule, on lui apporte l'écharpe et le bourdon, et on lui annonce que s'il meurt il ira tout droit en paradis. A peine est-il en route qu'il rencontre le lièvre. Couard se sauve sur une roche élevée; le croisé l'y poursuit et l'attrape. De la hauteur où il se trouve, apercevant au-dessous de lui, dans la plaine, Noble et sa cour, il a l'insolence de les insulter, il va même jusqu'à leur jeter à la tête son écharpe et sa croix, en honnissant ceux qui l'ont affublé de ce sot équipage. Le roi en fureur ordonne à ses barons de courir après lui. Bientôt il est atteint, et reçoit même quelques coups de dents; mais enfin il échappe et regagne Maupertuis. Noble avec son baronage vient l'y attaquer, il

Digitized by Google

résiste pendant six mois. Mais une nuit que les assaillants, épars de côté et d'autre, dormaient tous sous des arbres, il sort sans bruit de la place, et pénétrant jusqu'à la reine, qui reposait aussi, il se glisse près d'elle. Elle se réveille, et dans la persuasion où elle est que c'est le roi son mari, elle se prête complaisamment à tout ce qu'il veut. Lui, au lieu de se retirer, reste là impudemment jusqu'au jour. La reine le reconnaît et crie *Haro*. En vain il veut fuir, il est arrêté, et pour le coup il ne peut échapper à la potence. D'abord il demande à être enfermé dans un monastère, et propose de prendre l'habit religieux. Pour toute réponse on lui donne un confesseur; déjà même il a les yeux bandés et la hart au cou, quand soudain on voit paraître sa femme et ses enfants, qui, instruits de son arrestation, viennent demander sa grâce, et proposer pour sa rançon une grosse somme d'argent.

A la vue de l'or, le roi cède. Mais presque à l'instant même il se voit forcé de retirer son amnistie, par l'effet d'une accusation nouvelle qu'on lui apporte; c'est Chauve-Souris qui vient dénoncer la mort de Dom Pelé le rat, son mari, que Renard a étranglé. Celui-ci, sans attendre la décision de l'affaire, commence par se sauver. Tout le monde, et Noble lui-même se mettent à sa poursuite. Mais d'un coup de pierre, il blesse grièvement le roi à la tête, et il se sauve tandis qu'on s'empresse de secourir le blessé.



Digitized by Google

## 16$^{me}$ BRANCHE.

Dans cette branche, Isengrin défie Renard son ennemi, et tous deux se battent avec l'écu et le bâton. Renard est vaincu, et comme par là même il est réputé coupable, il va être pendu. Mais l'âne Bernard l'Archiprêtre, demande qu'on le lui livre pour son couvent. Voilà donc le brigand devenu moine. Il est sans cesse à l'église, il prie avec ferveur, jeûne souvent, en un mot c'est un saint et l'exemple du monastère. Mais un jour qu'on était venu y apporter quatre chapons, il se lève la nuit et va les voler. Successivement il fait d'autres larcins. Enfin il est découvert et chassé, ce qui l'accommode fort.

---

## 5$^{me}$ BRANCHE.

Renard entre chez un teinturier pour le voler, mais il tombe dans une cuve d'où il ne sort qu'entièrement teint en jaune. Sous cette couleur, qui le rend tout-à-fait méconnaissable, il rencontre Isengrin auquel il parle anglais, c'est-à-dire un français corrompu, et se dit un pauvre ménétrier à qui on a volé sa vielle.

Ce mot fait naître à Isengrin l'idée de danser et de se divertir. Il connaît un vilain qui en a une, et propose au ménétrier prétendu d'aller la lui voler. Ils y vont et trouvent une fenêtre qu'un bâton tenait

Digitized by Google

ouverte; mais l'adroit Renard, pour se dispenser d'entrer, feint d'avoir peur; son camarade le raille en disant qu'il y a trois choses que jusqu'à ce moment il n'a pas vues encore, c'est jongleur hardi, prêtre chaste, et femme sage. Quant à lui, il entre par bravade, prend la vielle et la présente à Renard, qui en la recevant touche comme par mégarde le bâton et le fait tomber. La fenêtre se ferme et Isengrin reste pris. Le vilain qui l'aperçoit, va chercher plusieurs mâtins qu'il lâche sur lui; il n'échappe qu'après avoir été mis cruellement tout en sang par eux; l'un d'eux lui abat même d'un coup de dent ce que comme mari il devait le plus craindre de perdre.

---

## 6me BRANCHE.

Quoique cette branche soit la suite de la précédente, elle est néanmoins d'une autre main, et a son prologue particulier, comme plusieurs autres branches.

Rentré chez lui après sa triste aventure, Isengrin se met au lit. Ici a lieu une scène dont La Fontaine a pu tirer son conte intitulé : *Le calendrier des vieillards.* Enfin il s'élève une grande querelle au ménage, et Hersant, chassée de la maison, va chercher un asile à Maupertuis auprès de sa commère Hermeline.

De son côté, Renard avec sa vielle ne tarde pas à s'y rendre. Mais en arrivant il est fort étonné de voir sa femme en habits de noces, sortir accompagnée

d'un jeune renardeau nommé Poincet. Hermeline, d'après le bruit public, croyait son mari pendu, et en conséquence elle allait se remarier. Déjà même depuis quelque temps elle prenait avec son futur des avances sur le mariage; et je connais en France, dit l'auteur, bien des femmes qui se consolent de même.

Les futurs époux demandent au ménétrier s'il veut jouer à leurs noces. Il y consent, les conduit à l'église, et revient avec eux au château. Le soir, Renard, qui veut se venger du nouveau marié et trouver à s'en défaire, lui propose d'aller en dévotion au tombeau de la poule martyre, et il lui fait accroire que c'est un moyen infaillible d'avoir de beaux enfants. Tous deux s'y rendent; mais un piége attendait le galant. Il y reste pris, et le lendemain il est assommé par des paysans.

Le Renard, de retour chez lui, trouve sa femme au lit. Il la bat et la chasse ainsi qu'Hersant. Les deux femmes sans asile se querellent et se battent. Heureusement un prêtre passe par là, les raccommode avec leurs maris, et chacune rentre chez elle.

---

## 14me BRANCHE.

Cette partie, intitulée *Du Renard qui mange son confesseur*, contient, ainsi que la dernière, beaucoup de détails excessivement libres.

Renard, surpris dans un poulailler où il s'était

Digitized by Google

glissé, y est tellement maltraité qu'à peine a-t-il la force de se traîner jusqu'à une meule de foin qui se trouvait près de là, sur le bord d'une rivière. Il y passe la nuit; mais pendant son sommeil les eaux débordent, et en se réveillant, il se voit menacé d'être noyé. Pendant qu'il gémit sur son sort, un chat-huant vient se reposer sur la meule. Lui qui s'attend à mourir, prie l'oiseau de le confesser, et celui-ci en se prêtant à sa demande, lui fait un sermon dont la substance est que les moines et les prêtres sont des fous; qu'il n'y a point d'enfer, etc., etc. La prétendue confession du renard est dans le même genre que l'exhortation. C'est une sortie contre les moines, une déclaration qu'il n'y a de véritable ordre religieux que celui qui réunit les sexes, un éloge du..... etc., etc.

Le prédicateur reprend la parole, et dans un nouveau discours, il reproche à son pénitent dans les termes les plus luxurieux son commerce avec dame Hersant; il ne lui pardonne qu'à condition qu'il prendra un tendron jeune et joli. Renard, tout en promettant de se corriger, trouve le moyen d'engager le confesseur à s'approcher de lui. Dès qu'il le voit à sa portée, il lui saute sur le corps, l'étrangle et le croque.

## 17me BRANCHE.

Renard, Isengrin, le Coq et le Cerf se réunissent en société, conviennent de défricher ensemble un

Digitized by Google

terrain, et de l'ensemencer à frais et à profit communs. Isengrin se charge d'en arracher les broussailles, le Coq en déterre les racines en grattant, et le Cerf le laboure avec son bois. Quant à Renard, sous prétexte de faire sentinelle pour veiller à la sûreté des travailleurs, il se tient à l'écart, dort, se repose et ne fait rien.

Lorsque le champ est bien préparé, le Coq propose d'y semer du chènevis, le Cerf de l'orge; mais Isengrin qui ne mange pas de chènevis et qui n'use d'orge que lorsqu'il a mal au gosier, veut que ce soit du blé, et c'est du blé qu'on sème. Au mois de juin le grain, lorsqu'il commence à mûrir, attire beaucoup d'animaux; et c'est ce qu'avait prévu Isengrin. L'infidèle associé vient y chasser sans avoir prévenu ses camarades; il y trouve tant de gibier, il en mange tant qu'il se fait une panse énorme. Le Cerf, qui arrive à son tour et qui le voit fouler le blé, se plaint à lui du dégât qu'il fait. Isengrin lui montre son ventre, se dit attaqué d'hydropisie et demande un remède. Enfin Renard arrive; mais dès la première plainte qu'il se permet, Isengrin lui cherche querelle sur son aventure avec Hersant, et Renard le cite en réparation à la cour du Roi. Tous quatre s'y rendent, mais ici le conte devient tel que nous n'osons pas même analyser le sujet que le titre annonce : *C'est la branche come Renart parfist un C......* Il y a beaucoup de longueurs et peu de gaieté et d'esprit dans ce morceau.

Digitized by Google

## 20me BRANCHE.

Après plusieurs aventures que nous omettons parce qu'elles sont sans intérêt, Renard devenu veuf, se rend avec ses trois fils à la cour pour les présenter au Roi, et le prier de leur conférer la chevalerie. Noble entrait en guerre. Il emmène avec lui les trois damoiseaux, et il charge le père de garder sa terre pendant son absence; c'est ce que désire le traître. Depuis quelque temps il était aimé de la Reine, et jouissait de ses faveurs; il profite de l'éloignement du prince pour usurper ses états, pour épouser la dame et se faire roi. Vaincu par Noble et fait prisonnier, il est condamné à la potence; mais le monarque lui pardonne généreusement, et se contente de le renvoyer.

---

## 2me BRANCHE.

Renard se lie avec Tibert le chat; mais bientôt ils se brouillent et se jouent mutuellement des tours. Il s'associe ensuite avec Primant, frère d'Isengrin, et tous deux vont faire ensemble bonne chère chez un curé; puis, pour manger plus à leur aise, ils entrent dans l'église. Là, Primant boit copieusement. Égayé par le vin, il lui prend envie de chanter la messe à l'autel. Renard, qui veut s'amuser à ses dépens, lui représente qu'il ne peut, sans tonsure, remplir les fonctions sacerdotales, et sous prétexte de lui en

Digitized by Google

faire une, il lui écorche le crâne. Alors, de son autorité privée, et sans la permission du pape, comme s'exprime l'auteur, il lui donne le pouvoir de chanter, l'envoie sonner les cloches, l'habille et le place devant un missel; mais prudemment il a soin de se retirer. En effet le curé, qui avait entendu sonner, vient voir ce que signifie ce bruit, et il est fort étonné de trouver à l'autel le loup qui hurlait de toute sa force. Il appelle du monde; on tombe sur le chanteur, et ce n'est qu'après avoir été roué de coups qu'il échappe.

Il n'est pas plus heureux dans une autre aventure. Instruit que Renard, en faisant le mort, avait réussi à voler des anguilles dans la charrette d'un marchand de poissons, il veut employer le même stratagème, et un jour qu'il voit venir la même voiture, il va, comme Renard, s'étendre sur la route. Mais le charretier qui a été attrapé et qui craint de l'être encore, veut s'assurer si le prétendu mort l'est réellement. A cet effet il prend un bâton, frappe sur lui à tour de bras, et l'imbécile en est pour ses coups sans avoir pu attraper un seul poisson.

## 15me BRANCHE.

Devenu vieux, Renard sent quelques remords des désordres de sa vie passée; et il veut, par pénitence, aller en pèlerinage à Rome. Mais en route il éprouve

Digitized by Google

des contre-temps qui le font changer de résolution, et il revient chez lui, convaincu qu'on peut être aussi honnête homme dans sa maison qu'en allant courir les pays étrangers.

Ce conte contient des choses plaisantes et nous nous sommes contentés de cette mention sommaire de ce qui s'y trouve parce que M. Legrand-d'Aussy l'a publié en français moderne dans son édition des *fabliaux,* tome 1, p. 383, édit. de 1779.

---

## 21me BRANCHE.

Isengrin et Renard se trouvent ensemble à la cour du Roi, et Renard qui a tous les vices, et par conséquent la passion du jeu, propose à Isengrin de jouer, et il perd tout ce qu'il possède. Furieux de son malheur, sans raison comme sans argent, il demande de jouer ce qu'un libertin tel que lui devait chérir le plus, et le plus craindre de perdre; et il perd encore. Isengrin, qui avait le droit d'exiger et d'emporter l'enjeu qu'il venait de gagner, se contente de le clouer sur la table, et le joueur reste ainsi attaché.

Aux cris qu'il pousse, dame Fière la lionne, sa maîtresse, accourt et le délivre; mais il meurt des suites de sa sottise. On lui fait de magnifiques obsèques et un beau service dans lequel Bernard l'âne prononce son panégyrique, loue ses vertus, et dit qu'il a vécu en martyr et en apôtre.

Peut-être lui reprochera-t-on, dit le prédicateur.....

Digitized by Google

et ici sont des détails et une apologie du libertinage, dont il est impossible de se figurer la licence. Le discours tout entier est dans ce genre; il y en a même un second tout semblable, par Brichemer le cerf.

Dans un manuscrit du Vatican, qui avait appartenu à la reine Christine de Suède, le dénouement du poème tel qu'on vient de le lire est changé. Renard n'y meurt point réellement; mais il fait le mort et se laisse porter au lieu de la sépulture. Déjà il était dans la fosse, et l'on s'apprêtait à le couvrir de terre, quand il aperçoit près du trou, Chante-Clair le coq, qui marchait à la tête de la procession et portait l'encensoir. Il se jette sur lui, le saisit à la gorge et se sauve en l'emportant.

Dans une branche suivante, on court après Renard. Arrêté dans sa fuite et ramené par devant le Roi, il prend adroitement l'initiative de l'inculpation, se plaint de ce qu'on a voulu l'enterrer tout vif, et défie ses accusateurs. Chante-Clair accepte le défi. Des juges sont nommés; les deux champions font les serments d'usage, mais dans le combat, Renard a une oreille arrachée par son adversaire, et un œil crevé d'un coup d'ergot.

Alors il imagine une ruse, c'est de faire le mort; et le vainqueur le traîne et le jette comme tel dans un fossé. D'après les usages du temps, il devait être pendu. Rohart le corbeau et Brune la corneille, qui ont des vues sur son cadavre, obtiennent du Roi qu'on le laissera là, sans autre supplice subséquent. En effet, ils reviennent bientôt pour s'en repaître;

Digitized by Google

Rohart commence même, dans ce dessein, par se reposer sur lui; mais tout à coup le mort se relève; d'un coup de dent il lui coupe une cuisse et se sauve en la mangeant. L'estropié va se plaindre à la cour du roi, et Brune l'y porte. Renard y est cité, et c'est Grimbert son cousin qui est chargé, avec quelques autres barons, d'aller lui en porter l'ordre en son château de Maupertuis. Les barons, dans la crainte de quelqu'embuscade, restent à la porte; Grimbert entre seul. Renard, qui ne veut point se rendre à la cour, imagine une défaite pour s'en dispenser.

Près de là était le tombeau d'un vilain, nommé Renard comme lui, et inhumé depuis peu de jours; le nom se trouvait inscrit sur la tombe. Il propose au cousin de faire croire que c'est lui qui est mort, et d'aller en porter la nouvelle à la cour. Grimbert y consent. La femme et les enfants sortent comme pour aller faire part de cet événement aux barons qui sont à la porte; ils les conduisent au tombeau en pleurant. Ceux-ci s'agenouillent, font quelques prières pour le défunt, et de retour auprès du Roi, lui annoncent que Renard n'est plus, qu'ils ont vu son tombeau, et que l'auteur de sa mort est ce même Rohart qui se plaint d'avoir eu une cuisse mangée par lui.

Le manuscrit qui contient les deux dernières branches dont nous venons de parler, ne finit point par la mort du Renard, mais par la branche qui dans notre analyse est cotée 15, et où l'animal est représenté voulant se convertir, et faisant dans ce dessein un pèlerinage.

Digitized by Google

Tout ce qui précède peut donner une idée assez exacte de tout le poème de l'ancien roman français du Renard. Quelques manuscrits présentent bien trois ou quatre autres aventures, mais elles offrent peu d'intérêt, et notre analyse est tirée du manuscrit le plus complet.

Nous devons encore prévenir ici le lecteur que parmi les auteurs qui avaient fait des suites au roman de Perrot de St-Cloud, il s'en trouve qui, sans se donner la peine d'inventer un sujet, étaient allés prendre le leur dans les fables d'Ésope ou de Phèdre, et l'avaient arrangé à leur manière, avec des changements plus ou moins considérables. Nous n'avons pas cru devoir parler de ces imitations.

En outre, parmi les suppléments dont les copistes ont composé leur manuscrit, ils en ont inséré plusieurs qui sont à la vérité du même genre, mais où il n'est pourtant pas question d'aventures du Renard.

A la suite de la collection des diverses branches du roman du Renard, publiée par M. Méon, cet auteur a mis un poème ayant pour titre : *Le Couronnement du Renard*, dont il n'avait point encore été fait mention, excepté par Robert. Il est dédié par le poète à Guillaume, comte de Flandre (1); ce qui fixe l'époque de sa composition vers le milieu du treizième siècle. Ce seigneur qui avait accompagné saint Louis dans sa première croisade en 1248, fut tué

(1) Ce comte était fils aîné de Marguerite II, devenue comtesse de Flandre, en 1244, par la mort de Jeanne sa sœur, qui n'avait pas laissé d'enfant, et de Guillaume de Dampierre.

Digitized by Google

dans un tournoi à Trasegnies en Flandre. Ce fait est rapporté par l'auteur du *Couronnement*, vers 78 et suiv. Il donne même à entendre que ce fut par trahison. M. Méon pense que le poète en question est Marie de France. Elle a dédié ses fables à un comte Guillaume, qui était, suivant elle, le plus vaillant du royaume de France. Elle répète dans le *Couronnement* les mêmes éloges de ce comte Guillaume, qu'elle désigne plus particulièrement en le qualifiant de comte de Flandre, et Joinville ne l'appelle pas autrement, quoique Marguerite sa mère vécût encore. Elle annonce sa mort tragique dans un tournoi, et l'on vient de lire que cette mort est décrite dans le *Couronnement* de Renard. Elle se nomme, il est vrai, à la troisième personne, vers la fin de la pièce qu'elle termine par annoncer les fables d'Ésope, et ces fables suivent effectivement le *Couronnement* dans le seul manuscrit qui en existe à la bibliothèque du roi, et qui est du treizième siècle; mais Pierre de Saint-Cloud, Richard de Lison, etc., en ont fait de même. Dans les regrets qu'elle exprime vers la fin du *Couronnement* sur la mort du comte Guillaume, il y a des passages qui pourraient faire présumer qu'elle était Flamande. Elle dit au vers 3,258 :

> Argent pour toi pierdu avons
> *No bon singnour* qui tant valoit ;

Et au vers 3,302 :

> Mors, de çou, sachiés ne dout mie
> Que puisque *li miens sire* est mors,
> Ses nons encore n'est mi mors.

Digitized by Google

Après le prologue sont racontés quelques tours peu ingénieux et narrés brièvement, puis le Renard s'adresse aux cordeliers, leur promettant de les rendre experts dans l'art de tromper les hommes (1), s'ils veulent l'aider dans le dessein qu'il a formé de se mettre à la place du Lion. Ils y consentent et inspirent au roi des animaux la résolution de se retirer dans un couvent, en choisissant le Renard pour son successeur : celui-ci se fait couronner par le pape, gagne les grands par ses largesses, opprime les peuples, et ne rend justice qu'à ceux qui lui apportent de l'argent.

Dans le courant de l'ouvrage, on trouve beaucoup de vers qui ne manquent ni de force ni de naturel. Le poème est terminé par un épilogue où, après avoir fait quelques déclamations contre la puissance des richesses, qui pourtant n'ont aucun crédit sur la mort, il s'étend en sentences sur ce terme fatal.

---

## RENARD LE BESTOURNÉ (2).

Dans cette satire de Rustebeuf, qui vivait sous le règne de saint Louis, au treizième siècle, on voit le roi *Noble* qui, obsédé par Renard et par Isengrin,

(1) Lorsque les cordeliers vinrent s'établir en Angleterre, en 1224, la chronique de Jean, abbé de Peterborough, porte : *eodem anno, o dolor et plusquam dolor! o pestis truculenta, fratres minores venerunt in Angliam.*

(2) Ce mot signifie *retourné* et plus souvent *mal tourné, contrefait.*

Digitized by Google

protége les animaux malfaisants et leur permet d'opprimer à leur gré, les faibles livrés à leurs caprices.

Legrand-d'Aussy dit que dans cette pièce de vers par strophes, l'auteur se montre dénué de tout goût, courant après les équivoques, jouant sans cesse sur le mot et obscur jusqu'à être inintelligible. Il ajoute qu'après l'avoir lue et relue avec la plus grande attention, il lui a été impossible d'y rien comprendre.

## LE NOUVEAU RENARD.

Jacquemard Gielée, de Lille en Flandre (1), est l'auteur de ce poème, qui parut vers la fin du treizième siècle. Il eut à sa naissance presque autant de succès que l'ancien roman du Renard. Par la suite il fut même plus connu, et a été souvent confondu avec le premier. On a prétendu qu'il était historique et composé à l'occasion d'un certain comte Reginald. M. S[t]-Marc Girardin a donné de longs développements à cette

(1) M. Robert se trompe en disant que l'auteur de ce poème le termina en 1190. Gazet, Swertins et Valère André n'ont point connu cet écrivain de leur nation ; Foppens dit deux mots de lui d'après Sanderus, mais il estropie le nom en l'appelant, page 546, *Jacquemantius Grelans*, erreur qu'a adoptée l'abbé Goujet, dans sa Bibliothèque française, t. 9, et après lui les journalistes de Trévoux, juillet 1746. Prosper Marchand, dans son Dictionnaire historique, a donné un long article sur ce poète et son ouvrage, où sont rapportés une foule de renseignements concernant les auteurs qui en ont parlé.

Digitized by Google

thèse dans des feuilletons du Journal des Débats, à l'occasion du roman du Renard, publié d'après les manuscrits du Roi par M. Méon. Voici le fait sur lequel est bâtie cette hypothèse. En 898, le roi de Germanie Arnould donna la Lorraine à son fils naturel Zwentebold, qui avait pour conseiller et pour ami Regnier, un des principaux seigneurs de Lorraine. Les chroniques l'appellent Reginarius, Recochardus, Reinecke selon l'abréviation allemande. C'était un seigneur prudent et rusé. Après avoir été long-temps l'ami de Zwentebold, il perdit sa faveur. Forcé de quitter la Lorraine, il se réfugia dans son château de Durfos. La colère de Zwentebold l'y assiégea deux fois, et deux fois inutilement, grâce à la prudence de Regnier. Cette lutte aurait frappé l'imagination populaire qui compara Regnier au Renard, et par association d'idées, Zwentebold au loup.

Une fois métamorphosé de la sorte, ce ne fut plus la lutte de Regnier et de Zwentebold, mais celle du Renard et d'Isengrin; c'est le nom familier que la fable donne au loup. L'analogie, ajoute-t-on, n'est pas seulement dans le nom, elle est aussi entre les événements. On peut voir dans les feuilletons cités les principaux traits de ressemblance, longuement détaillés, mais que nous ne citerons point parce que nous ne voyons nulle consistance dans ces conjectures, l'époque de la composition du *Nouveau Renard*, où se trouve, dit-on, l'analogie, étant trop éloignée de celle où vivait ce roi d'Austrasie pour pouvoir être regardée comme une suite des traditions populaires.

Digitized by Google

Le roman dont nous nous occupons est divisé en deux parties, dont la dernière semblerait terminée par le nouveau pardon qu'obtient le héros de cette singulière histoire; mais ici se présente un poème tout nouveau et qui ne tient que bien légèrement à ce qui précède : c'est tout-à-fait une satire dirigée contre les Cordeliers et les Jacobins. Nous allons présenter l'analyse du poème entier d'après Legrand d'Aussy.

Noble le lion voulait célébrer son anniversaire par une cour plénière et un tournois. Il invite à la fête tous les animaux, et Renard s'y rend ainsi qu'eux, mais celui-ci, après avoir trompé Isengrin, venait d'en être fort maltraité; il avait sur le cœur cette dernière aventure et cherchait à s'en venger. Enfin il en trouve l'occasion dans le tournois. A la faveur du tumulte, il blesse Isengrin d'un coup de *miséricorde* (espèce de poignard), tue son fils aîné, et se sauve à Maupertuis où bientôt il est assiégé par le roi. Dans une sortie qu'il fait, il tue un autre enfant d'Isengrin et enlève le fils de Noble; mais en même temps, plusieurs de ses chevaliers et Rousseau son second fils sont faits prisonniers.

Il apprend que Noble veut les faire pendre, et il se propose de les délivrer par ruse. Dans ce dessein il se déguise en frère mineur et, pénétrant jusqu'à la tente du Roi, il demande et obtient de lui de les confesser; mais pendant la nuit il escamote les clefs de leur prison, les délivre et les ramène dans Maupertuis. Cependant la paix se conclut. Le Lion ordonne que les deux ennemis s'embrassent, et admirateur des talents



Digitized by Google

que Renard a déployés dans cette guerre, il le nomme son sénéchal et son bailli.

Noble est amoureux de Haronge, femme du Léopard son cousin; elle venait même de lui accorder un rendez vous, et lui avait donné la clef de son jardin pour entrer la nuit chez elle. Renard, qu'il a l'imprudence d'instruire de sa bonne fortune, forme le projet d'en faire son profit. Sous prétexte qu'un roi ne doit pas s'exposer seul la nuit, il l'accompagne. Arrivé à la porte du jardin, il demande la clef comme pour voir s'il n'y a pas d'embuscade, et tandis que Noble attend au dehors et passe la nuit à se morfondre, lui obtient les faveurs d'Haronge, puis il l'emmène à Maupertuis; mais au bout de quelques jours, lassé d'elle, il la renvoie. Cependant il s'agissait pour lui d'en imposer au roi sur cette perfidie. Noble le croyait assassiné; il vient lui dire qu'Haronge l'a fait mettre en prison, et ne l'a relâché que quand elle a su qui l'envoyait.

Sorti avec Tibert pour aller à la picorée, ils trouvent dans une dépense de la crême et une oie cuite; tandis que le chat s'amuse à manger la crême, lui emporte l'oie et ferme la porte. Tibert, bien rossé, revient le trouver pour lui faire des reproches. Dans ce moment paraît un moine de Citeaux qui portait un héron suspendu à la croupe de son cheval : Cet homme est en faute, dit Renard; la chair lui est défendue, c'est une bonne œuvre de la lui enlever. Il va donc s'étendre sur le chemin dans un état apparent de mort. Le Cistercien, qui est tenté de sa peau,

Digitized by Google

descend de cheval pour le prendre et il l'attache avec son héron. Alors Renard appelle son camarade. Tibert saute sur le cheval ; mais, au lieu de dégager le captif, il coupe avec les dents les cordes qui tenaient l'oiseau et l'emporte, en laissant Renard lié. Celui-ci heureusement vient à bout de se débarrasser; il va retrouver le chat, auquel il demande sa part du héron. Vous avez mangé l'oie sans moi, répond Tibert, je mangerai le héron sans vous.

Pendant ce temps Eme, femme du Renard, allait dénoncer son mari au roi. Témoin de ses infidélités avec Haronge, lorsqu'il l'avait détenue à Maupertuis, dans sa jalousie elle avait cherché à se venger en révélant tout à Noble.

Le Lion, furieux d'avoir été dupe, vient de nouveau assiéger Maupertuis. Renard, qui n'a pas eu le temps de se mettre en défense, va chercher ailleurs du secours. Son château est pris, mais il s'établit dans une autre retraite, et de là, toujours libertin, il écrit des lettres d'amour aux trois belles dont il avait eu les faveurs : Haronge, Hersant et Orgueilleuse la reine. Les dames se montrent mutuellement la lettre qu'elles ont reçue de lui, et elles tirent à la bûchette (à la courte-paille ) pour savoir qui des trois acceptera ses propositions. Le sort tombe à Hersant; mais le Renard, instruit de leur indiscrétion, jure de les en punir.

Il apprend que lorsque pendant la nuit un aimant est placé sous l'oreiller d'une femme, le minéral produit sur elle un effet tel qu'involontairement elle

Digitized by Google

révèle, en dormant, tout ce qu'elle a fait de plus secret. Il prend donc un aimant, se rend au camp, déguisé en médecin, et là, vantant aux trois maris la vertu de son talisman, il leur donne l'envie de l'éprouver. Tous trois en font l'épreuve, et tous trois, instruits qu'ils sont de ce qu'ils ne voudraient pas être, maltraitent tellement leurs femmes qu'elles se réfugient chez le médecin qui, après les avoir molestées, les emmène chez lui pour molester les maris à leur tour.

Le roi va l'assiéger dans sa nouvelle retraite, et il le fait excommunier par l'archiprêtre l'âne, qui, revêtu des habits sacerdotaux, vient avec sa clochette et de l'eau bénite, éteindre un cierge sous les murs de la forteresse. Renard en lui voyant faire ces cérémonies se met à rire : Par sainte Marie ! que vais-je devenir, dit-il; de cette affaire-ci je ne pourrai plus manger de pain blanc que lorsque j'aurai faim, ni voir bouillir mon pot que lorsqu'il sera sur le feu !

Cependant la paix se fait de nouveau. Les maris se réconcilient avec Renard ; il rentre dans ses possessions et devient un prince puissant.

C'est ici que ce roman semblerait devoir finir; il continue cependant, mais cette continuation est une espèce d'allégorie satirique ; Giélée attaque la cour de Rome, le clergé et les deux ordres religieux qui alors marquaient le plus. Il suppose au prince Renard un vaisseau sur lequel se trouvent tous les vices. Renard le fait monter et gouverner par le pape, par les cardinaux, par le clergé tant séculier que régulier. Le pontife lui demande en fief, *Convoi-*

Digitized by Google

*tise,* en héritage, *Avarice,* et pour les siens *Débauche,* pendant toute leur vie. Renard non-seulement consent à la demande, mais il y ajoute en don, *Orgueil* et *Hypocrisie;* et le clergé se prosterne à ses genoux pour le remercier.

Les Jacobins se sont aperçus que la mendicité dont ils faisaient profession leur est nuisible, et que, devenus plus riches, ils seraient plus considérés; en conséquence ils tiennent chapitre.

Un d'eux prend la parole, et après avoir avancé que sans *Renardie* ils seront toujours gueux, il propose de députer vers Renard, pour l'engager à prendre leur habit et à devenir leur supérieur; dans l'espoir que, sous un pareil chef, l'ordre ne pourra manquer de s'étendre, et l'or d'y affluer. Renard répond qu'il ne peut accepter leur offre; mais il leur propose son fils aîné, qui déjà montre une grande habileté. Ils l'acceptent en renonçant à la pauvreté, et vont, comme les autres ordres, habiter le château d'Orgueil.

Les Cordeliers viennent lui faire la même demande, et il leur donne son second fils. En vain leur règle s'opposait à des innovations; ils la mettent de côté, s'élargissent la conscience, et adoucissent leurs remords.

Cependant Renard, devenu dévôt en vieillissant, sent à son tour une velléité d'être moine. Il va se confesser à un ermite; mais comme le reclus lui annonce que, dans son nouvel état, il lui faudra marcher nu-pieds, vêtir la haire, vivre d'eau et de raci-

Digitized by Google

nes, le converti, qui aime à faire bonne chère, renonce à son dévôt projet.

Cependant le bruit de son astuce et de ses succès s'étend au loin. Personne ne peut plus sans lui acquérir richesses, parvenir aux honneurs, humilier ses ennemis et se venger. Les sages sont tenus pour fous, il n'y a plus d'estime que pour les hypocrites, tous les hommes sont à lui plus ou moins. Enfin sa renommée passe les mers, et elle parvient dans Acre jusqu'aux oreilles des templiers et des hospitaliers.

Ces deux ordres militaires veulent, pour la gloire de leur institution, le mettre à leur tête; mais comme chacun des deux désire l'avoir pour son supérieur particulier, ils se querellent et sont sur le point d'en venir aux mains. L'affaire est portée devant le pape; chacun des deux partis fait plaider sa cause par un orateur. Renard, pour les accorder, déclare qu'il portera mi-parti, l'habit des uns et des autres, et qu'il gouvernera les deux ordres à la fois. Fortune le couronne; elle le place au haut de sa roue. Là impunément il brave la justice et les lois, et depuis ce moment tous les vices triomphent.

---

## RENARD LE CONTREFAIT.

Ce poème est le moins connu de ceux du même nom, et en diffère entièrement. Il ne consiste point comme ces derniers, dans une série de méchancetés ou de tours d'adresse de ce rusé animal, il ne contient que des déclamations, des sermons et des his-

Digitized by Google

toires tirées tantôt de la bible, ou des légendes, tantôt des *contes dévôts* ou des aventures qui couraient en ce temps.

La bibliothèque du roi de France en contient deux manuscrits assez différents, dont l'un fut achevé avant 1330, tandis que l'autre ne fut terminé que vers 1350. Le nom de l'auteur ou des auteurs est inconnu. Le grand d'Aussy et Robert en ont donné l'analyse; nous suivrons ce dernier comme plus complet, sans néanmoins négliger ce qui sera à notre convenance dans l'autre. Nous parlerons d'abord du premier de ces textes, et nous n'aurons plus ensuite qu'à indiquer les différences que présente le second.

L'auteur, dans un prologue fort long, après avoir raconté toute la peine qu'il s'est donnée pour compiler cet ouvrage, dit qu'il a mis vingt ans à en achever la composition. L'histoire que je vais vous raconter, dit-il, est bien plus ancienne que celle de Troyes la grande dont je ne vous dirai pas la prise; je ne vous parlerai pas non plus des hauts faits

> D'Olivier, d'Ogier, de Rolant,
> Du duc Naime et de Blant;

mais je vous dirai

> Commant aloient
> Dou tans que les bestes parloient.

L'exemple de l'ânesse de Balaam doit le faire excuser d'avoir fait parler les animaux : c'est enfin de l'art de Renardie qu'il veut nous entretenir, et cet art est fort ancien.

Digitized by Google

Il arrive enfin à son histoire.

A la Pentecôte, le roi Lion tient cour plénière. Il réunit ses hauts barons pour les consulter sur des mesures d'un intérêt général, et se retire pour les laisser délibérer librement. On voit figurer dans cette assemblée les personnages de l'ancien roman et surtout Isengrin et Renard. Le résultat des délibérations est peu honorable. On est convenu de piller le pauvre et le faible et de soutenir le riche et le fort : le lion en reconnaît l'injustice; mais puisqu'on le voulait, il approuve ces mesures,

Et fist de cet introductium
Faire une constitutium.

Les grands vassaux se retirent chacun chez eux et nous suivrons Isengrin le loup dans ses foyers. Dame Hersant, son épouse, trouve qu'il reste trop longtemps au logis, et pour le tirer de son inaction elle lui apporte sa quenouille et ses fuseaux : beau Sire, lui dit-elle, puisque vous demeurez au logis comme une femme, filez-moi ce chanvre, devidez ce fil; faites le lit, habillez les enfants, donnez-leur à manger, nettoyez la maison, allumez le feu, coulez la lessive, et moi cependant, prenant vos habits, je vais aller à la chasse, et rapporter de quoi remplir le garde-manger. Honteux de ces reproches qu'il n'a que trop mérités, le loup se met en campagne, et rencontre dans une prairie, Barbue la chèvre qu'il s'apprête à enlever; mais elle parlemente, et lui jure qu'elle a dans sa maison une sauvegarde bien en règle,

Digitized by Google

qu'elle promet de lui apporter le lendemain au même lieu. Isengrin, qui ne manque pas d'ennemis à la cour, et qui craint de s'y faire une mauvaise affaire, consent au délai demandé : la chèvre cependant va trouver deux chiens jeunes et robustes qu'elle a nourris de son lait. Pour leur prouver que la reconnaissance doit les engager à prendre vivement la défense de leur nourrice, elle leur allègue des passages de Salomon, de Cicéron, de Sénèque, etc., et leur raconte la longue histoire de Hatis et de Profilias (1). Les généreux animaux qui ont la patience de l'écouter, n'avaient pas besoin de cette exhortation : prêts à la secourir, ils la suivent le lendemain à la prairie où elle les cache derrière un buisson. Rassurée par ces précautions et portant à l'une de ses cornes un parchemin blanc qu'elle doit présenter comme son sauf-conduit, elle attend le loup qui, de son côté, vient de se mettre en route pour venir chercher sa proie. Isengrin rencontre en route Renard son compère, auquel il conte son aventure : il l'engage à venir prendre sa part de cet excellent repas : celui-ci ne se fie que médiocrement à l'invitation ; il l'accepte pourtant et suit son campagnon qui, arrivé près de la chèvre, ne veut pas reconnaître la validité du titre de Barbue. Pendant la contestation qui a lieu à ce sujet, Renard regardant attentivement de tous côtés,

(1) C'est, avec d'autres personnages, le sujet de la seconde fable de Pierre Alfonse (disciplina clericalis. Paris, 1825, in-8°). On attribue un roman sur un sujet semblable à Alexandre de Bernay ou de Paris.

Digitized by Google

a découvert les deux chiens. Il répond au loup qui lui demande s'il aperçoit quelques caractères sur le parchemin : Sans doute, quoiqu'ils paraissent peu, j'aperçois deux gros points qui se serrent de près; l'on est tout noir et l'autre est mélangé de blanc, en conséquence je t'exhorte à laisser la chèvre en repos, ou bien il t'en arrivera mal. Le loup ne veut pas y consentir, et il s'établit entre les deux compères une longue conversation qu'ils hérissent de fréquentes citations. Le Renard plus savant devait l'emporter par le nombre des siennes, parmi lesquelles on doit remarquer celle du comte Ferrant, l'exemple d'Enguerrand de Marigni, de Philippe IV, de ses trois fils et de son frère Charles de Valois, ainsi que celui des Templiers (dont l'ordre fut aboli en 1301).

Fatigué de ne pouvoir se faire comprendre, Renard lui demande son dernier mot, et comme Isengrin s'obstine à s'emparer de la chèvre, son compère le prie de lui permettre de s'éloigner avant l'attaque, pour ne pas être obligé d'entendre les cris de la victime qui, dit-il, offenseraient trop sa sensibilité : il se retire donc dans un taillis d'où il peut voir sans danger le reste de l'aventure que l'on devine sans peine. Barbue remercie les chiens de l'avoir délivrée du loup qu'ils ont laissé à demi-mort. Renard se retire et se console du malheur de son camarade, avec une oie toute plumée que la fortune vient de lui faire trouver sous ses pas : un moine s'apprêtait à la manger avec sa maîtresse, lorsque surpris par son supérieur, il n'a eu que le temps de la jeter par

Digitized by Google

la fenêtre, pour n'être pas pris en flagrant délit.

La seconde branche de ce poème fut commencée en 1319 et terminée en 1320.

Assis devant la porte de son château, où la maladie l'a retenu depuis long-temps, Renard voit passer un homme mal vêtu dont la tristesse le touche; il l'appelle du nom de vilain, en lui disant d'ailleurs:

Vilains est appelé a plain
Non pas pour ce qu'il soit plain
De vilenie ne de mal non;
Mais de ville est vilains a non.

Le vilain lui raconte ses malheurs et avoue qu'il les doit à l'opiniâtreté avec laquelle il a résisté à de plus puissants que lui. L'animal rusé, que la rencontre de cet homme avait retiré de ses réflexions philosophiques, lui adresse des remontrances fort sages et, après lui avoir cité l'exemple de Priam et d'Hécube, celui de Philicambruis, mère de Dars, etc., il lui raconte la fable du chêne et du jonc marin, dans laquelle il fait entrer les malheurs des Templiers et d'Enguerrand de Marigni. Le paysan reçoit ces conseils avec reconnaissance et promet d'en faire un bon usage. Ils se séparent, et le Renard se rend auprès d'un ermite qui ne croit pas avoir les pouvoirs nécessaires pour l'absoudre de tant de crimes. Il l'envoie à Rome. Renard part en habit de pèlerin et persuade à l'âne et à Belin le mouton de le suivre dans ce saint voyage; mais bientôt abandonné par ses compagnons, il renonce aussi à continuer sa route. Il revient donc chez lui,

Digitized by Google

mais avec la ferme résolution de vivre en honnête homme, et pour cela il veut prendre un métier. Avant de se déterminer pour l'un d'eux, il les passe tous en revue, et décoche sur chacun des traits satiriques quelquefois fort plaisants. Il se décide enfin pour l'état de cultivateur, parce que c'est celui que Dieu prescrivit à Adam, et que l'on peut y gagner sa vie en faisant son salut. Voilà donc Renard soir et matin à la charrue, dormant peu, mangeant mal et travaillant beaucoup : la récolte arrive enfin ; il avait dépensé cent livres ; sa moisson lui en rapporte quatre. Ce résultat le dégoûte de la vie d'agriculteur, et il retourne à son premier métier. Comme on est au printemps, il entre dans le bois et se promet de surprendre les nids d'oiseaux. En continuant son chemin, il descend maladroitement dans un puits, d'où il parvient à sortir en mettant Isengrin à sa place.

La troisième branche est forte courte ;

Renard, après avoir donné de longues instructions à son fils aîné, l'emmene avec lui à la chasse. Ils entrent dans un poulailler; mais le jeune animal, oubliant les sages leçons de son père, ne s'en tire pas heureusement. Renard se console de sa mort avec un stoïcisme qui ne fait pas honneur à sa tendresse. Le sujet d'une nouvelle de Bocace, que La Fontaine a imité dans son Psautier, se trouve aussi dans cette branche.

La suivante est démesurement longue : les faits qui y sont d'abord rapportés sont, à peu de chose près, les mêmes que l'on trouve dans les diverses parties du premier *roman du Renard :* Ce sont les plaintes

Digitized by Google

du loup et de plusieurs autres animaux qui en forment la principale action ; l'animal accusé reste renfermé dans son fort château de Maupertuis ; les divers messagers du roi sont mal menés par lui. Enfin Grimbert le blaireau le détermine à se rendre à la cour. Malgré l'adresse de ses discours, le Lion le condamne à mort ; mais cédant aux instances du blaireau, il lui accorde sa grâce, et lui demande alors comment, avec tant de savoir et d'esprit, il a pu commettre tant de fautes. C'est en citant Sénèque, Aristote, Cicéron, Macrobe, Horace, Perse, Platon, etc., que le Renard lui répond : le roi l'interroge sur le temps où il naquit et en reçoit cette réponse : Mon art et mon sens, dit-il, sont plus anciens qu'Adam et Ève, et le malin animal fait remonter l'invention de Renardie jusqu'à la chute des anges.

Il s'établit ici entre le monarque et le Renard un dialogue qui ressemble assez à un catéchisme historique, monument précieux de l'érudition et de l'ignorance qui régnaient en même temps à l'époque où cet ouvrage fut fait.

Renard commence donc son cours d'histoire, dans lequel la géographie et la chronologie sont également offensées. Après l'histoire de Carthage, il parle de David et parcourt rapidement le reste de l'histoire des Juifs, et bientôt, d'après les ordres du Lion, il commence celle d'Alexandre-le-Grand, et il emploie près de 7000 vers à la raconter. Il n'est pas possible, sans citer presque tout ce morceau, de faire comprendre le ridicule de cette narration fabuleuse.

Digitized by Google

Galfridus, auteur du poème intitulé *Alexandreis*, a fourni la meilleure partie de ces rêveries que Vincent de Beauvais, dans le *Speculum historiale*, a inséré à peu près en entier.

Dans les Indes orientales, Alexandre trouve des merveilles dignes de l'empire des fées, et comparables à toutes celles que peuvent nous offrir les Mille et une Nuits. Déjà il avait vu l'empire du soleil et du feu, il avait soumis la terre, il lui reste à examiner les deux autres éléments, l'air et l'eau. Pour le premier, on attache à un trône sur lequel il s'assied, des griffons que l'on a fait jeûner pendant plusieurs jours lui-même tient des viandes placées au bout d'une longue lance qu'il élève au-dessus de sa tête, et les oiseaux fabuleux qui doivent le transporter, le font monter en cherchant à atteindre la pâture qu'on leur offre. Quand le monarque a assez contemplé le globe d'un point très-élevé, il abaisse la même lance, et ses coursiers ailés le ramènent vers la terre.

Voilà un aérostat aussi ingénieusement inventé que les aiglons d'Ésope.

Une véritable cloche de plongeur, faite avec des verres transparents et bien solidement unis, lui sert ensuite à reconnaître les prodiges que l'humide élément renferme dans son sein.

Après tant de faits remarquables, il retourne à Babylone où la mort l'attendait dans un festin. Renard se hâte de terminer ce fatigant récit par la description assez courte de sa pompe funèbre. Il espère aller bientôt dîner; mais le roi, qui n'a pas encore été en-

Digitized by Google

dormi par tous ces contes, le retient et l'interroge sur l'histoire de l'ancienne Angleterre. Après l'époque d'Artus, le lion lui demande l'histoire de la Grèce, et le complaisant narrateur la commence par celle des divinités du paganisme. Il passe ensuite aux Troyens et aux Romains, et parcourt la suite des empereurs jusqu'au temps où l'auteur écrivait. Toutes ces relations chronologiques sont entrecoupées d'anecdotes du temps, de contes et de faits historiques, le plus souvent dénaturés d'une étrange manière. Enfin le roi congédie Renard qui s'en retourne à Maupertuis.

Plusieurs aventures de l'ancien roman du Renard, mais autrement contées, remplissent la cinquième branche qui est beaucoup plus courte que la précédente.

Dans la suivante, Tibert le chat est venu raconter au Renard quelques mésaventures : celui-ci veut lui persuader que l'on est presque toujours l'artisan de ses propres malheurs, et il lui fait toute l'histoire des Français, depuis la destruction de l'antique Ilion jusqu'à Charlemagne.

Tibert, un peu fatigué de cette longue conversation, le remercie et le quitte, en le laissant avec un prud'homme qui vient lui demander un bon conseil. Les discours que Renard lui tient ne sont pas moins prolixes, et parmi les choses qu'il lui dit, on reconnaît deux anciens lais qu'on retrouve dans *Marie de France, le Nachtigal* et *le Bisclavaret ;* il l'exhorte enfin à chercher le bonheur dans la médiocrité, et la branche est terminée par la fable des deux rats, imitée par La Fontaine.

Digitized by Google

L'aventure de Fauve la jument et de son poulain avec le loup et le Renard, se trouve au commencement de la septième et dernière branche, dont le reste ne contient que quelques disputes de Renard avec Isengrin et puis avec Tibert le chat.

Ce dernier animal, poursuivi par des gentilshommes, se réfugie sur un arbre d'où on veut le déloger à coups de pierres. Il prend le parti de haranguer ceux qui le poursuivent. Ce discours qui termine le poème est une violente déclamation contre les Nobles : Vous autres, leur dit-il, ne vivez que de proie, et vous vous croyez sortis d'un boue plus précieuse que le reste des hommes :

Il vous semble a vo jugemans
Que soiés nés de dyamans
Et de rubis et de thopaces, etc.

Mais ce n'est pas parmi vous que Dieu a choisi ses apôtres; ce sont des vilains qu'il a élus pour être près de lui pendant son séjour sur la terre. C'est avec raison que l'écriture vous compare au faucon et qu'elle nous dit que le chapon est l'image du vilain : le premier de ces oiseaux, tant qu'il vit, est loué par les grands, ils le caressent et l'admettent dans leurs appartements. Est-il mort ? on le jette sur le fumier. Le chapon, au contraire, reste dans la basse-cour, il y cherche sa subsistance dans la boue et dans le fumier. Il fuit les palais; mais après sa mort, il est gardé précieusement, et c'est sur des vases d'or et au son des instruments qu'il est servi dans les festins des rois.

Digitized by Google

Pendant sa vie la honte fut son partage ; à sa mort tous les honneurs lui sont décernés. Vous vous moquez du laboureur, vous le pillez impunément ; mais à sa mort, il sera reçu par les anges et porté par eux devant le Roi des rois, qui lui fera un accueil favorable. Pour vous, vous irez au feu d'enfer.

C'est ainsi que se termine ce long ouvrage qui ne manque pas d'un certain mérite, et qui présente une infinité de choses curieuses sur les mœurs, les usages et l'état des connaissances au quatorzième siècle.

Nous avons dit qu'un autre manuscrit semblait offrir une seconde édition de ce poème, qui paraît n'avoir été terminée que vers 1350, c'est-à-dire, à la fin du règne de Philippe de Valois.

Le premier auteur, à son dire, avait mis vingt ans à la composition de son ouvrage, dont la dernière branche doit avoir été écrite en 1322. Le second nous indique lui-même l'année où il commença à faire ou à continuer *Renard le contrefait.*

> Celui qui cest roman escript
> . . . . . . . . . . . .
> Tant y pensa et jour et nuit
> En l'an MIIIC XXVIII.

Il nous prévient qu'il n'est pas clerc et que même

> Marchant fu et especiers
> Le temps de dix ans entiers.

Il ne faut pas le regarder cependant comme un simple continuateur, il a plutôt abrégé l'ancien poème



Digitized by Google

en y ajoutant différentes anecdotes plus récentes, et divers contes.

L'histoire d'Alexandre-le-Grand, qui occupe tant de place dans le premier poème, est tout-à-fait omise dans celui-ci. Il raconte plus loin les prodiges opérés par le magicien Virgile, et dont quelques-uns sont tirés du Dolopathos.

Tibert le chat est aussi le héros de la dernière branche de ce roman, mais ce qui lui arrive diffère entièrement de ce que nous avons vu dans l'autre.

Cet animal s'en retournait à son ermitage lorsque tout-à-coup, au détour d'une route, il se trouve en face d'une tigresse d'un aspect effrayant. Il en est trop près pour essayer de fuir, mais la bête monstrueuse le rassure par la douceur de ses paroles. Atteinte d'une cruelle maladie, elle ne peut attendre sa guérison que d'un remède particulier qu'elle cherche en vain depuis long-temps. Il lui faudrait manger une femme fidèle et qui surtout, *notez ces deux points-ci*, n'eût jamais désobéi à son mari, et qui ne l'eût jamais contrarié. Elle prie le chat de la conduire aux lieux où elle pourra rencontrer une proie aussi rare. Tibert la conduit au marché au lin, où un grand nombre de femmes sont rassemblées.

En arrivant : femmes de bien, s'écrie-t-il à haute voix, bonnes femmes dont le caractère est toujours égal, et dont l'obéissance est la première vertu, sauvez-vous, fuyez bien vite, voilà la bête qui va vous dévorer !

Aucune de celles qui l'écoutent, n'éprouve d'ef-

Digitized by Google

froi, toutes indiquent même le motif de leur confiance, avec des détails passablement libres : Eh bien, dit la tigresse, si je pouvais seulement trouver un journalier qui eût toujours employé son temps comme s'il eût travaillé pour son propre compte, ou quelque soldat qui n'eût jamais rien pris dans le pays qu'il traverse, ou quelque marchand qui n'eût jamais invoqué faussement sa conscience, ou bien un orfèvre qui jamais n'aurait ajouté de l'alliage à l'or de ses bijoux, ou bien.... Elle a beau accumuler les moyens de se procurer une prompte guérison, toutes ses recherches sont inutiles. Désespérée, elle va se coucher sur le bord d'un chemin fréquenté, attendant avec patience la venue de l'homme ou de la femme de bien qui par sa mort pourrait lui rendre la santé. La nouvelle s'en répand, l'effroi s'empare des gens de toutes les professions, on ne sait quel chemin il faudra éviter. Par précaution le journalier se garde bien de gagner loyalement son salaire, le marchand de ne plus surfaire, lorsqu'il atteste sa conscience : le soldat se livre à la maraude, l'orfèvre diminue l'aloi de ses bijoux, et pour n'avoir rien à redouter de ce monstre affamé, les femmes font toujours enrager leurs maris.

C'est par cette nouvelle satire des diverses professions que se termine le nouveau roman du *Renard contrefait* dont nous venons de rendre compte.

Quelqu'étendue que soit l'analyse que nous venons de donner des divers romans où le Renard joue le principal rôle, nous croyons devoir ajouter encore

Digitized by Google

quelques considérations, afin de donner une idée complète quoique succincte de notre sujet.

Ce ne fut pas seulement dans la littérature que l'on put remarquer l'influence exercée par le roman du Renard sur les idées du moyen-âge, elle passa jusque dans l'architecture. Dans un article archéologique de M. Paul Lamache (1) on trouve à ce sujet des renseignemens curieux que nous consignerons ici. On voyait jadis dans l'intérieur de la cathédrale de Strasbourg deux bas-reliefs qu'une opinion vraisemblable faisait remonter jusqu'à l'année 1298. Ils ont été détruits depuis long-temps sans périr entièrement pour l'histoire de l'art, car on les a gravés et décrits plusieurs fois.

L'un de ces bas-reliefs représentait une procession d'animaux, en tête de laquelle se dandinait un ours tenant d'une main un bénitier, de l'autre un goupillon. Derrière l'ours, un loup portait une croix, et un lièvre un cierge allumé; puis venait un cochon et un bouc, dressés également sur les pattes de derrière, et soutenant une civière sur laquelle reposait un renard, héros de la fête. Entre les jambes des porteurs, apparaissait une chienne, flairant le cochon, *canis femina, partes eas quæ sub caudâ sunt suis, attrectans.* Dans l'autre bas-relief, un cerf, debout près d'un autel, et élevant un calice, s'emblait dire la messe. En avant de l'autel, un âne à

(1) *L'Université catholique*, novembre 1836, p. 376. De certaines compositions bizarres qui décorent les églises du moyen-âge. — Bas-reliefs satiriques. — Danses macabres.

Digitized by Google

longues oreilles, faisant l'office de diacre, chantait l'épître dans un grand livre qu'un chat lui présentait, appuyé sur sa tête en guise de pupître.

De même que les deux animaux immondes qui supportent le brancard, personnifient les moines, soutiens de la papauté, de même le renard qui repose sur ce trône mobile, personnifie la papauté elle-même. On sait enfin que tel est le rôle symbolique du Renard dans les satires populaires du quatorzième siècle, et entre autres dans un des poèmes qui porte le nom de cet animal.

Sauval (antiquités de Paris) rapporte que le clergé de cette ville faisait réellement une procession dans laquelle figurait un renard habillé d'un surplis fait à sa taille, et coiffé d'une tiare en carton. Des volailles mises à sa portée, tentaient son appétit carnassier, qu'on avait pris soin d'aiguillonner par un long jeûne, et le renard croquait les pauvres poules. On dit que cette farce amusait singulièrement Philippe-le-Bel, qui prétendait y voir une image des exactions du pape avec lequel il avait des démêlés (1).

Un livre publié dans les dernières années du seizième siècle par Jacobus Heerbrandus, contient une description et une explication détaillée des bas-reliefs grotesques de la cathédrale de Strasbourg et d'autres lieux. Il cite celui de l'église de Pforzheim, où un loup, couvert d'un froc, harangue un troupeau d'oies, au bec desquelles pendent des *pâte-nôtres*, espèce

(1) Voyez encore à ce sujet Dulaure, *histoire physique, civile et morale de Paris*, t. 3, p. 261, édit. de Paris, 1829.

Digitized by Google

de chapelet. Un renard placé sous la chaire du prédicateur, épie l'auditoire emplumé que régente un fou, debout sur le premier plan, et portant grelots et marotte. Dans le cuculle ou capuchon rabattu sur les épaules du diseur d'homélies, on aperçoit le long cou d'une ouaille déjà captive.

D'Agincourt, dans une des planches de son ouvrage : *Histoire de l'art prouvée par les monuments,* a reproduit deux sculptures d'une église gothique, qui représentent un loup et un chien, vêtus également d'un habit monacal, et lisant dans un livre d'Heures.

Dans des peintures satiriques de l'église abbatiale d'Alpirsbech, un loup et un ours se tiennent près d'un abbé assis, comme des courtisans près d'un roi. L'ours joue de la harpe. Le loup, couvert d'un capuchon, tient un bréviaire en main. Les stalles d'un grand nombre d'églises et notamment celles qui garnissent le chœur de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, offrent une série de figurines, tour à tour graves et bouffonnes, naïves et malicieuses. Les divers états de la société ont leurs représentants dans ces galeries de miniatures sur bois, et le plus souvent sous la forme de renards, de loups, d'ours, d'ânes, etc.

De pareilles licences ne justifient que trop la colère d'un moine saxon, *Johannes Hermensis*, qui écrivit en 1370 un poème contre les artistes, *Opus meretricum in ecclesiâ pingentes.* Elles n'apparaissent guère dans l'histoire de l'art que vers la fin du treizième siècle.

Remarquons que l'institution des *cours d'amour*

Digitized by Google

date aussi de la fin du treizième siècle. Après être arrivé à son apogée, le génie religieux du moyen-âge commençait dès lors à décliner.

Dans un supplément donné par M. Chabaille, et formant le 5e volume du roman du Renard édité par Méon, il se trouve encore plusieurs branches ou morceaux inédits de ce roman dont nous donnerons ici l'analyse, afin de compléter notre esquisse.

1°. *De l'andoille qui fui juge es marelles* (1).

Cette branche a quelqu'analogie avec un épisode du *desputement de la Mésange avec Renart*, dont le récit occupe les vers 2103—502 de l'édition de Méon; mais les détails et surtout le dénouement en diffèrent entièrement et sont plus conformes au caractère du Renard.

Celui-ci ayant quitté dame Hersant, arrive sur une grande route, a côté de laquelle est plantée une croix en bois, par suite d'un meurtre commis en ce lieu. Là se trouvaient réunis plusieurs animaux qui, ayant trouvé une grosse andouille, et ne pouvant s'entendre pour le partage, avaient résolu de la jouer au jeu de la Marelle. Sur ces entrefaites, maître renard paraît, et tous ces animaux, craignant quelques mauvais tours de sa part, fuient, qui d'un côté, qui de l'autre. Tibert le chat saisit l'andouille et monte au haut de la croix. Un dialogue s'établit entre nos deux cousins, mais le chat dit au renard qu'il est venu trop tard pour partager la proie et qu'il n'en aura rien.

(1) Espèce de jeu d'enfant.

Digitized by Google

Celui-ci réfléchissant à ce qui lui reste à faire, monte sur une planche placée près de la croix, en tenant les yeux attachés sur l'andouille ; mais tout-à-coup, après avoir regardé à terre, il saute au milieu de l'herbe. Tibert, crie-t-il, ne l'as-tu pas vu ? Qu'est-ce, Renard, qu'avez-vous pris ? répond son antagoniste. Pardieu ! c'est une souris ! replique le malin A ces mots Tibert, qui n'aimait rien autant que ce mets, fait un mouvement, et l'andouille tombe. Renard s'en saisit, et il ne reste au chat que le chagrin de s'être laissé attraper.

Avant de continuer, nous préviendrons ici le lecteur que les branches dont nous parlons, maintenant sont anonymes, et n'offrent aucune indication qui puisse en faire connaître les auteurs.

2°. *Renard mestres de l'ostel le Roy.*

Ce morceau fait partie de *Li dis d'Entendement* de Jehan de Condé (1). Dans cette pièce l'auteur se met en voyage avec l'Entendement, et après avoir été témoins de différentes scènes dont l'Entendement donne l'explication, ils assistent à une cour plénière tenue par le roi Noble. Cet épisode dans lequel le caractère des principaux personnages du roman du Renard est fidèlement observé, est, comme les treize autres dont se compose *li dis d'Entendement*, remarquable sous le rapport de l'invention, et sous celui de la correction du style. L'épisode dont nous

(1) On a peu de renseignemens sur cet auteur. M. Robert, qui a imprimé quelques vers de ce poète dans son essai sur les fabulistes, pense qu'il doit avoir écrit avant le règne de Charles-le-Bel.

Digitized by Google

allons donner l'analyse, sous la forme d'une branche du Renard, est le onzième et l'un des plus étendus.

Les deux voyageurs arrivent en une lande
N'ot plus bele jusqu'en Yrlande,

dit le poète. Ils y trouvent une grande assemblée d'animaux présidée par le roi Noble. Déjà les tables étaient mises.

Renart, maître-d'hôtel du Roi, était présent. Il jouissait d'une grande faveur auprès du roi dont il obtenait tout ce qu'il désirait. Ses deux fils, Renardin et Rousseau, étaient l'un Jacobin, l'autre Cordelier et confesseur du roi. Par la protection de Renart, Martin le singe était devenu chambellan du roi, Isengrin, un seigneur des plus puissants, Grimbert, maréchal, Tibert, maître-queux, et le Corbeau panetier, car Renard avait fait la paix avec tous ses anciens ennemis.

Outre plusieurs autres animaux auxquels il avait procuré de bonnes places, s'en trouvaient trois chargés des fonctions de menestriers, afin d'amuser le roi.

Canteclair était au nombre de ceux qui n'osaient point se montrer à la cour, car le roi avait autorisé son maître-d'hôtel à prendre à sa volonté de cette race.

Enfin le roi s'est assis à table. L'auteur nous apprend ensuite quelles places occupèrent les autres animaux selon leur rang. Après que le singe a joué quelques tours pour amuser le roi, Renard com-

Digitized by Google

mence à chanter, et toute la cour répond en chœur. Le singe reprend ses farces, et après que chacun eut bien mangé, les tables furent enlevées.

En cet endroit le poète fait prendre la parole à Entendement qui lui dit ; beau compagnon, le pain qu'on vient manger en cette cour est bien chèrement acheté, car plusieurs de ces courtisans sont exposés à de grands dangers. Aujourd'hui Isengrin, Martin et Renard jouissent de toute la faveur ; mais cela ne durera point. Je me souviens de l'époque où chacun le haïssait, parce qu'il trahissait tout le monde. Les choses reprendront leur cours naturel. Il ne faut pas croire que Renard ait renoncé à ses malices d'autrefois.

L'auteur continue à moraliser sur le même sujet, et finit en disant qu'on s'aperçoit bien que Renart a parcouru le monde et y a donné des leçons de *Renardie ;* qu'il est au mieux à la cour de Rome, et que le pape l'a admis dans son conseil. Au temps qui court, clercs et laïcs honorent Renard, et croient à ses préceptes.

3°. Dans l'analyse des différentes branches du Renard que nous avons donnée plus haut, d'après Legrand d'Aussy, nous avons parlé de *Renard le Bestourné* par Rutebeuf.

M. Chabaille appelle du jugement prononcé par Legrand au sujet de ce poème, et ajoute : Ce n'est autre chose qu'une satire, et le voile qui en cache le sens général est si léger que l'on peut être surpris qu'un esprit tel que celui de M. Legrand n'ait pu le soulever. Les traits lancés par le poète contre la cour

Digitized by Google

et les courtisans n'auraient pas dû échapper à l'écrivain qui venait d'analyser le *roman du Renard.*

Nous avouons au reste que si l'esprit général de la pièce nous a paru facile à saisir, il n'en est pas de même des allusions personnelles qu'elle renferme.

Comme cette pièce ne contient point d'aventures arrivées au Renard ou à ses compagnons, mais seulement des attaques générales contre les vices de l'époque, nous croyons inutile de nous étendre davantage sur ce poëme.

4°. Le continuateur de Méon nous donne ensuite, comme branche de notre roman, une espèce de dispute entre un ménestrel nommé Renart et un clerc appelé Piandoué, et dit que le nom et le caractère de l'un des interlocuteurs lui ont paru des titres suffisans pour motiver l'admission de ce petit poëme dans la famille du rusé compère d'Isengrin.

Cette raison peut être bonne pour le volume supplémentaire de M. Chabaille, mais elle ne peut nous engager à analyser une pièce tout-à-fait indépendante de l'épopée d'animaux dont nous nous occupons. D'ailleurs l'auteur de ces vers est inconnu aussi bien que les personnages cités dans le texte; seulement les noms de lieux apprennent que la scène se passe dans l'ancienne province de l'Isle de France.

5°. *La vie du saint ermite Regnart.*

La fin de ce conte ou de cette fable est perdue, et il est impossible de savoir combien il manque de vers: d'un côté le sujet commencé est presque terminé, et de l'autre, le titre de *Vie de Regnart* semble annon-

Digitized by Google

cer un ouvrage d'une certaine étendue. La perte des derniers feuillets est d'autant plus à regretter qu'ils auraient peut-être donné quelque renseignement sur l'auteur, ou du moins sur la date de ce petit poème, évidemment défiguré par un copiste de la fin du quinzième siècle.

En voici du reste l'analyse :

Au temps que les bêtes parlaient, il arriva que le singe et le renard se trouvèrent ensemble en un pays où ils avaient l'intention de demeurer. Un jour le singe vint se plaindre de ce que la nature ne lui avait rien donné qui pût cacher son derrière, et que par là les autres animaux l'appelaient cul pelé.

Il demande conseil au renard, et après un exorde plein de flatteries, il ajoute que renard pourrait bien lui céder une partie de sa queue qui du reste est trop pesante, et ne serait que plus gracieuse, si elle était un peu plus courte. Renard se moque de pareille réclamation, et dit que, malgré son long prologue et ses paroles si polies, il ne lui donnera pas un poil de sa queue, qu'il n'a qu'à s'adresser à des animaux plus riches, qui lui donneront peut-être ce qu'il demande. Quant à lui, que sa queue bien loin d'être trop pesante est encore à son gré trop courte et trop légère.

L'auteur ajoute que l'on peut voir par là que les riches pleins d'avarice éconduisent toujours les pauvres; mais qu'ils en seront punis. A cette occasion il raconte une histoire qui se trouve, dit-il, au chapitre 17 de l'évangile de S. Luc, où un riche et un pauvre meurent; l'âme de l'un est saisie par le diable, celle

Digitized by Google

de l'autre est portée par les anges dans le sein d'Abraham.

M. Mone a donné, comme chacun sait, une édition du Renard latin. L'opinion de l'éditeur et sur la date de ce poëme et sur les allusions qu'il prétend y voir, a été réfutée par M. Raynouard dans le journal des savants, n° de juillet 1834. Nous croyons nécessaire de rapporter ici ce qu'a dit cet auteur français, l'un des plus instruits sur la matière qui nous occupe.

M. Mone a avancé trois assertions principales: 1° il a assigné au poëme primitif la date du neuvième siècle; 2° il a soutenu que le texte a été interpolé au douzième; 3° il a voulu prouver, comme l'avait tenté Eccard, quand il publia la collection des ouvrages de Leibnitz, en y ajoutant ses propres observations, que le poëme du Renard est une allégorie à la faveur de laquelle le poëte a mis en scène divers personnages et principalement Zwentibold, qui fut roi de Lorraine à la fin du neuvième siècle, et Reynier-au-long-col, comte de Hainaut, duc de Lorraine, son conseiller. Quoique nous ayons déjà fait mention de cette circonstance, nous ne croyons pas inutile d'y revenir. Nous présenterons d'abord une courte analyse du poëme, dans lequel nous aurons soin de n'insister que sur les détails qui ont quelques rapports à des récits contenus dans d'autres poëmes qui ont traité le sujet du Renard. Le premier livre débute d'une manière brusque, qui permettrait de croire que le commencement manque, et même que l'ouvrage était seulement la

Digitized by Google

suite, ou comme on dit, une nouvelle branche d'un poëme déjà connu. Voici la traduction littérale des premiers vers : « Isengrin, sorti matin de la forêt, cherchant quelque nourriture pour ses enfants encore à jeun et pour lui-même, vit par le côté Goupil Renard, qui courait avec pareille intention. Le loup l'avait aperçu le premier, et Renard trop près de l'ennemi ne fut plus à temps de prendre la fuite. »

Nous ne dirons pas que le poëme n'a point d'exposition; mais n'est-il pas extraordinaire qu'Isengrin soit nommé sans que le poëte avertisse qu'il s'agit du loup? voilà l'épithète de Renard donnée au Goupil, sans expliquer pourquoi. Il nous semble que nous pouvons conclure de ces circonstances que l'une et l'autre dénominations étaient déjà connues avant le poëme qu'on dit allégorique, et dès lors il faut convenir que Reyniers, nommé en latin *Reinerius*, ou *Reinarius*, ou si l'on veut *Reginaldus*, n'a pas pu fournir le mot *Reinardus*, car dans l'opinion de M. Mone, le poëme aurait été composé du vivant de Reynier, qui ne mourut qu'en 916, et de Zwentibold, qui mourut en 900.

Renard ne pouvant s'échapper, prend le parti d'aborder poliment Isengrin, et souhaite à son oncle bonne capture. Je l'ai trouvée, répond l'oncle, ma proie ce sera toi.

Le poëte ne nous instruit point de la parenté d'Isengrin et de Renard, ou surtout des motifs de haine qui excitaient l'oncle à dévorer le neveu. Nous faisons cette observation pour justifier ce que nous avons dit,

Digitized by Google

que l'ouvrage paraît n'être que la suite d'un autre.

Renard refuse d'entrer dans la gueule d'Isengrin. Le dialogue se prolonge pendant long-temps, quand passe un paysan qui porte un jambon : Renard propose à son oncle de le dérober. Il s'approche du paysan, contrefait le boiteux, se laisse poursuivre, et pour saisir plus facilement l'animal, le paysan dépose son jambon : Isengrin qui suivait de loin, accourt et l'emporte dans la forêt. Renard vient l'y joindre, et lorsqu'il demande sa part, Isengrin lui offre la corde qui avait servi à suspendre le jambon.

Nous avons déjà vu l'analyse de ce fait et du suivant, mais nous la reproduisons ici dans un autre but ; d'ailleurs nous devons suivre le travail de M. Raynouard.

Un fait à remarquer c'est que les deux ennemis ne donnent aucune suite à leur animosité. Bientôt Renard propose à Isengrin d'aller à un vivier où ils trouveront à manger du poisson; il accepte la partie. Renard lui dit que s'il enfonce sa queue dans l'eau, elle arrêtera les poissons, et le quitte.

Quel rapport ont tous ces faits à l'histoire de Zwentibold ? Qu'on nous dise ce qu'ils contiennent d'allégorique à l'égard de nos personnages historiques ?

Pour sa part Renard va dérober un coq. Ce coq appartient à un prêtre qui disait alors la messe. Instruit du vol, le prêtre interrompt le service divin; il poursuit le Renard avec le peuple; on s'arme de la croix, des chandeliers, etc., etc., et le voleur arrive au lieu où Isengrin s'attendait à manger les poissons.

Digitized by Google

Il l'avertit de s'échapper ; mais la glace ne lui permet plus de retirer sa queue enfoncée dans l'eau. Renard l'abandonne. La troupe survient ; on assomme Isengrin avec les instruments sacrés. Enfin la femme du prêtre, appelée Andrade, veut le tuer, et lève sur lui une hache ; le coup tombe sur la queue, la tranche et dégage Isengrin, qui se sauve dans le bois et jure qu'il se vengera de Renard. Celui-ci arrive, s'excuse, le plaisante, essaie de lui prouver que, sous certains rapports, il a gagné à perdre une partie de la queue.

Bientôt Renard indique à Isengrin quatre béliers, que le poète nomme Joseph, Bernard, Colvarian et Belin. Isengrin leur demande le cuir et la laine que leurs pères avaient coutume de lui fournir. Ils refusent et forment leur plan d'attaque contre Isengrin, placé au milieu d'un champ tétragone. Ils passent chacun d'un côté, l'assaillent à la fois, le percent de leurs cornes. Isengrin tombe à demi-mort. Il s'était cependant bien promis de manger les béliers et avait dit :

Mes dents tranchent les os comme un couteau le beurre.

Au second livre, la scène est transportée à la cour du roi Rufanus ou Lion. Ce roi malade tient sa cour en pleine campagne ; il a mandé plusieurs Grands.

Berfrid, tribun des boucs ; Grimmo, tribun des sangliers ; Rearid, tribun des cerfs ; Bruno, tribun des ours ; Carcofas, duc des ânes ; Joseph, duc des brebis ; Isengrin, pour les loups ; Renard, pour les goupils ; Bertilienne, pour les chèvres ; Guter, duc des lièvres.

Digitized by Google

Isengrin, par ses cris, fatigue le Roi : on veut lui imposer silence, il crie davantage. Admis auprès du monarque, il parle médecine avec lui, dénonce Renard pour avoir méprisé l'ordre de se rendre à la cour.

Il donne au Roi le conseil de se nourrir un jour de la brebis, un autre jour du bouc, établit sa proposition en faveur du pouvoir absolu et dit enfin :

L'herbe est pour les troupeaux, le peuple est pour les grands.

La brebis et le bouc réfutent ces arguments. On excuse Renard, on lui dépêche le lièvre, et bientôt Renard arrive avec des présents, et apporte surtout au roi une potion qui doit le guérir, mais qui ne produira son effet salutaire qu'autant que le Roi sera enveloppé de la peau du loup. Isengrin résiste. Renard exhorte son oncle en relevant la gloire du sacrifice :

S'il faut sauver le roi, tout retard devient crime.

Enfin le loup est dépouillé de sa peau.

Il nous semble difficile de soupçonner une satire allégorique dans les faits qui sont exposés dans ce livre.

Les principes du pouvoir absolu peuvent-ils se rapporter à l'époque où les grands disposaient des couronnes des rois, aux neuvième et dixième siècles.

Livre III. Bertilienne la chèvre désire visiter les saints lieux, elle accepte pour compagnon de son pieux voyage, Réarid le cerf, Berfrid le bouc, Joseph, chef des brebis, Carcophas l'âne, Renard, Gérard l'oison, Sprolin le coq : Isengrin se présente pour être



Digitized by Google

du pèlerinage; il veut se croiser. D'abord refusé par la troupe, il est ensuite admis sur la proposition de Renard; mais bientôt il se retire après une altercation; Renard, qui prévoit qu'il reviendra en force pour attaquer les pèlerins, pose des sentinelles, prend des mesures défensives. En effet, Isengrin convoque les siens, Gripon au triple ventre, Niping aux sept gueules, etc., etc. Ils arrivent à la demeure des pèlerins. Ceux-ci étaient montés au haut du toit; tout à coup l'âne se laisse tomber, et le poids de sa chute renverse deux assaillans : les autres assiégés s'élancent, attaquent à leur manière; Isengrin s'effraie et s'enfuit. Le lendemain le coq et l'oison s'étonnent de la manière dont Renard a vaincu les loups; ils jurent qu'il y aurait du danger à continuer le voyage avec lui, pensant que, malgré ses sermens, ils ont tout à craindre. Les pèlerins se débandent; Renard lui-même prend son bourdon et son écharpe et s'en va. Il trouve le coq au milieu d'un tas de grains, lui reproche de voyager ainsi seul, lui propose de continuer ensemble la route jusqu'à Rome, réussit à le tromper, le happe et l'emporte.

Une troupe de paysans poursuit Renard; le coq lui conseille de leur dire : Je le tiens par droit féodal, mon père avait de même happé le sien. Je ne veux que mourir, ajoute le coq, dépose-moi un instant, j'attendrai : Renard le lâche pour pérorer les paysans; le coq bat des ailes et s'envole. Plus tard Renard, tenant des lettres royales, retrouve le coq, et lui déclare que la paix est jurée partout, et qu'il ne s'agit

Digitized by Google

plus que de s'embrasser; il l'invite à s'approcher. Je suis laïc, répond le coq, je ne sais distinguer les chartes fausses des vraies; mais il annonce l'approche des chiens messagers de la paix; Renard prend soudain la fuite. Il entre dans un bois où il trouve le cuisinier d'un couvent, qui lui donne des pâtés et lui rase la tête comme à un moine. Isengrin survient; Renard, qui a des craintes, lui montre la couronne de sa tête rasée, lui dit qu'ils sont frères, lui offre un pâté, et le trompe en l'invitant à venir au couvent, où il trouvera à manger à satiété. Isengrin cède et est conduit au couvent; cependant Renard va à la maison d'Isengrin, et s'y comporte indignement envers la femme qu'il outrage.

Isengrin moine assistait à l'office, le sous-prieur lui fait signe de chanter, mais il ne comprend pas le signe et demande qu'on s'explique par des paroles. On le reconnaît à sa voix, on se moque de lui, il y a du trouble et du désordre; on lui demande de chanter; il répond que si boire est chanter, il chantera. Il va au cellier, il ouvre le robinet des tonneaux, et laisse perdre le vin. On le rosse, on le chasse, on lui casse une grande bouteille sur la tête, et cela s'appelle *lui faire une mître*. Il s'agit de lui faire de même une étole; il s'échappe enfin et arrive chez lui, trouve sa femme que Renard avait maltraitée, et connaît alors l'indigne conduite de son ennemi.

Isengrin a ensuite une aventure avec le cheval qui, à la suite d'une longue conversation, lui lance un coup de pied sur la tête.

Digitized by Google

Quel rapport présentent tous ces faits avec l'histoire de Reynier et de Zwentibold? Ont-ils jamais voulu entreprendre un voyage à Rome, et surtout se croiser? Jamais Reynier a-t-il usé de violence envers l'épouse du roi de Lorraine? L'un ou l'autre a-t-il jamais eu le projet de se faire moine?

Livre IV. On se souvient qu'à la fin du second livre, Isengrin a quitté la cour, sanglant, dépouillé de sa peau, et toutefois, pendant le cours du troisième, il n'a plus été parlé de cet état malencontreux. Il en est question au commencement de ce quatrième livre, en ces termes : La cour charmée de la guérison du Roi, chacun retourna chez soi. Renard passait dans une forêt, où Isengrin était peu satisfait d'avoir perdu sa peau.

Il me semble que ce livre devait faire suite au second. Isengrin grinçait tellement des dents que Renard fut étonné du bruit, et crut ou feignit de croire que quelqu'un abattait du bois dans le domaine royal. Il s'écrie, et s'avançant, il reconnaît Isengrin, qui lui dit : Je te pardonne d'avoir été cause qu'on m'a privé de ma peau; tu devais servir le Roi; je n'eusse pas voulu te brouiller avec lui. Un pareil propos prouverait que le chant précédent a été maladroitement intercalé, puisque Renard et Isengrin se sont rencontrés et ont parlé souvent l'un à l'autre, sans qu'il fût question de la peau du loup.

Après quelques propos, Renard persuade à Isengrin de se venger du bélier Joseph, auprès duquel il le conduit, mais qui, avec ses cornes, repousse et

Digitized by Google

maltraite Isengrin. Renard apprenant que celui-ci se porte mieux, forme le projet de lui jouer encore un tour. Rencontrant le Lion qui avait faim, il l'invite à venir chez Isengrin; ils arrivent. Isengrin est étonné de la visite du Roi. Ils entrent dans la forêt et y trouvent une jeune génisse. Elle est prise et tuée. Isengrin, chargé de faire les parts, en fait trois égales. Le Lion lui demande, à qui la première? —A vous, sire, dit le loup. — Et la seconde, poursuit le Lion, à qui sera-t-elle? ne dois-je pas la prendre aussi? Le loup demeure interdit et Renard divise le reste en trois parts, de manière qu'Isengrin est moqué, et subit ensuite les reproches de Renard, pour n'avoir pas su agir en courtisan.

Cette aventure n'est qu'une imitation d'une fable d'Ésope, et d'une de celles de Phèdre.

M. Mone, pour trouver un sens allégorique à ce partage de la génisse, suppose qu'il ne s'agit plus d'Arnould dans le Lion-roi, mais de Louis de Germanie, son fils, dont il n'a pourtant été question ni directement, ni indirectement dans le poëme.

Je ne dirai rien de la manière dont la mort d'Isengrin est amenée. Si l'ouvrage eût été composé dans le dessein d'en faire une allégorie, Isengrin eût dû périr dans un combat, comme l'histoire le rapporte de Zwentibold; mais M. Mone lui-même n'indique aucune allusion, quand Isengrin meurt assailli, et est dévoré par la truie.

Telle est l'analyse des faits principaux de ce poëme. Il nous semble que Renard n'en est pas le héros, mais

Digitized by Google

que c'est Isengrin dont la mort et l'épitaphe terminent toutes les aventures.

Aux diverses considérations que nous avons eu occasion de présenter pour prouver qu'il n'y a pas dans le poème une allégorie soutenue, comme l'éditeur le prétend, nous ajouterons que les caractères que l'on peut tracer de Zwentibold et de Reynier, d'après l'histoire, n'ont aucun rapport avec ceux d'Isengrin et de Renard.

Enfin les mots de *Reinerius, Reginarius,* qui dans les histoires et les chroniques désignent Reynier, n'auraient pu produire *Reinardus* latin ; aussi Eccard, pour les appliquer à Renard, a-t-il avancé que Reynier s'appelait *Reginaldus ;* ce qui offrirait encore des difficultés si le fait était constaté. Il y a plus : Eccard n'a pas connu le poème latin : c'est d'après des compositions faites en langues du Nord qu'il a établi son système d'allégorie. Ce qui l'a séduit, c'est le siége de Malpertuis, qu'il a trouvé dans ces compositions, et qu'il a cru représenter celui de la forteresse de Durfos ; ensuite l'exil de la cour de roi Lion qu'il rapportait à la circonstance que Zwentibold avait, d'après l'histoire, exilé Reynier.

Quoi qu'il en soit des considérations présentées contre le système d'Eccard et de Mone, le poème dont nous venons de nous occuper, prouve que dans le moyen-âge, on traitait en vers latins des sujets romanesques, et permettra de croire que lorsque les poètes en langue vulgaire déclaraient avoir traduit du latin en roman, ce n'était pas toujours de leur part

Digitized by Google

une fiction, à la faveur de laquelle ils espéraient intéresser.

M. St.-Marc Girardin a développé aussi l'allégorie qu'il croyait voir dans le Renard, dans des articles du journal des Débats, ainsi que nous l'avons dit au commencement de notre présent résumé analytique.

Comme ce travail est fait d'après un texte (1) différent de celui dont nous venons de nous occuper, et contient quelques réflexions curieuses, nous le donnerons ici, en écartant néanmoins les applications historiques.

Après avoir dit qu'il y a deux romans du Renard, l'ancien et le nouveau, qu'il serait difficile de rien extraire dans le premier, des amours de dame Hersant ou Hersinde et de Renard; mais que ses amours avec la Léoparde, dans le second roman, peuvent être plus convenablement cités, il donne le commencement du roman d'après l'ancienne traduction en prose, publiée à Paris, par Jean Tennesax, au quinzième siècle:

« Au temps de Mai que toutes choses s'éjouissent, il prit volonté au roi Lion d'aller chasser: car il était pris d'amourettes; et pendant qu'il chassait, rencontra le Renard qui était à cheval. Le Renard, dès qu'il aperçut le roi Lion, descendit de cheval, et salua très révéremment son souverain seigneur. Le Roi le fit remonter à cheval, et ils se mirent à causer de la guerre qu'ils avaient eue ensemble.

(1) Nous avons déjà analysé cette branche, mais d'une manière assez concise pour que les développemens nouveaux ne paraissent pas superflus.

Digitized by Google

Ma foi, Renard, si vous eussiez voulu, vous m'eussiez tué et tous mes gens. C'est pourquoi je vous en aime mieux, et vous retiens toujours de mon conseil; car Isengrin le loup n'en sera jamais : il est trop pauvre de façon et de conseil.

Renard, entendant ce langage, en fut bien aise, car on aime toujours à entendre blâmer son adversaire, puis remercia le roi de ce qu'il le retenait de son conseil.

Pendant ce temps le roi commença à sourire de joyeuseté; mais Renard ne savait pourquoi; et pendant qu'ils chevauchaient, le Roi dit à maître Renard qu'il était amoureux d'une belle dame qu'il aimait par amour. Mais secret soit! J'aimerais mieux mourir que ma femme le sût, dit le Roi. Ainsi sont plusieurs qui craignent plus leurs femmes que Dieu.

J'aimerais mieux mourir aussi que nul le sût, dit Renard, que vous et moi. Vous pouvez donc vous découvrir à moi. Dites-moi qui c'est, et en quel lieu, jamais ma bouche ne s'en ouvrira. Il ne désirait savoir le fait que pour faire quelque mauvais tour.

Or ça, dit le Roi, je me découvre à vous.

Ne vous souvient-il pas bien de la fête dernière qui fut à Maupertuis quand la paix fut faite entre vous et moi? Je fus tellement saisi de la Léoparde, quand je l'entendis chanter, que depuis je n'ai cessé d'y penser, et de fait, je suis tant allé et venu que je lui ai conté mon tourment. Elle ne voulait point d'abord y consentir, par crainte de son mari; toutefois j'ai tant fait qu'elle s'est accordée à mon vouloir; et afin que vous le sachiez, je m'y en vais dès cette

Digitized by Google

heure et ne m'arrêterai point que je ne sois près d'elle; car elle me doit attendre en un jardin dont elle m'a baillé la clef.

Et comment! dit Renard (quand il est sûr de ce que le Roi avait sur le cœur), serez-vous bien si sot d'y aller tout seul? Vraiment, si vous m'en croyez, j'irai avec vous. Vous vous mettez en grand danger de mort. Le Roi fut très content des paroles de Renard, de quoi mal lui prit. Ils allèrent chassant tant que vint l'heure où le Roi se devait rendre au lieu où la Léoparde avait dit. A doncques, dit le Roi au Renard, attendez-moi ici que je soye revenu. Ah! sire, dit le Renard, sire, n'y allez pas ainsi, vous vous mettez en grand danger. Que savez-vous s'il n'y a pas des gens qui vous guettent dans le jardin, son mari ou un autre. Et la femme, il n'y a pas grande foi à y avoir! Son mari n'est pas au pays, dit le Roi, et pour ce, elle m'a promis à cette heure-ci. — Non, dit le Renard, vous n'irez pas ainsi, si vous m'en croyez! et que serait-ce, si nous vous avions perdu et si vous étiez mort? En telle manière nous aurions perdu le chef de nous tous! Le Renard flatta tellement le Roi de paroles, qu'il lui fit croire qu'il disait bien. Voici, sire, ce qu'il faut faire: vous me baillerez la clef du jardin, et je ferai l'avant-garde pour voir s'il y a âme, et puis je vous en viendrai dire les nouvelles. S'il y a gens apostés, je m'échapperai du mieux que je pourrai; car je passerai par plus petit lieu que vous ne feriez, et si je suis mort, il n'y a pas si grand péril comme de vous.

Digitized by Google

Attendez-moi donc ici, et si je ne reviens tout de suite, fuyez-vous-en ; car croyez de vrai, que je serai mort ou pris. »

Toute cette scène me semble un chef-d'œuvre de comédie ; l'indiscrétion du Roi, empressé de conter au Renard sa bonne fortune, l'adresse du Renard, la manière dont il flatte le Roi en l'entretenant de l'importance de sa personne, idées qui vont si bien à l'adresse de la vanité royale. Tout cela est vrai, naturel, amusant. Le vieil auteur a trouvé déjà le secret de la bonne comédie de mœurs, que Molière retrouvera plus tard.

Ayant la clef du jardin, le Renard entre, séduit la Léoparde, l'emmène à Maupertuis son château, laissant le Roi se morfondre à la porte du jardin.

Toute cette peinture du Roi dupé est faite encore de main de maître.

Le Roi était toujours à la porte du jardin, croyant que le Renard allait revenir, et était tout ébahi de ce qu'il ne revenait pas. Il se mit à penser qu'il était mort, et commença à se lamenter, et à étendre ses mains vers le ciel, disant : Hélas ! malheureux que je suis ! Pour moi est mort le plus vaillant, le meilleur, le plus subtil et le plus prudent qui fut en tout le monde ; et il m'a bien conseillé, car je serais où il est. Ah ! la perfide, disait-il de la Léoparde, elle avait donc intention de me faire mourir !

Brave et honnête roi, comme il est dupe ! et ce qui rend la duperie plaisante, c'est que la vanité en est cause, et un genre de vanité propre aux princes par la grâce de Dieu.

Digitized by Google

Le Renard se dévoue à moi, dit le Lion, c'est tout simple, cela doit être, cela est dans l'ordre. Un prince n'est jamais étonné de voir autrui se sacrifier pour lui. C'est là ce qui dupe le Lion. Ce qu'il y a de bon dans cette vanité, ce qui montre la nature prise sur le fait, c'est qu'en même temps le Lion est un bon prince ; il pleure le Renard. Il regrette son serviteur, mais il le regrette en prince, c'est-à-dire qu'il ne se repent pas de l'avoir laissé tuer pour lui, c'est dans l'ordre, mais il le loue d'avoir fait son devoir.

Bientôt cependant la perfidie du Renard est découverte, et il est forcé de fuir à Maupertuis, où il soutient un nouveau siége.

Après avoir gardé la Léoparde pendant quelque temps à Maupertuis, le Renard, un beau jour, s'en trouva las et la renvoya. La pauvre femme, délaissée, alla se plaindre à la femme même du Renard qui, bonne femme qu'elle était, la consola, et surtout lui promit de faire une scène à son mari. A quelques jours de là, en effet, le Renard vint vers son épouse, au châtel où elle se tenait. Incontinent qu'elle le vit, elle l'appela trompeur, déceveur, larron : toutes les hontes qu'elle put dire, elle les lui dit. De quoi Renard ne faisait que rire et l'apaisa le plus doucement qu'il put. Sur quoi Jean Tennesax, l'auteur, fait la moralité suivante : Cet exemple est bon à suivre aux maris ribauds. Maître Renard, quand il sut qu'il était découvert de son mal, et que sa femme disait la vérité, ne la battit point, mais la rapaisa doucement. Voilà de singulières idées sur la justice et l'égalité conju-

Digitized by Google

gale : maître Renard est loué et proposé comme modèle pour n'avoir point battu sa femme qui lui reproche ses torts !

Un jour cependant, ayant été dupé par le chat, le Renard revint chez lui de mauvaise humeur et battit sa femme. Être battue quand on n'est pas trompée, ou être trompée quand on n'est pas battue, passe encore ; mais être à la fois trompée et battue, c'est trop : aussi pour se venger, la femme du Renard alla dénoncer au roi Lion, le tour que lui avait joué son mari, et comment il l'avait fait attendre à la porte du jardin. Le roi Lion se mit en grande colère contre son ancien favori. Aussitôt toute la cour vint se plaindre du Renard. Le Léopard vint aussi. Il ignorait encore les griefs qu'il avait contre le Renard ; le roi les lui conta. Entre le roi Lion et le Léopard, l'entretien sur un pareil sujet dut être curieux : Je voulus séduire votre femme. — Comment, sire ! — Mais c'est le Renard qui nous a déçus tous deux. Le Léopard fut d'abord bien dolent et marri, mais le Roi le rapaisa du mieux qu'il put, et fit tant qu'il pardonna à sa femme à condition qu'elle maudirait le Renard, ce qu'elle fit, et la paix fut conclue. On résolut de tirer vengeance de la perfidie du Renard et d'aller l'assiéger dans son château.

On donne plusieurs assauts : le roi Lion et le Léopard sont blessés. Cependant Renard, voyant qu'il ne pouvait pas tenir, résout d'évacuer la place. Il fait faire un grand vaisseau, puis, après une sortie où il a défait l'armée du Roi, il s'embarque pendant la

Digitized by Google

nuit avec tous ses gens, laissant Maupertuis vide et désert.

Au matin le Roi ordonne de recommencer l'assaut. On dresse les échelles, on monte aux murs, on entre aux guettes; on ne trouve à qui parler. Voyant que nul ne leur résistait, ils eurent grande peur de trahison, ayant déjà été trompés autrefois, de telle façon qu'ils n'osaient entrer plus avant. Toutefois le Limaçon, comme le plus vaillant, monta contremont les murs, et entra comme preux et hardi dedans, et fit visite haut et bas; et ne trouvant nul à qui parler, va mettre la bannière du Roi dessus la porte, en signe de ville gagnée.

Renard s'était retiré à Passe-Orgueil, le roi Lion l'y suit et l'y assiége. C'est à ce siége que le conteur rapporte l'excommunication. C'est l'âne qui en est chargé. Cette scène est omise dans la traduction en prose de Jean Tennesax. Nous l'extraierons du roman rimé, en ayant soin de changer le moins possible le style du vieil auteur.

Alors l'archiprêtre Timers (c'est le nom de l'âne)
Commença si haut à chanter
Qu'en retentirent monts et vaux.
Il a chaussé ses estivaux (Stivali en italien, bottines),
S'est de ses habits revêtis;
Avec lui, eut deux de ses fils.
Cloches, cierges et bénitier
Ils avaient pour excommunier
Renard avec sa compagnie.
Timers bien haut l'excommunie.
Pendant ce temps cloches sonnaient

Digitized by Google

Et jusque là cierges brûlaient.
Alors fit les cierges éteindre;
C'était pour mieux Renard contraindre;
Et pour qu'il fût en pire état
Chanta : amen! fiat! fiat!
Cela fait retourne en arrière,
Car il ne sait autre assaut faire;
Et Renard en moquant s'écrie :
Que ferai-je ? on m'excommunie.
Manger ne pourrai plus de pain
Si je n'ai appétit ou faim;
Et mon pot bouillir ne pourra
Tant que le feu ne sentira.

Après avoir lu ces vers, que croire de la superstition du moyen-âge. Pour l'excommunié, disait l'église, plus de société; tout change, tout prend un aspect ennemi; le Renard esprit fort dit : Qu'importe l'excommunication! je suis ce que j'étais hier, rien n'est changé en moi ni autour de moi; aujourd'hui comme hier je ne mange que lorsque j'ai faim; aujourd'hui comme hier, mon pot ne bout que lorsqu'il est sur le feu. Ce raisonnement a une plus grande portée qu'on ne le croirait.

Malgré l'anathème de l'âne Timers, Renard se défend et le Roi prend le parti de traiter avec lui, ne pouvant le vaincre. Une fois la paix faite, Renard recouvre tout son crédit.

C'est ici que ce roman semblerait devoir finir; il continue cependant, mais cette continuation est une allégorie dans le genre de celles du roman de la Rose. Le Renard est l'emblème et le symbole de la pru-

Digitized by Google

dence, de la ruse, de l'habileté, de tout ce qui fait le succès. Tout le monde veut donc être de la compagnie du Renard ; tout le monde veut l'avoir avec soi, puisque c'est un talisman infaillible pour réussir et faire fortune. Ce sont surtout les gens d'église qui veulent l'enrôler parmi eux. Les Jacobins viennent d'abord, afin qu'il veuille être de leur ordre. Il refuse, mais il leur donne Regnardet son fils aîné, qui devient bien général des Jacobins. Les Cordeliers viennent aussi prier Renard d'être des leurs ; il les refuse aussi, et leur donne son second fils Roussel, qui ne fait pas une moins belle fortune que son frère.

Ses deux fils étant si bien placés dans l'Église, la vocation ecclésiastique commence aussi à venir à Renard, et il prend la résolution de se faire ermite. Ici encore laissons parler le vieil auteur ; toute cette scène est racontée avec une grâce et un esprit infinis.

Il ( Renard ) jure Dieu et sa vertu
Que puisque ses fils sont rendus (convertis)
Il veut enfin se rendre aussi,
Pour que Dieu ait de lui merci,
Au grand jour, jour du jugement,
Là où tous seront en présent
Devant la sainte Trinité,
Là où tous seront accusés
Et condamnés pour leurs méfaits.
Pour ce, est sage qui bien fait.
Lors il eut grand'dévotion,
Puis il mangea d'un gros chapon,
Ne s'inquiétant d'où il venait
Puisqu'en ses pattes le tenait.....

Digitized by Google

A ce moment regarde et voit
La retraite d'un pauvre ermite
Où n'y avait tite ni mite (ni sou, ni maille),
Ni sang, ni chair, ni pain, ni grain,
Hors de racine un rayon plein
Et sauterelle et miel sauvage
Que le prud'hom par le bocage
Cueillait pour soutenir sa vie.
L'Ermite alors disait complie;
Quand Renard vint à l'ermitage,
Renard contrefit fort le sage;
Il vient et frappe du maillet.
Le prud'hom ouvrit le guichet.
Quand Renard vit, s'émerveilla,
Renard entre; mot ne sonna,
Hors qu'il dit Bénédicité!
Le prud'hom plein de sainteté
Lors lui répondit! dominus;
Ici soyez le bien venu,
Que voulez-vous?

RENARD.

Veux confesser
Et vers Dieu me veux amender,
Et faire satisfaction
Et entrer en religion.
Au siècle ne veux être plus,
Et je veux être ici reclus;
Mais confesser me veux avànt.

L'ERMITE.

Je vous entendrai bonnement;
Dites de par Dieu vos péchés.

RENARD.

Volontiers, sire.

Digitized by Google

L'ERMITE.

Or commencez.

RENARD.

Que voulez-vous que je vous die ?
Onc ne fis bien jour de ma vie.....
Mais je veux aussi ouïr par ordre
Tous les points qui sont en votre ordre,
Comment vous vivez et mangez,
Pourquoi loin des gens vous restez,
Comment couvrez votre chair nue ?

L'ERMITE.

Je me couvre de peau velue,
Dit le prud'hom, et vais nus pieds;
Jamais suis lavé ni baigné.
Je dis mon psautier chaque jour,
Et puis je vais à mon labour.
A minuit, matines je dis,
Pour que Dieu ait de moi merci;
Et pendant le jour, une fois,
Je mange de ce que tu vois;
Encor je n'en prends pas mon sou.
Le Renard dit : j'étais un fou,
Moi qui venir à vous voulais;
Ici, vrai Dieu, moi je croyais
Que vous mangiez à vos devis (selon vos goûts)
Bécasses, fesans et perdrix,
Chapon, rôtis et venaison,
Et buviez bon vin à foison,
Et aviez chez vous belle dame.

En disant cela, Renard voyant que l'ermitage ne répondait pas à ses idées, revint à Maupertuis. C'est ainsi que manqua sa vocation d'ermite.



Digitized by Google

Cependant sa réputation passant les mers, les Templiers et les Hospitaliers se disputent à qui aura Renard pour gouverneur. Les deux ordres sont tous deux également ambitieux, également avides; ils ont tous deux des titres pour être gouvernés par Renard. La querelle s'enflammant, elle est portée devant le Pape et les cardinaux qui, ne pouvant accorder les deux ordres, proposent de couper Renard en deux, afin que chacun en ait moitié. Cette transaction ne convient pas du tout à Renard. Il se hâte donc de proposer un sous-amendement: A cette fin, dit-il, que les deux parties soient contentes, je serai vêtu d'une robe mi-partie, qui d'un côté sera de l'Hospitalier, et de l'autre côté du Templier; avec ce j'aurai la barbe rasée du côté de l'Hospitalier, et de l'autre côté la laisserai venir, et ainsi je tiendrai des deux parties, et je les gouvernerai bien toutes deux.

Les assistants consentirent à ce qu'il fût fait ainsi qu'il l'avait dit, et par ce moyen fut maître Renard, Hospitalier et Templier, et depuis, les a très bien gouvernés, tant qu'ils ont de bonnes rentes.

On voit qu'avoir de bonnes rentes est la conséquence d'avoir Renard avec soi, c'est-à-dire d'être habile et prudent.

Cet arbre aux branches si multipliées qu'on nomma le roman du Renard, est une preuve de la variété et de la hardiesse de la littérature du moyen-âge. Il est curieux de voir comment, dans ces temps reculés, l'imagination populaire s'emparait déjà de l'histoire critique de son époque, et travestissait les événements de

Digitized by Google

la vie publique et privée à l'aide d'allégories piquantes.

Dans la notice sur Jacquemars Giélée, qui se trouve au dictionnaire historique de Prosper Marchand, il y a, au milieu d'une foule de renseignements bibliographiques, quelques observations curieuses concernant le roman du Renard. Nous en donnerons ici ce qui nous a paru le moins connu.

A l'époque où les diverses parties de roman furent composées, c'était assez l'usage de représenter la vie mondaine, intrigante et désordonnée des moines sous l'emblème de celle des animaux. C'est ce que Nigel de Wirreker, chantre de l'église de Cantorbéry, avait fait, il y avait déjà long-temps, dans son *Brunellus, seu speculum stultorum,* imprimé dès le quinzième siècle (1478 et 1499). « *Brunellus,* dit un auteur qui en a traité dans une dissertation faite exprès, « facetus est et lepidus, de Asino, quem
» Brunellum vocant, apologus, quo cleri, qualis
» inter pontifices tum fuit, abusus ac sceleratam
» vitam accusat, singulos monachorum ordines
» perstringit, pastoribus neglectionem verbi divini et
» curæ salutis animarum objicit, ne papæ quidem ipsi
» parcens. Damnat insuper prohibitionem usus car-
» nium, et conjugium sacerdotum defendit: ut omnino
» eum ab Anti-Christi ejusque spiritualium hypocrisi
» et impietate plurimum dissensisse appareat. »

Flacius Illyricus a aussi parlé de ce livre dans son *Catalogue des témoins de la vérité.*

Une foule d'auteurs se sont répandus en éloges

Digitized by Google

sur les leçons que renferme le roman du Renard. Le satirique auteur du *Conte du tonneau* ne laisse point de reconnaître, au milieu de toutes ses plaisanteries, qu'on regardait autrefois cet ouvrage comme un corps complet de tous les secrets de la politique. C'est aussi ce que reconnaît Jean-Jacob Bodmer dans ses *Critische betrachtungen uber die poetischen Gemahlde der dichter* et *la nouvelle Bibliothèque Germanique*, t. 1, p. 135, où l'on affirme que c'est une allégorie de longue haleine, bien liée, encore plus recommandable par la solidité de sa morale, que par les agréments de sa fiction, et qui mériterait d'être considérée comme l'*Anti-Machiavel* de nos pères.

En parlant de l'inconvenance de quelques-unes des figures gravées sur bois qui ornent l'édition latine de Hartmann Schopper, telle que celle du chapitre V, livre 1er, qui représente le Renard revêtu d'une chasuble, et officiant à l'autel pour les obsèques de la poule, Prosper Marchand rapporte qu'on a reproché la même chose à Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. D'une très-belle tapisserie représentant le sacrifice de la messe, elle arracha, dit-on, le prêtre, montrant l'hostie au peuple, et y substitua de sa main un Renard faisant une horrible grimace, et disant au peuple : *Dominus vobiscum.* Mais on ne tient cela, continue-t-il, que de Garasse, *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, p. 226, et de Malingre, *Histoire de l'hérésie moderne*, et ce sont là deux écrivains trop suspects, pour qu'on puisse s'en rapporter à leur témoignage.

Digitized by Google

Après tout, quand bien même ce reproche serait fondé, de pareils traits seraient moins condamnables dans Schopperus et dans Jeanne d'Albret, zélés protestants, que dans les chanoines de la cathédrale de Strasbourg, qui mirent autrefois sur les bas-reliefs des colonnes de cette église, des cochons, des ânes et des singes, remplissant les divers mystères ecclésiastiques, sans excepter même la consécration; et cela en vue de satiriser les moines de leur temps, qu'ils regardaient comme tels. C'est ce que Frémont d'Ablancourt, résidant de France en cette ville, avait curieusement examiné et affirmé au docteur Burnet. Voyez le *Voyage de Suisse,* etc. de ce dernier, p. 458.

Thomas Hearne, dans ses notes *ad Guillelmi Neubrigensis historiam Anglicanam,* p. 743, dit du roman du Renard, en se plaignant de la décadence et de la perte des monuments de l'ancien langage : « the more modern reports, not agreable to the original songs and narratives..... For which reason it were » to be wished, that we had the stories exactly now » remaining as they were delivered then. But this » we must not expect, the old accounts being quite » destroyed upon the appearance of such as were » done in a more modern dress, and improved with » many additions. This way of alteration is what » happened to many old english pieces. *Reynard* » *the Fox* was one of the first things printed in England, being done by the famous William Caxton » in the year 1481. It was an admirable thing; and » the design, being political, and to represent a wise

Digitized by Google

» government, was equally good : so little reason » is there to look upon this as a poor despicable » book..... but it is strange to see the changes that » have been made in the book of Reynard the Fox » from the original editions. »

Au seizième volume de l'histoire littéraire de la France, commencée par des religieux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et continuée par des membres de l'Institut (Académie royale des inscriptions et belles-lettres), on parle, page 234, des romans du Renard de Pierre de Saint-Cloud, de Jacquemars Gélée et de Rutebeuf. Mais la mention est si brève qu'on peut à peine se former une idée de cette épopée d'animaux, qui fut si renommée, que vingt poètes du treizième siècle y firent des additions, au point que le nombre des vers finit par s'élever à vingt-six mille. En conséquence, nous nous contenterons de l'indication que nous venons de donner.

Dès l'origine du théâtre Français dont on attribue communément (1) la naissance à la dévotion de quelques particuliers qui, s'étant réunis sous le nom de *Confrères de la passion,* commencèrent en 1402 à représenter sur des tréteaux, dressés dans Paris à l'hôtel de la Trinité, des sujets de piété qu'on appela *mystères ;* dès l'origine de ce théâtre, disons-nous, Renard fut pris pour sujet.

Une vieille chronique en vers, parlant de la fête

(1) M. Parfait, Histoire du Théâtre français, et Beauchamps, Recherches sur le Théâtre, font remonter l'époque de la scène française jusqu'aux troubadours.

Digitized by Google

que donna Philippe-le-Bel en 1313, à l'occasion de la chevalerie conférée à ses enfants, dit que pendant les quatre jours que durèrent les réjouissances, on eut différents spectacles, entre autres la vie entière de Renard, d'abord médecin et chirurgien, puis clerc et chantant un épître et un évangile, puis évêque, puis archevêque, puis pape, et toujours mangeant poules et poussins (1).

Nous donnerons maintenant, avant de terminer, quelques notions biographiques sur les quatre poètes français les plus connus qui ont travaillé sur le sujet du Renard.

Le plus ancien est *Perrot de Saint-Cloot*, ou *Pierre de Saint-Cloud*. Legrand-d'Aussy, Notice sur les manuscrits et dans les fabliaux; Robert, dans son Recueil de fables inédites; Roquefort, dans son ouvrage de l'état de la poésie française dans les douzième et treizième siècles; Méon, dans la préface du roman de Renart; Raynouard, dans le Journal des savants, la Biographie universelle, t. 39, p. 533, etc., ont tous parlé de ce poète, mais sans donner de détails sur sa vie, qui est restée en grande partie inconnue. Doué d'une imagination enjouée, il prit l'idée de composer un poème burlesque, dont le Renard serait le héros, et fit part de son plan à ses amis qui le pressèrent de l'exécuter. Son poème a environ deux mille vers. La conformité du titre et du sujet a dû le faire confondre souvent avec celui de Jacquemars Giélée, dont il est pourtant bien différent.

(1) Legrand d'Aussy, t. 1, p. 330 de ses fabliaux.

Digitized by Google

Perrot vivait au treizième siècle. La réputation dont jouit son ouvrage, excita la verve de plusieurs autres poëtes de la même nation, qui imaginèrent d'autres tours du même héros, pour faire suite au poëme de leur prédécesseur, mais la plupart gardèrent l'anonyme.

Le roman d'Alexandre par Lambert-le-court et Alexandre surnommé de Paris, ayant été fort goûté, plusieurs suppléments y furent aussi ajoutés. Pierre de Saint-Cloud, suivant la vogue, fut l'auteur de l'un d'eux sous le titre de *Testament d'Alexandre.*

## JACQUEMARS GIÉLÉE.

Cet auteur, natif de Lille, composa le roman de *Renard le nouvel* vers la fin du treizième siècle. C'est ce que nous apprend en ces termes l'historien de l'ancienne poésie française (1) :

« Jacquemars Giélée fut habitant de l'Isle en Flan-
» dre, et composa le roman du nouveau Renard, qui
» est une satyre contre toutes sortes de gens, roys,
» princes, et d'autres vocations, principalement ec-
» clésiastiques ; il se nomme à la fin de son livre
» et dit :

Jamais n'en y ert Renars mis jus
Se Diex nel fex qui maint (demeure) là sus :
Ce nos dit Jacquemars Giélée.

(1) Claude Fauchet, Recueil de l'Origine de la langue et poésie française, Ryme et Romans, p. 197, édit. de Paris, Mamert Patisson, 1581, in 4°.

Digitized by Google

Duverdier Vau-Privas a copié cela dans sa Bibliothèque française, et Lacroix du Maine en a fait tout autant dans la sienne; mais ils n'ont cité Fauchet, ni l'un ni l'autre.

Quoiqu'à sa naissance le poëme de Jacquemars eût eu presque autant de succès que l'ancien roman, il ne fut jamais publié. Jean Tenessax l'a traduit en prose dans le quinzième siècle. Cette traduction est divisée en deux livres comme l'original. Paquot, dans son histoire littéraire des Pays-Bas, paraît confondre l'ancien avec le nouveau Renard.

Gazet, Zwertius et Valère André n'ont pas connu cet écrivain de leur nation, dit Prosper Marchand; leur continuateur Foppens en touche deux mots d'après Sanderus; mais il estropie le nom, l'appelant Jacquemantius Grelans, erreur qu'a adoptée l'abbé Goujet dans sa Bibliothèque française, et après lui les journalistes de Trévoux, juillet 1746. Selon les *Réflexions sur les écrits modernes*, tome 10, p. 342, *et l'Histoire littéraire de la France*, il se nommait Jacques Gélée. L'abbé Massieu l'appelle ainsi dans son Histoire de la poésie française; et la Bibliothèque des romans, p. 233, l'appelle Jacques Mars.

Suivant Legrand-d'Aussy, le nouveau Renard n'a pas joui, comme celui de Pierre de Saint-Cloud, de l'honneur de la traduction dans des langues étrangères. M. Barbier au contraire rapporte au roman de Giélée toutes les traductions ou imitations allemandes, latines et françaises, indiquées dans le corps de l'article (voy. Dictionnaire des anonymes, 1re édit.,

n° 10677). Mais n'est-il pas probable que les imitateurs ont puisé indifféremment dans les deux romans ?

On peut encore consulter à ce sujet le Catalogue de la bibliothèque de M. de la Vallière par MM. Debure et Van Praet, tome 2, p. 185.

---

## RUTEBEUF.

Il vécut sous les règnes de St. Louis et de Philippe-le-Hardi, et composa *Renart le Bestourné.* Il est le premier, dit Legrand-d'Aussy qui, avec Jean Bodel et Adam de la Halle surnommé le Bossu d'Arras, donna quelques formes plus régulières et quelqu'arrangement aux pièces de théâtre. Rutebeuf, dans le *Miracle de Théophile*, offre des personnages clairement désignés, des scènes distinctes, une action qui marche et qui amène un dénouement.

Il était fablier, poète et ménétrier, et mourut vers 1310. Il paraît, par plusieurs endroits de ses poésies, qu'il vécut pauvre et misérable. Ses tableaux allégoriques montrent de l'esprit, de l'imagination, et l'on y trouve *disjecti membra poetæ.* C'est de tous les poètes français anciens celui qui gagne le plus à être extrait. Dans plusieurs pièces il tourna les croisades en ridicule avec beaucoup de hardiesse, surtout dans un jeu-parti : du croisé et du décroisé. Ce poème consiste en trente stances, chacune de huit vers, où les rimes sont croisées, et alternativement fémi-

Digitized by Google

nines et masculines : excepté pourtant dans quatre de ces stances qui sont moins régulières. C'est le poète qui parle dans les cinq premières strophes. Il y expose le sujet de la pièce. *La voie du Paradis*, par le même, a aussi un caractère satirique. C'est une description générale des vices ou des péchés capitaux. On peut consulter sur ce poète le tome 16 de l'histoire littéraire de la France. Paris, 1824, pages 213, 214, 215, 222, 223, 225, 226, 234.

## MARIE DE FRANCE.

On attribue le *Couronnement du Renard* à cet auteur qui le dédia à Guillaume comte de Flandre, ce qui fixe l'époque de sa composition vers le milieu du treizième siècle. Voici les motifs que donne M. Méon de cette opinion. Marie a dédié ses fables à un comte Guillaume, elle répète dans le couronnement les mêmes éloges de ce comte qu'elle désigne plus particulièrement en le qualifiant de comte de Flandre, et Joinville ne l'appelle pas autrement, quoique Marguerite sa mère vécût encore.

Elle annonce sa mort tragique dans un tournoi, et ce fait est rapporté par l'auteur du couronnement, vers 78 et suiv. Elle se nomme, il est vrai, à la troisième personne, vers la fin de la pièce qu'elle termine par annoncer les fables d'Esope, et ces fables suivent effectivement le couronnement dans le seul

manuscrit qui en existe à la bibliothèque du roi, et qui est du treizième siècle.

Il est remarquable qu'elle s'exprime aussi à la troisième personne dans le lai de Gugemer. D'ailleurs Pierre de Saint-Cloud, Richard de Lison, et beaucoup d'autres en ont fait de même. Plusieurs anciens Trouvères ont suivi constamment cette méthode.

On a longuement discuté sur la patrie de Marie de France, la première de son sexe, dit Roquefort, qui ait fait des vers français, ou la première du moins dont il nous en soit parvenu. Il est à regretter, continue-t-il, que dans aucun de ses nombreux ouvrages, elle ne nous ait presque rien appris sur sa vie.

Pour l'appréciation de son talent, et sur d'autres points qui concernent ce poète, nous renvoyons à la notice étendue qui précède les poésies de Marie de France, qu'a données M. de Roquefort en 1832, en 2 vol. in-8°. On peut encore voir Robert, dans ses fables inédites, t. 1, p. CLII et suiv.

Nous mettrons fin ici à notre travail analytique qui ne paraîtra pas sans intérêt quand on songera que tant de poètes ont, pendant deux ou trois siècles, traité le sujet du Renard, et ont amusé par leurs récits enjoués, par leurs bouffonneries satiriques, les belles et les grands, les demoiselles et les chevaliers, qui faisaient l'ornement des cours féodales et des châteaux.

Digitized by Google

# QUELQUES PROVERBES

## QUI SE TROUVENT DANS LES ROMANS FRANÇAIS DE RENARD.

## EXTRAIT DE L'ÉDITION DE M. MÉON.

A desenor muert a bon droit
Qui n'aime livre ne ne croit.

—

Ce qui est fait n'est mi à faire.

—

N'est si sage qui ne foloit.

—

Cil dit moult bien qui set conter
C'une fois doit le pot verser.

—

Nul n'amende s'il ne méfait.

—

Qui merci crie aura pardon.

—

Fortune secort les hardiz.

—

Après le doil vient la grant joie.

—

Tel cuide gaignier qui pert.

—

Ou tot ou tart, ou près ou loing
A li fort du foible besoing.

—

N'est pas tot or ice qui luist.

—

Mieus vaut engins que ne fait forche.

—

Mieus moult vaut
Un mors cortois, c'une vilaine vie.

Digitized by Google

Ki le bien set, dire le doit.

—

Onques ne fai ton conseillier
D'ome ki ne soit de bon non.

—

Kiconque fait dou sierf signor
Lui et son regne en grant dolor
Met.

—

Sage est ki fait de son tort
Son droit.

—

On dit qui a mal voisin
Que il a sovent mal matin.

—

Il s'exauce ki s'umilie.

—

Moult a entre fere et dire.

—

Cil qui tot convoite, tot pert.

—

Entre bouche et quillier
Avient sovent grant enconbrier.

—

Cil reprent la meillor voie
Qui par autrui sens se chastoie.

—

Tant va pot a l'eau que brise.

—

Qui mal chace, mal li avient.

—

Un jor de respit, cent sols vaut.

—

Après grant joie, vient grant ire.

—

Pas ne folie
Hom ki par autrui se castie.

—

Sires ki mauvais conseil croit
Lui méismes avant déçoit.

—

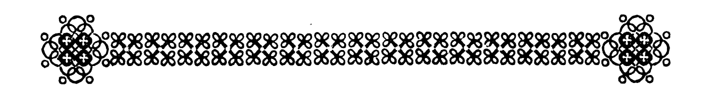
Vivre au monde n'est mi fieste.

Digitized by Google

# POÈME DU RENARD.

## 1er LIVRE.

Digitized by Google



# TRADUCTION

## DU POÈME DU RENARD.

Guillaume, auteur de tant de livres qui lui occasionèrent de longues veilles, voyait avec peine que le poème des faits et gestes de Renard ne fût point mené à fin. Une partie n'en avait point été mise par écrit C'est pourquoi il fit rechercher ces aventures, et en commença, de cette manière-ci, le récit en flamand, d'après les livres français.

Que Dieu nous accorde son appui! Mon esprit me porte à prier en ce commencement et l'ignorant et le pauvre d'esprit, s'ils prennent connaissance de mes récits, et qu'ils ne les trouvent pas à leur gré, de les laisser pour ce qu'ils valent. Ils ressemblent trop au



Digitized by Google

corbeau toujours incorrigible. Ils avancent que tels faits sont faux, tandis qu'ils n'en ont pas plus de connaissance que moi je ne sais comment se nomment ceux qui demeurent à Babylone.

Ce n'est point ma propre volonté qui m'a poussé à composer ces vers ; on ne les aurait pas entendus, n'était qu'une très-courtoise amie m'a prié de les faire. C'est elle qui m'invita à écrire ces aventures de Renard.

Tout en narguant les grognards, les sots et les ignorants, je désire cependant être entendu de ceux qui sont guidés par la vertu et l'honneur et qui vivent d'une manière irréprochable, qu'ils soient pauvres ou riches; ils m'écouteront avec bienveillance. Maintenant prêtez-moi attention, je commence.

C'était un jour de Pentecôte ; les buissons et les bois étaient ornés de verts feuillages (1). Noble, le roi des animaux, avait fait proclamer partout qu'il tenait cour plénière. Il comptait bien s'amuser, si les choses allaient à son gré. Tous les animaux grands et petits se rendirent donc à la cour, à l'exception seulement de Renard. On avait à lui reprocher tant de méfaits, qu'il n'osait y paraître. Qui se connaît coupable a peur, voilà ce qui arriva à Renard. Aussi se

(1) Cette description est plus étendue dans quelques manuscrits. Voici ce qu'on y lit : On voyait les bois et les campagnes couvertes de verdure ; les feuilles et l'herbage récréaient la vue ; les oiseaux, tout réjouis, chantaient dans les haies et sur les arbres ; les plantes et les fleurs levaient de toute part leurs fronts épanouis, répandant alentour une odeur suave et embaumée. Le ciel était serein et pur. Noble, roi des animaux, etc.

Digitized by Google

défiait-il de la cour du roi où il était noté de mauvaise réputation. Lorsque tout le monde fut réuni, il ne se trouva aucun animal qui n'eût à se plaindre de Renard le malin à la barbe rousse, excepté le blaireau.

« D'abord Isengrin et sa famille se présentèrent devant le roi. Isengrin prit aussitôt la parole et dit : O Roi, j'en appelle à votre majesté, à son honneur, à la justice et au bon droit. Vengez-nous des grands dommages que Renard nous a causés! Souvent j'ai eu à souffrir de sa part force injures; mais surtout daignez compatir à mon plus grand malheur. Il a déshonoré ma femme et maltraité nos enfants, qu'il a tellement conpissés dans leur couche que deux d'entre eux en sont devenus complètement aveugles. Depuis il m'a fait encore d'autres torts. Par l'intervention de quelques amis, un jour avait été désigné pour que Renard, abjurant ses méfaits passés, fît la paix avec moi; mais lorsqu'on eut apporté les reliques sur lesquelles il devait jurer, il changea d'avis, et courut s'enfermer dans son château. Seigneur, les animaux venus à votre cour sont témoins de ce que j'avance. Renard, cette méchante bête, m'a fait tant de mal, que si tout le drap qu'on fabrique à Gand était converti en parchemin, on ne pourrait encore y écrire l'histoire de toutes les avanies qu'il m'a faites. Je n'en dis pas davantage; mais le crime commis sur ma femme ne peut être ni passé sous silence ni oublié. »

Après ce discours d'Isengrin, un petit chien, nommé Courtois, se leva, et fit sa plainte au roi en

Digitized by Google

langue française, disant comme quoi jadis, pendant un hiver où il gelait bien fort, il s'était trouvé dans une si triste position, qu'il ne possédait plus qu'un boudin, et que ce méchant Renard le lui vola.

En entendant ces accusations, Tibert le matou se fâchant, sauta au milieu du cercle et s'exprima en ces termes : Seigneur roi, parce que vous n'aimez guère Renard, il n'est ici ni jeune ni vieux qui ne vienne l'accuser. Ce Courtois se plaint aujourd'hui de ce qui lui est arrivé il y a plusieurs années. Ce boudin était à moi, et pourtant je ne me plains point. Je m'en étais emparé par ruse, une nuit que je m'introduisis dans un moulin pour y chercher une proie. J'y volai le boudin au meûnier endormi. Si Courtois y eut quelque part, ce ne fut que par suite de ma bonté; je demande donc que sa plainte soit écartée. Alors Pancer le castor prit la parole : Vous trouvez bon, Tibert, que nous ne nous plaignions pas de Renard? Eh bien! je dis qu'il est un assassin, un fripon, un voleur; il n'a d'amitié pour personne, pas même pour le roi, notre seigneur, dont il sacrifierait volontiers l'honneur et la vie, s'il pouvait y gagner un succulent morceau de poulet. Que direz-vous de sa dernière perfidie? Hier n'a-t-il pas tenté de commettre le crime le plus lâche sur Couart le lièvre, ici présent, Couart qui de sa vie ne fit la moindre injure à aucun animal. Pendant un temps de paix publique proclamée par le roi, Renard fit accroire à Couart qu'il lui enseignerait à chanter *Credo*, et tout ce qui était nécessaire pour le faire devenir chapelain. A cette fin,

Digitized by Google

il le fit asseoir entre ses jambes, puis ils commencèrent l'un après l'autre à épeler, à lire et à chanter *Credo* à voix haute. Il arriva qu'en ce même temps, je passai par cet endroit. Je les entendis chanter tous deux, et me dirigeai à la hâte de ce côté. Là je trouvai maître Renard qui finissait la leçon qu'il avait donnée, et qui, selon ses anciens tours, avait pris Couart par la gorge, et lui eût arraché la tête, si par aventure je n'étais venu à son secours. Comme preuve du délit, voyez encore ici, seigneur roi, cette blessure toute récente que le lièvre reçut de lui. Si votre majesté laisse ce crime impuni, si elle permet que la paix soit ainsi violée, et qu'elle ne fasse pas justice, d'après le jugement que prononceront les tribunaux, on la méprisera elle et ses descendants.

Par Dieu! Pancer, vous dites vrai, s'écria Isengrin de sa place. Seigneur, si Renard était mort, ce serait un grand bien pour nous, aussi vrai que j'existe. Que si on lui pardonne encore cette dernière méchanceté, dans un mois il jouera quelqu'autre tour à celui qui s'y attend le moins. A ces mots, Grimbert le blaireau, neveu de Renard, se leva avec précipitation, et dit tout en colère : Seigneur Isengrin, nous savons bien, comme le dit un ancien proverbe, que bouche ennemie loue rarement. Écoutez bien et faites attention : je désire que celui d'entre vous deux qui a fait le plus de mal soit pendu par le cou à un arbre comme un voleur. Voulez-vous vous accorder à ce sujet et accepter cette condition, j'aiderai volontiers à l'exécution; mon oncle ne me dédira pas non

Digitized by Google

plus. Ou bien, si vous le préférez, celui qui aura commis le plus de méfaits paiera une amende à l'autre. Renard pourtant ne vient pas se plaindre. Si mon oncle était si bien en cour que vous, et autant dans les bonnes grâces du roi, celui-ci ne trouverait pas trop bien ce que vous avez fait souvent, et vous ne resteriez pas ici sans être sévèrement blâmé pour toutes les morsures que vous lui avez données de vos dents aiguës, sans qu'il ait pu se venger. — Avez-vous appris de votre oncle à mentir aussi ouvertement? répondit Isengrin. — Je n'ai pas menti, vous avez trompé mon oncle mainte et mainte fois, et de plus d'une façon. Ne vous souvient-il plus de cette plie (poisson) qu'il parvint à jeter d'une charrette que vous suiviez de loin. Vous l'avez mangée tout entière, et lui n'en eut rien, excepté l'arête que vous lui donnâtes parce que vous n'en vouliez pas. Ne l'avez-vous pas encore trompé au sujet de ce gros morceau de porc que vous avez emporté dans la gueule? Lorsque Renard demanda la part qui lui revenait, vous lui répondîtes avec ironie : Je vous la donnerai volontiers, Renard, beau jeune homme; cette baguette à laquelle était suspendu le bacon, rongez-la, elle est vraiment bien graissée. Mon oncle gagna peu à avoir pris ce bon morceau de porc, car dans cette expédition, un homme le prit et le jeta dans son sac. Tous ces désagréments, Renard les a soufferts à cause d'Isengrin, et cent fois plus encore que je n'en dis. Messieurs, croyez-vous que ce soit assez? Quant à l'injure qu'il se plaint qu'on a faite à sa femme, celle-ci

Digitized by Google

a aimé Renard toute sa vie, et lui, répondait à cette passion. Quoiqu'elle l'ait cachée, j'oserais affirmer qu'il y a plus de sept ans que Renard lui fait la cour. Qu'importe que la belle Hersinde, par amour et par mauvaise inclination, lui ait accordé ce qu'il désirait? Elle fut bientôt délivrée des suites de son commerce amoureux. Qu'y a-t-il à dire à ce sujet? D'un autre côté, sire Couart le lièvre fait une plainte qui ne vaut pas une bulle d'air. S'il ne lisait pas bien son *credo*, Renard, qui était son maître, ne pouvait-il pas battre son apprenti-clerc? Ma foi, ce serait injuste de le soutenir.

Courtois se plaint au sujet d'un boudin qu'il perdit durant l'hiver. Il ferait mieux de se taire et de passer cette prétendue injure sous silence. Ce boudin n'était-il pas volé? *Male quesite, male perdite.* C'est à bon droit que l'on perd ce que l'on a acquis par de mauvais moyens. Qui reprochera à Renard d'avoir fait son bénéfice d'un bien volé? personne; qui saura discerner ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas. Renard est un honnête homme depuis que le roi a publié son ban et fait proclamer la paix; je sais pertinemment qu'il n'a commis nulle faute, car il est devenu ermite.

Il porte maintenant un cilice sur la peau, et il a fait vœu de ne plus manger de viande soit de gibier, soit d'animaux domestiques, durant toute une année. Il l'a dit hier à quelqu'un qui l'a vu. Il est allé à Malcrois (Maupertuis) son château, dont il a fait un lieu de réclusion. Il n'a d'autre nourriture ni d'autres biens

Digitized by Google

que ce que la charité lui donne. Déjà ses souffrances, la faim et la soif l'ont rendu maigre et blème. Il jeûne rigoureusement pour ses péchés en ce moment même.

Pendant que Grimbert tenait ce discours, on vit descendre de la montagne Canteclair qui amenait, couchée sur un brancard, une poule morte, nommée Coppe. Renard la prenant au gosier lui avait coupé la tête d'un coup de dent.

Le roi avait maintenant à connaître de cette nouvelle affaire. Canteclair se présenta à la barre en battant des ailes. De chaque côté du brancard marchait un beau coq. L'un s'appelait Cantart (nom que l'on donna par la suite au bon coq de dame Adelinde). L'autre s'appelait, si je m'en souviens, Craiant, le plus beau coq que l'on pût trouver entre la Bretagne et la Pologne.

Chacun d'eux portait un grand flambeau allumé. C'étaient les deux frères de Coppe, qui lamentaient douloureusement le trépas de leur sœur et criaient malheur! malheur! Peinte et Sprote portaient le brancard. Leur chagrin était profond à cause de la sœur qu'ils avaient perdue. On entendait de bien loin leurs tristes complaintes.

Enfin ce lugubre cortége entra dans le cercle. Canteclair s'élança au milieu, et dit : Seigneur roi! par miséricorde et au nom de Dieu, prenez pitié de l'injure qui nous est faite par Renard, à moi et à mes enfants ici présents. Bien certainement nous n'avons point mérité d'être traités avec tant de cruauté. Au

Digitized by Google

commencement d'avril, alors que l'hiver avait fui et que l'on voyait déjà les fleurs couvrir les vertes campagnes, je marchais fier de ma nombreuse postérité: j'avais huit jeunes fils et sept jeunes filles bien attachés à la vie, et que ma femme, la sage Rode, m'avait donnés d'une seule couvée. Ils étaient tous gras et forts, et se promenaient dans un beau parc entouré d'un mur, à l'intérieur duquel était une grange défendue par plusieurs chiens prêts à déchirer tout agresseur.

Mes enfants n'avaient donc nul péril à courir. Renard se sentait vexé de ne pouvoir en attraper aucun, tant ils étaient bien gardés. Combien de fois ce méchant voisin ne tourna-t-il pas autour du mur, et ne nous tendit-il point de piéges! Mais lorsque les chiens l'apercevaient, ils aboyaient sur lui avec force, même un jour ils l'attaquèrent sur le bord du fossé, et il fut sur le point de payer cher ses vols et ses brigandages. Sa peau s'en ressentit. Cependant il était venu avec beaucoup d'adresse, ce dont Dieu le maudisse! Nous en fûmes délivrés après cela, pour assez long-temps. Un jour néanmoins, cet indigne voleur revint en habit d'ermite, m'apportant des lettres, seigneur roi, auxquelles était appendu votre sceau. J'y lus que de votre autorité souveraine vous aviez ordonné une paix générale entre tous les animaux quadrupèdes ou volatiles de votre royaume. Renard ajouta qu'il avait renoncé au monde et qu'il se disposait à se cloîtrer pour s'infliger la punition que méritaient ses grands péchés. Il me montra son bour-

Digitized by Google

don et son habit de pèlerin qu'il avait apporté d'Elmare (1). Sous cet habit il portait encore un cilice en crin très-grossier. Seigneur Canteclair, me dit-il, dorénavant vous pouvez vivre sans avoir nulle crainte de moi, j'ai renoncé devant l'autorité ecclésiastique à tout repas de chair ou de gras. Je commence à être vieux, je dois faire quelque chose pour mon âme. Je vous recommanderai à Dieu. Je vais maintenant à ma besogne, j'ai encore none et prime à dire aujourd'hui (2). Alors nous nous séparâmes, et lui, prenant son chemin le long d'une haie, s'éloigna en récitant son credo. Délivré de toute crainte, j'éprouvai une grande joie. J'allai aussitôt trouver mes enfants. La peur était déjà si loin de moi, que je m'avançai insouciant hors de l'enceinte du mur, avec ma couvée. Il m'en arriva malheur; car ce coquin de Renard s'était glissé à travers la haie, et nous avait tournés par cette voie. Dès qu'il aperçut mes enfants, il se jeta sur l'un d'eux qu'il traîna dans sa tanière. Ce fut une grande calamité pour moi, car depuis que sa bouche gloutonne eut pris goût à ce mets, les chiens ni les gardiens ne suffisaient plus pour nous surveiller et nous défendre. Seigneur, ayez pitié de mes malheurs.

(1) C'était une prévoté dépendante de St-Pierre de Gand, et située sur les limites de la Flandre et de la Zélande. Fondée en 1144, elle fut submergée en 1424, d'après Sanderus, Flandr. Illustr., t. 1, pag. 255 et 283. On en voit encore l'emplacement sur une vieille carte de 1274, dans Smalligange, *Cronyk van Zeeland*, page 120.

(2) Le texte porte *Middag ende Noene*, ce qui me semble un pléonasme. Une variante porte : J'ai encore à lire aujourd'hui sexte, none et vêpres.

Digitized by Google

Depuis lors Renard nous tendit ses piéges le jour et la nuit, et m'enleva ainsi une partie de mes enfants, au point que des quinze, je n'en ai plus que quatre, tant ce cruel en a avalé ! Pas plus tard que hier, les chiens l'ont fait fuir, lorsqu'il était sur le point d'emporter la belle Coppe qui est ici couchée sur ce brancard. Je viens m'en plaindre à vous, mon doux seigneur, ayez pitié de moi !

Le roi prit la parole : Blaireau Grimbert, dit-il, à quel jeûne rigoureux s'est soumis votre oncle en se faisant ermite! Si je vis encore un an, il s'apercevra comment je sais punir. Quant à vous, seigneur Canteclair, écoutez ! A quoi servirait d'en dire davantage sur votre fille assassinée qui est ici devant nos yeux. Que Dieu reçoive son âme! Nous ne devons pas la garder plus long-temps, Dieu la réclame. Nous chanterons les vigiles, puis nous porterons le corps en terre avec honneur. Après cela, nous nous consulterons avec les seigneurs ici présents sur le meilleur moyen à employer pour venger ce crime sur Renard. Après ces mots, le roi ordonna que tous, jeunes et vieux, se missent à chanter les vigiles. Ses ordres furent aussitôt exécutés, et l'on put entendre de bien loin entonner le *Placebo Domino* (1) et les autres versets qui appartiennent à ce chant. Si ce n'était pour abréger, je dirais aussi qui récita l'épître des morts.

(1) On sait que dans les services funèbres, après le verset *requiem æternam*, on chante : Placebo domino in regione vivorum.

Digitized by Google

Lorsque les chants furent terminés, on porta Coppe vers son tombeau qui était ingénieusement construit en marbre bien poli, dans un lieu couvert d'herbe, et à l'ombre d'un tilleul. L'inscription qu'on voyait sur ce mausolée faisait connaître qui était enterré en cet endroit. Voici ce qu'elle portait : *Ci-gît Coppe, qui savait si joliment gratter la terre. Renard, trop cruel pour sa race, la tua d'un coup de dent.* Lorsque Coppe fut enterrée, le roi consulta ses barons sur le meilleur moyen à prendre pour punir ce grand forfait. Ils furent unanimement d'avis qu'on sommerait Renard de se rendre à la cour, et de n'y pas manquer pour aucun motif, soit de perte ou de profit. On résolut aussi que Brun serait chargé de porter ce message. Le roi eut bientôt décidé et en conséquence dit à l'ours : Seigneur Brun, je vous ordonne, en présence de ces Messieurs, de remplir cette commission; mais soyez prudent, je vous prie, et gardez-vous de trahison. Renard est adroit et méchant, il emploiera la flatterie et le mensonge, et vous trompera s'il le peut par de fausses et douces paroles. S'il en trouve le moyen, par Dieu, il est certain qu'il vous fera du mal. — Sire, répondit l'ours, n'ayez nul souci; que je sois maudit si je ne rends pas à Renard l'injure qu'il voudrait me faire! ce serait lui qui serait le plus attrapé. Ainsi, ne vous inquiétez point à mon sujet. A ces mots, il prit congé, se rendant là où l'attendait la mauvaise fortune.

Maintenant voilà Brun en chemin. Toute crainte est bannie de son cœur. Il lui semble impossible que

Digitized by Google

quelqu'un soit assez hardi pour lui faire du mal, et que Renard l'insulte. Au détour d'un bois, il se mit à trotter à travers un lieu assez désert, où Renard avait formé différents sentiers dans toutes les directions, à la suite de ses courses hors du bois, pour aller à la chasse. Ensuite on arrivait à une montagne qui s'étendait au loin et que Brun devait traverser par le milieu pour se rendre au château de Maupertuis. Renard avait plusieurs demeures, mais ce château était la meilleure de ses retraites. C'était là qu'il s'enfermait lorsqu'il était chagriné ou dans quelque mauvaise affaire. L'ours marcha jusqu'à ce qu'il y fut parvenu. Ayant aperçu la porte par laquelle Renard sortait ordinairement, il alla s'asseoir, sur sa queue, devant la barbacane, et dit : Êtes-vous au logis, Renard? Je suis Brun, l'envoyé du roi qui a juré tous ses dieux que si vous ne vous rendez devant son tribunal, et que je ne puisse vous y amener pour être jugé, et pour promettre de vivre en paix dorénavant, il vous fera rompre sur la roue. Renard, suivez mon conseil et allez à la cour. Celui-ci, qui était couché devant sa porte, comme il en avait l'habitude pour se chauffer aux rayons du soleil, écouta ce discours auquel il reconnut aussitôt son confrère Brun, et courut dans le réduit le plus obscur de sa tanière afin de réfléchir au moyen par lequel il pourrait renvoyer ce grand glouton en s'en moquant, sans pourtant se compromettre. Bientôt il s'adressa à lui de loin : Je vous remercie de votre bon conseil, seigneur Brun, mon doux ami. Il vous a rendu un mauvais service

Digitized by Google

celui qui vous a fait entreprendre cette route, et traverser cette haute montagne. J'avais l'intention de me rendre à la cour, quand même vous ne m'en eussiez pas donné l'avis; mais je souffre du ventre d'une manière si extraordinaire, pour avoir goûté d'une nourriture nouvelle, que je crains que je serai hors d'état d'y aller. Je suis tellement malade que je ne puis me tenir ni debout ni assis. — Renard, qu'avez-vous donc mangé? — Une bien faible nourriture, seigneur Brun. Un pauvre homme n'est pas traité comme un comte; vous pouvez bien savoir que c'est mon cas. Nous pauvres gens, nous devons manger. Si nous savions mieux, nous n'en goûterions qu'à la dernière extrémité. Ce sont des rayons de miel tout frais qui me causent ce mal. J'ai dû en manger, ne pouvant me procurer autre chose. Dès que je les eus avalés, j'éprouvai un grand malaise. A ces paroles, Brun s'écria : Quoi, mon cher Renard, vous avez le miel en horreur? Le miel est une douce nourriture que j'aime, et préfère à toutes les autres. Aide-moi à m'en procurer, mon bon Renard, mon doux neveu; je t'aimerai tant que je vivrai si tu me rends ce service. Prête-moi ton secours, que je puisse en avoir. — En avoir, Brun! vous vous moquez! — Du tout, je serais fou, si je pouvais me moquer de toi; ce n'est pas moi qui suis capable d'en agir ainsi. — Brun, sérieusement vous aimez ce mets, répondit Renard; sur votre foi, faites-moi connaître si vous mangez volontiers du miel, car s'il en est ainsi, je vous en rassasierai. Je puis vous en procurer une si grande

Digitized by Google

quantité que vous ne la consommeriez pas à dix. Je désire par là mériter votre affection. — A dix! ne parle donc pas ainsi; Renard, sois sûr et certain que si j'avais tout le miel qui se trouve d'ici au Portugal, je le mangerais tout en une fois.

— Que m'apprenez-vous là, Brun! Un villageois appelé Lamfroit, demeure ici près, et il a tant de miel, en vérité, qu'en sept ans vous ne le mangerez point. Je le mettrai en votre pouvoir, seigneur Brun, si vous voulez me servir et me défendre à la cour. Alors Brun s'approcha, ayant foi en ces paroles, et assura Renard que s'il voulait le rassasier de miel, qu'il serait en tous lieux son constant ami et fidèle compagnon.

Le malicieux Renard se prit à rire et dit : Brun, célèbre héros, plaise à Dieu que je sois aussi assuré d'un bon succès que vous l'êtes d'obtenir le miel, quand même vous en voudriez sept mesures.

Ces paroles étaient bien agréables à l'ours et semblaient si douces à son oreille qu'il se mit à rire aux éclats. Alors Renard pensa en lui-même : Si mon aventure réussit, ami Brun, je vous laisserai en tel lieu aujourd'hui que vous n'aurez guère envie de rire. Ensuite il sortit de sa retraite et dit à haute voix : Mon oncle Brun, mon compagnon, soyez le bien venu! Maintenant, si vous voulez profiter de mon offre, il ne faut pas rester ici plus long-temps : suivez-moi, je vous précéderai. Nous prendrons ce sentier tortueux. Si les choses s'arrangent selon mes désirs, vous serez encore rassasié aujourd'hui; vous

Digitized by Google

en aurez autant que vous pouvez en supporter. En parlant ainsi, Renard faisait allusion aux coups qu'il se disposait à lui faire donner, mais le malheureux Brun ne comprenait pas le sens de ces paroles de Renard, qui allait lui apprendre à voler du miel de manière à ce qu'il s'en repentît bien vite.

Tout en causant ils arrivèrent, en courant, près du jardin de Lamfroit. Voulez-vous que je vous dise quel était ce Lamfroit? Un charpentier de bonne réputation qui avait amené dans sa cour un chêne de la forêt, qu'il se proposait de fendre en deux. Déjà il y avait enfoncé des coins de fer, ainsi que c'est l'usage des charpentiers; de sorte que le chêne présentait une assez large ouverture dans toute sa longueur, ce qui réjouit beaucoup Renard. Voici ce qu'il vous faut, dit-il en s'adressant à Brun en souriant, faites bien attention. Dans cet arbre même se trouve une grande quantité de miel; goûtez, et essayez de le faire passer de votre gosier dans votre estomac. Cependant modérez-vous, quoique ces rayons de miel vous paraissent bons, mangez-en doucement et avec mesure, afin de ne point vous faire de mal; je serais bien fâché et bien au regret qu'il vous arrivât quelqu'accident, mon doux oncle.—Ne prenez nul souci, répondit Brun, croyez-vous que je manque de prudence? La modération est bonne en toutes choses. — Vous dites vrai, répliqua Renard, pourquoi en effet aurais-je des craintes. Approchez-vous, et poussez votre museau à l'intérieur. Brun ne songeant qu'au bon repas qu'il allait prendre, s'oublia au point

Digitized by Google

d'enfoncer la tête dans l'arbre jusqu'au dessus des oreilles, ainsi que les deux pieds de devant.

Renard alors employant toutes ses forces, arracha les deux coins de l'arbre, et Brun, qui se promettait tant de plaisir, demeura pris. Le neveu, dans sa méchanceté, avait réussi à enfermer tellement son oncle, que ni l'adresse ni la force ne pouvaient le dégager. Que restait-il à faire au pauvre Brun? Son agilité, ni son intrépidité ne lui étaient pas d'un grand secours. Voyant bien qu'il était joué, il commença à crier et à hurler, mais il avait les pieds et la gueule si fortement serrés que ses efforts étaient inutiles. Il croyait ne pouvoir jamais plus échapper. Renard, qui se tenait à distance, vit venir Lamfroit, portant sur son épaule une cognée bien aiguisée et une hache. Il se mit à se moquer de son oncle en lui criant : Oncle Brun, votre faim doit diminuer; arrêtez-vous un moment! Voici venir Lamfroit, il vous versera à boire. Celui qui a mangé doit se désaltérer. Cela dit, Renard regagna son château, sans autres paroles.

En ce moment Lamfroit aperçut l'ours, et vit qu'il était pris; il ne fallait donc pas perdre de temps. Il courut en hâte chercher du secours au village voisin, et conta à tout le monde qu'un ours était attrapé dans sa cour. A cette nouvelle, une grande troupe le suivit. Ni homme ni femme ne resta au hameau. Tout ce qui avait jambes, courut aider à ôter la vie au prisonnier. L'un apportait un balai, l'autre un fléau; celui-ci un râteau, celui-là un pieu; chacun enfin ce qu'il avait en main en revenant du travail;



Digitized by Google

même le curé vint avec un bâton d'étendard à croix que le sacristain ne lui passa qu'à regret. Ce dernier tenait une bannière qui pouvait servir à frapper d'estoc et de taille. La femme du curé, nommée Julocke, suivait avec sa quenouille (1); mais Lamfroit les devançait tous avec une hache bien tranchante. Quoique Brun fût peu à son aise, il prévoyait un plus grand malheur; aussi résolut-il de jouer son tout, dès qu'il entendit ce vacarme. Il fit un bond qui enleva la peau de sa figure. Quoiqu'il fût parvenu à dégager sa tête, à grands efforts et avec de terribles douleurs, il laissa pourtant dans l'arbre une oreille et ses deux joues. Dieu ne créa jamais un plus vilain animal qu'il ne paraissait ainsi! Pour retirer ses pieds de devant, il dut encore y laisser ses griffes et toute la peau. C'est seulement après avoir enduré ces diverses tortures, qu'il fut libre. N'était-ce pas le comble de la honte et du malheur? ses pieds le faisaient tant souffrir qu'il lui était impossible de fuir. De plus, le sang qui lui coulait sur les yeux l'empêchait de bien voir. Il tremblait de rester et ne pouvait courir.

En ce moment il aperçut Lamfroit s'avançant pré-

(1) Un grand nombre de fabliaux des XII$^{e}$ et XIII$^{e}$ siècles font connaître que les ecclésiastiques avaient alors des femmes. Cette opinion est confirmée par Legrand-d'Aussy, Fabliaux, tome 1, page 225. Il est dit dans le Longueruana, tome 2, page 72, qu'en 1206, beaucoup d'évêques de Normandie étaient mariés. On peut encore voir à ce sujet Dreux du Radier, t. 2, p. 209, Paris, 1767, qui rapporte une épitaphe où la qualification d'*uxor legitima* est donnée à la femme d'un chanoine.

Digitized by Google

cipitamment, puis le prêtre, le sacristain avec sa bannière, enfin tous les paroissiens jeunes et vieux. Sur leurs pas arrivaient en trottillant, des vieilles auxquelles l'âge avait à peine laissé une dent. Évite le sort de l'ours qui pourra, car tout tombe à la fois sur celui qui éprouve dommage, perte ou malheur. Notre pauvre Brun s'en apercevait bien. Tel menaçait maintenant sa peau, qui se serait tenu bien coi, si Brun eût été dans une autre situation.

C'était non loin d'une rivière que le pauvre malheureux se trouvait ainsi entouré d'une foule de villageois. Il lui restait peu de ressource. Il essuya une furieuse grêle de coups. L'un le frappait, l'autre le piquait, celui-ci lui jetait quelqu'objet à la tête. Lamfroit était le plus acharné. Un certain Lottram aux grands pieds, portait un long bâton avec lequel il tâchait d'atteindre l'ours aux yeux; la vieille Vulmaerte à l'œil perçant, l'assaillait aussi avec un pieu. Abelquac et la femme Bave, s'efforçaient, quoique foulés aux pieds, de ramasser des projectiles. Ludmoer au long nez, avait attaché un morceau de plomb au bout d'une corde, et l'en frappait de tous côtés. Ludolf, aux doigts crochus, était un des plus ardents à l'attaque; car, excepté Lamfroit, c'était le plus brave de la bande. Hugelin, le bancal, était son père, comme chacun sait, et natif d'Absdale (1); sa femme se nommait Ogernen, et fabriquait des lanternes en bois.

(1) Absdale, Abbatis-Vallis, près de Hulst; voyez Sanderus, Flandria illustrata, t. 3, p. 258.

Digitized by Google

Beaucoup d'autres encore, hommes et femmes, en plus grand nombre que je ne les puis nommer, maltraitaient horriblement Brun, au point que le sang lui découlait du corps par ruisseaux. Le malheureux ne disait mot, il n'en pouvait mais. Le curé frappait coup sur coup avec le bois de l'étendard, et le sacristain aussi l'attaquait rudement de sa bannière.

Enfin Lamfroit s'approcha avec une hache bien tranchante, et lui en porta un tel coup entre les épaules et la tête, que Brun en fut tout étourdi et bondit entre la haie et la rivière, au milieu d'une troupe de vieilles femmes. Du saut, il en jeta cinq d'entre elles dans l'eau, large et profonde en cet endroit. La femme du curé était de ce nombre, ce qui arrêta de suite la joie de celui-ci. Dès qu'il la vit à la rivière, il n'eut plus envie de frapper Brun et s'écria : Voyez, généreux paroissiens ! Là bas flotte dame Julocke, avec sa quenouille. Courage ! vite ! celui qui la sauvera, je lui accorde pendant un an et jour indulgence plénière de tout péché. Hommes et femmes laissèrent là le malheureux Brun à moitié mort, et se dirigèrent vers le lieu qu'indiquait le curé, prenant avec eux des cordes et des crochets. Pendant qu'ils s'efforçaient de tirer cette femme de l'eau, Brun se laissa cheoir dedans afin d'échapper à ses ennemis. Les villageois s'irritèrent de voir leur proie se sauver, et d'être hors d'état de l'atteindre. Pleins d'animosité, ils se tenaient sur le bord de la rivière, le suivant pour l'attaquer encore.

Digitized by Google

Brun parvint heureusement à l'endroit où le courant était le plus fort. En flottant il priait Dieu de maudire l'arbre dans lequel il avait laissé son oreille et ses deux joues; il maudissait aussi ce malicieux et perfide Renard qui fut la cause qu'il enfonça si avant la tête entre les deux parties du chêne; ensuite Lamfroit, à cause des coups qui le faisaient tant souffrir. Brun continua si long-temps ses malédictions qu'il flotta bien un demi-mille au delà de l'endroit où les villageois s'étaient arrêtés. Souffrant, harassé, affaibli par la perte de son sang, il nageait bien lentement; enfin il gagna la terre, et en se traînant alla s'étendre sur le bord de la rivière. Vous n'avez jamais vu homme ni bête dans un état plus misérable. Il était là piteusement couché, se lamentant et se battant les flancs, de douleur. Il avait à remercier Renard de tous ses malheurs! Écoutez maintenant ce que celui-ci avait fait. Avant de quitter la cour de Lamfroit, il s'était emparé d'une poule bien grasse, l'avait emportée au haut d'un monticule, loin de tout chemin battu, en un lieu bien écarté. C'est ce qui lui convenait, parce qu'il n'y avait là personne qui pût lui arracher sa proie. Lorsqu'il eut plumé et avalé la poule, il se dirigea, rassasié, vers la plaine, par un sentier caché. Le temps était beau, et une douce chaleur se faisait sentir. Il avait couru si vite, que la sueur lui coulait le long des mâchoires. Il prit donc sa route vers la rivière pour se rafraîchir. Son cœur était rempli de joie, car il comptait bien que, sans hésiter, Lamfroit avait abattu l'ours. J'ai

Digitized by Google

bien réussi ! se disait-il en lui-même. Je suis parvenu à faire donner la mort en ce jour à celui qui m'aurait le plus nui à la cour; aussi n'ai-je point à me plaindre, et je ne dois plus lui garder rancune. C'est à bon droit que je suis joyeux en ce moment ! Taudis que Renard faisait ces réflexions, il aperçut Brun couché sur l'herbe, et aussitôt sa joie se changea en douleur. Ah! Lamfroit, dit-il, que maudite soit ton âme ! Lamfroit fils de P..., plus imbécile qu'un porc, tu as bien peu profité de l'aubaine que je t'avais procurée. Comment as-tu pu laisser échapper l'ours prisonnier ? Combien de friands morceaux n'y avait-il pas là, que plus d'un individu convoite ! Vilain pendard de Lamfroit! quelle belle hure d'ours tu as perdue, qui était bien en ta possession cependant !

Renard cessa ses injures, et s'approcha doucement pour voir dans quel état se trouvait Brun. Lorsqu'il vit le lieu où gisait tout sanglant, malade et abattu, le pauvre ours, ce spectacle lui fit plaisir, et il commença à se moquer cruellement de lui. Seigneur prêtre, Dieu vous ait en sa sainte garde ! connaissez-vous Renard le ribaud? si vous voulez le voir, le voici, ce coquin à la peau rousse, ce malicieux animal. Dites-moi, digne religieux, de quel couvent êtes-vous, ou dans quel ordre allez-vous vous mettre, que vous portiez ainsi un chaperon rouge? Êtes-vous abbé ou prieur? Celui qui vous a tonsuré, a été maladroitement trop près des oreilles ! vous avez perdu une partie de votre chef ! vous avez ôté vos gants ! je

Digitized by Google

suppose que vous allez chanter vos complies ou vos offices.

Quelle ne fut pas la rage de Brun, en entendant ces paroles railleuses! mais il était hors d'état de se venger. Il lui semblait que son cœur se brisait, et il se jeta de nouveau dans la rivière, incapable de supporter plus long-temps l'ironie de cette méchante bête. Il se laissa entraîner plus loin par le courant, et alla se coucher sur le sable, hors de l'atteinte des provocations de Renard.

Comment fera maintenant le malheureux Brun pour retourner à la cour? pour le monde entier il n'aurait pu marcher jusque là. Il avait été si cruellement serré entre les deux ais du chêne, il avait perdu ses griffes et la peau de ses deux pieds de devant, dont il ne pouvait plus se servir. Il était dans une grande perplexité pour trouver le moyen d'aller trouver le roi. Écoutez à présent comment il s'y prit pour faire la route. Il se mit sur le derrière, et commença avec beaucoup de peine à glisser sur sa queue. Lorsqu'il était fatigué, il se roulait pendant quelque temps par terre. Ainsi il parcourut plus d'un mille et parvint enfin en vue de l'endroit où se tenait la cour. Quand on aperçut de loin Brun s'approcher de cette manière, quelques-uns ne surent que penser de l'objet qui s'avançait ainsi en se roulant. Le roi, le cœur plein de douleur, reconnut Brun le premier et s'écria : C'est mon serviteur! comme il a la tête rouge. Mon Dieu! il est blessé à mort! qui donc a pu le traiter ainsi?

Digitized by Google

Cependant l'ours s'était approché au point de pouvoir se faire entendre; il s'arrêta, soupira profondément et dit : O roi, mon noble seigneur, vengez-moi de Renard, il y va de votre propre honneur ! Par sa ruse, cette méchante bête m'a fait perdre la belle peau qui recouvrait mon chef, ainsi que mes oreilles; c'est elle enfin qui m'a mis dans l'état où vous me voyez !

Que je sois maudit, répondit le roi, si je ne venge pas cette cruelle offense ! Aussitôt, appelant par leur nom les plus puissants d'entre ceux qui l'entouraient, il leur ordonna de se rendre avec lui en son conseil. Là ils délibérèrent comment on punirait le mieux ce méfait, pour l'honneur du roi. La majorité résolut, si le monarque y consentait, que l'on sommerait une seconde fois Renard de venir proposer ses moyens de défense ; en outre que cette fois-ci, ce serait Tibert le matou qui serait chargé du message. Quoiqu'il ne fût pas très-fort, il était cependant fin et adroit. Lion approuva cet avis ; en conséquence il fit appeler Tibert et lui parla en ces termes : Seigneur Tibert, partez pour aller avertir Renard, et ayez soin de ne revenir qu'avec lui. Mes conseillers pensent que s'il a de mauvaises intentions au sujet des autres animaux, il vous aime tant qu'il suivra volontiers votre avis. Il se repentira de ne pas obéir. On le sommera une troisième fois, à la honte de tous ses parents. Allez, Tibert, dites-lui ce que vous venez d'entendre. Hélas, seigneur ! répondit le matou, je ne suis qu'un pauvre hère, un petit animal. Le seigneur Brun, qui est fort

Digitized by Google

et audacieux, ne put l'emporter sur Renard, comment voulez-vous donc que je m'y prenne, moi! — Seigneur Tibert, répliqua le roi, vous êtes sage et instruit, quoique vous ne soyez pas d'une grande taille, et il en est plusieurs qui par leur adresse et leur intelligence parviennent à effectuer ce qu'on ne pourrait faire par la force. Allez donc, et exécutez de suite mon message. — Que le ciel me prête son appui, dit Tibert, puisqu'il faut que je parte; tout puisse-t-il se terminer pour le mieux! Je vais entreprendre une affaire qui me cause beaucoup d'inquiétude. Dieu veuille que je revienne sain et sauf!

Après ces mots, il se mit en route pour exécuter à contre-cœur ce voyage périlleux. En chemin il vit de loin l'oiseau de saint Martin (le corbeau) qui dirigeait son vol vers lui. Cette vue le réjouit et il s'écria : Dieu te protége, noble oiseau! tourne ton aile de mon côté, et passe à ma droite! L'oiseau vola vers une haie dans laquelle il voulait se nicher, et prit la gauche de Tibert. Ce pronostic ne lui parut pas de bon augure. S'il avait vu l'oiseau planer à sa droite, il se serait cru assuré d'un bon succès. A présent cette consolation s'était évanouie. Néanmoins il prit courage, et se comporta comme le font plusieurs en pareil cas, montrant plus d'énergie qu'ils n'en sentent réellement.

Il continua à courir jusqu'à ce qu'il parvint au château de Maupertuis, où il trouva Renard dans un logis de splendide apparence. Tibert lui adressa la parole en ces termes : Que le Dieu puissant vous tienne en joie ce soir! Le roi a fait de terribles me-

Digitized by Google

naces si vous lui désobéissez ; refuserez-vous de venir avec moi à la cour pour vous disculper ? — Tibert, répondit Renard, vaillant héros, mon neveu, vous êtes le bien-venu auprès de moi. Dieu vous accorde honneurs et richesses ! je vous les souhaite de tout mon cœur.

Renard au besoin avait toujours de douces paroles à la bouche ; mais quoiqu'il parlât bien, son cœur était plein de malice. Tibert en eut une bonne preuve avant la fin de son message.

Renard continua : Neveu, je désire que vous logiez avec moi ce soir, et demain, à la pointe du jour, nous partirons ensemble sans faute. Parmi tous mes parents, Tibert, je n'ai personne à qui je me confie plus volontiers qu'à vous. Lorsque le glouton Brun vint ici, il se montra si fier et me parut si redoutable que, pour mille marcs, je n'aurais pas fait route avec lui ; mais j'irai avec vous, sans plus tarder, demain dès que le jour paraîtra. Tibert répondit : Il me semble qu'il est préférable de nous rendre encore ce soir à la cour, plutôt que d'attendre jusqu'à demain. La lune brille sur la bruyère, et il fait aussi clair qu'en plein jour. Je pense qu'il est impossible de voir un plus beau temps pour ce voyage. — Du tout, cher neveu, répliqua Renard ! tel nous rencontrerait pendant le jour qui nous saluerait et nous aborderait (1),

(1) *Quedden*, dit le texte. Aborder quelqu'un, lui parler. En anglo-saxon *Cwethan ;* en vieux flamand, *Quethan*. Hoffmann, vers 2064, de *Floris et Blanchefleur*, donne à ce mot la signification de *Groeten*, saluer.

Digitized by Google

tandis que, pendant la nuit, il ne nous voudrait pas trop de bien. N'y pensons plus, vous devez loger avec moi ce soir. — Mais Renard, dit Tibert, que mangerons-nous, si je reste ici? — J'y songeais, cher neveu, il ne fait pas bon ici pour ce qui concerne les repas. Vous pourrez avoir, si vous le désirez, une partie d'un rayon de miel qui est extrêmement appétissant. Qu'en dites-vous? aimez-vous le miel? — Je n'en fais aucun cas : n'avez-vous pas autre chose dans la maison? Si vous me procuriez une souris bien grasse, je ne demanderais plus rien. Une souris bien grasse! mon bon Tibert, que dis-tu? Près d'ici habite un curé qui a une grange à sa maison, dans laquelle il ne manque pas de souris. Je ne voudrais pas m'engager à les transporter toutes sur un chariot. J'entends souvent le curé se plaindre qu'il ne peut parvenir à les chasser de chez lui. — Renard, interrompit Tibert! il y en a donc un bien grand nombre? que Dieu me soit en aide! que ne suis-je là en ce moment. — Dites-vous vrai, Tibert? vous désireriez des souris? — Si j'en désire, Renard! ne m'en parlez pas davantage. J'aime les souris par dessus toute chose. Ignorez-vous qu'elles ont un goût plus délicat que la meilleure venaison? Voulez-vous me faire plaisir? Conduisez-moi où il s'en trouve, et je vous jurerai foi et hommage, quand même vous auriez tué mon père et toute ma famille. — Neveu, vous plaisantez, répondit Renard. — Non, aussi vrai qu'il y a un Dieu! — Le ciel m'en est témoin, Tibert, si j'en étais assuré, vous en seriez rassasié encore ce soir!

Digitized by Google

— Rassasié, mon cher Renard, ce serait difficile! — Allons, vous outrez, Tibert! — Nullement, je vous le jure par tout ce qu'il y a de sacré. Si j'avais maintenant une souris bien grasse, je ne la donnerais pas pour un besan. — Eh bien! venez donc avec moi, tout de suite, je vous conduirai où vous en aurez tout votre soûl avant que je vous quitte. — Soit, à cette condition, Renard, je vous suivrai jusqu'à Montpellier. — Allons donc; nous restons ici trop long-temps à jaser.

Alors ils se mirent en route, en courant, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à la grange du curé. Elle était close par un mur d'argile dans lequel Renard avait fait une ouverture la veille, par où il avait volé un coq au curé.

Martinet, fils du curé, irrité de ce vol, avait tendu un lacet devant le trou, afin d'attraper le goupil, et de venger son coq. Le malin Renard le savait bien. Neveu Tibert, dit-il, glissez-vous dans ce trou. Soyez prompt et ne perdez point de temps. Tombez rudement sur l'ennemi. Écoutez! n'entendez-vous pas crier les souris? Revenez lorsque vous serez rassasié: je resterai ici devant l'ouverture, et je vous aiderai à en sortir. Nous ne devons pas nous séparer ce soir. Demain nous nous rendrons ensemble à la cour. Ne lambinez point, je vous prie, allez souper, et retournons en temps au logis, ma femme nous attend et nous prépare un bon accueil. — Entrerai-je par cette ouverture, qu'en pensez-vous, Renard? croyez-vous que ce soit sans danger? les

Digitized by Google

curés connaissent plus d'un mauvais tour, je n'aime pas à m'attaquer à eux. — Quoi donc ! Tibert, que craignez-vous ? d'où vous vient une pareille crainte ? — A cette interpellation, Tibert honteux s'élança dans le trou qui devait lui être si fatal. Avant même qu'il le sût, le lacet lui avait serré le cou. Lorsqu'il se vit pris, il eut peur et se jeta brusquement en avant. Le lacet se serra davantage. Forcé de crier, il empira sa position. Il fit un si grand bruit, et se lamenta si tristement, que Renard s'écria : Quels cris de joie, Tibert ! vous trouvez donc les souris bien bonnes et bien grasses ? Si Martinet savait maintenant que vous êtes à table, et que vous mangez cette venaison qui vous paraît si excellente, il viendrait y ajouter la sauce. Martinet est un garçon si courtois ! Mais Tibert, vous chantez de plus haut en plus haut, est-ce l'usage à la cour du Roi ? Plût à dieu que ce méchant voleur d'Isengrin fût là avec vous, et éprouvât la même joie !

C'est ainsi que Renard se réjouissait du malheur de son hôte. Celui-ci continuait à jeter des cris si perçants et si aigus, que Martinet sauta du lit en sursaut, et s'écria : Ah ! Dieu soit loué ! je n'ai pas mis mon lacet pour rien cette fois-ci. J'ai enfin attrapé le voleur de poulets, ainsi que je le désirais. Allons, faisons lui payer le coq ! A ces mots il courut vers le foyer, en approcha une allumette, et réveilla son père, sa mère, et les autres enfants : Venez, venez ! criait-il, il est attrapé ! A ces cris chacun accourut ; le curé même ne voulut pas rester en arrière et sortit du lit tout-à-fait

Digitized by Google

nu. Pendant ce temps Martinet était parvenu au lieu où se lamentait Tibert : Le voici ! dit-il. Le curé s'élança près du foyer et saisit la quenouille de sa femme. Celle-ci prit un cierge d'offrande, et l'alluma à la hâte. Le curé courut sus et se mit à frapper avec la quenouille. Le malheureux Tibert reçut une volée de coups. L'assaillant tapait sans interruption l'ennemi couché devant lui. Les autres assistants ne l'épargnaient pas davantage. Martinet saisit une pierre dont il creva un œil au matou. Le curé s'approchant davantage, leva les deux bras pour asséner un dernier et terrible coup. Tibert voyant bien qu'il y allait de sa vie, fit un acte de désespoir qui tourna à la honte de son antagoniste. Il sut le vaincre avec ses griffes et ses dents. Par un violent effort, il rompit le lacet, et s'élança entre les jambes du curé (1). La femme, au désespoir, jura par l'âme de son père, qu'elle aurait voulu pour toutes les offrandes d'une année, que ce malheur et cette honte ne fussent pas arrivés au curé : ces lacs ont été mis sous l'invocation du diable, continua-t-elle ; vois, mon cher Martinet, ceci est une partie du corps de ton père ! Ah ! quel malheur pour moi ! J'en éprouverai les désastreux résultats tous les instants de mon existence. Quand même il guérirait de cette blessure, il demeurera désormais incapable du doux jeu d'amour ! Renard,

(1) Nous n'avons pas cru devoir traduire les trois vers suivants :
In die burse al sonder naet (couture)
Daer men dien beiaert mede slaet,
Dat dinc viel neder op den vloer.

Digitized by Google

pendant ce discours, se tenait encore toujours devant l'ouverture du mur. Lorsqu'il entendit ces dernières paroles, il partit d'un grand éclat de rire, et cria en plaisantant : Taisez-vous, bonne femme Julocke, oubliez ce chagrin, et que votre colère s'apaise! Qu'est-ce que cela ? quoique votre seigneur et maître ait perdu quelque chose (1) il n'en sera que mieux portant. Cessez vos plaintes; si le curé guérit, on ne pourra plus lui reprocher de ne pas sonner la cloche dans sa paroisse.

C'est ainsi que Renard consolait la femme Julocke, qui regrettait amèrement la perte qu'elle venait de faire.

Le curé ne put supporter sa douleur et tomba évanoui. Employant toutes ses forces, Julocke le releva et le porta sur son lit. Renard alors regagna son logis, abandonnant Tibert, et le laissant en péril de la vie. Lorsque celui-ci vit tout le monde occupé à donner des soins au curé blessé, il continua tellement ses efforts qu'il se dégagea tout-à-fait, rompit le restant du lacet avec les dents, sortit d'un bond par l'ouverture du mur, et prit aussitôt le chemin qui conduisait à la cour.

Avant qu'il y arriva, il faisait jour, et le soleil se

(1) . . . . . . Al hevet u here verloren
Eenen van den clippelen sinen
Al te min so sal hi pinen.

On peut se rappeler à cette occasion l'ancienne chanson :
Il le voulait bien (*bis*)
Sonner l'horloge,
Mais le marteau n'allait pas.

Digitized by Google

levait brillant à l'horizon. Il accourait, le pauvre matou, tout rompu des coups qu'il avait reçus chez le curé.

Lorsque le roi vit la façon dont il avait été traité, et qu'il avait perdu un œil, on fut effrayé d'entendre les menaces terribles qu'il prononça contre ce coquin de Renard, qu'il ne voulait pas ménager plus long-temps. Il appela aussitôt ses barons en conseil et leur demanda ce qu'il y avait de mieux à faire pour punir les crimes de ce félon. On émit différents avis; à la fin Grimbert le blaireau s'exprima en ces termes : Messieurs, les opinions sont partagées; mais quand même mon oncle serait encore plus méchant, on doit le citer trois fois, comme on en agit avec un homme libre (1), et s'il ne vient pas alors, il peut être tenu pour coupable de tous les faits dont ces messieurs l'accusent devant le roi. — Qui voulez-vous qui le cite, Grimbert? répondit Noble; qui voudra risquer un œil ou ses membres en allant trouver une créature aussi maligne; je pense que personne ici n'est assez fou pour cela. — Que Dieu me soit en aide, répliqua Grimbert, tel que vous me voyez, j'aurai le courage, moi, de me charger de ce message, si vous me l'ordonnez. — Eh bien, Grimbert, partez donc; mais je vous conseille d'être bien prudent, et gardez-vous de malheur! — Je l'espère, seigneur roi.

Là dessus Grimbert se rendit à Maupertuis. En y

(1) Voyez, au sujet de cette triple citation, Raepsaet, *Analyse des Droits des Belges*, t. 1, pag. 320, et t. 3, p. 181, ainsi que le *Sassenspiegel*, livre 1er, art. 67.

Digitized by Google

arrivant, il trouva au logis son oncle et dame Ermeline, qui étaient couchés auprès de leurs enfants. Grimbert les salua aussitôt et dit: L'injustice que l'on vous fait ne vous cause-t-elle aucun souci? Ne croyez-vous pas, mon oncle, qu'il est temps que vous vous rendiez à la cour du roi, où il y a tant de plaintes contre vous? C'est la troisième fois qu'on vous somme d'y venir. Si vous tardez encore jusqu'à demain, je crains qu'on ne vous fasse plus aucune grâce. Le troisième jour vous verrez votre château de Maupertuis assiégé, et l'on vous pendra devant votre demeure, ou l'on vous fera périr par la roue. Je vous le dis en vérité, votre femme et vos enfants perdront la vie misérablement et avec honte. Il est certain que vous n'échapperez pas. Le meilleur avis est donc de me suivre. L'issue de l'affaire est douteuse; mais il vous est arrivé souvent de plus périlleuses aventures que celle par suite de laquelle vous quitteriez demain la cour, avec la permission du roi, acquitté de toutes les charges qui pèsent sur vous.

Vous dites vrai, répondit Renard; cependant, Grimbert, si je vais à la cour, j'y courrai un bien grand risque, car il n'est pas un des courtisans qui ne soit irrité contre moi. Par hasard, peut-être, j'échapperai, et il me paraît préférable d'y aller avec vous, que de risquer de tout perdre, château, femme, enfants, et en outre ma propre existence. Je ne puis échapper au roi; ainsi quand vous voudrez, nous partirons. Écoutez, femme Ermeline : je vous ordonne de prendre bien soin de mes enfants, et avant tout, je vous re-



Digitized by Google

commande mon fils Renardin. Une barbe piquante commence déjà à croître si gentiment sur son museau. J'espère qu'il me ressemblera. Voici Rousseau, un joli garçon que j'aime aussi beaucoup, autant qu'on puisse aimer ses enfants. Je dois m'en aller à présent; mais je ferai tout mon possible pour échapper. Grimbert, mon neveu, que Dieu vous récompense, pour être venu me chercher!

Renard alors prenant congé des siens, après quelques autres paroles d'affection, quitta sa demeure.

Hélas! quelle tristesse ne ressentit pas Ermeline de ce départ précipité, ainsi que ses jeunes renardeaux.

Écoutez maintenant ce que fit Renard après être sorti de Maupertuis, et avoir abandonné sa famille sans protection.

Dès qu'il fut dans la plaine, il parla en ces termes à Grimbert : Beau neveu, mon doux ami, mes soucis me font soupirer et je tremble de crainte. Prête, mon ami, l'oreille à mes discours, je veux me confesser à toi, puisqu'il n'y a pas de prêtre près d'ici. Quand j'aurai avoué tout ce que j'ai fait de mal, mon âme sera soulagée. — Mon oncle, répondit Grimbert, si vous voulez vous confesser, vous devez renoncer immédiatement à toute idée de vol ou de rapine, sans cela la confession ne vous servira de rien. — Je le sais bien, Grimbert, mais continue à écouter jusqu'à la fin, et donne-moi tes conseils. Je viens te demander grâce pour tous mes crimes, prête l'oreille et sois attentif : *Confiteor tibi, pater,*

Digitized by Google

*mater,* que j'ai offensé la loutre, le matou et tous les animaux. Je veux m'en faire absoudre par la confession. Grimbert l'interrompit : Mon oncle, parlez-vous en wallon? s'il vous plaît, parlez-moi en flamand (Dietsche), afin que je puisse comprendre.

Renard continua : J'ai offensé tous les animaux existants, prie Dieu qu'il me pardonne. J'ai été cause que mon oncle Brun a eu toute la tête pelée ; sous le prétexte de faire attraper des souris à Tibert, je l'ai fait battre cruellement dans la maison d'un curé où il fut pris au lacet. J'ai causé bien de la douleur à Canteclair et à ses enfants, quel qu'en fût le nombre. J'en ai si souvent fait disparaître, que c'est à bon droit qu'il se plaint de Renard. Le roi non plus n'a pas échappé à ma malice ; je l'ai offensé d'une manière bien sensible, et j'ai déversé le mépris sur la reine, de telle sorte qu'il sera difficile qu'ils en obtiennent réparation. Je dois ajouter que j'ai trompé Grimbert plus souvent que je ne puis le dire. Quant à Isengrin, il est bien entendu que je ne lui ai donné le titre d'oncle que pour mieux le trahir. Je le fis moine à Elmar, où nous nous étions retirés du monde ; mais il ne put supporter ce genre de vie. Je fis en sorte qu'il se liât les deux pieds de devant à la corde de la cloche. Il aimait tant à sonner qu'il voulut apprendre à le bien faire. Il s'en tira à sa honte, car il sonna si violemment que tous ceux qui passaient dans la rue, ainsi que les habitants du couvent, crurent que c'était le diable, et coururent voir d'où venait ce tintamarre. En cette occasion, s'il ne se fût pas écrié

Digitized by Google

bien vite : Je veux me faire moine! on lui eût ôté la vie. Depuis je lui fis donner une tonsure dont il se souviendra long-temps, je puis l'assurer. Je lui fis brûler le poil de si près que la peau se crispa. Je lui jouai encore d'autres tours. Un jour sur la glace, je lui appris à pêcher, de telle façon qu'il ne put plus s'échapper. Cela lui valut encore un bon nombre de coups. Une autre fois je le conduisis chez le curé de Vianois. Dans tout le Vermandois, il n'y avait pas de prêtre plus riche. Chez lui était un garde-manger où se trouvait une quantité de morceaux de porc. Je l'avais souvent bien observé, et secrètement j'avais pratiqué un trou sous le garde-manger. J'engageai Isengrin à s'y glisser. Il y trouva plusieurs cuves de viande salée et beaucoup de jambons. Il mangea si avidement que, lorsqu'il voulut repasser par l'ouverture, il avait le corps si gros qu'il eut à regretter sa bonne chère. Étant entré affamé, il ne put sortir après s'être bien repu. Quant à moi, je courus au village, j'y fis grand bruit, et voici comment je m'y pris. Je fus où le curé se trouvait à table et dînait. On lui avait servi un chapon des plus beaux du pays. Il en mangeait souvent, l'aimant beaucoup. Je m'en emparai sur la table, ce que voyant le curé, il se mit à crier : Au voleur ! attrapez-le, et battez-le bien ! qui vit jamais chose aussi étonnante ? Ce renard vient où je suis assis, et me vole dans ma maison même ! Sanctus spiritus me soit en aide, et le punisse de son audace ! A ces mots, il saisit un couteau sur la table et me le lança avec force. Le couteau vola au-

Digitized by Google

dessus de ma tête et retomba au milieu du parquet. Le curé jura, tempêta et s'écria de nouveau : Frappez ! saisissez-le ! Moi, je m'enfuis. Il me suivit, et ayant ramassé le couteau, courut après moi jusqu'au lieu où était enfermé Isengrin. J'emportais le chapon ; mais comme il était trop grand et trop lourd, je fus obligé de le lâcher, bon gré, malgré. Ah ! ah ! monsieur le voleur, vous devez donc abandonner votre proie ! cria le curé.

Je continuai la route que je voulais prendre. Comme le curé ramassait le chapon, il aperçut Isengrin qu'un grand malheur menaça alors. Il commença par lui jeter son couteau à la tête et lui creva un œil. Six personnes, qui toutes portaient d'énormes bâtons, suivaient le curé. A la vue d'Isengrin, il y eut un tel bruit que les voisins sortirent de leurs maisons, et se communiquèrent l'un à l'autre la nouvelle qu'un loup était pris dans le garde-manger du curé et qu'il s'était attrapé lui-même en s'enflant trop le ventre. Alors tous s'empressèrent d'aller voir cette curiosité. Isengrin fut battu d'une manière qui passait toute plaisanterie, et eut le corps couvert de contusions. Les enfants du village arrivèrent à leur tour, et pour s'amuser, lui bandèrent l'œil blessé. Le malheureux dut subir son sort. Enfin, lorsqu'il fut à moitié roué, on le traîna à travers le trou. Il n'était pas encore à la fin de ses maux. On lui lia une pierre au cou, et on le laissa aller, en lâchant sur lui les chiens qui le poursuivirent en aboyant, tandis que l'on continuait à le battre sans miséricorde. Alors il tomba sur l'herbe

Digitized by Google

comme s'il eût été raide mort, à la grande joie des enfants qui l'environnaient. Ils le prirent, le placèrent sur un brancard et le traînèrent à grand'peine à travers les broussailles et les décombres, puis l'abandonnèrent. Le loup demeura toute la nuit étendu dans un fossé hors du village. J'ignore comment il échappa. Depuis je parvins à l'engager à me jurer amitié pendant une année, sous la condition que je lui procurerais autant de poulets qu'il en pourrait manger. En conséquence de ce traité, je le conduisis en un lieu où je lui fis entendre qu'il y avait à l'intérieur de la maison deux poules et un coq qui se tenaient habituellement sur une grosse poutre vis-à-vis d'une lucarne de grenier. Je fis grimper Isengrin avec moi au haut de la maison. Je l'assurai que s'il se glissait par cette lucarne, il trouverait bientôt à satisfaire son goût pour les poules grasses. Il suivit mon conseil, sourit, entra dans le grenier, en risquant de se casser les jambes, et commença à tâtonner de tous côtés. Cependant comme il ne trouvait rien, il me dit : Neveu, cela a mauvaise apparence, je ne trouve pas de poules. Mon oncle, répondis-je, vous êtes trop pressé ; avancez un peu plus avant ; on doit bien se donner quelque peine pour trouver du butin. J'ai enlevé celles qui se trouvaient les premières. Il se laissa leurrer par ces paroles, et s'avança trop loin à la recherche des poules. Je prévoyais bien que je lui jouerais un tour, et par ma malice il tomba du haut en bas sur le plancher. Cette chute fit un tel bruit que tous ceux qui dormaient dans la maison, s'éveillèrent

Digitized by Google

en sursaut, et crièrent que je ne sais quoi était tombé par la fenêtre dans la maison. Ils se levèrent et allumèrent de la lumière. Lorsqu'on eut aperçu Isengrin, il fut presque battu jusqu'à mort.

Plusieurs autres fois je le mis en danger, et même plus souvent que je ne puis le dire. Néanmoins tout le mal que j'ai pu lui faire, je ne le regrette pas encore autant que d'avoir trahi dame Hersinde, sa femme, si jolie, et qu'il aimait plus que la vie. Dieu puisse-t-il me le pardonner! Il vaudrait mieux pour moi que cette action fût encore à faire, que d'être un fait accompli. — Si vous voulez véritablement venir vous confesser à moi, interrompit de nouveau Grimbert, il faut que vous vous exprimiez en termes plus clairs. Je ne sais ce que vous voulez dire; vous employez des phrases si recherchées, mon oncle, que j'ignore quel péché vous avez commis avec cette femme. — Neveu Grimbert, répondit Renard, la différence serait-elle bien grande, si j'avais dit tout simplement : J'ai couché avec ma tante ? Tu es mon parent, et j'ai cru que cela te ferait de la peine de m'entendre dire des choses inconvenantes. Grimbert, j'ai achevé la déclaration de tout ce dont je me rappelle maintenant. Donne-moi l'absolution, je t'en prie, et inflige-moi telle pénitence que bon te semblera.

Grimbert était avisé et prudent. Il alla arracher une baguette dans une haie, en donna légèrement quarante coups à Renard, pour la punition de tous ses méfaits. Ensuite il lui donna consciencieusement

Digitized by Google

l'avis de s'amender, de veiller, de prier, de jeûner, et de montrer le droit chemin à tous ceux qu'il verrait s'en écarter. Il ajouta que dorénavant il devait bien se conduire, et abjurer le pillage. Renard promit tout ce que demandait Grimbert.

La confession terminée, ils se remirent tous deux en route pour aller à la cour du Roi.

A côté de la route qu'ils suivaient, se trouvait un couvent de sœurs noires; maint et maint oie, coq, poule, chapon, cherchaient ordinairement leur nourriture aux environs de ce lieu. Le malin Renard le savait; aussi dit-il à son compagnon : Pour aller à la cour par le chemin le moins long, nous devons prendre par ici. Par cette supercherie, il amena Grimbert près de la grange à l'extérieur de laquelle se promenaient tranquillement les poulets. Bientôt le compère les eut en vue. Il commença à tourner les yeux de tous côtés. Un coq jeune et gras s'était un peu écarté du reste de la troupe : Renard sauta soudainement sur lui avec tant de force que la poussière lui sortit des plumes. Mon oncle, s'écria Grimbert, vous m'enragez! Pervers que vous êtes! voulez-vous de nouveau, pour une poule, retomber dans ces énormes péchés dont vous vous êtes lavé tout-à-l'heure par la confession? En vérité, votre repentir doit en être bien grand!— Renard répondit : En conscience, je l'avais oublié, cher neveu, prie Dieu qu'il me pardonne, cela ne m'arrivera jamais plus!

Ils firent alors un détour en traversant un petit pont. Combien de fois Renard ne tourna-t-il pas la

Digitized by Google

tête vers l'endroit où étaient les poules! Il ne pouvait parvenir à se dompter. Après tout, il devait bien se conformer à ses mœurs; je crois que quand même on lui eût coupé la tête, elle aurait volé vers les poules, aussi loin que possible. Grimbert vit ces dispositions et dit : Vilain glouton, pourquoi tournez-vous ainsi toujours les yeux ? — Tu fais mal, répondit Renard, de méconnaître ainsi mes sentiments, et de troubler ma prière. Laisse-moi donc achever de lire deux pater noster pour les âmes des poules et des oies du couvent, que j'ai souvent enlevées par pure malice à ces saintes nonnes. Grimbert avait beau se fâcher, Renard tournait toujours la tête en arrière. Enfin ils arrivèrent sur la vraie route qu'ils avaient quittée quelques instants auparavant, et se dirigèrent vers la cour. Renard tremblait bien fort en approchant de sa destination, où il s'attendait à mal passer son temps.

Lorsque l'on apprit qu'il était arrivé avec Grimbert le blaireau, je crois qu'il n'y eut personne, quelque débile ou malade qu'il fût, qui ne se disposât à porter plainte contre lui. Il fit néanmoins bonne contenance, et dit à voix haute et d'un air plein de courage à son compagnon : Conduis-nous par la rue la plus large. Il s'avançait fièrement, comme s'il avait été le fils du Roi, et qu'il n'y eût rien à sa charge. Il alla se placer debout devant Noble le lion, et lui parla en ces termes, d'un air assuré : Que Dieu, qui a créé toutes choses, vous accorde, seigneur Roi, longue vie et prospérité ! Je vous salue, ô mon prince, et je ne suis pas indigne de cet honneur, car aucun

Digitized by Google

monarque n'a un serviteur aussi dévoué que je l'ai toujours été et que je le suis encore. Je l'ai prouvé en mainte occasion. Cependant ceux qui sont ici présents, me raviraient volontiers votre bienveillance, si vous vouliez les en croire. Mais ce ne sera pas vous qui en agirez ainsi. Dieu doit vous en récompenser ! Il ne convient pas aux têtes couronnées d'ajouter foi trop légèrement à ce que rapportent des fripons ou des méchants. Que le ciel entende mes plaintes ! de nos jours il n'y a que trop de pervers qui cherchent à faire tort à la réputation d'autrui. Ceux-là ne seront pas crus qui ont tout gagné par d'injustes moyens au milieu des cours. La méchanceté est innée en eux; Dieu les punira de déchirer ainsi les honnêtes gens, et leur donnera la récompense qu'ils méritent.

Le Roi l'interrompit : O Renard, Renard, incorrigible méchant ! combien ton extérieur et tes paroles sont agréables ! mais cela ne pourra t'aider non plus qu'un fétu de paille. Tes flatteries sont inutiles. Ce ne sera point ainsi que je deviendrai ton ami. Il est vrai que tu aurais pu me servir dans les bois, pour des affaires de quelque importance; mais quoi ! tu n'as pas même pu observer la paix que j'avais juré de maintenir.

Hélas ! quelles douloureuses pertes n'ai-je pas faites ! s'écria tout à coup Canteclair. Seigneur Canteclair, dit le Roi, gardez le silence, ne m'interrompez pas, et laissez-moi lui expliquer tous ses méfaits. Oui, monsieur le voleur, malin Renard, tu as prouvé combien tu m'aimais et me respectais par la manière

Digitized by Google

dont tu as traité mes messagers le pauvre Tibert et le seigneur Brun dont la tête saigne encore! je ne perdrai pas mon temps à t'accuser; je pense qu'encore aujourd'hui ton cou paiera pour tout le mal que tu as commis.

*Nomine Patrum, Christum, File!* est-ce ma faute si la tête de mon seigneur Brun saigne encore? s'il était bon à quelque chose, il se serait vengé avant de se jeter à l'eau, lorsqu'on l'a battu et insulté. Quant à Tibert le matou que j'ai reçu et hébergé, s'il est sorti pour aller voler le curé, sans que je le lui conseillai, et que celui-ci l'en a puni, au nom de Dieu, dois-je en être responsable? Dans ce cas, je pourrais bien accuser mon bonheur. Roi Lion, continua Renard, qui doute que vous ne puissiez ordonner de mon sort ce qu'il vous plaira, quelque puissant même que je puisse être? Vous pouvez m'abaisser ou m'élever, que vous vouliez me bouillir, me rôtir, me pendre ou m'arracher les yeux, je ne puis vous échapper. Tous les animaux sont sous votre puissance; vous êtes fort et je suis faible; j'ai peu de secours à attendre et vous pouvez tout. Par Dieu, quand même vous me tueriez sur la place, ce serait une faible vengeance!

Au milieu de ce discours, Belin le bélier sauta de sa place, et dame Hawi, sa femme, le suivit; allons tous maintenant, s'écrièrent-ils, exposer nos sujets de plaintes! Brun et ses parents se levèrent aussitôt, ainsi que Tibert l'impitoyable, Isengrin, sa femme, Forcondet le porc-épic, le corbeau Tiercelin, Pancer le castor, Brunel l'oie, le lapin, le rat d'eau, la buse,

Digitized by Google

l'unicorne, seigneur Rossel, Dieveline sa jolie femme, Canteclair et trois de ses enfants ; ces derniers faisaient beaucoup de bruit. Ensuite les autres animaux de plus petite espèce accoururent aussi tous ensemble devant la barre, pour accuser ouvertement Renard en présence du Roi.

Chacun se mit alors à débiter son plaidoyer. Jamais on n'entendit de discours aussi éloquents de la part des animaux, ni d'aussi bonnes raisons que celles développées tour à tour par Renard et ses adversaires. Il me serait très-difficile de les répéter, aussi abrégerai-je la matière. D'excellents motifs pour et contre se mettaient en avant des deux côtés. Les plaintes des animaux étaient appuyées de bonnes preuves, ainsi que cela devait être.

Après cela, le Roi réunit ses hauts barons pour juger l'affaire. Ils décidèrent que l'on construirait une potence solide et élevée, et qu'on y pendrait par le cou Renard le malicieux compère.

Maintenant la partie était perdue pour lui. Après cette condamnation, Grimbert le blaireau et les plus proches parents de Renard quittèrent la cour, car ils ne pouvaient supporter l'idée qu'on le pendît à leurs yeux comme un voleur.

Cependant un grand nombre en était charmé. Le Roi, qui était doué de beaucoup de prudence, en voyant que tant de jeunes gens, parents du condamné, prenaient congé de lui, réfléchit et se dit à lui-même : J'ai besoin ici d'un bon conseil. Quoique Renard soit bien méchant, il a plusieurs parents estimables.

Digitized by Google

Cependant Tibert, impatient, dit à ses collègues : Pourquoi donc êtes-vous si lents, Isengrin et vous seigneur Brun. Renard connaît maints tours et le soir approche. Le condamné est ici, mais il échappera s'il fait seulement trois pas sans que vous ayez l'œil sur lui ; sa malice est si grande et il en sait tant, qu'une fois parti, vous ne le rattraperez plus. Si l'on doit le pendre, qu'attendez-vous? Avant que l'on ait pu préparer une potence, il fera nuit. Isengrin, qui avait de bonnes intentions, répliqua : Il y a une potence ici près. Puis il soupira. Seigneur Isengrin, dit Tibert, vous avez l'âme affectée, cependant ce fut Renard qui, après avoir arrangé toute l'affaire, alla lui-même jusqu'au lieu où l'on pendit vos deux frères Rume et Widelanke; il est temps de l'en remercier. Si vous aviez de l'énergie, ce serait déjà fini, et l'on ne verrait pas là, debout, le condamné. Que venez-vous donc nous apprendre, répondit Isengrin, si nous avions un lacet, il y a long-temps que son cou saurait ce que pèse son corps.

Renard, qui pendant tout ce temps avait gardé le silence, prit alors la parole : Messieurs, abrégez ma peine : Tibert a une forte corde qu'il porta autour du çou, et qui lui causa bien du déboire dans la maison où il mordit si cruellement le curé. Seigneur Isengrin, marchez en avant, et que cela ne vous attriste pas, non plus que vous, Brun, qui allez tuer Renard votre neveu, cet impitoyable vaurien.

Le Roi les interrompit, et dit d'une voix émue : Faites-vous accompagner par Tibert ; il pourra mon-

Digitized by Google

ter à l'échelle et porter la corde, ainsi il n'y aura pas le moindre embarras. Allez en avant Tibert, et apprêtez tout, je serais fâché que vous oubliassiez quelque chose. Isengrin s'adressant à Brun : Par la tonsure ecclésiastique que j'ai sur la tête! il n'y a pas de meilleur avis que celui que Renard a donné lui-même tout-à-l'heure. Nous lui donnerons ce qu'il désire (1). En avant donc et satisfaisons-le! Brun ajouta : Tibert, món neveu, prends la corde, tu nous accompagneras. Renard me paiera aujourd'hui mes joues arrachées et mon œil crevé. Allons et suspendons-le si haut que tous ses amis puissent l'apercevoir! — Allons, répéta Tibert, il l'a bien mérité. A ces mots, il s'empara de la corde, et ne fit de sa vie une besogne avec autant de plaisir. Maintenant ces trois messieurs étaient prêts, c'est-à-dire le loup, le matou et l'ours qui avait appris à ses dépens ce qu'il en coûte de voler du miel. Isengrin, avant de quitter la cour, ne manqua pas de recommander à tous ceux qui s'y trouvaient, de bien surveiller Renard. Il dit à dame Hersinde, sa femme, de se tenir près du condamné, sous peine de la vie, et de ne pas le quitter un instant pour quelque motif que ce puisse être.

Renard, en entendant ces recommandations, dit d'un ton bref et de manière que tous les spectateurs

(1) Le texte porte : *Hem langet voor cloosterbier.* Expression proverbiale, dont nous ne pouvons donner une explication satisfaisante. M. Willems en avait trouvé une qu'il a mise dans sa traduction ou imitation en vers flamands de la première partie du Roman du Renard, mais comme il ne l'a pas reproduite, il y aura probablement renoncé.

Digitized by Google

l'entendissent : Seigneur Isengrin, ne soyez pas si dur ; quoique ma mort vous fasse plaisir, et que vous m'ayez amené en cette situation périlleuse, je suis sûr que si ma tante veut se rappeler quelques anciennes circonstances, elle ne voudra me faire aucun mal. Isengrin, mon doux oncle, vous avez bien peu de considération pour votre neveu ; vous aussi, seigneur Brun, ainsi que vous, seigneur Tibert. Tous trois vous êtes la cause que l'on va m'ôter la vie. J'espère que par cette expiation, quiconque a quelque chose à m'imputer, me pardonnera. Quant à vous, Dieu le sait, vous devez être tous trois honnis (1). Dépêchez-vous d'exécuter le jugement. Mon cœur est tranquille. Je dois mourir une fois. Mon père, lorsqu'il perdit la vie, fut aussi absous de tous ses péchés. Allez, préparez la potence, ou bien si vous m'épargnez encore quelques instants, vous courrez risque de devoir vous échapper vous-mêmes de toute la vitesse de vos jambes. Isengrin répondit : Amen. Amen ! répéta Brun, et que celui qui voudrait retarder l'exécution s'éloigne! Dépêchons, s'écria Tibert, et à ce mot ils se mirent à courir en avant tout joyeux. Cependant le dernier avait le pied pesant, à cause de la corde dont il était chargé, mais la bonne volonté ne lui manquait pas. Renard regardait en silence courir ses ennemis qui désiraient si ardemment lui voir le

(1) L'imprécation : Geonneert werdi! soyez honni! est punie d'une amende de cinq escalins dans la keure du duc Jean, de l'année 1292. Voyez le Codex diplomaticus, à la suite de l'édition de van Heelu, de Willems, p. 542.

Digitized by Google

lacet autour du cou. Cela n'aura pourtant pas lieu, dit-il en lui-même. Ah! quels écervelés! heureux celui qui sautera et courra le dernier. Si je vis, ils finiront par me payer leurs excès et leur méchanceté, à moins que mon adresse ne m'abandonne. Je veux leur prouver que je puis encore trouver un bon tour. Pendant l'anxiété que j'endurai cette nuit, j'ai découvert le moyen à employer, après de profondes réflexions. Si ma ruse réussit, comme je l'espère, quoique le Roi soit fin et prudent, je parviendrai à le frapper d'étonnement.

Alors Noble fit sonner de la trompette pour donner le signal d'emmener Renard, qui aussitôt prit la parole: Laissez-les, Sire, préparer d'abord la potence à laquelle je dois être suspendu; pendant ce temps je ferai ma confession au peuple rassemblé, afin d'obtenir l'absolution de mes péchés.

Il vaut mieux que tous entendent le récit de mes vols et de mes trahisons; ainsi l'on ne pourra par la suite accuser personne de ce que j'ai moi-même commis.

Parlez, je vous le permets, dit le Roi. Renard, debout, regarda tout autour de lui d'un air triste, puis dit à haute voix : Que le Seigneur m'assiste! il n'y a personne ici, ami ou ennemi, envers lequel je ne sois coupable d'une ou d'autre manière. Cependant, écoutez tous, seigneurs, que je vous apprenne comment moi, malheureux Renard, je devins méchant. Je fus toujours un enfant courtois. Lorsqu'on m'eut sevré, j'allai jouer avec les agneaux

Digitized by Google

pour entendre leurs bêlements. A la fin j'en mordis un. Je commençai par lécher le sang. Il était si fort de mon goût et me parut si bon, que je mangeai aussi la chair. J'appris par là à être friand au point que je courais dans les bois dès que j'entendais la voix d'une chèvre. Je mordis deux petits boucs. Je fis encore plus le troisième jour, et devins de plus en plus hardi et méchant, déchirant poules, oiseaux, oies, partout où je les trouvais. Enfin ma dent devint si sanguinaire, si impitoyable, et si terrible que je dévorais tout ce qui me tombait sous la patte; tout ce qui me paraissait bon, était de mon goût. Plus tard, j'allai un jour avec Isengrin, durant une froide brume d'hiver, du côté de Basele (1), sous un arbre. Il croyait être mon oncle et commença à me développer les degrés de notre parenté. Là nous devînmes compagnons, et je puis à bon droit m'en repentir. Nous nous jurâmes une amitié à l'épreuve, et commençâmes à marauder ensemble. Il volait les grandes pièces et moi les petites. Ce que nous gagnions à la chasse était en commun. Quand nous faisions le partage, j'étais bien content si je parvenais à obtenir la moitié de ma part.

Lorsque Isengrin avait pris un veau, un mouton ou un bélier, il grognait, se mettait en colère, et me faisait une si vilaine et méchante mine, qu'il finissait par me faire quitter la place.

Néanmoins je m'en embarrassais peu; j'ai laissé passer tant de choses! Lorsqu'une plus grande proie

(1) A deux lieues de Dendermonde.

13

Digitized by Google

avait été prise par mon oncle et moi, telle qu'un bœuf, ou un cochon, il allait s'asseoir tranquillement à côté, avec sa femme, dame Hersinde et sept enfants. Je pouvais à peine obtenir une des plus petites côtes que ses enfants avaient déjà rongées. Voilà les maigres profits que je faisais. Cependant je n'étais pas dans le besoin. Mon amour pour mon oncle était très-grand, quoiqu'il m'en sache bien peu de gré aujourd'hui.

J'étais habitué à bien manger; car, ô Roi, il faut que vous le sachiez, j'ai tant d'or et d'argent à ma disposition, qu'à peine un chariot l'emporterait en sept fois.—A ces mots, le Roi l'interrompit vivement: Renard, d'où vous vient ce trésor? celui-ci répondit: je vous le répète, si vous désirez le savoir aussi bien que moi, laissez-moi achever; rien ne restera caché de mes actions. Ce trésor était volé, et s'il n'avait été volé, en vérité l'on aurait attenté à vos jours, de manière à désoler tous ceux qui vous connaissent. Hélas, cher Renard! dit la Reine tout émue, que dites-vous, que nous apprenez-vous là? je vous supplie, par votre propre danger, de nous dire, Renard, et de nous déclarer, au nom de celui qui sauvera votre âme, toute la vérité sur cette affaire. Dites vite si vous avez connaissance de quelque tentative de meurtre, ou de quelque complot contre la vie de mon seigneur? Faites-le nous connaître avec franchise!

Écoutez maintenant comment Renard s'y prit pour tromper chacun, et s'attirer par son adresse l'amitié

Digitized by Google

du Roi et son pardon, comment il mit Brun et Isengrin dans une dangereuse passe, sans qu'ils en pussent mais, et finalement les fit haïr et détester par le Roi.

Ces seigneurs, maintenant si fiers, qui voulaient faire boire une coupe d'amertume à leur ennemi Renard, verront leur dessein tourner à leur propre honte, par la malice de celui-ci.

Les traits empreints d'une profonde tristesse, il continua : Noble Reine, lors même que vous ne m'auriez pas conjuré de parler, je suis un malheureux qui veut mourir et ne rien avoir sur la conscience. S'il en arrivait autrement, que j'en reçoive la punition dans l'enfer si abondant en tortures ! Si le Roi voulait ordonner qu'on fît un peu de silence, je dirais comment ses propres sujets se proposèrent de lui donner traîtreusement la mort. A la vérité ceux qui ont donné les plus mauvais conseils sont de mes plus chers parents, et j'aurais bien de la peine à les accuser, sans la crainte de l'enfer où l'on nous apprend que souffrent ceux qui meurent sans découvrir le meurtre dont ils ont connaissance.

Le Roi se sentit un poids sur le cœur et dit : Renard, ta déclaration est-elle véritable ? — Vous me demandez si je dis vrai ! répliqua celui-ci ; vous voyez bien dans quelle position je me trouve? Ne croyez pas, ô Roi, quoique je sois un malheureux, que je puisse souffrir un pareil complot. Pensez-vous que je voudrais me charger l'âme de ce fardeau, pour le long voyage que je vais entreprendre ? En vérité, vous seriez dans l'erreur.

Digitized by Google

Par le conseil de la Reine qui voyait avec terreur le danger supposé du Roi, il fut ordonné que personne ne se permît de souffler le plus petit mot, jusqu'à ce que Renard eût dit tout ce qu'il avait à dire. Tous alors se turent. Notre compère était retors en malice, il vit que sa position était belle, et continua en ces termes : A présent que le silence règne, et puisque cela plaît au Roi, je vais vous faire connaître, en n'épargnant personne, une horrible trahison. Que celui qui se sent coupable, tremble !

Vous allez voir, lecteur, comment Renard trahira ses parents, pour arriver à ses fins, et dénoncera même un de ceux qui lui étaient les plus chers, Grimbert le Blaireau, son ami depuis long-temps. Il en agissait ainsi parce qu'il voulait qu'on ajoutât foi à ses paroles, lorsqu'il serait question des ennemis dont il voulait tirer vengeance. Écoutez de quelle manière il commença : Jadis mon père trouva dans un lieu bien caché le trésor du roi Ermenrik (1). Après cette découverte, il devint bientôt si soucieux et si fier, qu'il méprisait tous les animaux ses compagnons d'autrefois. Il envoya en message devers l'ours, Tibert le matou, dans les Ardennes, ce pays sauvage. Il l'a-

(1) Roi des Gots, selon Saxo Grammaticus, lequel, ayant ramassé d'immenses trésors, fit bâtir un château pour les y garder. Dans les miracles de St-Bavon, écrits au dixième siècle (Acta Bened., sect. 11, p. 407), on trouve que ce monarque avait un château à Gand : « Ferunt autem Agrippam quondam Romanorum ducem in eo loco castrum condidisse, Gandavumque appellasse. At alii Hermenricum regem in eo arcem imperii sibi tradunt instituisse. » Voyez Chroniq. de St-Bavon, à Gand, par Jean Thielrode, p. 93-95.

Digitized by Google

vait chargé de le saluer de sa part, en l'invitant à se rendre en Flandre, s'il voulait être nommé roi. Brun fut très-joyeux de cette nouvelle, ayant souvent souhaité voir se réaliser ce projet. Il se dirigea donc vers la Flandre, vint au beau pays de Waes, où il trouva mon père qui avait aussi mandé le sage Grimbert et Isengrin à la robe rousse. Tibert le matou était le cinquième.

Tous se réunirent en un hameau appelé Hyfte (1), et pendant une nuit obscure, ils tinrent conseil entre ce lieu et Gand.

Le pouvoir et l'influence de l'enfer les conduisaient. Là, au milieu d'une grande plaine déserte, ils jurèrent chacun la mort du Roi. Voici maintenant le comble de la méchanceté. Mon père promit qu'en prodiguant l'or et l'argent, il saurait se défaire des parents du Roi, qui tâcheraient de vouloir s'opposer aux mesures qu'ils avaient prises. Je dois vous expliquer comment je parvins à le savoir. Un jour, le matin de très-bonne heure, il arriva que mon neveu le Blaireau s'enivra en buvant trop de vin, et dévoila tout, sous le secret, à ma femme Ermeline, durant une course qu'ils faisaient ensemble sur la bruyère. Ma femme promit que le secret serait fidèlement gardé; mais dès qu'elle fut arrivée dans le bois où je me trouvais, elle me raconta l'affaire de point en point, et à voix basse. Son récit était si vrai, que mes cheveux se dressèrent de terreur : mon cœur devint aussi froid que la glace.

(1) Aujourd'hui ce n'est plus qu'un petit bourg près de Desteldonk et Loochristy.

Digitized by Google

O vous qui m'écoutez ! faites attention à ce que je vais dire. Les grenouilles jadis vivaient libres. Elles se plaignirent de n'avoir pas de Roi, et adressèrent à Dieu tant de plaintes et de cris, qu'il leur en donna un qu'elles menaient à leur gré. Jeunes et vieilles crièrent plus fort, et firent encore plus de bruit. Dieu exauça de nouveau les grenouilles, et leur envoya pour chef une Grue qui les dévorait et les dispersait partout où elle pouvait les trouver, aussi bien dans l'eau que sur terre.

Jamais la Grue ne faisait grâce. Les grenouilles se repentirent alors, mais trop tard. Ce peuple, libre jadis, devra dorénavant vivre sous le pouvoir de la Grue, et redouter constamment son souverain.

Quant à vous, Messieurs, pauvres et riches, j'avais peur qu'il ne vous arrivât la même chose, et je pris à cœur les intérêts de tous. Voilà ce que j'ai fait pour vous, et j'en reçois une bien triste récompense.

Je connaissais Brun comme un être faux, méchant et plein de toute espèce de malice. Je pensai : s'il devient notre seigneur, il est bien clair que nous sommes tous perdus. Je sais combien le Roi est noble de cœur, doux et compatissant pour tous les animaux, et je réfléchis que sous tous les rapports c'était un mauvais échange qui ne pouvait que nous porter préjudice. C'est pourquoi je mis mon esprit à la torture, et mon cœur se remplit de soucis pour trouver le moyen de contreminer cette trahison et d'empêcher l'exécution des coupables projets de mon père, qui voulait faire un roi d'un rustre et d'un traître. Je

Digitized by Google

priai Dieu de conserver la vie du souverain, mon seigneur. Je savais bien que si mon père conservait la possession de son trésor, les conjurés prendraient si bien leurs mesures et arrangeraient tout de manière que Noble finirait par être assassiné. Souvent j'étais plongé à ce sujet dans de profondes réflexions, pour chercher à découvrir où il était caché. J'épiais soigneusement toutes les démarches de mon père. Je dressai des embûches dans plus d'un bois, dans maintes haies, dans les plaines comme dans les terrains boisés, partout enfin où mon père, vieux finaud, avait coutume de faire ses courses. Pendant le jour et pendant la nuit j'étais à l'affût.

Un jour que je m'étais glissé sous de la fougère, et étendu tout de mon long par terre, plein du désir d'apprendre quelque chose au sujet du trésor que je convoitais, il arriva que j'aperçus mon père s'élançant hors d'un trou. Mon espoir s'accrut en le voyant ensuite agir comme je vais vous l'expliquer. Il regarda d'abord de tous côtés, pour voir si personne ne se trouvait dans les environs. Puis il s'en alla, bouchant l'ouverture avec du sable, et la mettant au même niveau que le reste du terrain. Il n'avait pas la moindre idée que je voyais tout. Avant de quitter la place il eut soin d'effacer avec sa queue, les traces que laissaient ses pieds sur le sable.

J'appris là du vieux rusé un petit tour de maître que j'ignorais auparavant.

Après cette opération, il se dirigea vers le village, où il y avait force bons coqs et de grasses poules.

Digitized by Google

Aussitôt que j'osai me remuer, je m'élançai vers le trou, ne voulant pas rester plus long-temps dans le doute, et je me mis à l'œuvre. Je creusai avec mes pieds et me glissai dans l'ouverture dès qu'elle fut de dimension à me laisser passer. J'y trouvai un riche butin; de l'or et de l'argent en telle quantité que personne ici, si vieux qu'il soit, n'en a jamais tant vu. Alors je ne me reposai ni jour ni nuit pour en extraire et en emporter une partie, sans charrette ni chariot; je travaillais de toutes mes forces, et sans cesse.

Dame Ermeline, ma femme, m'aida dans ce labeur. Nous nous donnâmes bien de la peine avant que nous fûmes parvenus à transporter cet immense trésor dans une autre cachette. Nous l'enterrâmes sous une haie dans un lieu bien à l'écart. Alors je pus me croire maître du trésor.

Voici maintenant ce que firent ceux qui trahissaient le Roi. Le seigneur Brun envoya secrètement des messagers de tous côtés pour engager ceux qui désireraient avoir une solde, à se réunir à lui. Il promit de distribuer d'une main libérale l'or et l'argent.

Mon père parcourut tout le pays, portant des missives de Brun. Combien peu il soupçonnait que son trésor était découvert et emporté pendant ce temps! Sans cela, il eût pu acheter la ville de Londres tout entière. Voilà ce qu'il gagna à ces courses. Il visita chaque coin entre l'Elbe et la Somme, et recruta un bon nombre de braves soldats alléchés par l'or qu'il annonçait devoir lui arriver de jour en jour. Au com-

Digitized by Google

mencement de l'été, il revint retrouver Brun et ses alliés. Il raconta les grandes peines, et les nombreux soucis qu'il avait eus dans le pays saxon, où beaucoup de chasseurs battaient à chaque instant les campagnes avec leurs chiens qui lui firent courir de grands dangers. Après avoir tout raconté, il montra ses listes d'enrôlement qui furent très-agréables à Brun, car il y vit plus de 1200 noms d'animaux tous parents d'Isengrin aux ongles aigus et à la large gueule, sans compter les chats et les ours qui étaient du parti de Brun, ainsi que les renards et les blaireaux de la Thuringe et de la Saxe. Ceux-ci avaient tous juré que si on leur avançait vingt-quatre jours de solde, ils seraient en masse aux ordres du futur roi. Je fus à même, Dieu merci! d'apprendre tous ces détails. Mon père ayant terminé son message, courut retrouver son trésor; mais en arrivant au lieu où il l'avait laissé, il ne le trouva plus, et le trou même était détruit. A quoi bon m'étendre davantage sur cet objet? Mon père fut d'abord saisi d'une grande colère, à laquelle succéda bientôt une si profonde tristesse, qu'il se pendit de désespoir.

Ainsi le complot demeura sans exécution. Remarquez maintenant mon malheur! Le seigneur Isengrin et le traître Brun sont aujourd'hui dans le conseil privé du Roi, et le pauvre Renard va bientôt perdre la vie!

Le Roi et la Reine, qui voulaient faire profit de cette confession, conduisirent Renard à part, et le prièrent de persévérer dans ses bonnes intentions, en

Digitized by Google

leur désignant où se trouvait actuellement le trésor. A cette proposition, celui-ci répondit : Voulez-vous que je vous découvre mes richesses, à vous qui me faites pendre? je serais bien insensé! — Non, Renard, dit la Reine, mon seigneur vous laissera la vie, vous pardonnera gracieusement, mettra sa colère en oubli, et par la suite, vous entrerez encore plus avant dans ses bonnes grâces. Je ferai ce que vous me conseillez, ô Reine, répliqua Renard, si le Roi promet à cette heure, en votre présence, de m'accorder son pardon, et de consentir à oublier toutes mes fautes, alors je lui indiquerai où se trouve le trésor. Je me fourvoierais, dit le Roi, si je me fiais trop au Renard; le vol, la rapine et le mensonge sont innés en lui.— Quoiqu'il se soit montré félon bien des fois, seigneur, répliqua la Reine, il me semble que vous pouvez le croire aujourd'hui. Vous venez d'entendre comment il n'a pas hésité à accuser le Blaireau, son ancien ami et même son père, de haute trahison, tandis qu'il eût été facile de s'en prendre à d'autres animaux, s'il eût voulu être traître ou méchant.

Gentille dame, répondit le Roi, quand même j'agirais contre mes intérêts, si vous le jugez à propos, j'abandonnerai l'affaire à votre clémence, et je m'en rapporterai encore pour cette fois à la véracité de Renard; mais je lui garantis que, s'il joue quelqu'autre mauvais tour, tous ceux qui lui appartiennent, jusqu'au dixième degré, me le paieront.

Renard éprouva une grande joie en voyant que le Roi était gagné, et répliqua : Seigneur, je serais bien

Digitized by Google

insensé si je ne me conduisais pas de manière à mériter votre générosité. Noble lui donna alors un fétu de paille en signe de pardon de tout ce qui s'était passé (1).

On peut aisément s'imaginer la joie de celui qui échappait ainsi à la mort. Elle fut extrême lorsqu'il se vit libre. O Roi ! s'écria-t-il, Dieu vous récompensera de la faveur que vous et la Reine me faites. Je vous jure sur ma foi, que vous êtes bien généreux. Il n'est personne sous le soleil auquel je désire autant qu'appartiennent mon trésor et mes services qu'à vous et à votre épouse. A ces mots il ramassa un brin de paille, et le donnant au Roi : Prenez ceci, dit-il, mon seigneur, je vous le donne par dessus le trésor que posséda jadis Ermenrik. Le Roi accepta le tuyau de paille et remercia Renard d'un air qui signifiait : Ceci m'assure la possession du trésor !

Quant à Renard, il avait une telle allégresse au cœur, qu'on put remarquer sur ses traits combien il était sûr de la réussite. Seigneur, reprit-il, prêtez-moi toute votre attention pour ce qui me reste à dire.

Dans la partie orientale de la Flandre se trouve un bois qui s'appelle Hulsterloo. Vous pourriez à bon droit vous réjouir s'il était possible de vous en rendre maître (2). Non loin de là, une source nommée Krie-

(1) Donner un tuyau de paille était jadis en Flandre un symbole de pardon et de bienveillance. Le Roi suit ici l'usage établi pour faire grâce. Nous verrons un peu plus loin que Renard en agit de même dans une autre occasion. Voyez à ce sujet, Rapsaet, Analyse, tome 1, p. 357, et Grimm, Rechtsalterthümer, p. 121 et suiv.

(2) Ce lieu se trouve sur la liste des pèlerinages, dans le *Witte*

Digitized by Google

keput, coule vers le sud. Je ne veux rien omettre de la vérité. C'est un des lieux les plus déserts qu'il y ait dans le royaume. Quelquefois il se passe une demi année sans qu'homme ni femme, ni aucun être vivant approche de cette source, excepté le hibou et la chouette, qui y font leur nid dans les broussailles, de même que quelques autres oiseaux qui aiment les lieux sombres et écartés, et y cherchent un refuge. Là est caché mon trésor. Comprenez bien ceci, la chose est importante. Cet endroit s'appelle Kriekeput. Vous vous y rendrez avec ma femme. Je ne connais personne de plus propre pour être votre guide. Au nom de Dieu, ô Roi! comprenez-moi bien; allez-y vous-même, et lorsque vous arriverez auprès de la source, vous remarquerez de jeunes bouleaux tout auprès. Dirigez-vous de ce côté. A leurs pieds se trouve enterré mon trésor. Vous creuserez et enleverez une partie de la mousse d'un côté. Vous trouverez alors beaucoup d'ornements en or d'une grande beauté, la couronne que portait le roi Ermenrik, et plusieurs autres objets en pierreries et en or que l'on n'achèterait pas pour mille marcs. Lorsque vous serez en possession de ces richesses, combien de fois ne direz-vous pas en vous-même, ô mon souverain! Ah! Renard,

*boek* des archives de Gand. Un grand bois entre Beernem et Wildenborg, contre le canal de Bruges, se nomme Hulsterloo; un autre Hulsterloo était situé autrefois près de Kieldrecht, et l'on y allait en pèlerinage au treizième siècle et au commencement du quatorzième. Voyez la carte de Sanderus, t. 3, p. 256, et Warnkœnig, t. 1. Le mot Kriekeput est le nom d'une source; on trouve encore sur la même carte de Sanderus, un *kreke* ou petit canal près du même lieu.

Digitized by Google

fidèle Renard, qui avez enterré ici ce trésor sous la mousse, que Dieu vous récompense, et exauce vos vœux ! Noble répondit aussitôt : Renard, si j'entreprends ce voyage, vous devez m'accompagner et m'aider à déterrer le trésor. Je ne pense pas que je puisse jamais trouver l'endroit que vous indiquez. J'ai entendu nommer Aix-la-Chapelle (1) et Paris, est-ce près de là ? Si je comprends bien, vous cherchez adroitement à me tromper et à m'induire en erreur. J'ai quelque soupçon que *Kriekeput* pourrait bien être un nom supposé. Cette réponse ne plut pas à Renard, qui répliqua d'un air piqué : Sans doute ; vous êtes aussi près de la vérité que Cologne du mois de Mai (2). Croyez-vous que je veuille vous indiquer la Lys en vous parlant du Jourdain ? Je vous donnerai, je pense, des preuves suffisantes et bien authentiques que ce que j'avance est publiquement connu.

(1) Dans l'édition allemande en prose, p. 145, le Roi répond : J'ai parcouru bien des contrées, mais la Flandre m'est tout-à-fait inconnue. La traduction latine porte :

Tot urbium præstantium
Audivimus cognomine,
Antverpiam, Coloniam,
Bononiam, Lutetiam,
Romamque mundi principem.

L'ancienne édition hollandaise en prose parle de Ziericzée.

(2) Locution ironique semblable à celle qui se trouve dans le *Reinardus*, p. 115 et 283.

et : *Inter Pascha remisque feror*
*Inter Cluniacum et sancti festa Johanni obit.*

J'ai entendu dire à un habitant de Valenciennes : Cela s'est passé entre Maubeuge et la Pentecôte. Dans l'ancienne édition flamande, il y a : *van Roomen tot Meye.*

Digitized by Google

Il s'écria alors d'une voix forte : Couart ! viens ici, parais devant le Roi !

Les animaux présents voyaient tout ceci avec étonnement, et ne savaient trop qu'en penser. Couart s'avança avec crainte ; il ignorait ce que le Roi voulait de lui : As-tu froid, lui dit Renard, pour trembler ainsi. Ne crains rien, réjouis-toi au contraire, et dis la vérité à mon seigneur le Roi ; il l'ordonne par la foi que tu dois à ma femme, et par celle que je dois à mon souverain. Dis-lui donc, si tu sais où se trouve le lieu nommé Kriekeput ? Couart répondit : Si je le sais! sans doute, comment en serait-il autrement? N'est-ce pas près de Hulsterloo (1) près d'un marais (moer), dans un lieu désert ? J'y ai eu bien des choses à endurer, la faim, le froid et la misère pendant un si grand nombre de jours que je ne puis l'oublier. Comment ne penserai-je plus à Reinout de Ries qui, en ce lieu, battit de la fausse monnaie, avec laquelle il trompa tout le monde (2). C'était avant l'époque à laquelle je fis amitié avec Rine qui me prit plus d'un morceau... Hélas! interrompit Renard (3), aima-

(1) Dans un diplôme de Thierri d'Alsace de 1136 (Miræus diplom. 1, p. 177), on donne à l'abbaye de Tronchienne, près de Gand : Locum quemdam sacra religioni congruum in fundo Wasiæ situm, inter silvam quæ dicitur *Conegesfurst* et villam Bardamera nunc Salechem vulgò nominatum. Et plus loin : Illum locum qui dicitur *Hulsterloe*, cum silvis et *moer* et pratis et pascuis et cæteris appendiciis inter prædicta loca sitis. Voyez encore Miræus, 1, p. 104.

(2) Dans *Reineke*, ce personnage est appelé *Symonet;* dans la traduction latine, *Sylvius utroque gressu claudicans;* et dans la vieille édition en prose, père *Symonet de Vries*.

(3) Il y a une grande adresse dans cette interruption de Renard

Digitized by Google

ble Rine, cher compagnon, joli petit chien! si vous étiez maintenant ici, ce que Dieu veuille, vous parleriez aussi en ma faveur. Par votre témoignage, Rine, vous prouveriez que jamais je ne fus si méchant de faire quoique ce soit qui pût irriter le Roi avec justice contre moi. Quant à toi, Couart, retourne vite auprès de tes compagnons; le Roi n'a plus rien à te demander. Le Lièvre sortit du conseil du Roi, et Renard reprit : Eh bien! est-ce vrai ce que je vous disais? — Oui, Renard, pardonne-moi, j'ai mal fait de me défier de toi. Mon cher ami, arrange l'affaire de sorte que tu puisses venir avec nous vers la source où sont les bouleaux au-dessous desquels est enterré le trésor. Vous parlez très-bien, dit Renard, ne croyez-vous pas que je serais bien charmé s'il m'était permis de vous accompagner; nous avons tous deux la même intention; par là, seigneur, vous seriez tout d'un coup sans soupçons; mais c'est impossible, ainsi que je vous l'ai dit, et que je vais le démontrer, quoiqu'à ma honte, puisque vous m'y forcez. Lorsque Isengrin, conduit par le diable, voulut jadis entrer dans les ordres et qu'on le tonsura comme un moine, il ne put se contenter de la portion qui eût suffi à six moines. Il se plaignait de souffrir de la faim, et faisait de telles lamentations que j'en eus pitié. Poussé par la compassion, je lui conseillai de s'enfuir. On le sut, et je fus mis pour cela au ban par le pape. Demain, au lever

que le lièvre allait sans doute compromettre par ses révélations. Le finaud y trouve le moyen d'intéresser encore le Roi en sa faveur, par cette invocation, puis il renvoie de suite son indiscret et trop franc ami.

Digitized by Google

du soleil, je veux aller à Rome pour obtenir des indulgences. De Rome, je traverserai les mers, et je ne reviendrai dans le pays qu'après avoir tant fait que je pourrai vous accompagner sans crainte, et vous être utile. Ce serait une chose peu honorable, sire, si vous faisiez route avec un banni comme moi, que Dieu me le pardonne! — Renard, dit le Roi, y a-t-il longtemps que vous avez été banni? — Il y a trois ans: ce fut le doyen Herman qui prononça le bannissement en plein synode (1). Puisque vous êtes banni, Renard, vous avez raison, on me le reprocherait si je vous souffrais près de moi. Je me ferai accompagner par Couart, ou par quelqu'autre, jusqu'au trésor, et je vous conseille d'aller au plus vite vous faire relever du ban. — Ainsi ferai-je, répondit Renard, demain je me dirige sur Rome, si ma volonté s'accomplit. — Il me semble, ajouta le Roi en terminant, que vous êtes bien changé, et enfin revenu dans la bonne voie. Dieu veuille que vous accomplissiez votre vœu, pour votre avantage, pour le mien et pour celui de tous. Lorsque cette conversation fut terminée, le roi Noble alla s'asseoir sur une couche élevée de pierres, sur laquelle il avait coutume de se placer seul

(1) Grimm pense qu'on parle ici d'Herman, abbé de St-Martin de Tournay, écrivain célèbre du commencement du douzième siècle, dont la chronique se trouve dans le Spicilegium d'Acheri. Voyez encore sur cet auteur, Dupin, Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, t. 9, p. 194; Histoire littéraire de la France, t. 12, p. 279; Sanderus Bibliotheca Belgica manuscripta, t. 1, p. 128, et Foppens, Bibliotheca Belgica, p. 472.

Digitized by Google

quand il tenait cour plénière pour rendre justice (1).

Les animaux, assis sur l'herbe, formaient un cercle autour de lui, suivant le rang de la naissance. Renard se tenait auprès de la Reine, qu'il pouvait aimer à bon droit. — Priez pour moi, noble dame, lui dit-il, afin que je puisse vous revoir vivant. — Elle répondit : Celui dont tout dépend vous pardonne vos fautes.

Lorsque tous les animaux, pauvres et riches, furent placés, le Roi leur adressa avec bonté le discours suivant : Puisque Renard est venu à ma cour, je veux tenter de le rendre meilleur, et je remercierai Dieu si je réussis. La Reine, mon épouse, a si vivement intercédé en sa faveur, qu'oubliant le passé, je lui ai rendu ma confiance. Je lui pardonne ses méfaits et lui accorde la vie. Je lui octroie paix et grâce, une fois, deux fois, trois fois (2). Je vous ordonne à tous, sur la vie, de le respecter, lui, sa femme et ses enfants, partout où vous les rencontrerez, soit de jour, soit de nuit. Je n'écouterai plus les plaintes contre lui. Quoique sa vie antérieure ait été pleine de méchanceté, il l'amendera, et je vais vous dire par quel

(1) Grimm, Rechtsalterthumer, p. 802, prouve qu'on rendait anciennement justice auprès de grosses pierres. On trouve aussi dans nos anciennes keures plusieurs dispositions *de summonitione ad lapidem.* De là on donna peut-être le nom de *steen* aux prisons des seigneurs. « Quicumque de vulneribus in causam tractus fuerit, scabinis hoc cognoscentibus, debet intrare lapidem super veritatem. » Voyez la keure du Franc de Bruges, donnée vers 1190, dans l'ouvrage de M. Warnkœnig.

(2) Le roi suit ici l'ancienne formule : So gebiede ic ban ende vrede een werf, anderwerf, derdewerf, etc. Voyez l'ouvrage de M. Cannaert, p. 360.



Digitized by Google

moyen. Demain, de bonne heure, il prendra un sac et un bâton, et partira pour Rome (1). Puis il traversera la mer et ne reviendra plus avant qu'il n'ait obtenu la rémission de toutes ses actions coupables.

Tercelin le corbeau, ayant entendu ces paroles, partit à tire d'aile, pour aller trouver ses trois compagnons : Malheureux ! leur dit-il, que faites-vous ici ? Renard est maître bouteiller à la cour, et y a tout pouvoir. Le Roi lui a pardonné et vous êtes trahis tous trois. Isengrin répondit sèchement : Je pense que vous mentez, seigneur corbeau ! et il s'éloigna. Brun le suivit. Ils prirent leurs jambes à leur cou, pour arriver auprès du Roi. Tibert, stupéfait, demeura assis au pied de la potence. Il craignait tant pour sa peau, qu'il aurait volontiers tenu Renard pour quitte de l'œil qu'il avait perdu dans la maison du curé, s'il eût pu espérer obtenir son pardon. Il ne savait quel parti prendre et demeura sur la croix de la potence, se lamentant douloureusement, car il connaissait trop bien Renard.

Isengrin se faisant jour à travers la foule, se présenta hardiment et s'adressa avec une telle énergie à son ennemi que le Roi se fâcha et fit saisir Isengrin ainsi que Brun. Aussitôt ils furent arrêtés et garottés.

(1) *Palster en de scerpe*, dit le texte. Le premier mot signifie un bâton armé, *dolo* en latin. Ces bâtons furent défendus en 1459, avec beaucoup d'autres armes. Voyez la charte de Philippe-le-Bon dans le Codex belgicus d'Anselme, pars II [3a], p. 17. Dans une lettre qu'on trouve dans Diericx, Mémoires sur Gand, t. 2, p. 256, le bourdon de St-Jacques est appelé *Palster*. *Scerpe* signifie un sac de voyage. Voyez le glossaire de Carpentier, au mot *Escharpia*.

Digitized by Google

Jamais vous n'avez vu de chien enragé plus maltraité que ces deux prisonniers ne le furent. On les emmena comme deux criminels, les liant si fortement que de toute la nuit ils ne purent bouger un membre, malgré tous leurs efforts.

Écoutez maintenant comment finit cette affaire. Renard n'était pas encore satisfait. Sous prétexte de son voyage pieux, il fit en sorte que l'on coupa une partie de la peau du dos de Brun d'un pied de long et d'un pied de large, afin de s'en faire une bourse de pèlerin. Pour être tout-à-fait prêt, il lui manquait encore quatre souliers neufs. Voici comment il les obtint. Dame, dit-il tout bas à la Reine, je suis votre pèlerin. Mon oncle Isengrin a quatre bons souliers, daignez m'aider à me les procurer. Je prierai pour votre âme en retour. Il est du devoir d'un pèlerin qu'il se souvienne dans ses prières de tout le bien qu'on lui fait. Ainsi par ma fervente intercession j'obtiendrai que votre âme mérite le ciel. Ordonnez que Hersinde, ma tante, me donne aussi deux de ses souliers. Vous pouvez sans difficulté en agir de cette façon, car elle restera à la maison à son aise. Je vous aiderai très-volontiers, Renard, répondit la Reine, il faut bien que vous ayiez des souliers; vous allez voyager bien loin, à la garde de Dieu, par dessus les monts, à travers les bois, par des chemins pierreux et raboteux. Ce n'est pas une petite affaire. Il est donc très-nécessaire que vous ayiez de bons souliers. Je veux volontiers employer ma puissance à cet effet. Ceux d'Isengrin vous iraient tout juste; ils sont bien

Digitized by Google

forts et épais, ainsi que ceux de sa femme. Quand même leur vie en dépendrait, il faut que chacun vous donne deux souliers, avec lesquels vous puissiez achever votre voyage.

Ainsi le faux pèlerin obtint que le seigneur Isengrin perdrait la peau de ses deux pieds de devant, depuis les genoux jusqu'aux griffes.

Jamais oiseau qu'on gorge pour l'engraisser, ne demeura aussi tranquille que le loup, lorsqu'on l'écorchait si misérablement que le sang lui découlait des jambes. Il savait à qui il avait affaire et craignait pis.

Cette opération achevée, dame Hersinde dut aussi aller se mettre sur l'herbe et, pénétrée d'une profonde douleur, elle se laissa également enlever la peau et les griffes des jambes de derrière.

Cette vengeance plaisait à l'esprit méchant de Renard. Il ajouta même des lamentations ironiques à cet acte de cruauté: Ma tante, disait-il, chère tante, combien vous avez supporté de douleurs par ma faute! je m'en repens; mais quant à cette dernière j'en suis charmé, et je vous dirai pourquoi: Vous êtes, croyez-m'en, une de mes plus chères parentes, aussi porterai-je vos souliers, Dieu le sait, pour votre plus grand avantage. Vous participerez à des indulgences plénières et à tous les pardons, chère tante, que, dans vos souliers, je parviendrai à obtenir au delà des mers.

Dame Hersinde était plongée dans une si grande affliction, qu'à peine pût-elle répondre : Ah Renard !

Digitized by Google

le ciel nous vengera de ce que vous satisfaites ainsi sur nous votre cruauté !

Isengrin renfermait sa colère en son cœur et se taisait. Son compagnon Brun aussi ne soufflait mot ; son esprit était accablé. Ils étaient couchés à terre garottés et saignant. Si Tibert le matou eût été là, j'ose bien assurer qu'il n'aurait pas échappé à la colère de son adversaire.

A quoi bon m'étendre davantage sur cette matière ? Le lendemain, avant le lever du soleil, Renard se fit mettre les souliers d'Isengrin et de sa femme. Quant ils furent attachés, il alla trouver le Roi et la Reine, et dit d'une voix mielleuse : Seigneur, que dieu vous accorde des jours prospères ainsi qu'à ma Dame à laquelle je dois tant. Que vos valets donnent maintenant à Renard le bourdon et la besace, et laissez-moi partir. — Le Roi fit approcher son chapelain, Belin le bélier, et lui dit : Voici un pèlerin. Lisez-lui une prière et donnez-lui le bourdon et la besace.

Seigneur, répondit Bélin, je n'ose le faire ; Renard a reconnu lui-même qu'il était mis au ban par le Pape. Qu'est-ce à dire, Belin ? répliqua le Roi ; maître Godefroid (1) nous fait entendre que lors même qu'un homme aurait commis tous les crimes, et autant de péchés que toutes les créatures vivantes ; mais qu'il voulût renoncer au vice, aller à confesse, faire pénitence et passer la mer pour aller en pèlerinage, il peut par là se purifier. Belin répondit : Dans les af-

(1) Très-probablement *Godfredus Andegavensis* qui vivait au commencement du 12e siècle.

Digitized by Google

faires ecclésiastiques, je ne raisonne jamais, pour m'enquérir si les choses sont justes ou non; mais garantissez-moi de tout reproche de la part de l'évêque ou du doyen. En huit semaines, répliqua le Roi, je ne vous en ai pas tant demandé, et j'aimerais mieux que vous fussiez pendu que de vous prier davantage! Lorsque Belin vit que Noble se fâchait, il trembla du danger qu'il courait, alla préparer l'autel, et commença à lire et à chanter tout ce qui lui parut propre à la circonstance.

Lorsqu'il eut achevé le service du jour, il suspendit au cou de Renard une bourse faite avec la peau du dos de Brun et mit un bourdon entre les mains du malin compère. Celui-ci tout-à-fait prêt pour le voyage, regarda le Roi avec une feinte douleur, de fausses larmes lui coulaient des yeux le long des moustaches, comme si son cœur eût été rempli de chagrin et de deuil. Au fond il n'était fâché que d'une chose, c'était de n'avoir pu faire infliger à tous ceux qu'il laissait à la cour, les mêmes peines qu'à Brun et à Isengrin.

Néanmoins, il les supplia tous de prier pour lui, aussi sincèrement qu'ils désiraient que lui-même priât pour eux. Ces adieux lui paraissaient bien longs, car il eût préféré être déjà loin. Se sentant coupable, il lui restait toujours quelques craintes.

Enfin le Roi dit: J'ai regret de vous voir si pressé, Renard. — Du tout, seigneur; mais il est temps; une bonne action ne doit pas se remettre. Permettez-moi de partir. — Que Dieu vous assiste! dit Noble, qui

Digitized by Google

ordonna que toute la cour accompagnât le voyageur, excepté les prisonniers.

Voilà donc Renard devenu pèlerin, tandis que son oncle Isengrin et Brun sont couchés à terre, garottés et très-malades de leurs blessures.

Je pense qu'il n'est personne de si malheureux depuis la Pologne jusqu'à l'Escaut, qui eût pu s'empêcher de rire, quelque douleur qui l'accablât, s'il avait vu Renard en cette occasion. Avec quelle gravité il marchait! avec quelle aisance il portait la besace et le bourdon, ainsi que les nouveaux souliers liés à ses jambes! Il avait l'air d'un pèlerin assez alerte. Il riait sous cape de voir tous ceux qui étaient si irrités contre lui auparavant, l'accompagner à présent avec tant de déférence.

Roi! dit-il, il me fait peine de vous voir venir avec moi aussi loin. Je crains que cela ne tourne à mal. Vous avez fait saisir deux assassins; supposons qu'ils s'échappent : vous devez vous en garder plus que jamais. Prenez soin de vous et laissez-moi aller. A ces mots, il se mit sur ses deux pieds de derrière, avertissant tous les animaux, petits et grands, qu'ils n'oubliassent pas de prier pour lui, s'ils voulaient participer aux bienfaits qui devaient résulter de son pèlerinage. Chacun promit de se souvenir de lui dans ses prières.

Renard avait pris un air si triste dans son dernier adieu au roi, que quelques-uns eurent grand'pitié de lui. Il adressa alors ces complaintes à Couart : Hélas! Couart, devons-nous nous séparer? avec la grâce de Dieu, vous m'accompagnerez; ainsi que

Digitized by Google

mon ami Belin. Vous deux, vous n'avez jamais mérité ma colère. Vous irez plus loin avec moi. Vous êtes d'aimables compagnons, irréprochables, compatissants, et n'ayant jamais donné lieu à aucun animal de se plaindre de vous. Vos habitudes ont toujours été celles que j'avais du temps que j'étais ermite. Vous êtes satisfaits avec un peu d'herbe ou de verdure, et ne désirez ni pain, ni viande. Par ces flatteries, Renard engagea ses deux compagnons à le suivre jusqu'au château de Maupertuis. Arrivé là, il dit au bélier : restez en dehors, mon neveu Belin. Je dois entrer un moment dans mon domaine; Couart m'y suivra. Recommandez-lui de bien consoler ma femme Ermeline, et mes petits renardeaux, lorsque je prendrai congé d'eux. Je le prie, répondit le bélier, de leur donner ses meilleures consolations.

Renard, par ses belles paroles, sa douceur, et ses détour de tous genres, fit tant qu'il amena le lièvre dans sa retraite, sans que celui-ci se doutât de rien.

En entrant, ils trouvèrent dame Ermeline avec ses jeunes enfants, pleins de crainte et d'angoisses, car ils croyaient bien que Renard avait été pendu.

Quel ne fut pas l'étonnement de sa femme lorsqu'elle le vit de retour en habit de pèlerin ? Sa joie fut extrême, et elle s'écria aussitôt : Ah! comment avez-vous pu échapper! —Je suis devenu pèlerin, répondit Renard; les seigneurs Brun et Isengrin sont demeurés cautions pour moi. Le Roi m'a donné, et je l'en remercie, Couart, comme gage de réconciliation,

Digitized by Google

pour en faire ce que nous voudrions. Il m'a avoué que ce fut le lièvre qui m'accusa le premier auprès de lui, et par la foi que je vous dois, dame Ermeline, Couart mérite un grand châtiment. C'est à bon droit que je suis irrité contre lui.

Le lièvre, en entendant ces paroles étranges, se retourna dans l'intention de fuir; mais il ne put y réussir, car Renard avait fermé la porte, et le saisit inhumainement par le cou. Le malheureux s'écria : Par pitié, aidez-moi, Belin, où êtes-vous? le pèlerin m'étrangle!! Il eut à peine le temps d'achever que Renard lui avait déjà ouvert la gorge.

Mangeons maintenant, dit-il ensuite, ce bon lièvre bien gras! les renardeaux se jetèrent sur la proie, et ils se mirent à manger tous ensemble. Ils n'eurent pas la moindre pitié de Couart. Ermeline aussi dévora sa chair et but son sang. Combien de fois même ne remercia-t-elle pas le roi qui par sa bonté avait procuré à ses petits un si bon repas! Renard l'interrompit : Il vous l'accorde volontiers, dit-il, et je sais bien que, s'il reste vivre, il nous accordera de tout cœur des dons qu'il ne voudrait lui-même pour sept marcs d'or. — De quels dons, parlez-vous, dit Ermeline. — D'une corde et de trois poteaux, mais j'espère que j'y échapperai avant deux jours, de manière à ce que je me soucierai aussi peu de lui, que lui de moi. — Qu'est-ce que cela veut dire? ajouta sa femme. — Je vais vous l'expliquer : Je connais un lieu sauvage, rempli de haute futaie et de bruyères, et qui n'est pas non plus dépourvu de provisions; il y demeure des

Digitized by Google

poules, des perdrix, et plusieurs autres espèces de gibier à mon usage. Voulez-vous venir là avec moi, femme? — Hélas, Renard, répliqua-t-elle, il me semble que c'est prendre une peine tout-à-fait inutile. Avez-vous donc juré de ne plus habiter ce pays avant d'être revenu de par delà les mers? est-ce dans ce dessein que vous avez pris la besace et le bourdon? — Les serments, dit Renard aussitôt, sont des paroles perdues, m'apprit jadis un brave homme, dans un conseil qu'il me donna. La bonne foi ne sert à rien. Quand même j'exécuterais ce voyage, cela ne me serait pas plus utile que si je trouvais un œuf. Voici le fait. J'ai promis au Roi un trésor que je ne possède pas. Lorsqu'il saura la vérité, qu'il apprendra que je lui ai menti et qu'il a été ma dupe, vous comprenez qu'il me détestera bien plus qu'il ne l'a jamais fait. Je pense donc qu'il est aussi sûr de m'éloigner que de rester ici. Que la colère de Dieu tombe sur ma barbe rousse! quoi que je fasse, ni le Matou, ni le Blaireau, ni Brun, ne me consoleront si je tombe au pouvoir du Lion. Puissé-je vivre plus long-temps que lui! J'ai souffert tant de tribulations!

Cependant Belin se fâchait de ce que son compagnon Couart demeurait si long-temps dans la retraite de Renard. Impatienté, il s'écria : Couart! que le diable t'emporte! combien de temps Renard te tiendra-t-il encore? Pourquoi ne viens-tu pas, afin que nous partions!

Notre compère entendit ces paroles, sortit et s'adressant doucement à Belin : Hé, Seigneur! pour-

Digitized by Google

quoi vous fâcher ainsi ? Pourquoi perdre patience parce que Couart cause avec sa tante et avec moi. Il m'a fait entendre que vous pouvez aller un peu en avant, si vous le souhaitez. Le lièvre doit encore rester un moment avec Ermeline et ses petits renardeaux qui se lamentent et s'attristent beaucoup de ce que je vais partir.

Dites-moi, seigneur Renard, répondit Belin, quel mal avez-vous fait à Couart ? car autant que j'ai pu l'entendre, il m'a vivement appelé à son secours. Que dites-vous, Belin ? que Dieu éclaire votre jugement ! Voici ce que c'est : lorsque nous entrâmes dans la maison et que ma femme apprit que je voulais passer la mer, elle fut d'abord si affligée qu'elle demeura longtemps pâmée. A cette vue, Couart cria à haute voix : Seigneur, venez ici ! aidez-moi à soulager ma tante qui est tombée en faiblesse ! Il répéta ces mots avec force. C'est ce que vous avez entendu et rien de plus.—En vérité, je comprenais bien, dit Belin, que Couart devait être dans quelque grande affliction. Je croyais qu'il lui était peut-être arrivé un malheur. — Nullement, fit Renard, et je vous assure que s'il devait arriver un accident, je préférerais que ce fût à ma femme ou à mes enfants qu'à mon neveu Couart. Avez-vous remarqué, continua-t-il, que hier le Roi m'ordonna, en présence d'un grand nombre de hauts personnages, au moment du départ, de lui donner de mes nouvelles ? Voulez-vous les lui porter, neveu Belin ? Mes lettres sont écrites et toutes prêtes. — Je ne sais, Renard, répondit le bélier. Si j'étais assuré

Digitized by Google

que votre correspondance fût loyale, vous n'auriez qu'à me la remettre pourvu que j'aie quelque chose pour l'y enfermer. — Rien ne vous manquera, mon ami. Plutôt que de ne pas exécuter l'ordre du Roi, je vous céderai cette besace que je porte; suspendez-la à votre cou, avec les lettres y incluses. Soyez certain qu'il vous en reviendra grand profit et grand honneur. Vous serez le bien venu auprès du roi Noble. Belin promit tout. Renard rentra dans sa retraite, et revint bientôt apportant à son ami la tête de Couart renfermée dans la besace qu'il attacha au cou du bélier, avec sa malice accoutumée, lui recommandant surtout de n'y point regarder s'il voulait être bien reçu à la cour. Il ajouta que les missives étaient enveloppées dans la besace, et qu'il lui conseillait, s'il voulait faire sa fortune, et qu'il fût attaché au Roi, de dire qu'elles étaient écrites par lui seul, et par son avis. Ce qui ne pouvait manquer d'être très-agréable au Lion. Belin, en songeant aux espérances qui lui étaient données, sauta à plus d'un pied de hauteur, tant il éprouvait de joie. L'impatience qu'il avait ressentie, à attendre si long-temps, était entièrement oubliée. Vous concevez, Belin, dit encore le trompeur, quel honneur résultera pour vous de cet aveu auprès des personnes de la cour! — Oui, oui, répondit la dupe, on me comblera d'éloges, lorsqu'on saura que je puis écrire d'aussi belles lettres, quoiqu'au fond j'en sois tout-à-fait incapable; mais ne voit-on pas souvent de grands honneurs échoir à des gens pour des motifs tout aussi dénués de fondement? Qu'en pensez-vous,

Digitized by Google

Renard, attendrai-je Couart pour retourner à la cour? — Non, dit celui-ci, il vous suivra bientôt, il n'est pas encore prêt. Allez en avant, sans vous presser. J'ai d'ailleurs plusieurs révélations à lui faire. — Soit! répliqua Belin, et là dessus il se mit en route.

Voici maintenant ce que fit notre pendard.

Rentré dans sa tanière, il s'adressa à sa famille : Femme Ermeline, il nous arrivera malheur si nous restons ici; préparez-vous donc, ainsi que vous tous, mes enfants. Suivez-moi, et hâtons-nous de nous éloigner, c'est l'avis d'un père qui vous aime tendrement. Il n'y a pas un moment à perdre. Aussitôt Ermeline, Renard et les jeunes Renardeaux se mirent en route, et gagnèrent le désert.

Quant à Belin, il fit tant de diligence qu'il arriva à la cour un peu après midi. Le Roi voyant qu'il rapportait la besace qui avait causé tant de douleur à l'ours Brun, dit à l'envoyé: Belin, d'où viens-tu? où est Renard? comment se fait-il qu'il ait quitté sa besace?— Je vais vous dire ce que j'en sais, répondit le Bélier. Lorsque Renard fut prêt pour continuer son pèlerinage, et sur le point de quitter son château, il me dit qu'il voulait vous écrire, et me pria de porter les lettres, pour l'amour de vous. Je dis que s'il le voulait j'en porterais sept au lieu d'une; mais il fut embarrassé pour trouver où les mettre. Enfin il m'apporta cette besace et les lettres y incluses. Vous n'avez jamais entendu parler, ô mon Roi, d'un meilleur secrétaire que je ne le suis! C'est moi qui dictai ces lettres; qu'il m'en arrive heur ou malheur, elles doivent

Digitized by Google

m'être attribuées. C'est par mes conseils qu'il les composa et les écrivit.

Le Roi ordonna alors de délivrer les missives à son clerc Botsaert (1). De tous ceux qui se trouvaient à la cour, c'était lui qui lisait le mieux les écritures diverses. Il avait coutume de lire toutes les dépêches qui arrivaient au palais. Brunel et lui détachèrent la besace du cou de Belin. On allait découvrir un nouveau tour de Renard. Quelle ne fut pas l'horreur de Botsaert en tirant du sac une tête sanglante ! — Grand Dieu ! s'écria-t-il, quelle sorte de missive est ceci ? Seigneur Roi, sur ma foi, c'est la tête de Couart ! Plût à Dieu que vous n'eussiez jamais eu tant de confiance en Renard. Chacun fut témoin de la douleur et de la profonde affliction qui se peignirent alors sur les traits du Roi et de la Reine. Le premier, atterré, laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Après un assez long intervalle, il la releva et jeta un des plus affreux rugissements qu'eussent jamais entendu les animaux qui demeurèrent terrifiés (2). Alors le léopard Firapel bondit jusque près de lui. Il était quelque peu

(1) Ce nom ne se trouvant pas joint, dans tout le courant du poème, à celui d'un animal quelconque, il se pourrait que ce fût un nom d'espèce. Dans *Junii Nomenclator*, on trouve parmi les *avium nomina :* Buteo — Buzaert — Buysard, en français Busard ou Buse, et en anglais Buzzard. Boiste traduit ce mot par *circus ;* d'autres mettent *Falco gallinarius.* Quoi qu'il en soit, *Botsaert* est un ancien nom patronymique flamand. Voyez entre autres auteurs, Beaucourt, Description historique de l'église de Notre-Dame, p. 317.

(2) C'est avec ce mot que paraît se terminer le poème primitif du Renard. Le terme *lioen* qu'on rencontre trois vers plus bas, fait voir que maintenant le poète imite des narrations françaises.

Digitized by Google

parent du Roi, et pouvait en agir ainsi sans lui manquer de respect: Seigneur Lion, dit-il, pourquoi vous abandonner à un tel chagrin ? vous êtes aussi abattu que si la Reine était morte. Agissez avec sagesse et faites trève à votre affliction. — Seigneur Firapel, répondit le Roi, je ressens cruellement la manière atroce dont cette méchante créature m'a trompé. Tombé dans ses filets par trahison, c'est avec justice que je me hais à cause de ma faiblesse; car j'ai perdu l'honneur. Ceux qui avant étaient mes amis, le courageux Brun et Isengrin, voilà qu'un pèlerin plein de fausseté et de mensonge me les a enlevés. Ce qui me fait tant de peine en cette affaire, c'est que mon honneur en souffrira, et cette douleur abrégera ma vie. Je l'aurai bien mérité néanmoins! — Ce malheur, répliqua aussitôt Firapel, n'est pas irréparable. On fera venir l'ours et le loup, ainsi que dame Hersinde; on s'apitoiera beaucoup sur ce qui leur est arrivé, et pour apaiser leur colère et adoucir leurs souffrances, on leur accordera le bélier Belin (1). Puisqu'il avoue lui-même qu'il a trahi Couart, il a forfait, et doit en être puni. Ensuite nous nous mettrons tous à la poursuite de Renard, nous nous en emparerons facilement, et le pendrons par le cou, sans jugement; ce ne sera que justice.

Le Roi répondit: Ah! seigneur Firapel, si les choses

(1) L'on voit de nouveau ici combien sera éternellement vrai l'axiome :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Les petits paient toujours les sottises des grands.

Digitized by Google

pouvaient se passer ainsi, mes chagrins seraient bien adoucis. — Il en sera ainsi, seigneur Roi, je veux moi-même aller faire la paix avec ceux qui ont eu le plus à souffrir.

Après cette conversation, Firapel se rendit auprès des prisonniers. Il commença par les délier, puis leur tint ce langage :

Je vous apporte, à tous deux, la paix et la liberté. Le Roi m'a chargé de vous saluer de sa part, et se repent beaucoup du mal qu'il vous a fait. Il offre, si vous voulez l'accepter (que vous en soyez satisfaits ou fâchés), il offre de vous donner Belin le bélier et tous ses parents, dès à présent, jusqu'au jour du jugement dernier. Soit que vous les rencontriez sur la plaine ou dans les bois, emparez-vous-en et dévorez-les à votre aise. Avant tout, le Roi vous autorise à faire impunément tout le mal possible à Renard et à sa race, n'importe où vous les trouverez. Ces faveurs importantes, il vous les accorde sans réserve et à jamais; mais en retour il exige que vous lui juriez hommage et fidélité. Dorénavant, tant qu'il pourra l'empêcher, il ne vous arrivera plus aucun mal. Voilà les propositions de mon seigneur le Lion. Acceptez-les, j'ose bien vous le conseiller! ainsi vous vivrez tranquilles.

Isengrin dit à l'ours : Que dites-vous de ces propositions, seigneur Brun? — J'aime mieux, répliqua celui-ci, me trouver dans les bois que d'être ici aux fers. Allons vers le Roi, et acceptons la paix qu'il nous offre.

Digitized by Google

Ils tombèrent donc d'accord avec Firapel et partirent avec lui (1). Voilà quel fut le résultat de la transaction faite par le léopard, aux dépens de la peau de Belin. Encore aujourd'hui les parents d'Isengrin conservent, contre ceux de cette race, cette rancune et cette forte haine, léguée par leurs ancêtres, les dévorant partout où ils les rencontrent. Rien ne put les apaiser, quoique la cause de cette grande animosité fût bien subite.

Le Roi ordonna aussitôt que la cour resterait assemblée douze jours de plus, pour faire honneur à Brun et à Isengrin; car il était très-charmé de l'arrangement qui venait d'être conclu.

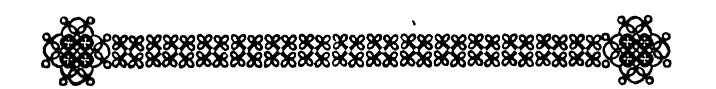
(1) A partir de cet endroit, l'éditeur du texte flamand a suivi le manuscrit hollandais, celui dit de Combourg, aujourd'hui à Stuttgart, ne s'étendant que jusqu'au vers 3474.

FIN DU PREMIER LIVRE.



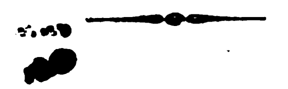
Digitized by Google

Digitized by Google



# TRADUCTION

# DU POÈME DU RENARD.



## 2me LIVRE.

Lion ayant fait connaître de tous côtés les fêtes qu'il allait donner, une foule d'animaux se rendirent à la cour. Il y régna la plus grande allégresse qu'on eût jamais vue. L'on dansa les danses de la cour, en cérémonie, aux sons des trompettes et de quantité d'autres instruments. Le Roi avait fait de si grands préparatifs que chacun trouva de quoi se satisfaire. Dans toute l'étendue du pays il n'y eut pas jusqu'au plus petit animal qui ne fût présent. On y voyait aussi maintes et maintes couples d'oiseaux, enfin tous ceux qui recherchaient l'amitié du souverain, excepté le méchant Renard, ce félon pèlerin; mais celui-ci

Digitized by Google

avait pris ses précautions, et avait pensé qu'il valait mieux s'éloigner.

Les mets et les rafraîchissements circulaient de toutes parts. On récitait des morceaux d'éloquence et l'on chantait des pièces de poésie (1). Les alentours retentissaient de mélodie. Ils avaient lieu d'être bien satisfaits ceux auxquels il était donné d'assister à pareille fête!

Juste au moment où les huit jours étaient terminés, à l'heure du midi ou un peu plus tard, Lamprel

(1) *Stampien*, dit le texte. C'était une espèce de poésie dont font mention les *Brabandsche yeesten*, et qu'inventa le joueur de violon van Vaelbeke :

Hy was deerste die vant
Van stampien die manieren.

Voyez les Mémoires de Bruxelles, t. 1, p. 525, où Des Roches fait un imprimeur de ce joueur de violon. Les harpes avaient à cette époque, dit Bilderdyk, des espèces de pédales, et l'on appela *stampen* cette espèce de jeu (nieuwe verscheidenheden, t. 4, p. 169.) Je doute de la vérité de cette interprétation, et je croirais bien plutôt que c'était une espèce de chanson à danser ou branle que les Français nomment *carole*. On a conservé la forme d'une *stampie* dans *Malagys*. Le menestrel Nigrel joue une de ces chansons devant le malheureux Oriandre; la voici :

Noyale minne ende pure
Heeftu, vrouwe, tonder gedaen,
Oriande, scone figure,
Die lange dolende hebt gegaen,
Om u lief de soete nature,
Die u herte al heeft gevaen
Ghi syt so vaste in sine latsure
Al hat gezworen die scrifture,
Ghine soudet niet of moyen dwaen

Van Vaelbebe vivait au treizième siècle. Bilderdyk, *loco citato*.

Digitized by Google

le lapin s'avança vers la table où était assis le Roi, à côté de la Reine, mangeant et buvant au milieu de ses seigneurs. Le nouvel arrivant dit d'un air de tristesse : Seigneur Roi, et vous tous ici présents, prenez pitié de mes justes plaintes! Je pense que l'on a rarement entendu une plus abominable trahison et un assassinat plus cruel que celui que Renard a tenté de commettre sur moi. Hier matin je passais près de son château de Maupertuis. Il était assis à l'entrée, dans le costume de pèlerin. Je venais me rendre à la cour et je crus passer en paix auprès de lui. Dès qu'il m'aperçut, il se leva et vint à ma rencontre en lisant ses prières. D'après l'apparence, j'estimais qu'il ne me voulait que du bien, et lorsqu'il fut arrivé près de moi, dans un étroit sentier, je le saluai. Lui ne dit mot; mais subitement il ôta un gant grossier qu'il avait à la main droite, et imprima ses griffes entre mes deux oreilles avec tant de force, que je crus ma tête partie. Je fus assez agile, grâce à Dieu, pour m'échapper et parvenir jusqu'ici. Je l'entendis grogner et exprimer sa colère de ne pouvoir s'emparer de moi; cependant quelle que fût ma vitesse pour fuir, je dus y laisser une oreille et je reçus quatre grands trous à la tête, de ses ongles longs et pointus. Le sang jaillissait de mes blessures, et je tombai bientôt en faiblesse. Mais la crainte de la mort me donna tant de force que je pus m'éloigner et me mettre hors de sa portée. Voyez les profondes blessures qu'il me porta. Ayez pitié de mon malheur! Si l'on ose enfreindre ainsi la paix que vous avez fait proclamer, personne

Digitized by Google

n'aura plus le courage de passer dans la bruyère. Renard demeurera-t-il encore long-temps le maître? Voici le corbeau et sa femme qui ont également de grandes plaintes à faire. Il eut à peine achevé ces paroles qu'on vit arriver en volant le corbeau en présence du Roi. Écoutez, seigneur, cria-t-il, j'apporte une nouvelle, une triste annonce. Ce matin, comme j'allais me divertir avec Scerpenebbe ma femme, je vis couché sur la bruyère cette méchante bête de Renard, comme s'il eût été mort. Ses deux yeux étaient fixes, sa langue lui pendait hors de la bouche, ainsi qu'à un chien mort, son gosier était ouvert et desséché. Ma femme et moi, nous lamentions grandement son trépas. Nous lui touchâmes le ventre et le dos; mais nous n'y trouvâmes plus aucun signe de vie. Alors ma femme alla mettre sa tête contre son menton et près de sa bouche pour voir si elle ne sentirait plus le souffle de son haleine, ce qui lui porta malheur; car lui, qui est plein de fausseté et de malice, attendait avec soin l'occasion de faire son coup. Lorsqu'il la vit ainsi sans précaution regarder attentivement dans sa bouche, il serra tout-à-coup les dents avec vivacité et avec une telle force qu'il lui abattit la tête. Frappé de douleur, je m'écriai à haute voix : malheur! A ce cri il se redressa lestement et sauta vers moi; mais je m'envolai, sans cela je serais mort sur la place. Ce fut avec peine que je lui échappai. Plein de chagrin, je me dirigeai vers un arbre d'où je vis de loin ce méchant dévorer ma bonne femme. Il ne laissa ni chair ni os, excepté quelques grosses plu-

Digitized by Google

mes, les petites furent même avalées, tant il était affamé ! Après s'être bien rassasié, il quitta la place, et courut poursuivre sa chasse d'un autre côté. Le cœur serré de deuil et de douleur, je m'envolai aussi, après avoir ramassé les plumes restantes de ma femme pour vous les montrer. Je ne voudrais pas pour mille marcs avoir à supporter une seconde fois un coup pareil à celui-là. Voici les plumes de ma femme, restes d'un crime affreux. Si vous tenez, ô mon Roi, à votre puissance et à votre honneur, tirez une telle vengeance de ce forfait, que nul n'ose tenter une chose semblable. Si vous laissez enfreindre la paix aussi ouvertement, vous finirez par être repoussé par votre peuple. Celui qui ne fait pas justice du mal qui se commet, se rend lui-même coupable. Chacun prétend être le maître, souvenez-vous, Lion, de ce que je dis.

Ce récit et celui du lapin affectèrent beaucoup le Roi. Il prit un aspect terrible ; ses yeux flamboyaient, et il rugit avec un tel fracas que toute la cour en fut saisie. Enfin il laissa échapper ces paroles : Par ma couronne, par la fidélité que je dois à mes femmes, je punirai si cruellement ces forfaits que l'on parlera long-temps de ce qu'on risque à rompre la paix que j'ai jurée, et à mépriser mes ordres ! J'ai été fou d'ajouter si légèrement foi au pendard qui me rendit sourd à la vérité par ses discours pleins de fausseté. Donner le bourdon et la besace à un pareil fripon, et en faire un pèlerin ! Croire qu'il irait à Rome et passerait ensuite la mer ! Malheur à moi pour le tour qu'il m'a joué ! Avec combien d'art il sut nous envelopper

Digitized by Google

dans ses filets. Ma femme est cause de tout le mal; tout ceci est la suite de ses conseils. Après tout, je ne suis pas le seul qui ait été trompé par l'avis des femmes. Plusieurs ont beaucoup souffert pour les avoir crues, et se sont attiré bien de maux. Je prie et au besoin j'ordonne que tous ceux qui attachent quelque prix à mon estime, tant les présents que les absents, m'aident, par leurs actions et par leurs conseils, à venger les crimes de Renard, afin que je rétablisse mon honneur, et que je ne sois plus le jouet de ce vilain animal, ni l'objet de son mépris. Soit de jour, soit de nuit, même aux dépens de ma vie, j'emploierai tout mon pouvoir à parvenir à mon but. Isengrin et Brun approuvèrent fort le langage du Roi. Ils espérèrent voir enfin leur ennemi puni, et se promirent bien d'y contribuer autant que possible; mais ils n'osèrent dire un mot, non plus qu'aucune autre personne de la cour, tant la colère du Roi était grande.

La Reine prit la parole et dit :

Sire, pour Dieu, ne crois mie :
Toutes choses qu'on vous die
Et ne jure pas légierement.

Un homme d'honneur ne croit pas trop à la hâte, et ne prend pas de résolution avant d'être bien informé et d'avoir entendu la réplique. On en a agi de cette manière pour les autres plaintes.

Si l'accusé était en votre présence, il se pourrait qu'il se disculpât, et mît toutes ces accusations au néant. Il est écrit : Alteram partem audite. Tel se plaint

Digitized by Google

qui souvent est le coupable. J'ai tenu Renard pour très-honnête, et j'ai cru qu'il ne voulait pas nous tromper, c'est pourquoi je l'ai aidé en tout ce qui était en mon pouvoir. C'est dans votre intérêt que j'en ai agi ainsi, seigneur. Quoi qu'il en soit et qu'il arrive, qu'il soit coupable ou non, il est très-habile à donner de bons conseils, et de plus, de noble origine, ce dont je fais grand cas. Croire que vous devez vous hâter, de crainte d'exposer votre honneur, c'est en quoi vous vous trompez, car il ne peut vous échapper. Que vous veuillez le faire arrêter ou exécuter de suite, il est obligé de se soumettre à votre jugement.

Le léopard Firapel ajouta : Madame dit vrai; suivez son avis et vous ferez bien. Prenez le conseil de vos barons, et si, après l'avoir entendu s'expliquer, on le trouve coupable, qu'il soit châtié avec la dernière rigueur. S'il n'arrive point avant que la cour se sépare, ou qu'il n'apporte point telle preuve qu'on requerra de lui, faites alors tout ce que vous jugerez convenable. Quand même il serait cent fois plus méchant, encore ne conseillerai-je rien qui fût contraire au droit. Chacun approuva ces paroles.—Nous sommes tous du même avis, dit Isengrin; on ne peut mieux parler sur ce qu'il y a à faire. Si Renard était ici et qu'il parvînt à se disculper des deux crimes qu'on vient de mettre à sa charge, j'ai encore à l'accuser de bien des griefs qui lui coûteraient la vie; mais je me tairai sur ce point, vu qu'il est absent. Il est sûr qu'il a fait le plus grand affront au Roi, en lui indiquant un

Digitized by Google

trésor à Hulsterloo près de Kriekeput, tandis qu'il n'y a pas un mot de vérité dans ce récit. On ne débita jamais, que je sache, plus de mensonges que lui. Je gage ma vie qu'aucune parole de vérité n'est sortie de sa bouche depuis qu'il est né. Il nous a estropiés, Brun et moi; maintenant il pille et assassine sur la bruyère, tout ce qui se présente aux environs de son château. Néanmoins, seigneur Firapel, il est juste que l'on se soumette à ce que vous et le Roi déciderez. Il est clair que si Renard n'avait pas craint de venir, il serait ici, car il a bien appris par ses messagers la nouvelle des fêtes de la cour.

Nous ne voulons plus ordonner à ce rousseau de se rendre ici, dit le Roi, j'ordonne à tous en général et à chacun en particulier, que dans les six jours il soit prêt et pourvu de tout ce qu'il faut pour entrer en campagne. Tous ceux qui ont flèches ou arcs, tubes tonnans ou bombardes, qu'ils soient à pied ou à cheval, doivent se rendre au siége de Maupertuis (1). Aussi vrai que je m'appelle Lion, je confondrai Renard. Qu'en dites-vous, seigneurs, le voulez-vous? Oui! oui! s'écrièrent-ils tous à la fois. Quand vous vous mettrez en marche, nous vous suivrons, ô Roi,

(1) Dans *Reineke*, il y a le mot *baerden*, qui probablement se trouvait dans le texte primitif. Du temps de Guillaume van Utenhove, on ne connaissait point encore les bombardes. Cependant déjà avant la bataille de Crécy, en l'année 1346, on en trouve la mention. Voyez *Hannovrisches magazin*, 1798, p. 361, et les Remarques d'Hoffmann sur Reineke, p. 221. Dans van Heelu, à l'année 1284 (vers 2349), on parle aussi d'une machine avec laquelle on jetait du feu dans le fort *Kerpen*.

Digitized by Google

lors même qu'il nous en coûterait notre vie et nos biens ! Comptez sur nous !

Grimbert était spectateur de tout ceci.

Quelles ne furent pas sa colère et sa douleur ! Il courut tout droit vers Maupertuis, n'évitant ni bois, ni haies, ni fossés. Il mit tant d'ardeur à son voyage, dans l'espérance d'être utile à son oncle Renard, que la sueur lui découlait de tous les membres.

Hélas ! cher oncle, pensait-il, dans quelle position vous vous trouvez ! où irez-vous ? vous verrai-je ainsi arracher la vie, ou chassé hors du pays ? Mes plaintes sont bien justes, car vous êtes le chef de notre race, sage dans vos conseils, toujours prêt à aider vos amis, le jour comme la nuit. Partout où vous prenez la parole, vous gagnez votre cause, tant vous avez d'adresse !

Au milieu de ces lamentations, il arriva à Mauper-et trouva Renard devant sa porte. Il s'était emparé de deux petits pigeons, tombés bien à point en son pouvoir, alors que tout jeunes ils voulaient essayer de prendre leur première volée, pour voir s'ils ne trouveraient pas quelque chose à leur goût. Malheureusement ils n'avaient pu se soutenir en l'air, leurs plumes étant trop faibles, et leurs ailes trop courtes. Renard les aperçut, comme il sortait pour chercher sa proie, les saisit tous deux, et les rapporta chez lui. Lorsqu'il vit Grimbert il se leva, et lui dit : Sois le bien venu, mon neveu, je t'estime plus qu'aucune autre personne de ma famille. Tu as fait tant de diligence que tu es trempé de sueur; as-tu donc appris

Digitized by Google

quelque chose qui me concerne? — Ah! mon oncle, votre dernier tour vous a mal réussi! La vie et les biens, tout est perdu pour vous. Le Roi a juré qu'il vous mettrait lui-même à mort, et il a ordonné que dans six jours toutes ses troupes se rendissent ici. Il a fait préparer l'artillerie, les chevaux, les chariots, les bombardes, les armes à feu de toute espèce, et l'on a chargé les tentes et les pavillons. Songez à ce que vous avez à faire. Isengrin et Brun sont maintenant plus intimes avec le Roi que je ne le suis avec vous. Tout ce qu'ils veulent est exécuté de suite. Isengrin lui a fait croire que vous volez et assassinez quoi qu'il se présente devant vous. Il vous porte une grande haine, et aura la direction de l'assaut à donner. Le lapin et le corbeau sont venus porter de graves accusations contre vous. Je porte tant d'intérêt à tout ce qui vous concerne, ainsi que vos parents, que l'inquiétude seule m'a rendu malade. — Eh quoi! mon neveu, n'est-ce que cela? C'est là le motif du trouble où je te vois? tranquillise-toi, malgré le serment du lion, et malgré tous les courtisans, je l'emporterai sur eux tous ensemble, en réfléchissant un peu à la manière dont je dois m'y prendre. Qu'ils se consultent hardiment, ils ne peuvent trouver de bons avis, quand je n'y suis pas.

Ne t'inquiète point, cher neveu, entre et vois ce que je te donne, une couple de pigeons jeunes et gras. Je n'aime rien tant que de pareils mets. On peut les avaler sans mâcher. Ces jeunes os sont si délicats! c'est moitié moelle et moitié sang. Moi, j'avale tout

Digitized by Google

ensemble. Depuis quelque temps je ressens des maux d'estomac, c'est pourquoi je prends des choses légères. Ma femme, la sage Ermeline te fera un très-bon accueil. Seulement ne lui dis rien, et ne lui laisse rien soupçonner de mes affaires. Elle tomberait en faiblesse. Elle a le cœur si tendre, qu'elle s'épouvante de rien. Demain je me rends avec toi à la cour, et si je puis obtenir qu'on m'entende, je défendrai si bien ma cause que tout ira au mieux. Neveu, tu m'assisteras, n'est-ce pas, comme un fidèle ami ? — Certainement, mon cher oncle, ma vie et mes biens sont à votre service. — Je te remercie, neveu, c'est bien dit. Si je vis, tu recevras la récompense de tes bons sentiments. — Mon oncle, vous pouvez, je pense, vous rendre auprès du Roi, pour vous justifier ; on ne vous emprisonnera point, pourvu que vous vous expliquiez. La Reine et le Léopard sont bien convenus de la chose dans ce sens. — J'en suis charmé, ce m'est une nouvelle agréable, et dans ce cas, je ne crains personne ; je défendrai ma cause.

Après cette conversation, ils abandonnèrent ce sujet et entrèrent dans la retraite de Renard. Ils y trouvèrent Ermeline couchée auprès de ses petits. A leur approche elle se leva et reçut Grimbert d'une manière très-aimable. Lui salua sa tante d'un air affectueux ainsi que les enfants. On prépara pour le repas les jeunes pigeons qu'apportait Renard. Chacun se mit à manger de tout son soûl, sans songer à l'avenir. Néanmoins ils ne furent nullement rassasiés; quand même chacun aurait eu encore un pigeon, il n'y aurait guère eu de reste.

Digitized by Google

Renard prit la parole : Vois, mon neveu, comment trouves-tu mes enfants, Rousseau et Renardin ? Ils multiplieront notre race. Ils commencent à pouvoir s'aider très-bien eux-mêmes. L'un attrape déjà une poule, l'autre un poulet ; ils savent aussi plonger après les vanneaux ou les canards. Je les enverrais plus souvent dehors pour faire la chasse, mais je veux d'abord leur enseigner à prendre des précautions, pour qu'ils sachent comment se garantir des chasseurs et des chiens. S'ils connaissaient bien ce manége, je serais fort tranquille sur leur compte. Souvent ils trouveraient à satisfaire notre goût pour des mets de différentes espèces, dont nous devons maintenant nous priver par nécessité. Ils me ressemblent beaucoup, car ils exécutent leurs projets sur ceux qu'ils haïssent, pour ainsi dire en jouant, et les reçoivent très-bien afin qu'ils aient moins de soupçons. Ainsi ils s'en rendent plus facilement les maîtres, et leur coupent la gorge de leurs dents. Voilà comment Renard s'y prend pour jouer ses tours.

Ils sont aussi très-forts à étreindre, ce qui nous est souvent fort utile. — Mon oncle, vous avez bien sujet de vous réjouir, et c'est une grande consolation d'avoir des enfants si heureusement disposés. Je suis charmé d'avoir de tels parents. — Grimbert, mon neveu, tu t'es échauffé, et tu dois être fatigué, il serait temps que tu montes pour aller te reposer. — Mon oncle, si vous le permettez, je suivrai volontiers votre avis. A ces mots, il alla se coucher sur une litière de paille fraîche. La famille de Renard alla également

Digitized by Google

se reposer; mais lui, plein de soucis, pensait à la manière de se tirer d'affaire. Il passa toute la nuit à réfléchir et à prendre conseil de lui-même. Le lendemain, à la pointe du jour, il quitta sa demeure avec Grimbert, après avoir pris congé de se femme Ermeline et de ses enfants. Ne vous inquiétez pas, leur dit-il, je dois me rendre à la cour avec mon neveu, et si je tardais quelque temps de revenir, ne vous en embarrassez point. Quand même vous apprendriez quelque mauvaise nouvelle, cherchez-y toujours un bon côté. Cependant soyez sur vos gardes, et prenez soin de notre demeure. J'agirai là-bas le mieux que je pourrai d'après les circonstances.

Hélas! Renard, répondit sa femme, je n'ai jamais été plus affligée que de voir que vous allez encore une fois vous exposer à la cour. Dernièrement vous y avez couru de si grands dangers, que c'est avec peine que vous êtes parvenu à vous échapper. Vous aviez dit et résolu que vous n'y retourneriez plus. — Femme, l'aventure est compliquée. Quelquefois les événements vont au-delà de ce qu'on avait prévu. Il faut que je me rende auprès du Roi. Soyez tranquille, je vous en prie, n'ayez aucune inquiétude. Je reviendrai au plus tard dans cinq jours, si cela m'est possible.

Alors Renard et le Blaireau prirent congé. Arrivés sur la bruyère, Renard s'exprima ainsi : Neveu, écoutes-moi; depuis ma dernière confession, j'ai commis bien des fautes, tu dois les entendre. Il est juste que l'on se confesse du mal que l'on a fait. Je ne parlerai point de mes bonnes actions vu que ce ne sont pas là des péchés.

Digitized by Google

Je fis faire à Brun une grande entaille sur le dos; je fis scier les souliers des pieds du loup et de sa femme. J'adoucis la colère du Roi, et m'attirai son amitié par des mensonges. Je dis que Brun et Isengrin en voulaient à sa vie, et le trahissaient. Ainsi je fis tomber sur eux le courroux du lion, sans qu'ils fussent en rien coupables. J'indiquai en outre au Roi un trésor dont il ne verra jamais rien, car tout ce que je disais était faux. J'emmenai Belin le bélier avec moi, j'ôtai la vie à Couart, et Belin se rendit avec sa tête à la cour, ce qui lui attira également la haine de son souverain. Je serrai tellement la tête du lapin que je lui ôtai presque la vie, et je regrettai de le laisser échapper; mais il était trop leste. C'est avec justice que le corbeau se plaint de moi, je mangeai sa femme. Cher neveu, j'ai encore pensé à une chose que j'oubliai la dernière fois que je me suis confessé. Je dois l'ajouter ici. Ce fut une courtoisie que je fis au loup; je serais fâché que l'on me jouât le même tour.

Nous cheminions lui et moi, entre Houthulst et Elverdinghe(1), lorsque nous vîmes devant nous une cavale rousse, et son poulain aussi noir qu'un charbon. Il n'était âgé que de quatre mois, et paraissait très-gras.

Isengrin était presque mort de faim, et me pria de courir vers la cavale et de lui demander si elle voulait vendre le poulain. Je me hâtai de satisfaire à

(1) Houthulst est un bois et Elverdinghe un grand bourg entre Ypres et Dixmude La traduction allemande porte : *Zwischen Kallis* (Calais) *und Elverdingen.*

Digitized by Google

cette prière, et fis cette question à la jument. Elle répondit qu'elle le vendrait pour un trésor. Je lui demandai à quelles conditions elle voulait le céder.

Renard, répliqua-t-elle, vous le trouverez inscrit au-dessous de mon pied droit. Êtes-vous habile dans l'art de clergie, voulez-vous regarder? je vous le laisserai lire. Je compris où elle en voulait venir, je répondis donc : Merci, dame Cavale, j'agis de bonne foi, et je pourrais me repentir de ne pas vous croire. Je ne sais pas lire un mot; je ne désire pas non plus acheter votre unique enfant. Isengrin m'a envoyé ici et aurait désiré savoir la vérité. — Laissez-le donc venir lui-même, dit la jument, je le satisferai. — Ainsi ferai-je, fut ma réponse, et je courus vers le lieu où m'attendait Isengrin. Mon oncle, dis-je, voulez-vous manger du poulain? allez vite trouver la jument, elle vous attend pour vous faire honneur. Elle porte inscrit au-dessous du pied, à quelle condition elle veut vendre son petit. Elle me l'aurait bien laissé lire; mais à quoi cela m'eût-il servi, puisque je ne connais pas une seule lettre. Je me repens du fond du cœur de n'avoir pas fréquenté l'école : Mon oncle, si vous voulez acheter le poulain, vous pouvez l'avoir. Vous savez lire, n'est-ce pas ? — Comment en serait-il autrement, répondit le loup, sans doute je sais lire; je sais le français, le flamand et le latin. J'ai été en Westphalie et à Provins (1), dans les écoles supé-

(1) Cette allégation est une pure invention, car à Provins il n'y eut jamais d'école renommée. Le vieux texte en prose et *Reineke* portent *Erfort*. Ce fut en 1392 que pour la première fois une uni



Digitized by Google

rieures avec de vieux savants, sans plaisanterie, maîtres passés en connaissances de toute espèce, et je fus licencié ès-lois. Aussi quelqu'écriture qu'on me mette devant les yeux, je puis la lire comme mon nom. Je vais me rendre auprès de la jument; je suis sûr que je saurai bientôt quel est le prix du marché. A quoi es-tu bon, Renard, puisque tu ne sais ni lire ni écrire? A ces mots il partit et me laissa là. Ayant fait sa demande à la cavale, elle répondit comme à moi: Permettez-moi donc de lire, dit le loup. — Volontiers; et aussitôt elle leva le pied qui venait d'être ferré à neuf, avec six bons clous. S'étant préparée à bien recevoir le curieux, elle lui lança son pied à la tête avec une telle violence qu'il en fut tout étourdi, et tomba à la renverse, à moitié mort. On eût pu parcourir un demi-mille de chemin avant qu'il revînt à lui et se relevât. La jument s'enfuit en grande hâte avec son poulain, laissant Isengrin blessé et disloqué. Étendu à terre, il hurlait comme un chien. Il saignait abondamment. Je me dirigeai vers lui, et lui dis: Cher oncle, comment va-t-il? Êtes-vous bien rassasié du poulain? Comment ne m'en avez-vous pas réservé quelque chose? j'ai cependant rempli votre message. Avez-vous dormi depuis votre repas? qu'a-

versité fut érigée en cette dernière ville. Voyez Hagelgans, *orbis literatus academicus*, p. 5. Dans une traduction latine du treizième siècle, faite en Angleterre, et reproduite en anglais par Douce, voici ce qu'on dit de l'application d'Isengrin: « Isengrin the wolf, to expiate his sins, became a monk. His brethren endeavoured to teach him his letters that he might say paternoster, but all that they were able to get from him was: lamb! lamb! »

Digitized by Google

vez-vous lu sous son pied? Était-ce du wallon ou du latin? Je savais bien que vous étiez habile, et que personne ne lisait mieux que vous! — Hélas! Renard, mon neveu, hélas! je vous prie de laisser là vos plaisanteries. Je suis si cruellement traité que les pierres en seraient touchées! Cette catin, avec ses longues jambes, avait levé le pied si haut que je crus que les clous dans le fer étaient des lettres. Du premier coup elle me porta six grandes blessures qui me fendirent presque le crâne en deux pièces. Je ne veux plus lire de pareilles écritures.

Cher oncle, est-ce vrai, ce que vous me racontez là? cela m'étonne, car je vous tenais pour le plus fin clerc qu'il y eût. Je comprends bien maintenant ce que l'on m'a dit jadis, et ce qui est écrit dans bien des livres, qu'il n'est que trop vrai que les meilleurs clercs ne sont pas toujours les gens les plus sages. On l'emporte souvent sur eux par la prudence. Ils subtilisent tant, à force de science, qu'ils s'embrouillent eux-mêmes.

C'est ainsi que j'attirai sur Isengrin un accident qui faillit lui coûter la vie (1).

Voici, neveu, que je t'ai raconté tout ce que je sais de mes fautes. Il est difficile de prévoir comment les choses se passeront à la cour; quoi qu'il arrive, maintenant je suis sans crainte, car je n'ai plus de péchés sur la conscience. Je consens à m'amender par

(1) Comparez avec ce récit celui des *fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles*, par Robert, t. 2, p. 265.

Digitized by Google

tes conseils et à obtenir mon pardon. — Vos méfaits sont grands, dit Grimbert, mais à la mort seule il n'y a point de remède. On ne peut pas ressusciter ceux qui ont perdu la vie. Mon oncle, je veux tout vous pardonner, à cause de l'anxiété dans laquelle vous vous trouvez. Je vous donne donc l'absolution; mais ce dont vous vous repentirez le plus, ce sera d'avoir envoyé au roi la tête de Couart, et de l'avoir trompé par des mensonges. Ah! mon oncle, cela est bien mal! — Mon neveu, celui qui parcourt le monde, doit souvent s'entendre raconter ses propres aventures; il a aussi plus d'occasions de tomber dans le mal. Qui manipule le miel, se lèche les doigts. J'ai souvent été averti par ma conscience d'aimer Dieu par dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même. C'est ce qui est le plus agréable à Dieu, et ce qu'il y a de plus juste.

N'as-tu jamais songé aux nombreux combats que la raison doit soutenir contre la volonté du corps et des sens? Alors abandonné à moi-même et livré à mon libre arbitre, je suis tellement étourdi que je ne sais plus ce que je fais. J'ai autre chose qu'un corps, je le sais bien; mais abandonné de chacun, j'abandonne aussi le monde. Dans ces circonstances, je prends la résolution de repousser et de haïr tout ce qui est au-dessous de Dieu, même je veux m'élever plus haut que ses commandements, me jeter dans sa contemplation; mais cette grâce particulière m'arrive quand je suis seul, n'ayant rien de commun avec le

Digitized by Google

monde ni avec les hommes, et lorsque je vois clairement dans ma conscience.

Bientôt après, lorsque je me mêle de nouveau des choses d'ici-bas, je trouve tant de pierres d'achoppement dans ma route, derrière moi et devant moi, et je suis si frappé de la route que suivent beaucoup de prélats, qu'aussitôt je suis encore une fois pris. Le monde m'entraîne, sans ma volonté, les désirs de la chair l'emportent et me soumettent à un si grand nombre de tentations, que j'en perds toute liberté et que j'abandonne le genre de vie que je m'étais proposé. J'entends constamment retentir à mes oreilles le chant, la musique, les ris, les jeux et la gaîté. J'écoute alors ceux qui parlent autrement qu'ils ne pensent, j'apprends à mentir et à tromper, surtout dans les demeures des riches et des grands. Là tous flattent, seigneurs, femmes, prêtres, clercs. Ce sont ceux-là qui mentent le plus, ils ne disent jamais la vérité. Cher neveu, moi j'agis en conséquence, je dois flatter comme les autres, ou bien l'on me mettrait à la porte. J'ai souvent entendu parler bien des gens qui paraissent justes et amis de la vérité; mais s'il se rencontrait quelque mensonge qui pût servir à leurs propos, ils le laissaient passer avec le reste pour l'embellissement du discours. Ce n'est pas que l'on devienne plus hardi pour en imposer, une fois que l'on a commencé, mais quoiqu'on sache que la vérité doit trouver place dans ce qui se dit, afin de mieux orner le raisonnement, on permet à la déception de s'y glisser.

Voilà, neveu, comme quoi on se voit obligé tantôt

Digitized by Google

de mentir, tantôt de dire la vérité, de menacer, de prier, de supplier, de jurer, enfin de traiter chacun d'après son caractère. Celui qui veut hanter le monde, et qui sait bien placer un mensonge, le mettre en avant sous son meilleur jour, et tellement le présenter aux auditeurs qu'on le prenne pour la vérité, celui-là a profité de ses leçons. S'il sait si subtilement les lier les uns aux autres, qu'il n'hésite pas dans son débit, et qu'il se fasse écouter attentivement, alors, mon neveu, il y a de quoi étonner. Celui-là peut porter des habits d'écarlate et de plusieurs couleurs, soit dans l'ordre ecclésiastique, soit dans l'ordre laïque, il vaincra partout où il combattra, sans tirer ni glaive ni épée. On trouve aujourd'hui plus d'un méchant qui, alléché par les avantages qui résultent de la déception, se croit bien aussi en état d'employer ce moyen; il s'empare donc d'un mensonge qu'il embellit et veut mettre en avant. Il mangerait volontiers au gâteau comme les autres; mais il n'est ni cru ni écouté. Un autre est si maladroit que lorsqu'il croit le mieux dire, et terminer comme il faut, il perd tout-à-coup le fil de la matière, et ne sait comment se tirer d'affaire pour arriver à moitié chemin. Son récit n'a ni queue ni tête; aussi le regarde-t-on comme un imbécile et l'on s'en moque. Mais celui qui donne une conclusion aux faussetés qu'il débite, qui développe ses raisons sans hésiter, comme si elles se trouvaient écrites devant lui, qui éblouit tellement chacun, qu'on le croit plutôt que la vérité même, voilà l'homme! Quelle science, quelle sagesse y a-t-il à dire

Digitized by Google

ce qui est? c'est la chose du monde la plus facile. Comme ils rient alors sous leur chaperon, les malins qui en donnèrent le conseil, et ceux qui suivent une autre voie! L'injustice a toujours le dessus et l'on repousse la vérité. Ah! mon neveu, tous ne sont que trop habiles sur ce point. Écoutètes et échevins donnent des conseils secrets, et aident à déplacer le droit, appuyés qu'ils sont par des juges qui connaissent des lois propres à établir les faits les plus opposés. Ils apprennent à regarder à travers les doigts, soit pour en profiter, soit pour plaire à leurs amis. C'est cependant une science dangereuse. Ces orateurs qui vendent leurs paroles, peuvent faire bien du mal, en débitant, de propos délibéré, des mensonges dont peuvent dépendre l'honneur ou la vie! Je ne dis point que l'on ne puisse parfois plaisanter, s'amuser, se moquer et mentir dans des choses de peu d'importance, car celui qui dirait toujours la vérité ne pourrait pas marcher dans les rues. Mais tel jure par sa foi, qui dit tout ce qu'on veut, afin d'avoir le droit de faire ce qui lui plaît, et de vivre à son aise. Il serait bien souvent repoussé celui qui ne voilerait jamais la vérité.

Lorsque c'est nécessaire, l'on peut mentir, sauf à s'amender ensuite après avoir pris meilleur avis. Pour tout péché il y a miséricorde, et il n'est personne qui n'erre parfois. — Quoi! mon oncle, rien ne peut donc échapper à votre sagacité, vous savez le fin mot de tout? vous me feriez perdre la tête avec vos raisonnements, ils sont au-dessus de ma portée. A quoi vous sert-il d'aller à confesse? vous seriez à plus juste

Digitized by Google

titre, le curé vous-même, et vous devriez nous laisser, moi et autres pauvres créatures, nous confesser à vous et prendre vos avis. Vous connaissez si bien les choses de ce monde, que personne ne peut aller de travers en votre présence.

En s'entretenant de cette manière, ils arrivèrent enfin à la cour.

Intérieurement, le doute donnait des inquiétudes à Renard, néanmoins il se comporta comme il le devait, et s'efforça de montrer de la hardiesse et du cœur. Il passa fièrement au milieu de tous les barons jusqu'au lieu où se tenait le Roi en personne. Le blaireau marchait à côté de lui et dit : Mon oncle, prenez courage et soyez sans crainte. Le poltron n'est bon en aucune circonstance, l'audacieux, au contraire, force les événements. Un jour vaut quelquefois mieux que toute une année, pour qui sait en profiter. — Tu dis vrai, neveu, Dieu te récompense pour la bonne consolation que tu viens de me donner !

Avant de commencer à parler, Renard prit un air farouche, et regarda avec assurance de côté et d'autre, comme pour dire : que celui qui me veut quelque chose, s'approche ! Il voyait là, dans la foule, bien des personnes qui n'étaient guère de ses amis (il est vrai qu'il le méritait peut-être), entre autres la loutre, l'ours et vingt autres que je pourrais nommer. Il y en avait pourtant aussi qui l'aimaient et le chérissaient. Enfin il se mit à genoux, éleva la voix et dit au Roi : Dieu qui est immuable et dont la puissance est éternelle, puisse-t-il conserver long-temps les

Digitized by Google

jours de mon seigneur et de la reine sa femme, et leur donner la sagesse et l'intelligence nécessaires pour distinguer qui a tort ou raison, car il en est plusieurs sur la terre qui portent à l'extérieur une apparence bien différente de ce qu'ils sont véritablement. Plût au ciel que tout fût à découvert, et que la vérité pût se lire sur le front! Je consentirais volontiers qu'il m'en coûtât ce que j'ai de plus cher, pour que vous aussi, seigneur, vous connussiez tout ce que je sais. J'ai constamment été attaché à votre service, c'est à cause de cela que, par des mensonges, ceux qui voudraient m'accabler et me faire perdre vos bonnes grâces, viennent sans cesse m'accuser injustement et sans que j'en puisse mais; aussi je m'écrie : Malheur sur leurs jours! J'espère, ô Roi, et vous noble dame, que vous serez assez prudents pour qu'on ne vous entraîne point par fausseté et mensonge, à oublier la justice; je sais que ce n'est pas votre coutume. Considérez, seigneur, toute affaire selon les principes de l'équité. Rendez à chacun une justice égale, cela me suffit, c'est tout ce que je désire. Que la honte tombe sur le coupable! On saura bientôt qui je suis. Je ne puis ni prier ni flatter, je veux pouvoir lever le front avec honneur.

Tous les assistants gardaient le silence, s'étonnant de ce que Renard tenait un langage si hardi. Le Roi répondit : Ah! Renard! comme vous savez adroitement manier le mensonge! vos apparences de vertu et votre plaidoyer (1) ne vous serviront pas à grand'

(1) *Salvacie,* dit le texte. Lacombe, dans le deuxième volume de

Digitized by Google

chose. Je pense qu'encore aujourd'hui votre cou paiera pour vos actions. Je n'ai pas l'intention de discuter long-temps avec vous; j'abrégerai votre douleur. Que vous nous chérissiez, cela a clairement paru par la manière dont vous vous êtes comporté envers le lapin et le corbeau. Votre méchanceté, votre audace et vos crimes vous feront mourir sans maladie. Tant va la cruche à l'eau, qu'elle se brise et tombe en pièces. La cruche qui nous a si souvent trompés, se cassera bientôt.

Renard, à ces paroles, ressentit une grande inquiétude et eut peur. Il aurait voulu être à Cologne, et ne pas s'être présenté à la cour. Qu'est-ce qui sera le plus propre à me servir en cette conjoncture, pensa-t-il en lui-même? Il faut que je sorte de cette position à quelque prix que ce fût. O Roi! dit-il enfin, vous devriez m'écouter jusqu'au bout, ce serait là de la bonne justice. Quand même je serais condamné à mort, on devrait néanmoins prêter attention à mes paroles. Je vous ai jadis donné plus d'un conseil utile, et, dans le danger, je suis souvent resté près de vous, alors que tous les autres vous abandonnaient. Si des traîtres, par des tours perfides, vous ont convaincu d'une injustice, et qu'il ne me soit pas permis de me disculper, je suis bien à plaindre! J'ai vu aux jours passés que j'étais écouté avant les autres. Les circonstances pourraient bien changer, et cette faveur m'être

son dictionnaire du vieux langage français, porte : *Salvations*, écritures produites pour répondre aux objections de la partie adverse. Il met à ce mot l'année 1350.

Digitized by Google

rendue. On se souviendra peut-être de quelques-unes de mes actions précédentes, et, après réflexion, on me continuera cet ancien avantage. J'en vois plusieurs ici de ma race, qui paraissent faire peu de cas de moi, et qui cependant, seigneur, seraient fâchés de voir qu'on me déshonorât, et que l'on me fît injustice. Ce malheur tomberait sur un des plus fidèles chevaliers que vous ayiez dans tout votre pays. Quoi! pensez-vous que si j'avais eu la conviction de mon crime, je serais venu ici demander justice devant vous, au milieu de mes ennemis? Non, non, pas pour un monde d'or! j'étais où je devais être, au large et libre. Mais, Dieu merci, je me connais si bien, je suis si convaincu de mon innocence, que je n'hésite pas à me montrer et à parler devant des justes. Je fus si accablé de chagrin lorsque Grimbert m'apporta la nouvelle de ce qui se passait, que je courus de tous côtés comme un insensé. Si je n'avais été soumis à un bannissement, je serais arrivé immédiatement. Pendant que j'errais ainsi désespéré, arriva sur la bruyère mon oncle Martin le singe, qui est plus savant que quelque curé qu'il y ait, en grammaire et en pratique. Il fut bien pendant neuf ans l'avocat de l'évêque (1) de Cambrai. Il vit ma désola-

(1) Il est difficile de supposer quel peut avoir été ce Martin, avocat de l'évêque de Cambrai. Peut-être le poète n'a-t-il voulu faire allusion à personne; sans cela, l'on pourrait croire qu'il s'agit d'un des prélats de l'abbaye de St-Martin, près de Cambrai (Mont-St-Martin). Les religieux de l'ordre des Prémontréz, dit Carpentier, Histoire de Cambrai, t. 1, p. 508, y étaient devenus aussi impurs que l'étable d'Augias, vers l'an 1200. Par la nonchalance des supérieurs, les moines y devinrent si fripons qu'ils semblaient avoir mis, comme

Digitized by Google

tion et me dit : Neveu, qu'avez-vous donc? vous m'avez l'air tout troublé. Dites-moi ce qui vous a mis dans cet état? Nous ferons comprendre à des amis qu'il se passe d'importantes affaires dans lesquelles il importe d'agir. Un fidèle ami est d'un grand secours. Souvent dans le danger il ouvre un meilleur avis que celui que la chose concerne, quoiqu'il ne soit pas aussi courageux. Dès qu'il s'agit de la vie ou de l'honneur, l'homme perd souvent son énergie et sa prudence. Alors il ne sait plus que faire, ni quel parti prendre, et se conduit comme un insensé.

Hélas ! mon cher oncle, répondis-je, ce que vous dites là peut justement s'appliquer à ce qui m'est arrivé. Je suis dans la plus profonde affliction, sans qu'il y ait de ma faute, et sans que je l'aie mérité. Celui que j'ai toujours considéré comme mon ami intime, Lamprel le lapin, vint hier me trouver pendant que j'étais assis devant ma demeure, occupé à lire mes prières. Il me dit qu'il avait l'intention de se rendre à la cour, me salua amicalement, et je lui rendis son salut. Renard, ajouta-t-il alors, je suis las de courir, et j'ai grand'faim. Avez-vous quelque chose à manger? — Sans doute, répliquai-je, j'ai de quoi vous satisfaire, entrez. Je lui fis servir une couple de gâteaux beurrés, car c'était un mercredi, jour auquel je n'ai pas coutume de manger de la viande. En

Épicure, toute leur félicité au palais, aux lèvres, aux oreilles et au ventre, de sorte qu'ils n'avaient rien de la religion que le masque et que les cérémonies. S'ils assistaient au service divin, ce n'était qu'avec des grimaces d'un Sardanapale, ou des postures de bateleurs.

Digitized by Google

outre, vous saurez que je jeûnais alors pour me préparer à la pentecôte qui approche. Qui veut s'adonner à la sagesse et vivre religieusement, doit se préparer pour ce grand jour, afin de satisfaire aux commandements de Dieu; *Et vos estote parati*, est-il dit dans cet évangile (1).

J'offris encore du beurre frais et d'excellent pain, ce qui est, je pense, une bonne nourriture pour un affamé. Lorsque le Lapin se fut rassasié, mon plus jeune fils Rousseau entra et voulut prendre les restes; car vous savez que les enfants aiment toujours à manger. Comme il en approchait, Lamprel lui donna un tel coup sur le museau, que le sang lui sortit des yeux, et il tomba en convulsion. A cette vue, Renardin, mon aîné, courut venger son frère, et saisit l'agresseur par la tête. Il l'eût déchiré en morceaux, si je n'étais intervenu. Je séparai les combattants, j'aidai le lapin à se dégager, et je donnai des coups à mon fils, pour le punir. Le lapin s'enfuit, courut vers le Roi, et dit que j'avais voulu l'assassiner. Voilà, mon oncle, comment je suis exposé à de fausses accusations. On me fait une grande injure, et pourtant c'est le coupable et non pas moi qui porte plainte. Bientôt je vis arriver le corbeau d'un air abattu: Qu'y a-t-il, lui dis-je, d'où vient cette tristesse?— Ma

(1) Le dimanche avant la Pentecôte, on chante l'épître : *estote prudentes*, et deux dimanches avant cette époque : *estote factores verbi*; mais j'ignore quand on chante : *estote parati*. Probablement que le Renard veut simplement citer un texte sacré applicable à ce qu'il raconte, et à cet effet il cite au hasard ce qui convient à sa narration, sans s'embarrasser de l'exactitude.

Digitized by Google

femme est morte, hélas! répondit-il. Il y avait là-bas une proie morte, pleine de vers; elle en mangea tant, qu'elle en creva. — Il n'avait pu la retenir. Je le priai de me dire comment les choses s'étaient passées! mais il s'envola, sans que je pusse en savoir davantage. Maintenant, il m'accuse d'avoir tué cette p...., de l'avoir déchirée, mangée, que sais-je? et il n'en est rien, Dieu le sait! Comment pourrais-je l'approcher d'assez près, car elle sait voler, et moi je ne puis que courir. Ainsi, mon oncle, on m'a calomnié de tous côtés: c'est à bon droit que je me plains de mon sort. Il n'y a pour moi qu'heur et malheur. Je supporte tout en punition de mes péchés. Ce serait un bien pour moi, si j'étais assez fort seulement pour résister à ces coups répétés.

— Neveu, vous irez à la cour, présenter votre défense devant ces Messieurs. — Hélas! mon oncle, je dois patiemment souffrir tout et me taire, car le seigneur Herman, le proviseur, m'a mis au ban du Pape, parce que je conseillai jadis à Isengrin de quitter Elmare, et d'abandonner les ordres, dans lesquels il était entré. Il se plaignait que la vie y était trop dure, et qu'il mourrait si cela durait plus long-temps. Je me laissai toucher par ses lamentations. Je l'aidai comme un fidèle ami, à se sauver. Je m'en repens aujourd'hui, car son plus grand désir c'est de me faire pendre en présence du Roi. C'est ainsi qu'il me rend le mal pour le bien. Je ne sais plus, vous le voyez, mon oncle, quel avis prendre. Je dois aller à Rome demander l'absolution, et cependant je crains

Digitized by Google

que ma femme et mes enfants ne soient soumis à de grandes persécutions. Les méchants qui nous poursuivent les combleront d'outrages, ce que je voudrais bien empêcher. Si j'étais relevé de mon bannissement, j'irais me disculper; mais je n'ose me remuer. Affrontant le danger, irai-je parmi ces braves gens? cela m'inquiète, Dieu pourrait m'en punir. — Ne vous laissez point abattre, mon neveu, et ne vous affligez pas ainsi. Je connais des gens puissants à Rome, et je m'entends à la besogne. Je m'appelle Martin, le clerc de l'évêque! je ferai citer le proviseur à Rome; je plaiderai contre lui, mon neveu; je ferai valoir vos excuses, et je vous rapporterai une absolution, fût-ce même malgré lui.

Je connais les détours à la cour, et ce qu'il faut y faire ou ne pas faire. J'y ai, de plus, mon oncle Simon qui est puissant et haut placé. Il aime à aider les gens d'esprit. Il s'y trouve aussi d'autres de mes proches parents, Prentout, Luisterwel, Scalevout, Griptmi, et Gricpsnel. Je prendrai avec moi une bonne somme d'argent, pour le cas où j'en aurais besoin. Une prière est plus assurée du succès, lorsqu'elle est accompagnée de présents. On gardera de l'argent en réserve, afin de pouvoir empêcher l'injustice. Au besoin, un fidèle ami doit être prêt à exposer sa vie et ses biens pour son ami. Ami et argent, tout mérite d'aller au diable, si personne n'en retire profit ou consolation. Neveu, fiez-vous à moi; je pars demain matin de bonne heure, et ne me reposerai point avant d'être arrivé à la cour du Pape. J'aurai soin de votre affaire.

Digitized by Google

Vous, allez trouver le Roi sans perdre de temps; je prends sur moi tous les péchés et tous les mauvais actes pour lesquels vous avez été banni; je vous en tiens quitte. A la cour, vous trouverez Rukenau ma femme, sa sœur, mes enfants, et plusieurs de nos parents. Expliquez-vous avec hardiesse. Ma femme est particulièrement bonne, et sert volontiers ses amis : vous la trouverez disposée à vous servir, car souvent la bonne cause a besoin d'appui. Il est toujours bon de faire visite à ses amis, quand même on les aurait oubliés pour quelque temps. S'il vous paraissait qu'on ne voulût pas vous rendre justice, faites-le-moi savoir, et que le messager marche nuit et jour. Je vous promets de faire mettre au ban du Pape tous les habitants du pays, hommes et femmes, même le Roi, et sous un interdit si sévère, qu'on ne pourra plus enterrer les morts, ni chanter dans les églises, ni prier pour eux, ni baptiser, ni donner le saint-sacrement, à moins que pleine justice ne soit rendue. Neveu, je m'engage à vous faire obtenir cela de suite. Le pape est vieux, de sorte qu'on fait peu de cas de lui, tout le pouvoir est entre les mains du cardinal de Valoite (1) qui est jeune et a d'illustres parents. A cette heure il a une concubine qu'il aime,

(1) C'est probablement un mot français tiré du verbe valoir, comme si l'on disait le cardinal Argent-Comptant. Le texte en prose porte le cardinal Or-Pur (Puer gout). On ne peut songer ici à un descendant des Valois, ni à quelqu'autre cardinal français, car on ne trouve aucun nom semblable dans l'histoire de tous les cardinaux français, par Duchesne. Paris, 1600, 2 vol. in-fol.

Digitized by Google

à ce qu'il paraît, par-dessus toute chose. Tout ce qu'elle désire de lui, elle ne l'obtient que trop légèrement ! Cette femme est ma nièce, et je suis si bien avec elle, qu'elle ne me refuse jamais rien. Néanmoins priez le Roi, notre seigneur, de vous aider et de vous faire rendre justice. Je suis sûr qu'il ne repoussera point votre juste demande. Chacun sent que la justice est une obligation assez sacrée pour que l'on n'agisse point sans réfléchir.

Ces paroles, ô Roi! me rassurèrent; je vins ici plein de joie, et je vous ai déclaré toute la vérité. Si aucun de ceux qui m'entendent peut mettre quelque chose à ma charge, et soutenir son accusation par témoins valables (comme on le fait avec des personnes de noble race), qu'on me permette de répondre d'après ce qu'autorisent les lois. Ou bien, si l'on ne veut pas donner d'explication, qu'on désigne le lieu et le jour, qu'on m'oppose un adversaire qui soit mon égal, et que justice se fasse par un combat singulier : le vainqueur aura prouvé la justice de sa cause. On a toujours en ce pays fait droit de cette façon. Il ne faut point que l'on abandonne cette coutume, précisément lorsqu'il s'agit de moi. Aujourd'hui c'est mon affaire, demain ce sera celle d'un autre. Cet usage ne fait tort à personne (1).

(1) En beaucoup de lieux en Flandre, il était défendu d'appeler quelqu'un en champ clos, et de bonne heure on y avait le proverbe : *Kamp recht, kwaed recht.* En outre, il y avait sept exceptions que l'on pouvait opposer pour décliner le combat. Il en est fait mention dans un registre des archives de la Flandre-Orientale : *Leenen van het jaer* 1300. Voyez aussi à ce sujet le traité de Van Alkmade, avec les observations de Van der Schelling. Rotterdam, 1740.



Digitized by Google

Pauvres et riches, tous se turent à ce hardi discours de Renard. Le lapin et le corbeau, très-effrayés, n'osant ouvrir la bouche, se retirèrent, et dirent lorsqu'ils furent en route : Dieu veuille qu'il arrive quelque malheur à cet assassin hypocrite ! Il sait habiller si bien ses mensonges que cela paraît vrai comme l'Évangile. Néanmoins, personne dans cette affaire ne sait mieux la vérité que nous ! Comment pourrions-nous donner la preuve de ce que nous avançons. Il vaut mieux céder et fléchir que de nous battre avec lui, car nous ne pourrions nous défendre. Il est si méchant ! Quand nous serions cinq des nôtres contre lui, il nous ôterait la vie à tous.

Isengrin et Brun perdirent courage lorsqu'ils virent partir ces deux accusateurs. A la fin le Roi dit : Si quelqu'un veut porter plainte, qu'il s'avance et s'explique devant nous ! Hier il se présentait une foule d'accusateurs, où sont-ils maintenant ? Voici Renard. — Seigneur Roi, dit le malin animal, tel se plaint qui garde le silence lorsqu'il voit son adversaire. Le corbeau et le lapin sont la preuve de la vérité de cet axiome. Ils m'ont tant de fois calomnié devant vous en mon absence, mais lorsque je parais, ils s'échappent. Ils n'osent pas soutenir leur délation. C'est ainsi que, si l'on ajoutait foi à tout ce que disent les méchants, il en résulterait bien des malheurs. Cela m'importe peu pour ce qui me regarde. Cependant, Seigneur, s'ils obtenaient merci (et je parle franchement), je leur pardonnerais volontiers, malgré tout le mal qu'ils auraient tant désiré me faire ; car je ne

Digitized by Google

veux vivre en haine avec qui que ce soit. Jamais je ne me plaindrai ni ne me vengerai de mes ennemis. J'abandonne l'affaire à la justice de Dieu; il punira bien, s'il le juge convenable, j'en suis convaincu. — Renard, répliqua le Roi, vous vous réjouissez déjà dans votre cœur; mais je sais qu'il ne faut se fier ni à vos paroles ni à votre extérieur. Je ne suis pas encore apaisé. Votre cause n'est ni aussi désespérée, ni aussi claire que vous vous l'imaginez. Je dois vous dire ce qui me fait penser ainsi, avant que vous continuiez à m'apporter de plus amples preuves de votre innocence prétendue, et que vous tâchiez de m'endurcir le cœur et de me tromper encore une fois. Lorsque vous quittâtes mon palais, que je vous eus pardonné vos méchantes actions, et que vous eûtes reçu de mes mains le bourdon et la besace, pour vous rendre au delà des mers, vous purifier de tous vos péchés, et vivre dorénavant en honnête homme, n'est-ce pas alors, hypocrite pervers, que vous osâtes me renvoyer la besace avec la tête de Couart? Comment étiez-vous si aveuglé que de vous permettre une pareille insulte envers ma personne? Ce fut un don inaccoutumé à envoyer à son souverain! Il n'y a nulle excuse à ce forfait, car le chapelain Belin, qui dut se charger de la commission, nous raconta comment les choses se passèrent. Vous recevrez la même justice que lui, ou bien il me manquera le pouvoir de faire justice.

Renard ne savait plus que répondre, tant il était saisi. Il lui semblait que son affaire reculait au lieu d'avancer, et que toute sa malice ne lui servirait à

Digitized by Google

rien dans cette circonstance. Il se tenait debout d'un air pitoyable, regardant autour de lui, pâle et déconcerté. Il voyait là plusieurs de ses parents qui tous se taisaient, écoutaient et regardaient; mais nul ne paraissait disposé à l'aider à le tirer d'embarras.

Dites, mauvais drôle? ajouta le Roi, vous ne soufflez plus un mot, êtes-vous devenu muet? Renard se sentait accablé par sa tristesse; car il avait plus de mal à se tirer d'affaire qu'il ne l'avait cru. Il soupira si profondément que tout le monde l'entendit. Brun et Isengrin se prirent à rire, tant ils éprouvaient de joie. Cela parut inconvenant à dame Rukenau la guenon, tante de Renard. Ce fut très-heureux pour lui qu'elle se trouva là. Elle était chérie de la Reine, avait beaucoup de sagesse et de prudence, et osait parler hardiment lorsqu'il le fallait. Comme elle était forte, courageuse et énergique, on la craignait partout où elle se présentait. Seigneur Roi, dit-elle, ne montrez point de colère lorsque vous siégez pour rendre justice, cela ne convient pas à votre noble caractère. La justice fuit devant la colère. Un juge doit toujours être maître de lui, c'est le signe de la sagesse. Je connais les principes du droit, mieux souvent que ceux qui portent la toge. J'ai beaucoup étudié cette matière, et j'y fus initiée par un célèbre maître ès-lois. On me faisait une litière de foin à la cour du Pape, à cause de mon mérite, alors que d'autres animaux étaient couchés sur la terre. Aussi, lorsque j'avais quelque affaire à traiter, j'avais toujours la parole la première. Nous apprenons de la

Digitized by Google

bouche de Sénèque, qu'un juge doit faire justice en tout. Cette vertu est inflexible. Si tous ceux qui sont ici veulent réfléchir sur ce qu'ils ont fait et font encore par occasion, ils auraient plus de commisération pour Renard. Chacun doit se connaître soi-même, tel est mon avis. Quel est celui dont la probité soit tellement à l'épreuve, qu'il ne bronche jamais? Celui-là est un saint qui ne commet de fautes en aucun temps. Suivre de bons avis et se corriger est digne de l'homme de bien; mais faire le mal sans s'amender, c'est une vie d'enfer et un énorme crime. Faites attention à ce qui est écrit dans l'Évangile : *Estote misericordes*, et plus loin : *Nolite judicare et non judicabimini.* On y voit aussi comment le Pharisien ayant découvert une femme en adultère, on voulut la lapider et lui ôter la vie. On demanda à notre Seigneur ce qu'il en pensait : Celui d'entre vous, dit-il, qui se reconnaît sans faute, peut lui jeter la première pierre! A ces mots tous s'en allèrent, abandonnant la femme, car eux-mêmes n'étaient pas exempts de péchés.

Il pourrait bien en être ainsi en cette circonstance. Tel voit une paille dans l'œil d'autrui qui a lui-même une poutre dans le sien. Il en est plusieurs qui prononcent un jugement contre quelqu'un, tandis qu'ils sont plus mauvais que le condamné. Quoiqu'on tombe souvent, l'on se relève néanmoins, on obtient son pardon et l'on n'est pas damné pour ces chutes. Dieu oublie les fautes de ceux qui l'aiment. Nul ne doit condamner son prochain, quand même il connaîtrait

Digitized by Google

quelques-unes de ses faiblesses, à moins qu'il ne commence par effacer ses propres fautes.

Renard, mon neveu, n'est pas si méchant. Son père et son grand-père ont toujours joui de plus d'estime, ont été mieux en cour, et d'une meilleure réputation qu'Isengrin, Brun et tous leurs parents. On a pu voir que mon neveu et ses ennemis étaient d'une étoffe bien différente, lorsqu'il s'est agi de traiter des affaires d'honneur, et où il fallait de la sagesse. Mais le monde me paraît avoir perdu le bon sens; je ne sais plus comment tout va maintenant. Les méchants s'élèvent en faveur auprès du souverain, par de la fausseté, et l'on repousse les bons qui sont remplis d'honneur, de vertu et de sagesse. Je ne puis comprendre combien de temps cela pourra durer. — Femme, répondit le Roi, si Renard vous avait fait autant de mal qu'à moi, j'en aurais du regret. Est-il étonnant que je sois irrité contre lui, puisqu'il a enfreint la paix que j'avais proclamée. N'avez-vous pas entendu les plaintes qu'on a faites à sa charge? et les accusations de trahisons, de vols et de meurtres? Votre affection est-elle donc si aveugle, que si l'on vous en croyait, on le placerait sur un autel pour être adoré? Il n'existe pas dans le monde quelqu'un qui puisse en vérité en dire du bien. Vous avez beau raconter sur sa conduite tout ce que vous voudrez, à la fin on découvrira que ce n'est pas la vérité. Personne ne l'appuie. Ni parent ni ami ne veulent l'aider. Voilà ce que ses actions lui ont mérité partout. Votre apologie me paraît étrange, et avant ce jour je

Digitized by Google

n'avais point encore entendu qui que ce fût, avec lequel il eut quelque chose de commun, le remercier. — Seigneur, je répète que je l'aime et l'estime. Je connais de lui une action très-méritoire; c'est un service qu'il vous rendit il y a peu de temps, et dont vous lui avez su bon gré, quoique maintenant les circonstances soient bien changées à son égard. On ne doit pas trop se presser, pour n'avoir point à se repentir. De la longanimité convient à un juge. On ne sait comment les choses peuvent tourner. Nul ne doit se féliciter de sa journée, avant qu'il n'ait vu arriver le soir. Souvent celui-là peut profiter d'un bon avis qui s'applique à bien comprendre les choses. Il y a deux ans, un homme vint ici à votre cour, accompagné d'un serpent (1), afin d'obtenir un jugement dans une cause qui parut très-difficile à décider à vous et à tout votre conseil. Ce serpent s'était trouvé, à son grand détriment, auprès d'un jardin à travers lequel il voulut passer, et où il fut pris par le cou dans un lacet, de telle sorte qu'il allait y perdre la vie. Par bonheur pour lui, un homme vint à passer et entendit le serpent crier qu'il voulût le tirer de peine, sinon qu'il allait mourir. Cet homme eut compassion de la situation de l'animal : Promettez-moi que vous ne me toucherez pas de votre venin, dit-il, ni que

(1) La fable du serpent et de l'homme, qui se rencontre déjà dans les allégories orientales de Bidpaï, paraît avoir été prise par notre poète dans un des auteurs dont fait mention Robert, *Fables inédites*, t. 2, p. 251. On la retrouve aussi dans le *Castoiement d'un Père à son Fils*, édit. Méon, t. 2, p. 73.

Digitized by Google

vous ne me ferez aucun mal, et je vous tirerai de danger. Le serpent accepta et jura solennellement de ne point lui nuire en aucune façon. L'homme alors le dégagea et ils cheminèrent quelque temps ensemble. Le serpent, qui n'avait mangé depuis long-temps, commença à avoir grand'faim. Enfin, sur le point de mourir de besoin, il se jeta sur l'homme et voulut le dévorer. Celui-ci put à peine lui échapper, puis lui dit : Pourquoi veux-tu me faire mal ? as-tu oublié le service que je t'ai rendu, et la promesse que tu m'as donnée de ne point me nuire ? — Je puis répondre à chacun, répliqua le serpent, pourquoi j'agis de cette manière : l'excès de la faim m'y force. Le danger de perdre la vie rompt tous les serments. — S'il en est ainsi, ajouta l'homme, donne-moi au moins assez de temps pour trouver quelqu'un auquel nous exposerons la cause, et celui de nous deux que l'on jugera avoir droit, après nous être expliqués, disposera de l'autre. — J'y consens, dit le serpent. Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent le corbeau et son fils. Ils firent très-bien l'un et l'autre le récit de leur position. Le corbeau décida que l'homme devait se laisser manger. Il eût bien aimé se mettre aussi de la partie avec son fils, et se rassasier à son aise. Eh bien ! dit le serpent, n'ai-je pas gagné, qu'en pensez-vous ? L'homme lui répondit : Comment pourrait-on exiger d'un voleur qu'il décidât que le vol est illégitime ? de plus, un seul ne peut prononcer un jugement. Entendons sur cette affaire trois ou quatre personnes qui la comprennent bien, et qu'après cela, la justice

Digitized by Google

ait son cours. Malgré cela, je suis encore dans une assez mauvaise position. Le serpent étant satisfait de cet arrangement, ils continuèrent de marcher jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent l'ours et le loup. Tous deux décidèrent aussi que le serpent pouvait tuer l'homme parce que l'aiguillon de la faim et le danger de la vie rompent tout serment et toute promesse. L'homme se voyant en grand danger, fut extrêmement affligé de cette décision. Le serpent sauta vivement sur lui et lança son venin. L'homme se jeta de côté et s'écria d'un accent douloureux : C'est très-injuste à vous de vouloir ainsi ma mort! vous n'avez aucun droit sur ma vie.— Pourquoi parlez-vous ainsi? répondit le serpent, c'est la seconde fois que l'on vous condamne. — Oui, mais je suis condamné par ceux qui eux-mêmes sont accoutumés d'assassiner, de voler et de piller. Ils ne tiennent nullement à tout ce qu'ils jurent, ni à ce qu'ils croient; mais conduisez-moi à la cour du Roi, notre seigneur, c'est là que j'en appelle, et vous ne pouvez me refuser ma demande. Ce qui m'arrivera ensuite, je le supporterai patiemment et je n'y opposerai aucune résistance.

Brun l'ours et Isengrin dirent à l'homme : qu'il en soit ainsi ! le serpent ne désirait rien autre chose. Ils pensaient qu'à la cour tout irait au gré de leurs désirs.

Devant vous, ô Roi, l'on rend justice en dernier ressort. Les enfants d'Isengrin, Idelbach et Seldensat, accompagnèrent leur père, dans l'espoir d'avoir aussi

Digitized by Google

une part de l'homme. La faim leur faisait pousser de tels cris, que vous leur fîtes défendre l'entrée du palais. L'homme, se croyant perdu, vous conjurait d'avoir pitié de lui. Il se plaignait de ce que le serpent, auquel il avait rendu un si grand service, lui voulait tant de mal, nonobstant la promesse et le serment qu'il en avait reçus.

Le serpent dit: Je ne suis pas en faute, j'en appelle au Roi lui-même, car je n'agis que poussé par la faim, besoin qui domine tous les autres. Alors vous et toute votre cour fûtes très-embarrassés, après avoir entendu l'exposé de la cause, car votre royale grandeur et votre justice prenaient en considération la bonne foi de l'homme, et vous n'auriez pas voulu, au péril de vos jours, qu'il lui arrivât quelque mal. Si l'on est tenu de garder sa promesse, d'un autre côté, l'on y pense à deux fois quand la nécessité nous presse, et qu'il s'agit de la vie. Il y eut à cette occasion de grands débats. Personne à la cour ne savait de quel côté était le bon droit. Il y en avait qui auraient volontiers désiré aider à écorcher l'homme, si la chose avait pu se passer ainsi.

J'en vois encore ici de cette opinion, et je me rappelle bien ce qu'ils dirent alors en faveur de leur avis. Enfin, comme on ne pouvait parvenir à prendre une décision, vous fîtes appeler Renard mon neveu, pour éclaircir le point en litige; il fut écouté avec plus d'attention que tous les autres, et vous ajoutâtes plus de foi en ses paroles : Renard, dites-vous, vous devez nous donner une solution dans cette affaire,

Digitized by Google

d'après les principes de la justice. Nous suivrons l'avis que vous émettrez, car vous connaissez à fond la question. Renard répondit : Seigneur, je ne sais comment je pourrais me décider, d'après les discours des parties. On se trompe souvent en se réglant sur les paroles d'autrui ; mais si je voyais le serpent dans la même position où l'homme le trouva lorsqu'il le sauva, je saurais alors que répondre. Qui voudrait décider la question sans cette condition, me semble devoir prononcer un jugement injuste. — Renard, nous pensons comme vous ; il n'est ici personne qui puisse parler plus sagement. Voilà quelles furent vos paroles, Seigneur. Alors l'homme et le serpent vous suivirent sur les lieux où ce dernier s'était trouvé en danger de périr. On remit tout dans le même état où l'homme l'avait vu, en passant par là. Renard, dites-vous alors, faites-nous connaître maintenant comment il vous semble qu'on doive décider la question ? Mon neveu répondit : A cette heure que les deux parties sont dans leur première situation, aucune d'elle n'a ni perdu, ni gagné ; je décide donc, Seigneur, et je vous conseille de suivre mon avis, que l'homme peut, s'il le juge convenable, délivrer le serpent et recevoir sa promesse, car alors, quoi qu'il arrive, il ne lui sera fait aucun tort. S'il pense que cela soit contre ses intérêts, je crois qu'il peut aller où il voudra et laisser le serpent dans le danger, ainsi qu'il eût pu le faire la première fois, s'il se fût défié de lui, au lieu de le délivrer.

Il me semble que c'est là un jugement équitable,

Digitized by Google

et que l'homme doit avoir le choix, comme il l'a eu auparavant.—Ce jugement, Seigneur, vous parut bien rendu, ainsi qu'à tout le conseil. Il fut confirmé, et on loua beaucoup le Renard. L'homme, plein de joie, s'en alla quitte et libre, remerciant mille fois de ce qu'on avait fait pour lui. Par là Renard accrut, Sire, votre réputation de justice, se conduisant comme un fidèle ami. En quelle occasion Isengrin ou l'ours vous ont-ils aussi bien servi? Ils sont bons à faire le mal sans avoir l'air d'y toucher; ils savent bien se vanter et crier. Lorsqu'ils peuvent trouver à avaler quelque bon morceau, alors ils sont plus adroits que Salomon ou Aristote. Il en est qui croient avoir l'énergie du lion, sa hardiesse et son courage, mais lorsqu'arrive le moment du danger, ils sont les premiers à faiblir. Les gens hardis doivent alors marcher en avant, et plus tard ils sont repoussés. Ah! Seigneur, ce ne sont pas ces fanfarons qui sont les vrais braves! Ils corrompent le peuple des villes et des campagnes. Ils s'embarrassent peu de celui dont la maison est dévorée par l'incendie, pourvu qu'ils puissent se chauffer auprès des charbons.

Tout ce qui leur importe, et ce qu'ils sont prêts à défendre, c'est leur propre avantage. Ce n'est point ainsi que se conduisent Renard et ses parents. Lorsque d'autres sont endormis, c'est alors qu'ils sont le plus sur le qui-vive au sujet de l'honneur de leur souverain, c'est alors qu'ils méditent les sages inventions et les adroits conseils qui sont souvent plus utiles aux grands, que la force et l'audace. Quelque bien que se

Digitized by Google

conduise Renard sous ce rapport, il n'en reçoit pas plus de remerciements aujourd'hui. On apprendra bientôt lesquels sont les plus dignes de protection, de l'accusé ou des accusateurs. Seigneur, qu'il dise que ses parents l'évitent et le repoussent à cause de ses malices, soit! mais je voudrais bien voir qu'un autre se hasardât de le dire! Il en serait tiré une telle vengeance que le calomniateur s'en ressouviendrait toute sa vie!

Nous nous soumettrons, ô Roi, à tout ce que vous déciderez. Vous êtes incapable de nous faire une injustice. Si quelqu'un voulait s'opposer à votre volonté, soit en actions, soit en paroles, nous vous aiderions si bien à en avoir raison, que l'on s'apercevrait que nous sommes là!

Nous ne nous croyons nullement en danger, du moment que nous pouvons obtenir le combat en champ clos. Seigneur, je dois répéter, avec votre permission, que les parents de Renard donneraient leurs biens et leur vie pour lui, s'ils n'en étaient empêchés par votre autorité. Je suis sûre que celui-là lui porte le plus grand intérêt, qui n'en fait rien paraître en public. Je me compte moi-même parmi ceux-là. Je suis sa tante, et, quoique femme, j'exposerais pour lui tout ce que je possède, s'il en avait besoin. J'ai à son service trois grands enfants forts et courageux, dont il peut disposer. Je les exposerai à cause de lui, plutôt que de permettre qu'il lui arrivât le moindre mal. Cependant j'aimerais mieux mourir que de les voir morts, tant je les aime. Le premier est Bitelus que j'ai toujours particulièrement affectionné, car on n'a ja-

Digitized by Google

mais vu un garçon plus fort (1). Mon autre fils se nomme Vulromp. Il est si peu intelligent et si inférieur en tout à son aîné, qu'il distingue à peine le blanc d'avec le rouge. Il serait souvent dans le besoin si son frère ne lui remplissait le bec. Néanmoins il possède une belle qualité, c'est qu'il est un ami si fidèle et si chaleureux, que dans le danger il préférerait se faire tuer à côté de son ami que de l'abandonner. Je l'estime beaucoup pour cela. Mon troisième enfant est une fille et s'appelle Harenet. Elle connaît bien son affaire et est très-habile dans le métier utile à ceux qui ont besoin d'avoir la tête rasée et dont les cheveux sont longs et pendants. Elle fait volontiers la besogne des servantes qui préfèrent passer la nuit à danser, à dormir la grasse matinée, et à s'adonner à la paresse, plutôt que de se peigner et de s'arranger les cheveux (2). C'est pourquoi elles lui fournissent abondamment des pommes, des poires, du pain et des noix, plus même qu'il ne lui en faut. Elle partage avec son frère, et je suis charmée de voir qu'ils soient si attachés l'un à l'autre.

Après ce discours, elle appela auprès d'elle ses enfants qui vinrent se mettre à ses côtés. Chacun d'eux était aussi laid que Barleban (3) et aussi grand que la

(1) Depuis le vers 5124 jusqu'au 5142e, les détails sont de nature à ne pouvoir être traduits sans dégoût.

(2) Même observation que ci-dessus.

(3) C'est le nom d'un mauvais génie au sujet duquel on peut consulter Huydecoper, dans ses notes sur Stoke, t. 3, p. 38; et l'ouvrage de Grimm, *Deutsche mythologie*, p. 562.

Digitized by Google

mère. Arrivez, chers enfants, ajouta-t-elle, placez-vous près de votre cousin Renard. Venez tous, vous qui appuyez sa cause et qui m'êtes attachés! Supplions le Roi qu'il lui rende justice d'après la coutume du pays!

Un grand nombre d'animaux se rangèrent près de la guenon.

L'on vit s'avancer le blaireau d'un pas ferme, ainsi que sa femme, le chien chasseur de souris, l'unicorne, la fouine, la martre, le castor et sa femme, le furet, etc. Nous ne devons pas oublier la loutre et sa femme Panthecrote. Ces derniers étaient auparavant les ennemis de Renard; mais ils n'osaient faire la sourde oreille à la dame guenon qu'ils craignaient. De plus elle était à la tête de leurs parents, passait pour sage, et avait de l'ascendant sur un grand nombre de personnes de la cour.

Par respect pour elle, plus de vingt animaux vinrent se ranger auprès de Renard. Les deux sœurs de la guenon arrivèrent aussi avec la belette, le hérisson, l'hermine, la chauve-souris et plus de quarante autres encore, que je ne puis nommer. Rukenau dit alors : Seigneur Roi, vous pouvez voir maintenant, en jetant les yeux sur le cercle qui environne l'accusé, s'il a des parents dévoués. Vous pouvez sans doute nous disperser, car nous sommes vos humbles sujets, prêts à vous abandonner notre vie et nos biens, si vous en avez besoin. Quoique vous soyez puissant et brave, notre amitié ne peut vous nuire. Permettez à Renard de bien réfléchir sur l'affaire que vous mettez à sa charge. S'il ne parvient point à se disculper, que

Digitized by Google

justice soit faite, nous ne demandons et ne désirons rien de plus. On ne peut refuser cette grâce à personne.

La reine prit la parole : Il ne la refuse jamais, femme ; c'est ce que je lui disais encore hier, mais il était si irrité qu'il ne voulut pas m'écouter. Le léopard Firapel ajouta : Seigneur, si vous vouliez de force aller en avant dans cette affaire, ce serait compromettre votre honneur. Daignez écouter le pour et le contre, et prenez bon conseil avant de prononcer. Le Roi répondit : Tout ceci est vrai, mais je fus tellement en colère, lorsqu'on m'apporta la tête de Couart et que je me représentai à l'esprit sa mort tragique, que j'en frissonne encore d'horreur. Néanmoins je consens à entendre jusqu'au bout la défense de Renard. S'il peut renverser l'accusation du crime qu'on lui impute, je veux bien le laisser aller, en considération surtout des prières de ses parents. Ces mots délivrèrent Renard de ses craintes, et il pensa du fond du cœur : Que Dieu protége ma tante ! elle m'a joliment tiré d'embarras, elle a donné un bon coup de collier à mon affaire, et m'a très à propos tendu une main protectrice. Je bénis le ciel qu'elle ait pu trouver un pareil moyen. Je suis content, j'ai au moins un bon pied sur lequel je puis danser. Elle va maintenant voir par ses propres yeux, et entendre une quantité de beaux mensonges que je débiterai pour me tirer de ce mauvais pas.

Quoi ! seigneur Roi, dit-il à haute voix, Couart est mort ! Que dites-vous ? et où est Belin le bélier ? Que

Digitized by Google

vous apporta-t-il lorsqu'il vint à votre cour? Je lui donnai trois joyaux et je voudrais bien savoir ce qu'ils sont devenus. L'un était pour vous être offert, les deux autres pour ma femme. — Belin ne nous apporta ni plus ni moins que la tête de Couart; crime dont il fut puni sur l'heure, car je lui fis ôter la vie. Cette méchante bête dit même que c'était lui qui avait donné le conseil d'agir ainsi, et que c'était lui qui avait écrit la lettre d'envoi. — Dieu du ciel, cela est-il donc vrai! dans quel jour malheureux suis-je né? Ainsi les joyaux sont perdus? En ce cas je plains fort ma chère femme. Je voudrais que mon cœur se brisât de douleur. Je me repens de vivre encore. Que dira Ermeline lorsqu'elle apprendra cette nouvelle? Elle sera dans la plus terrible colère contre moi. Elle m'avait tant recommandé de lui envoyer ces joyaux! Jamais plus, tant que je vivrai, je ne regagnerai son affection. Comme elle sera affligée en apprenant cette nouvelle! A quoi sert, neveu, interrompit dame Rukenau, que vous vous affligiez ainsi? Dites-nous quels étaient ces joyaux. N'ayez pas de soucis, nous les retrouverons tôt ou tard, s'ils sont encore à la surface de la terre. Notre maître Acarin feuilletera ses livres à ce sujet. Nous les ferons crier, et nous ferons anathématiser dans les églises tous ceux qui en sauraient quelque chose, jusqu'à ce que nous les retrouvions. Ils ne peuvent nous échapper. — Vous vous trompez, répondit Renard, soyez bien persuadée que celui qui les aura ne s'en séparera point. Jamais roi ne fit un cadeau d'une aussi grande valeur que ces joyaux.



Digitized by Google

Cependant vos paroles consolantes ont allégé le poids qui oppressait mon cœur! Si Dieu me délivre, selon mes désirs, de l'injuste accusation qu'ont fait peser sur moi, par leurs mensonges, de méchantes gens, je saurai où se trouvent ces joyaux, quand même je devrais parcourir le monde entier ou y laisser ma vie!

Ensuite d'un ton plaintif il continua; Écoutez: mes parents et alliés, je vais vous dire ce que c'était, et vous pourrez convenir alors de l'énorme perte que je viens de faire. Le premier de ces objets était une bague. Elle était en or fin. Des lettres étaient émaillées dessus en sable et azur, figurant trois mots hébreux. Je ne pouvais les déchiffrer, ne comprenant pas cette langue; mais un savant me les apprit, ce fut maître Abrioen de Trieste (1). Il en est ici plusieurs qui connaissent ses vastes connaissances. Il comprend toute chose. Dans les déserts, il n'y a nul animal, quelque fort, quelque énergique qu'il puisse être, qui ne soit dompté par le regard de ce magicien, et qui ne soit forcé d'exécuter ses ordres. Cependant il ne croit pas en Dieu; c'est le plus parfait juif que l'on puisse rencontrer dans le monde. Il connaît à fond les plantes, les minéraux, leurs vertus et leurs propriétés. Je lui fis voir la bague en question. Il me dit aussitôt que les trois mots qui y étaient inscrits, étaient les mêmes que ceux que Seth dit à son père dans le paradis, alors qu'il cher-

(1) Abrioen ou abricoen signifie en vieux français un charlatan, et *abriconner*, *tromper*.

Digitized by Google

chait l'huile sainte. Celui qui porte cette bague est à l'abri de toute tentation et de tout malheur. Le tonnerre ni la foudre, la sorcellerie ni les ruses du diable ne peuvent l'atteindre. Il ne peut souffrir du froid, quand même il serait couché tout nu dans un désert, sur la terre froide, durant trois longues nuits d'hiver de suite, exposé à la gelée et au vent du nord.

Telle est la grande puissance de cette amulette, au dire de maître Abrioen. Une pierre d'un éclat singulier ornait encore cette bague; on ne pouvait la souhaiter plus belle; elle était de trois couleurs, d'abord d'un rouge si vif qu'on eût cru qu'il en jaillissait continuellement du feu. A sa lumière on aurait pu marcher la nuit, sans flambeau, car on voyait aussi bien que durant le plus beau jour. L'autre partie de la pierre était aussi précieuse, aussi fine et aussi brillante. Lorsque quelque mal arrivait aux yeux, ou une enflure au corps, on frottait la partie lésée avec ce côté de la pierre, et une guérison complète avait lieu. Dans les migraines ou pesanteurs de tête, pour les corps malades, soit par suite de consomption, par empoisonnement, par venin ou autre infirmité quelconque, le Miserere (1), la paralysie, phthisie, fistule, chancre, arthritis, etc., excepté la mort, si l'on plongeait la pierre dans un peu d'eau de fontaine, et qu'on en bût ensuite, on se sentait immédiatement

(1) *Lanc evel.* C'est un point de côté d'après la remarque du t. 3, p. 13 du *spiegel historiael* de Maerlant. D'après Kilian, au mot Evel, c'est le Miserere.

Digitized by Google

délivré de son mal. Vous voyez que je ne me lamente pas à tort sur ma perte.

Écoutez ce qui a rapport à la troisième couleur. C'était un beau vert, mais nuancé comme si l'on y eût mêlé quelques gouttes de pourpre. Le maître m'assura que les ennemis les plus déterminés n'auraient jamais la force de nuire à celui qui en serait porteur. De plus, si on la regardait le matin, on était sûr de sortir vainqueur de tout combat, et de devenir l'ami de chacun, même quand on l'eût haï auparavant. Sa vertu faisait oublier toute colère. Si la pierre était portée de manière à être vue, on ne pouvait être trompé et l'on n'avait point à craindre la violence. Quand même on eût eu affaire à cent hommes armés, on était assuré de revenir chez soi le cœur joyeux, et de conserver l'honneur et la vie. Cependant, pour obtenir ce résultat, il fallait être noble et sans reproche, sinon toutes ces vertus disparaissaient (1). Chers amis, réfléchissez, avez-vous jamais entendu parler d'une pierre plus précieuse ? A cause de ces qualités, je pensai qu'il ne me convenait point de garder un pareil trésor, et je m'étais proposé de le donner au Roi, mon seigneur bien-aimé, comme au plus noble, et puisque tout dépend de lui, notre bien-être et notre salut. Par ce don, sa vie eût été pour jamais à l'abri de toute crainte. Je pris encore dans le même lieu où je trouvai la bague, un miroir et un peigne (j'avouerai franchement que ce fut dans

(1) On fait mention d'une bague semblable dans le roman de *Floris et Blanchefleur,* du vers 1560 au 1574e.

Digitized by Google

le trésor dérobé à mon père). Je ne pus prendre autre chose, et ma femme voulut absolument avoir ces derniers objets, qu'elle trouva si fort à sa convenance qu'elle me recommanda bien de ne pas les oublier. Je les destinais à l'honneur d'être offerts à la Reine, ma noble dame, pour la bienveillance et l'amitié qu'elle m'a témoignées. On ne pouvait faire assez de cas de ce peigne. Il était fait avec un os de panthère. Cet animal vit entre les grandes Indes et le Paradis terrestre. Les couleurs de sa robe sont si belles, que sous le pavillon des cieux, il n'en est pas de si précieuse que l'on ne trouve sur la panthère. De plus elle exhale une si bonne odeur que l'air environnant peut guérir de graves maladies. Ces deux qualités font que beaucoup d'animaux la suivent. Elle a une épine dorsale mince, large et si solide qu'aucune charge ne peut la faire ployer, et lorsqu'on parvient à l'extraire de l'animal vivant, elle conserve toujours sa bonne odeur, ne peut se corrompre, ni se casser. L'eau, le feu, les coups ne peuvent l'entamer, tant cet os est dur et solide. La bonne odeur dont je viens de parler, ne plairait pas à tout le monde, car elle a une si grande force que celui qui peut la supporter n'a plus besoin de boire ni de manger. Il est guéri de toute espèce de maux, sain de cœur, alerte et plein de gaieté. Cet os est si bien poli qu'on le prendrait pour de l'argent fin, et d'une couleur blanche aussi brillante que l'ivoire ou le bocran (1). Les dents de

(1) Espèce de fine toile. Voyez Ducange, au mot *Boquerannus*, et consultez au sujet du commerce qui se faisait à Bruges de cette

Digitized by Google

l'animal sont petites, étroites et si unies que si elles étaient de verre. L'espace entre elles est tel qu'il s'y trouve plusieurs statuettes d'or fin, bien travaillées et longues d'un demi-doigt, ou un peu moins. Enfin, on peut dire avec raison qu'on n'a jamais vu chose semblable. Sa peau est émaillée de noir, de rouge, de vert et de bleu, et l'on y voit représentées Vénus, Junon et Pallas, qui, ayant en commun une pomme en or fin, voulaient chacune la posséder exclusivement. Pendant long-temps elles s'étaient disputées à ce sujet; enfin elles convinrent de prendre Pàris pour arbitre et lui portèrent la pomme pour qu'il la donnât à la plus belle. Ce Pàris était un beau berger troyen. Junon promit de le combler de plus de richesses que jamais mortel n'en aurait possédé. Pallas lui dit qu'elle le rendrait si puissant que selon son bon plaisir, tous ses ennemis seraient mis à ses pieds. Que parlez-vous de trésors et de puissance, dit à son tour Vénus, que signifie ce langage? Priam n'est-il pas votre père, et Hector votre frère? n'ont-ils pas soumis toute la contrée? Hécube n'est-elle pas votre mère? Troie, ce puissant état, ne vous reviendra-t-il point? Je vous donnerai, moi, le plus grand trésor de tous, le plus désirable qui soit au monde. Voulez-vous me déclarer la plus belle, et me donner la pomme d'or, je vous accorderai à mon tour la plus belle femme que vous puissiez voir. Ainsi vous serez riche par dessus tous; vous monterez plus haut que les plus

étoffe, la lamentation de Zegher van Male, dans *Beschryving van den Brugschen Koophandel*, par Beaucourt, p. 218.

Digitized by Google

grands seigneurs. Personne ne peut vous faire obtenir un pareil trésor que moi ; car des femmes belles et bonnes peuvent donner du courage à l'homme, et chasser tout chagrin de son cœur. Elles y savent réveiller l'honneur endormi et enseignent la vertu et la sagesse. Pâris écoutait ces paroles et son âme était troublée. Il pria que Vénus voulût lui nommer quelle était cette belle femme. Hélène, répondit-elle; la femme du roi des Grecs n'est-elle pas la plus belle qui existe; elle est noble, chaste, riche et sage. Aussitôt Pâris décerna la pomme à Vénus comme à la plus belle.

On voyait ensuite comment le fils de Priam enleva Hélène au roi Ménélas, emmena à Troie cette grande consolation des cœurs aimants, et comment ils se témoignèrent leur amour.

Tout ceci était indiqué par des figures et des inscriptions faisant clairement connaître tout ce qu'on pouvait désirer sur ce sujet.

Écoutez maintenant ce que j'ai à vous apprendre de mon excellent miroir. La glace était d'une grande beauté et tellement claire qu'on pouvait y voir de loin et de près, tout ce qui se passait à un mille à la ronde. Celui qui se plaçait devant ce miroir, et y portait ses regards, était guéri aussitôt s'il avait des taches de lentille, ou une cataracte, ou un dragon (tache dans la prunelle), ou une verrue, porreau ou autre mal, tant était grande la vertu et la puissance de cette glace. Est-il étonnant que je sois attristé d'avoir perdu une telle merveille. Le cadre du mi-

Digitized by Google

roir était en bois appelé Cetin (1), léger et solide. Il faudrait une éternité avant qu'il se gâte et que le ver s'y mette. C'est pourquoi le roi Salomon fit garnir de ce bois toute la partie intérieure de son temple, afin de le préserver de tout dégât. On en fait plus de cas que de l'or le plus fin. Il ressemble à du bois d'ébène. C'est la même matière dont feu le roi Crompart fit son cheval de bois (2), par amour pour la fille de Maradiga qui était très-belle, et dont il voulait gagner l'affection. Ce cheval était composé, à l'intérieur, de manière que celui qui se mettait dessus, n'avait qu'à

(1) Dans un manuscrit du *Rymbybel* de Maerlant, que possède M. Willems, on retrouve ce mot dans une description du tabernacle :

An die nordside dar iegen recht
Stant ene tafle van oute cetin
Dair ic oec wel seker ave bin
Dat lichste oud oist dat men vint
Ende verrol niet en twint.

(2) Ce qui est raconté ici du cheval de bois du roi Crompart, paraît avoir été tiré par le poète, du roman de Cléomades ou *le Cheval de Fust*, mis en vers par *Adenez*, ménestrel d'Henri III, duc de Brabant. On prétend que ce roman ne fut composé qu'en 1280, puisqu'il y est question de Gui de Dampierre comme comte de Flandre, et que ce prince ne prit ce titre qu'à la mort de sa mère Marguerite, en 1280. (F. Wolf, uber die menesten leitungen der Franzozen für die heransgabe ihrer national heldengedichte. Wien 1833, p. 33). Néanmoins, bien antérieurement, l'on trouve que Gui prit le titre de comte de Flandre, entre autres dans un diplôme de 1258, rapporté par Warnkœnig, Histoire de Flandre, t. 1, p. 325. Du reste, on peut consulter sur *Adenez* (que l'abbé de Larue, dans ses essais historiques sur les Bardes, t. 2, p. 36, semble confondre avec Adam le bossu) et son roman, Paulin Paris, dans sa lettre à M. de Monmerqué, qui précède *Li romans de Berte ans grans priés*. Paris. 1832, p. 44 et suiv.

Digitized by Google

le désirer pour être emporté à cent milles de là en moins d'une heure. Il fut la cause d'une triste aventure qui arriva à Cléomades, fils de Crompart. Il ne voulut pas croire à la puissance que possédait ce cheval, s'assit dessus, l'examina, car il était brave et courageux, et prêt à tout entreprendre pour mériter les éloges du monde. Crompart tourna doucement une cheville qui se trouvait placée sur la poitrine du cheval, qui aussitôt s'élevant librement, partit à travers la croisée de la salle.

Avant qu'on eût eu le temps de réciter un pater noster, le prince Cléomades se vit à dix milles de là. Il se sentit bien affligé, ne croyant point qu'il pût jamais revenir. Les histoires nous apprennent toute l'anxiété qu'il éprouva, et combien il fit de chemin sur ce cheval de bois, avant qu'il put parvenir à découvrir l'art de lui faire rebrousser chemin, de descendre ou de monter. Il fut bien joyeux lorsqu'il le sut.

Cette puissance venait en grande partie de la vertu du bois, qui renfermait de plus un très-curieux travail. C'était d'un bois semblable qu'était formé le cadre de mon miroir. Il avait un pied et demi de largeur, et plusieurs histoires étranges étaient représentées à l'entour, et peintes en or, en noir, en jaune, en azur, en argent et en vert; mais elles seraient trop longues à raconter. Ces six couleurs y étaient mariées avec art, et au dessous de chaque histoire on voyait ou gravé ou émaillé ce qu'elle représentait. On n'avait jamais vu un pareil miroir. D'abord on remarquait un cheval fort et vigoureux, très-acharné à la poursuite

Digitized by Google

d'un cerf, fuyant dans les bois avec tant de vitesse et de légèreté, que plus d'une fois le cheval perdait courage, parce que le cerf avait toujours les devants et qu'il ne parvenait point à l'atteindre. Il voyait bien que son adversaire l'éreinterait, quand même il devrait en mourir lui-même. Il accosta donc un berger et lui dit : Si vous attrapiez un cerf que je puis vous indiquer vous en retireriez grand profit. Son bois, sa chair, sa peau seraient de bonne vente. Le berger répondit : Dis-moi le moyen d'exécuter ce projet. — Mettez-vous sur mon dos, répliqua l'animal, je vous porterai et nous le chasserons ensemble. Le berger monta le cheval et ils partirent ensemble. Le cerf continua sa course rapide, aussi échappa-t-il à ses ennemis.

Ceux-ci coururent si long-temps, que le cheval étant las, dit à l'homme : Je veux me reposer maintenant, je suis fatigué. — Je vous ai en mon pouvoir, répondit le berger, vous ne m'échapperez plus. J'ai une bride et des éperons, je vous dompterai, je l'ai juré. Vous ne me (1) devrez nuls remerciements. Voilà, seigneur, comment le cheval fut lui-même la cause de sa ruine, et s'attrapa dans ses propres filets. Comment quelqu'un peut-il être puni à plus juste titre que celui qui se fourvoie par ses passions mêmes ?

(1) Cette fable paraît tirée d'Ysopet, et on peut la voir dans Robert, Fables inédites, t. I, p. 270. Elle se retrouve encore presque littéralement et avec les mêmes rimes dans les *Bydragen* de Clignett, fable 20, p 127. Voyez encore Ed. de Deene Waerachtighe fabulen der Dieren, p. 141.

Digitized by Google

On désire ardemment le malheur d'autrui et souvent par là l'on se nuit à soi-même.

Notre cheval demeura donc enfermé avec un âne et un chien, chez un riche seigneur. Celui-ci aimait beaucoup le chien et se plaisait à jouer avec lui. Le chien sautait sur son maître, remuait la queue, et lui léchait le menton. L'âne Baudouin vit ce manége et fut jaloux de la préférence accordée à son camarade. Il se dit en lui-même : Comment cela se fait-il ? Qu'est-ce que mon maître peut trouver dans ce vilain animal, que je n'ai jamais vu rien faire de remarquable, pour permettre qu'il saute ainsi sur lui et le caresse, tandis que moi, l'on me force au travail, je porte des sacs, je cours, je traîne. Ils ne feraient pas à cinq en une année le labeur que je fais en une semaine. Cependant il prend place à table à côté du maître, il obtient tout son soûl d'os à ronger, et d'assiettes grasses à lécher. Moi je ne puis obtenir autre chose que des chardons, des orties et autres plantes piquantes ; la nuit je dors sur la terre, sans paille ni litière. C'est me traiter fort mal ; je ne veux pas l'endurer plus long-temps. Je veux obliger mon maître à m'accorder aussi ses bonnes grâces, et devenir son ami. Pour cela je n'ai qu'à le traiter comme le traite son chien. A ces mots, son seigneur arriva. L'âne leva la queue, sauta sur lui, se mit à braire, à crier, caressa les oreilles du maître de ses pieds de devant, de telle manière qu'il lui fit de grosses bosses à la tête. Il avança le museau pour le baiser, ainsi qu'il avait vu faire au chien, mais le maître s'écria

Digitized by Google

effrayé : Au secours ! au secours ! cet âne m'assassine ! Les valets accoururent, armés de gros et grands bâtons dont ils battirent tellement l'âne qu'il pensa y laisser sa vie. Il se sauva dans son étable, mangea des chardons, des orties et de l'herbe, pour se consoler de son malheur, et demeura un âne comme auparavant.

Celui qui envie le bien-être d'autrui, quand même il se trouverait dans la position de celui qu'il envie, ne s'en trouverait pas mieux. C'est comme si les petits de la laie essayaient de manger avec des cuillers.

Le meilleur avis est donc de laisser l'âne un âne mangeant des chardons et portant des sacs. Il ne peut changer sa nature ; lors même qu'on le comblerait de biens et d'honneur, il conserverait toujours les mêmes habitudes.

Là où des ânes reçoivent des titres on voit rarement un service bien fait, car ils ne regardent à rien et ne s'embarrassent de rien que de leur propre avantage. Cependant ils voient chaque jour s'accroître leur puissance ; c'est ce qui me fait le plus de peine.

Un peu plus loin on voyait mon père et Tibert voyageant ensemble, après s'être juré de ne se séparer ni par force ni par querelle, et que tout ce qu'ils attraperaient, serait en commun. Ils virent arriver à travers champs des chasseurs suivis de plusieurs chiens. Ils s'enfuirent aussitôt le plus vite qu'ils purent, sachant bien qu'ils étaient en danger de la vie. Renard, dit Tibert, apprenez-moi comment nous pourrons le mieux leur échapper? Ces chasseurs nous ont aperçus ;

Digitized by Google

connaissez-vous quelque bon avis à donner? Mon père qui avait grande confiance en lui-même, et que nul danger ne déroutait, répondit : Tibert, mon neveu, j'ai dans mon sac plus d'un bon avis, et je sais bien ce qu'il faut faire pour agir sagement. Si nous restons ensemble comme de preux chevaliers, nous n'avons à craindre ni chiens ni chasseurs. Tibert répliqua en soupirant : A quoi cela servira-t-il, Renard? je ne connais qu'une seule manière d'agir, et c'est celle que je vais employer. Alors il grimpa tout au haut d'un arbre, et se cacha dans le feuillage. Là, personne ne pouvait lui faire de mal. Il laissa mon père dans l'embarras, et passablement inquiet pour sa vie, car les chasseurs et les chiens se mirent à sa poursuite avec toute l'ardeur possible. Les cors sonnèrent, les cris, tuez ! retentirent de toute part. A cet aspect, Tibert le matou se moqua de mon père, et dit : Allons, Renard, déliez maintenant le sac où se trouvent tous vos bons tours; il en est temps. Vous qui êtes réputé si sage, tâchez de vous sauver, si vous ne voulez qu'il vous arrive malheur.

Plein de chagrin de se voir trahi aussi lâchement, mon père dut en outre supporter ces paroles injurieuses. Il faillit en mourir. Dans une peur horrible, il se mit à fuir si vite, que la sueur lui sortait par tout le corps. Il se déchargea le ventre afin de mieux courir. Malgré ses efforts, les chiens étaient plus habiles que lui, et auraient fini par le déchirer; mais par bonheur il rencontra un ancien trou dans lequel il se précipita, échappant ainsi aux chiens et aux chas-

Digitized by Google

seurs à la fois. Tibert se tint dans sa cachette, ce dont il eut à se louer, le vilain traître!

Hélas! combien n'en trouve-t-on pas encore qui, voulant monter à tout prix, s'embarrassent peu de ceux qu'ils aiment, et ne cherchent qu'à se mettre au-dessus d'eux! Quand même je haïrais Tibert pour ce tour, serait-ce sans raison et injustement? Mais non, j'aime trop mon ami pour en agir ainsi. Pourtant, si sa vie, ses biens ou son honneur couraient quelque danger, je ne pense pas que cela me chagrinerait, pourvu qu'un autre que moi en fût la cause. Je ne veux cependant lui porter ni inimitié ni rancune, je lui pardonne pour l'amour de Dieu; mais tout n'est pas tellement effacé dans mon cœur, qu'il ne s'y trouve bien des mauvaises pensées lorsque le passé se représente à mon souvenir. Souvent cela excite ma colère, et ma raison a beau combattre, la volonté l'emporte sur la justice.

On y voyait aussi le loup dans une circonstance qui ne faisait pas grand honneur à sa reconnaissance. Un jour, sur une bruyère aride et sauvage, il trouva un cheval mort et écorché, mais dont la chair avait été toute mangée. Il se mit, malgré cela, à ronger les os d'une manière si vorace, qu'il en avala trois ou quatre à la fois, tant il était affamé. Un de ces os se mit en travers dans son gosier, ce qui le fit beaucoup souffrir. Il chercha de tous côtés les secours de l'art, promettant une grande récompense si l'on pouvait trouver un remède à son mal. A la fin il rencontra une grue au long bec emmanché d'un long cou. Il la

Digitized by Google

supplia de le guérir, jura de bien la payer pour sa peine, et qu'il en aurait une reconnaissance éternelle. La grue écouta ses pressantes prières, mit son cou dans la gueule du loup et en retira l'os. Le loup tressaillit de la secousse qu'il en éprouva : Malheureuse, cria-t-il, tu me fais mal ! je te pardonne, mais ne recommence pas ! je ne voudrais pas le souffrir d'un autre. — Isengrin, réjouissez-vous, dit la grue, vous êtes guéri ! donnez-moi maintenant ce que vous m'avez promis. Voyez donc cette imbécile ! riposta le loup, je suis moi-même dans le besoin et elle veut que je lui donne quelque chose ! elle n'apprécie point la faveur que je lui fais ! Elle a mis son cou dans mon gosier, et je le lui ai laissé retirer sain et sauf : elle m'a fait grand mal, et si quelqu'un doit être récompensé pour cela, c'est moi, en toute justice !

C'est ainsi que les fripons récompensent ceux qui les servent et qui leur font du bien. Alors qu'on laisse monter ces sortes de gens au premier rang, la justice et l'honneur sont réduits à rien.

Il en est qui veulent nuire à autrui, et pour arriver à leur but, ils s'appesantissent sur ses défauts ; mais s'il arrive que l'accusé se justifie, l'accusateur, changeant de batterie, s'attribue la justification à lui-même bien plus qu'à la bonne cause de celui auquel il voulait nuire.

Bien d'autres choses encore que je ne puis détailler étaient travaillées sur le cadre de ce miroir. Le maître qui l'exécuta était très-renommé et très-habile ouvrier.

Un pareil meuble et de semblables joyaux étant beaucoup trop précieux pour moi, je les avais desti-

Digitized by Google

nés à l'honneur d'être présentés au Roi et à la Reine. Où trouvera-t-on maintenant de tels présents à offrir? Le chagrin que ressentirent mes deux enfants de la perte de ce miroir, est incroyable. Souvent dans leurs jeux ils s'y miraient et dansaient devant, regardant leurs queues, et quelles grimaces ils savaient faire.

Hélas! j'étais loin de savoir que Couart fût si près de sa fin, lorsqu'en grande confiance je lui remis la besace avec ces objets. Je ne sais à qui je les aurais confiés plus justement qu'à lui ou au bélier Belin, quand même ma vie en eût dépendu. C'étaient les deux plus fidèles amis que j'aurais cru pouvoir jamais posséder. Malheur au meurtrier! je saurai la vérité à ce sujet, quand même je devrais parcourir le monde entier. Le meurtre ne reste jamais caché. Il se peut qu'il soit ici près de nous, dans la foule, celui qui sait ce qui en est, et où est resté Couart. Souvent bien des fripons qui ont commis de méchantes actions se promènent au milieu des bons, au nombre desquels personne ne voudrait sciemment les admettre. Ils savent adroitement cacher leur malice.

Dans tout ceci, ce qui me cause le plus de chagrin, c'est de voir que le Roi, notre seigneur, se soit trompé au point de dire que mon père et moi n'avons jamais rien fait de bien, ni pour lui ni pour les siens. Cela m'a paru étrange de la part du lion; mais il lui arrive tant de choses qui méritent toute son attention, qu'il oublie une affaire par l'autre. C'est sans doute la cause de cet oubli. Cher et honoré seigneur, ne vous rap pelez-vous point dans quel état était votre père, lors-

Digitized by Google

que vous étiez encore bien jeune, n'ayant guère plus de deux ans, et que mon père arriva à la cour, de l'école de Montpellier (1), où il avait étudié la médecine pendant quatre années. Il connaissait, aussi bien que l'intérieur de sa main, tous les signes résultant de l'urine, et mieux que cinq de ceux qui veulent être aujourd'hui de grands savants, toutes les herbes purgatives et laxatives. Il avait tant appris et tant lu, qu'il pouvait avec honneur se vêtir de soie et de fourrure. Il trouva le Roi affecté d'une grave maladie, et prit cet accident très à cœur, parce qu'il l'aimait plus que tous les autres seigneurs (2). Le Roi ne pouvait plus endurer ses douleurs. Dès que mon père arriva, tous les autres médecins reçurent leur congé. Il n'a·joutait foi qu'en lui. Renard, dit le Roi, je suis accablé d'un mal qui, plus il continue, plus il empire. Cher seigneur, répondit mon père, voici un verre, urinez dedans, et je vous dirai la nature de votre maladie, dès que j'y aurai jeté les yeux. J'indiquerai aussi le moyen de vous guérir. Le Roi fit ce qu'on lui demandait, car il n'existait personne alors auquel il ajoutât plus de foi qu'en mon père, quoique depuis, mon ennemi, ici présent, soit parvenu, par de faux rap-

(1) Cette école était déjà célèbre au douzième siècle. Les leçons en médecine y commencèrent en 1180, d'après Robert de Hesselin. Dictionn. univers. de la France, t. 4, p. 555.

(2) Comparez avec ceci *Reinardus,* liv. 2, v. 31.

Contigit arreptum forte languore leonem, etc.,

ainsi que la fable de Marie de France, liv. 2, p. 250. Cet événement forme le sujet d'une des branches du roman français, intitulé : *C'est la branche de Renart si come il fu mires,* édit. Méon, t. 2, p. 305.



Digitized by Google

ports, à détruire cette amitié. J'ai été dans le plus grand étonnement d'apprendre que mon père avait perdu sa bienveillance; mais cela n'arriva probablement que lorsqu'il fut sur le point de mourir, et peut-être dans une espèce de délire; il avait l'esprit si élevé, que cela n'a pu arriver autrement.

Seigneur Roi, continua mon père, vous avez besoin, si vous voulez guérir, de vous procurer le foie d'un loup de sept ans. Vous ne devez rien épargner pour exécuter cette prescription. Vous devez manger ce foie, ou vous êtes mort. Hâtez-vous donc, avant tout, de suivre cette ordonnance. Le loup se trouvant là dans le cercle qui environnait le monarque, entendit tout et se tint coi. Son souverain se plaignant de son peu d'empressement et de bonne volonté, lui dit : Isengrin, vous entendez bien ce qu'il faut que je fasse; votre foie doit me guérir. — Seigneur, répondit le loup, cela ne peut se faire, car je sais positivement que je n'ai pas encore cinq ans; je l'ai entendu dire plusieurs fois à ma mère.

O Roi! répliqua mon père, quelle confiance pouvez-vous ajouter à ces paroles? Faites-le ouvrir, je pourrai voir au foie s'il dit la vérité, et puis l'expérience réussira bien, quoiqu'il n'ait pas l'âge.

En conséquence de cet avis, le loup dut se rendre à la cuisine du monarque, où on lui ôta le foie. Le Roi le mangea et guérit complètement de tous ses maux. Il remercia mon père et ordonna à son peuple que dorénavant on l'appelât maître Renard, sous peine d'être puni de mort si l'on y manquait. Dès lors, il

Digitized by Google

resta près du Roi, qui le croyait en tout. Il ne lui était pas permis de le quitter un instant. Pour l'honorer encore davantage, Lion l'avait autorisé à porter sur la tête une belle couronne de roses entremêlées de violettes, qu'il lui avait donnée (1).

Maintenant tout est bien changé; l'on oublie les anciens services. D'avides fripons sont élevés en grade et la sagesse est repoussée. Aussi les grands commettent-ils de jour en jour plus d'erreurs, car lorsqu'un manant s'élève et devient plus puissant que ses voisins, il ne sait plus lui-même ce qu'il fait. Il oublie son origine, ne s'apitoie sur le malheur de personne et n'écoute nulle prière à moins qu'elle ne soit accompagnée d'un présent. Tout ce qu'on entend dire, c'est : Donnez, donnez! Ah! combien d'ignorans personnages sont aujourd'hui à la cour auprès du maître, l'environnant de demandes et de flatteries; mais s'il s'agissait de sacrifier une oreille pour lui sauver la vie, ils le laisseraient plutôt mourir que de la donner. Ils ressemblent au loup qui ne livra que bien malgré lui son foie pour guérir son seigneur et maître. Pour moi, plutôt que de voir mourir le Roi et son excellente moitié, je préférerais que cent loups perdissent la vie, quand même je devrais également en souffrir. Ce qui vient de mauvaise source sert rarement à produire quelque bien.

Seigneur, ce que je raconte ici de votre père arriva lorsque vous étiez encore bien jeune; c'est pour-

(1) Voyez à ce sujet Legrand d'Aussy, vie privée des Français t. 2, p. 222-226.

Digitized by Google

quoi cela vous est échappé de la mémoire. Pour ma part, je me suis moi-même comporté courtoisement et avec honneur, de manière à vous être agréable, quoique j'en sois si mal remercié aujourd'hui. Je suppose que vous l'avez oublié, il faut donc que je le rappelle. Non que je veuille faire le moindre reproche de cet oubli, car je sais que je suis obligé en tout temps de faire, pour vous servir, tout ce qui est en mon pouvoir. Voici un autre exemple de ma conduite : Un jour, je me trouvai dans la compagnie du loup ici présent. Nous avions attrapé ensemble un cochon que nous étranglâmes pour l'empêcher de crier si fort. En ce moment vous parûtes de loin, sortant d'une haie, vous nous saluâtes très-affectueusement et nous parlâtes en ces termes : Soyez les bienvenus tous deux ! La faim me tourmente, ainsi que ma femme, qui suit mes pas. Voulez-vous partager votre proie ? nous en serons d'autant plus charmés du gain que vous venez de faire. Isengrin répondit d'une voix si faible qu'à peine put-on l'entendre. Pour moi, je m'écriai : Certainement, Seigneur, quand même il s'agirait de bien davantage ! Qui voulez-vous qui fasse le partage ? — Ce sera vous, seigneur loup, fut votre réponse. Isengrin agit prudemment et partagea selon sa coutume. Il commença par prendre d'avance une moitié pour sa peine, puis il vous donna un quart (ce qui n'était pas trop), et un autre quart à votre épouse. Aussitôt après il se mit à manger et à ronger en grande hâte sa portion. Il voulut bien m'accorder une oreille, la moitié des poumons et garda

Digitized by Google

tout le reste. Voilà comme il montra sa générosité ! Avant qu'on eût pu réciter un Credo, vous aviez mangé votre part, comme vous le savez. Néanmoins vous auriez bien voulu avoir davantage, car vous n'étiez point rassasié. Vous avez donc prié Isengrin de vous donner encore quelque chose, mais il ne voulut plus vous céder une miette. Vous avez alors levé votre patte droite, que vous lui avez appliquée entre les deux oreilles, de manière qu'il fut comme rasé depuis les yeux jusqu'au nez. Ne pouvant endurer la douleur qu'il ressentit, hurlant et saignant beaucoup, il s'enfuit à toutes jambes, abandonnant ce qui restait de sa portion. Vous le rappelâtes en disant : Dépêche - toi de revenir; apporte - nous davantage, d'une façon ou d'autre, et songe à avoir un peu plus de modestie une autre fois, lorsque tu feras un partage.

Je pris alors la parole : Seigneur, si vous l'ordonnez, j'irai avec lui ; je sais bien où trouver quelqu'autre proie. — Allez ! avez-vous répondu. Je courus donc pour l'atteindre. Je le trouvai se lamentant et se plaignant d'avoir été si maltraité. Cependant il n'osait crier trop haut. Nous allâmes chasser ensemble de nouveau, jusqu'à ce que nous trouvâmes un veau bien gras. Lorsque vous nous le vîtes apporter, un sourire dérida vos traits, et votre satisfaction fut grande. — Renard, dîtes-vous, vous êtes habile à la chasse, quand vous vous y mettez ! je vois que vous trouvez de suite ce qu'il faut. Il est bon, au besoin, de vous envoyer en commission. Ce veau est gras et fort. Partagez-le vous-même. Je le ferai volontiers, mon doux Seigneur,

Digitized by Google

répondis-je ; la première moitié vous appartient de droit, et l'autre doit être pour votre femme. Les boyaux, le foie, les intestins et les poumons seront pour vos enfants. Isengrin aura la tête, et moi les pieds. Content de ce partage : Renard, dîtes-vous, apprenez-moi qui vous a enseigné à faire les choses aussi équitablement ? — Seigneur Roi, c'est le curé qui est assis ici, avec sa calotte rouge, pour avoir été si égoïste en partageant le cochon. Voilà comment Isengrin retira honte et dommage de sa sordide avarice. On retrouve encore toujours le loup avec ces mêmes dispositions, dévorant tout ce qui est plus faible que lui. Qui veut apaiser la faim des loups, passe de bien mauvais jours, car ils n'épargnent rien, et enlèvent tout ce qui tombe sous leurs pattes. Malheur aux campagnes et aux villes où les loups ont le dessus! pourvu qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent, ils ne respectent ni ami ni ennemi.

Voilà, ô Roi! ce que j'ai fait pour vous ; si le récit n'en était trop long, je pourrais citer plusieurs autres actions semblables ; mais d'après vos paroles de colère, il paraît que vous m'en savez peu de gré. Tout bien considéré, vous pourriez bien endurer quelque chose de ma part. Suis-je l'âne que l'on doit monter, ou le mouton que l'on doit manger ? Si j'avais un peu de bonheur, je mangerais à un autre râtelier.

Mieux informé que qui que ce fût, jadis l'on avait confiance en moi ; je savais conduire avec courage et prudence une affaire pour les dames ou pour les seigneurs ; je prévoyais ce qui arriverait mieux que ceux

Digitized by Google

qui ont maintenant le pouvoir. On avait l'usage de ne prendre aucun avis important avant que je n'y fusse. Quoique mon malheur veuille que j'aie été pris pour ainsi dire dans le filet, une meilleure page peut encore tourner pour moi. Il est possible qu'on me rende enfin justice, et que mes paroles soient crues aussi bien que celles d'un autre. Je ne demande ni grâce ni faveur. Si l'on peut me prouver, d'après le droit, que j'aie méfait, je suis prêt à subir la peine due à ma faute. Si quelqu'un met un crime à ma charge, que l'on agisse comme c'est la coutume de la cour. Avec votre permission, ô Roi, je prie qu'il vous plaise l'ordonner ainsi. — Renard, dit le Roi, ce que vous réclamez est juste; je ferai ainsi que vous le demandez. Il n'y a pas grand mal, pour ce qui me regarde, si nous pouvions seulement découvrir qui ôta la vie à Couart. Nous ne savons rien, sinon que Belin le bélier nous apporta sa tête dans la besace. Si ce crime pouvait être dévoilé, je vous acquitterais volontiers de ce qu'on met à votre charge, et je ne serais plus irrité contre vous. — Mon bon Seigneur, Dieu vous récompensera de ces sentiments. Certes, c'est à bon droit que vous parlez ainsi. Sa mort me rend si triste que mon cœur se fend lorsque j'y pense. Hélas! quand Couart et mon ami Belin me quittèrent, combien mon âme fut affectée! Je crus que j'en perdrais connaissance. C'est sans doute à cause du malheur qui allait arriver que j'éprouvais tant de regret.

La plupart des animaux présents à ces explications de Renard, qui virent comment ses traits expri-

Digitized by Google

maient vivement ce qu'il racontait, crurent qu'il n'y avait pas la moindre trahison et qu'il ne disait que la vérité. On s'apitoya beaucoup sur son malheur, sur la perte qu'il avait faite, et sur le chagrin qu'il montrait. Le Roi lui-même et sa femme le plaignirent, lui dirent qu'il devait se consoler, s'efforcer de retrouver ses joyaux, car il en avait fait un si grand éloge, qu'ils eussent beaucoup désiré de les posséder.

Comme Renard assurait les avoir envoyés tous deux, sans espoir qu'il lui en revînt aucun profit, ils les auraient volontiers acceptés, s'ils eussent su comment les ravoir.

Renard, qui comprenait bien le sentiment de la foule, et n'avait guère de bonnes pensées dans son esprit, ajouta : Dieu vous récompense, mon Seigneur et ma Dame, de ce que vous me consolez dans mon affliction. Je ne me reposerai ni jour ni nuit, nul qui est sous ma dépendance n'aura de répit, je ne ferai que courir, chercher, prier, supplier et interroger, jusqu'à ce que je sache où se trouvent mes joyaux, quand même je devrais chercher éternellement.

Je vous prie aussi, mon cher maître, dans le cas qu'ils soient en un lieu où ni mes supplications, ni ma force ne pourraient rien, qu'alors vous voulussiez me prêter votre secours ; car cela vous regarde ; ces joyaux sont les vôtres maintenant, et vous appartiennent par suite du vol et de l'assassinat qui se perpétrèrent à leur occasion. — Renard, je n'y manquerai point. Quand vous saurez où ils sont, si vous avez be-

Digitized by Google

soin de mon secours, vous me trouverez toujours prêt. — Ah! Seigneur, c'est avoir trop de bonté! Si la chose était en mon pouvoir, je saurais reconnaître tant de bienveillance.

A présent Renard croyait son affaire au mieux. Il avait mis de son côté le Roi, il n'y a qu'un moment son ennemi, et pensait en lui-même : Plût à Dieu qu'il pût encore résulter quelque chose de bon de ce qui se présentait sous un si vilain aspect pour moi!

Il leur avait soufflé dans les oreilles tant de mensonges, qu'il pouvait enfin s'éloigner, et ne risquait point que quelqu'un le rappelât. Il se disposait donc à partir, mais la colère d'Isengrin était à son comble : Seigneur Roi, dit-il brusquement, êtes-vous donc assez faible pour croire ce fripon qui vous abasourdit de ses contes mensongers? cela m'étonne singulièrement. Je ne crois pas un mot de ce qu'il dit; il est pétri de crimes et de trahison, et se fait un jeu de toute chose. Je le lui montrerai bien, avant qu'il nous quitte. Je suis enchanté qu'il se trouve si près de nous. Ses mensonges ne lui serviront à rien pour tâcher de m'échapper. Écoutez, Seigneur, comment ce maraud trahit un jour ma femme. Il la conduisit dans un lieu plein de mares d'eau, au pied d'une digue assez élevée. Là il lui fit accroire que si elle plongeait sa queue dans l'eau, une si grande quantité de poissons viendrait y mordre, qu'à quatre on n'aurait pu les manger. Elle crut qu'il disait vrai, la pauvre sotte, et entra jusqu'au ventre dans la boue, avant d'arriver à l'eau dans laquelle elle enfonça la queue : on était en

Digitized by Google

hiver. Ma femme resta si long-temps dans cette position que sa queue s'attacha à la glace. Quelque effort qu'elle fit, elle ne put se dégager. Alors Renard courut vers elle de toute sa force, lui sauta sur le corps par derrière, et la viola. Elle ne pouvait se défendre, tant elle était gênée par la glace. Le vilain ne peut nier ce que j'avance, car je le surpris sur le fait, me trouvant à la chasse, et passant par hasard sur la digue dont j'ai parlé.

Je l'aperçus en bas qui grattait, s'agitait, poussait, frappait, comme il arrive en pareil cas. Ah! combien je souffris en cette circonstance! Renard, m'écriai-je, que fais-tu là? Dès qu'il m'entendit, il sauta sur ses pieds et continua son chemin. La douleur peinte sur le visage, j'allai trouver ma femme. Je dus m'avancer bien avant dans la boue, et entrer dans l'eau bien froide, avant que je pusse parvenir à rompre la glace et à dégager sa queue. Elle en perdit néanmoins un bon morceau. Pour comble de malheur, nos jours furent mis en grand danger en cette circonstance, car la douleur la fit crier si fort, avant que je l'eusse délivrée, que les villageois l'entendirent et accoururent vers nous avec des piques, des crochets, des bâtons, même les femmes arrivèrent armées de leur quenouille. Tous s'écrièrent: Frappez fort! Je n'éprouvai jamais plus d'inquiétude; c'est aussi ce que me dit ma femme ensuite. Ce fut à grand' peine que nous échappâmes. Nous nous mîmes à courir, que l'eau nous découlait du corps. Un villageois robuste et agile nous poursuivit avec acharnement,

Digitized by Google

et nous lança même un coup mortel, s'il nous eût atteints, avec une pique extrêmement longue. Enfin si la nuit ne fût venue, nous serions certainement restés sur la place. Ces vilaines vieilles aussi auraient tant aimé nous tuer! Elles disaient que nous avions mangé un de leurs moutons, et nous souhaitaient toutes sortes de malheurs. Nous traversâmes des campagnes remplies de broussailles et de joncs. Là les villageois nous perdirent de vue, et n'osèrent nous poursuivre pendant la nuit. Ils s'en retournèrent donc chez eux, très-irrités de nous voir échapper. Voilà, Seigneur, de bien méchants traits. C'est un assassinat, un viol et une trahison tout ensemble, que vous êtes appelé à punir avec la rigueur que ces crimes méritent.

Renard répondit : O Roi, si ce récit était vrai, il blesserait profondément mon honneur. Dieu défend que l'on trouve qu'il en est ainsi ! Il est vrai qu'un jour j'enseignai à la femme d'Isengrin le moyen d'attraper du poisson, je lui indiquai un bon moyen de traverser l'eau sans entrer dans la boue; mais elle s'élança avec tant d'avidité, lorsque je lui parlai de poisson, qu'on eût cru qu'elle avait peur d'arriver trop tard. Elle ne suivit ni voie ni mesure, de sorte qu'elle s'engela dans la glace, étant restée trop long-temps dans l'eau. Si elle avait voulu écouter la raison, le butin eût été considérable. Ainsi il arrive que celui qui veut tout avoir, finit par n'avoir rien. Lorsque je la vis en cette peine, je voulus l'aider. Je tâchai de la soulever, je la secouai et grattai la glace, afin de la tirer de là; mais ce fut peine perdue, car elle était

Digitized by Google

trop pesante pour moi. Sur ces entrefaites arriva Isengrin qui, voyant combien je faisais d'efforts et comme je poussais, prit la chose du mauvais côté, ainsi que c'est la coutume des méchants. Voilà comme se passa l'affaire. Isengrin ne raconte que des mensonges. Je suppose qu'il a eu un éblouissement en nous voyant du lieu élevé où il se trouvait, d'autant plus qu'il était très en colère. Il me maudit et jura par ses parents que je m'en repentirais. Dès que je l'entendis, je me mis à courir, le laissant exhaler ses menaces et ses injures. Alors il alla aider sa femme à se dépêtrer. Si les villageois l'ont poursuivi, avec de grands cris, cela a fait du bien à tous deux et a réchauffé leur sang, sans quoi ils auraient été engelés. Tout ce que je viens de dire est la vérité. Je n'accepterais pas mille marcs d'or pour vous mentir une seule fois. Serais-je si osé que de vous en imposer, mon cher Seigneur? ce serait bien mal de ma part. Dieu aidant, cela n'arrivera jamais, que je m'échappe ou non, et je dirai toujours la vérité. J'y ai consacré mes jours, depuis que j'ai connu la sagesse pour la première fois. Si vous doutiez encore de ce que j'avance, donnez-moi huit jours de temps, et je vous apporterai de tels renseignements, appuyés de témoignages bons et valables, que pendant le reste de votre vie, vous et vos barons me croirez assez. Qu'ai-je de commun avec les loups ou autres méchants de la même espèce? demandez plutôt à sa femme, pour l'honneur de qui j'ai parlé, si les choses ne se passèrent pas ainsi. Je suis sûr qu'elle en conviendra.

Digitized by Google

Dame Hersinde prit la parole : Quoi donc ! Renard, malicieux coquin, personne ne pourra te tenir pour un fripon! Tu sais si bien arranger tes méchancetés, et pallier tes trahisons ! Mais cela tournera mal à la fin, quoiqu'il y ait long-temps que ça dure.

Ne m'as-tu pas encore trompée dans ce puits au-dessus duquel pendaient deux seaux attachés à une poulie, pour les descendre et monter à volonté. Plein d'anxiété, tu étais assis dans l'un d'eux, suspendu au-dessus de l'eau, au fond du puits, lorsque je passai près de là. Je t'entendis crier, et te demandai comment tu te trouvais en ce lieu ? — J'ai tant mangé, répondis-tu, du poisson qui se rencontre ici, que le ventre m'en rompt. — Comment pourrai-je venir, dis-le moi, répliquai-je. — Ma tante, sautez dans l'autre seau que vous voyez là, et vous arriverez bientôt ici. Je le fis, je descendis en effet, mais tu remontas. Alors je me fâchai et te demandai compte de ta perfidie. — C'est ainsi que va le monde, répondis-tu, l'un descend, l'autre monte. Tu sautas à terre, à ces mots, et te sauvas. Je restai seule, souffrant de la faim et du froid, pendant tout un demi-jour. Avant de m'échapper, je dus essuyer bien des coups. — Ma tante, dit Renard, cette affaire vous fâcha, je pense, mais il valait mieux que vous reçûtes ces coups que moi; vous pouvez bien mieux les endurer : l'un ou l'autre de nous enfin devait les recevoir ? Si vous voulez bien comprendre, je vous appris ce tour, pour qu'une autre fois vous fussiez mieux sur vos gardes et ne crussiez personne trop légèrement. Vous savez

Digitized by Google

ce que dit le proverbe: «Chacun cherche son propre avantage.» Il serait bien fou qui l'oublierait! — Écoutez, cher monsieur, répondit Hersinde, vous savez trop bien vous guider d'après le vent, pour que l'on tente de vous trouver sans excuse; vous savez toujours donner une explication à tout.

C'est ainsi, interrompit Isengrin, qu'il m'a souvent trompé. Une autre fois il me trahit encore cruellement chez la guenon sa tante, où je fus en grand danger et bien près de perdre mes oreilles. Vous savez, n'est-ce pas, Renard, comment l'affaire se passa..... S'il veut dire la vérité je le laisserai s'expliquer, car quelque bien que je m'énonce, il trouvera toujours à y redire. — Certes, Isengrin, sans hésiter, je dirai tout, et bien clairement encore. Que chacun me prête attention. Le loup vint me trouver dans un bois, se plaignant beaucoup de la faim, car je ne l'ai jamais vu, même après s'être repu, qu'il ne voulût avoir davantage. Je ne sais où il met sa nourriture. Maintenant encore, je vois à sa mine qu'il commence à grogner de faim. Il préférerait manger, ne fût-ce que des boyaux, plutôt que de boire un seau de vin. Ses plaintes m'émurent et je répondis : Je suis précisément sur le point d'aller à la chasse. Nous partîmes donc ensemble, mais nous ne trouvâmes rien à manger. Il commença à se lamenter de plus belle, et dit qu'il ne pouvait aller plus loin. J'aperçus en ce moment un trou au-dessous d'une haie de gros bois. J'y entendis remuer quelque chose. Entrez là, m'écriai-je, et cherchez s'il ne s'y trouve pas quelque proie. Il

Digitized by Google

est impossible qu'il en soit autrement. Neveu, répondit-il, je n'entrerai point dans ce trou pour cent livres, à moins que je ne sache d'abord ce qui se trouve à l'intérieur. Il m'a l'air de présenter un aspect si horrible! Entrez-y le premier; je me tiendrai caché ici sous cet arbre; revenez de suite et faites-moi connaître ce que vous aurez vu. Vous connaissez plus d'un bon tour, et vous savez toujours vous tirer d'affaire bien mieux que moi. Ainsi, Seigneur, il m'entraîna dans le piége, moi pauvre malheureux, petit et faible, tandis que lui, qui est robuste, grand et dur de peau, demeura tranquillement couché. Voyez quelle foi je lui montrai!

La peur que j'éprouvai, je ne voudrais plus la ressentir pour rien au monde. Je ne savais comment cela finirait. J'entrai hardiment et trouvai d'abord un large passage tortueux, long et obscur, avant d'arriver au fond où je vis briller une grande clarté. Là était couché un énorme Singe aux larges yeux étincelant comme le feu. Je ne vis jamais un animal aussi terrible, avec une plus grande gueule, de plus longues dents, des ongles plus aigus aux pieds et aux mains, et une grande queue.

Je crus que c'était un diable ou un loup-garou (1).

(1) La plupart de ces dénominations créées par la peur, et qui sont encore d'usage dans notre pays, se trouvent dans les annotations de van Hasselt sur les *étymologies* de Kilian, vol. 1, p. 20. Dans une ancienne pièce de vers, on trouve encore les noms suivans :

Je wil u belesen ende besweren
Ende manen by al dat u mach deren,

Enfin c'était ce qu'on pût voir de plus terrible. Près de lui étaient à sautiller trois vilains enfants, bien semblables à leur mère. Dès qu'ils me virent arriver, ils cessèrent de babiller, et me regardèrent de travers. J'eusse bien désiré alors être loin de là. J'étais effrayé, pourquoi le nierais-je? Je pensais en moi-même : maintenant que je suis entré ici, il faut que j'en sorte le mieux que je puis. La guenon couchée était plus grande qu'Isengrin, et ses enfants promettaient d'être encore plus grands. Je vis qu'il n'y avait guère à espérer de butin en ce lieu, car la famille était étendue sur du foin sale et infecté d'urine. Tous étaient dans l'ordure jusqu'aux oreilles. L'odeur qu'exhalait leur demeure était pire que l'enfer; j'en fus presque étouffé.

Quoique je me sois proposé de dire toute la vérité, je dois renoncer à ce projet, et passer sous silence le reste de ma description. Dieu, qui peut le faire à bon droit, dis-je enfin, vous accorde un jour prospère, ma tante, ainsi qu'à vos enfants, mes parents! Ce sont les plus beaux que j'aie jamais vus jusqu'aujourd'hui. Ah! qu'ils me paraissent bien portants! qu'ils sont charmants et jolis! chacun d'eux pourrait avec honneur passer pour le fils d'un roi! Nous pouvons

By *Nachtridders* ende by *Avondtroncken*
Die achter den hoven de belle cloncken,
By *Cocketoysen*, by *Neckers*, by *Maren*,
Ende by den *Drollen* int weer weghen,
By catten die danssen pleghen
Tswoensdaechs, ende by *Varende vrouwen*.

Digitized by Google

vous louer à juste titre, d'augmenter notre race de pareils sujets! Ma joie eût été grande de savoir que je possédais de tels cousins; c'est un avantage immense pour moi. Lorsque j'appris que vous étiez accouchée, je ne pus m'empêcher de venir vous présenter mes félicitations : j'aurais bien regretté de ne l'avoir point appris. — Renard, cher neveu, répondit-elle, soyez le bien venu! je vous remercie de votre visite. Vous êtes sage et fidèle, et c'est ce qui me plaît. Vous devez donner des leçons à vos cousins, afin qu'ils s'attirent honneur et respect dans le monde. Je pensais justement à vous, car vous êtes au nombre de ceux que j'estime le plus. — Ah! combien je fus rassuré lorsque j'entendis ce langage! Je dus cet accueil à ma prévoyance de l'appeler ma tante dès mes premières paroles. Quoique je l'appelasse ainsi, elle ne m'appartenait en aucune façon. Ma véritable tante se trouve là-bas, dame Rukenau, qui a de beaux enfants, bien élevés et braves. J'ajoutai : Ma tante, si cela peut vous être utile, ma vie et mes biens sont à vos ordres. Ordonnez-moi ce que vous voulez, jour et nuit, j'enseignerai à vos enfants tout ce que je sais. Après cet échange de politesses, j'aurais désiré m'éloigner à cause de la mauvaise odeur, et encore plus parceque je savais qu'Isengrin souffrait cruellement de la faim en m'attendant. Ma tante, dis-je, que Dieu vous tienne toujours, vous et vos enfants, en bonne santé; je vais retourner à la hâte chez moi, ma femme est impatiente de mon retour. — Neveu, vous ne nous quitterez point avant d'avoir bien mangé; si vous me



Digitized by Google

refusez, je le prendrai de très-mauvaise part. A ces mots, elle se leva et me fit entrer dans un autre trou peu éloigné. Il s'y trouvait tant de provisions que je m'étonnai d'où pouvaient venir tant de cerfs, de dindes, de perdrix, de corneilles, de faons, etc. Lorsque je me fus rassasié, elle me donna à emporter un morceau de dindon, pour ma femme et mes enfants. Je l'acceptai tout honteux; mais elle m'y força. Je la remerciai mainte et mainte fois; puis enfin je pris congé. Elle m'engagea à revenir sous peu; je répondis que je n'y manquerais pas. Là-dessus, recommandant ma tante à Dieu, je m'éloignai précipitamment, plus joyeux qu'on ne peut se l'imaginer, de l'heureuse issue de mon aventure. Aussitôt sorti du trou, je me mis à courir bien vite, et lorsque j'arrivai auprès d'Isengrin couché sous l'arbre, je lui demandai : Comment vous trouvez-vous, mon oncle? — Bien mal, cher neveu : il est plus qu'étonnant que je vive encore. Donnez-moi par pitié quelque chose, je meurs de faim. J'eus compassion de sa peine, et je lui conservai la vie. Il me montra beaucoup de reconnaissance, bien que tout cela soit oublié maintenant. Il avala précipitamment ce que je lui avais donné, puis il me dit : Neveu, apprenez-moi donc ce que vous avez trouvé dans ce trou? J'ai encore plus faim qu'auparavant, car mon palais a été alléché par la nourriture.—Entrez de suite, répondis-je; il y a plus que vous n'en pourrez manger. Ma tante et ses enfants sont couchés dans ce trou. Si vous savez bien épargner la vérité, vous obtiendrez tout ce que vous

Digitized by Google

désirez ; mais si vous ne savez point mentir, vous vous en repentirez. Seigneur roi, n'était-ce point assez clairement avertir tout autre qu'un sot, qu'il devait dire le contraire de ce qu'il trouverait. Mais des êtres grossiers et ignorants ne peuvent profiter des leçons de la sagesse; c'est pourquoi ils haïssent la subtilité, car ils ne peuvent la comprendre. Le loup répondit sans hésiter, qu'il savait si bien mentir qu'on pouvait s'y tromper. Aussitôt il entra dans l'ouverture conduisant à la demeure infecte de la guenon. Il y vit les vilains marmots tout crottés, ressemblant aux enfants du diable. Près d'eux était une mare de mets rendus. Il s'écria à cette vue : Malheur! quelle abomination! ces hideux animaux ont l'air de bambins d'enfer! viennent-ils donc du noir séjour? on effraierait des démons par leur aspect. Allez vite lès noyer, sinon il leur arrivera malheur. Je ne vis jamais de si laids vermisseaux; tous mes cheveux se dressent sur ma tête seulement à les regarder. — Seigneur Isengrin, répliqua la mère irritée, que signifie ce langage? Ces enfants sont les miens. Qu'est-ce que cela vous fait, s'ils sont beaux ou vilains? Ils ne vous ont rien demandé. Tel s'est trouvé devant eux aujourd'hui, valant mieux que vous, et cent fois plus sage, qui m'a assuré qu'ils étaient charmants et très-gentils. Que venez-vous faire ici, avec vos injures? nous ne vous avons point envoyé de messager. Voulez-vous savoir une nouvelle? j'ai envie de manger de votre chair. Cela me convient mieux qu'à ces enfants. Je n'ai précisément rien ici. — Comment! inter-

Digitized by Google

rompit Isengrin, il y a plus qu'assez! et il tourna la tête vers le garde-manger dont je lui avais parlé. Même il se dirigea vers cet endroit dans l'intention d'y entrer; mais ma tante et ses enfants sautèrent sur lui, et le blessèrent si grièvement de leurs ongles longs et pointus, que le sang lui jaillit des yeux. J'entendis fortement crier et hurler; pourtant il ne se défendit point, et se contenta de s'élancer hors de la caverne. En arrivant près de moi, il était tellement égratigné et mordu, que sa peau était déchirée en plusieurs endroits, sa figure ruisselait de sang, et une partie de son oreille était enlevée : il jetait des cris horribles. Je m'enquis s'il n'avait pu trouver de mensonge à propos : J'ai dit ce que j'ai vu, répondit-il, une vilaine guenon, une sale bête. — Du tout, mon oncle, vous auriez dû adoucir vos expressions, et dire : Comment vous portez-vous, ma chère cousine? Ces enfants sont mes parents, je suppose, et mes beaux cousins. — J'eus préféré être pendu, répliqua-t-il, que d'en agir de la sorte! — C'est pourquoi, cher oncle, vous avez été payé comme vous le méritiez. Il convenait ici de dire tout le contraire de la vérité. Parfois on doit mentir, quand c'est pour le bien. Nos aïeux l'ont fait avant nous. Voilà, Seigneur, comment Isengrin se procura cette tonsure rouge. Voyez-le maintenant craintif comme une colombe. Demandez-lui si l'aventure ne se passa pas ainsi. Il le sait bien, car il ne peut nier qu'il ne fût présent.

Riez, moquez-vous, et calomniez-moi, méchant Renard! interrompit le loup; vous dites que j'étais

Digitized by Google

presque mort de faim, et que vous m'avez soulagé dans cette circonstance? C'est un mensonge, car lorsque vous me donnâtes votre morceau de dindon, vous aviez rongé toute la viande jusqu'au dernier filet, et de plus, vous vous êtes moqué de ce que j'étais là, tourmenté par la faim. C'est trop enfin attaquer mon honneur! Combien de calomnies et de mensonges n'avez-vous pas débités sur mon compte? Vous avez commencé par dire que j'en voulais à la vie du Roi, à cause du trésor que vous lui avez indiqué près d'Hulsterloo. Vous avez aussi trompé ma femme, de manière que sa réputation en a toujours souffert depuis. Je demeurerais éternellement déshonoré, si je ne vengeais ces insultes, pendant que vous êtes ici présent. J'ai déjà eu plus de patience que vous n'en valez la peine. Vous ne pouvez plus vous retirer. Je ne veux point avoir de longs pourparlers avec vous. Je vous accuse ici, en présence de tous, d'être un traître et un meurtrier! Je vous forcerai bien à l'avouer dans un combat singulier à outrance et à jour fixe, auquel je vous défie. C'est ainsi que je mettrai fin à vos malices. Voici! je vous jette ce gant. Je veux vaincre ou mourir pour ce gage! On verra de quel côté est le droit (1). Renard ne pouvait reculer. Il pensa en lui-même : Comment ai-je pu me fourvoyer à ce point

(1) Ce combat entre Isengrin et Renard mérite d'être comparé avec celui décrit dans la branche française : *C'est la bataille de Renart et d'Isengrin*, dans Méon, vol. 2, p. 145. On y verra que l'auteur flamand traite la matière tout autrement que l'auteur français.

Digitized by Google

de devoir soutenir un combat contre ce vigoureux antagoniste ? me voilà au bout de mon latin. Qu'il y ait perte ou profit, je ne puis m'empêcher de relever le gant. Advienne que pourra, je dois le faire. Néanmoins il me reste quelque avantage. Les pieds de devant du loup lui font encore tant de mal, depuis que de leurs peaux on me fit une paire de souliers, que l'attaquant par cet endroit, il pourra moins bien se défendre.

Il dit ensuite à haute voix : Meurtrier et traître! quiconque parlera ainsi de moi sera puni, ainsi que tous ceux qui le répètent, et vous tout le premier, seigneur Isengrin. Vous m'avez amené où je veux en venir : j'ai prié pour qu'il en fût ainsi. Voici mon gage, pour prouver que vos discours sont mensongers, et que vous êtes un menteur !

Le Roi, après avoir reçu les deux gages, dit : Fournissez chacun des cautions, qui répondent que vous vous rendrez ici demain, pour combattre en vaillants champions, et agir loyalement comme vous êtes tenus de le faire. L'ours et le matou se constituèrent aussitôt cautions d'Isengrin; celles de Renard furent le singe Bitelus et Grimbert. Neveu, dit la guenon à notre héros, préparez-vous bien et agissez avec prudence. Votre oncle m'apprit une chose qui est excellente pour qui doit se battre en champ clos. Un grand clerc, un compère raffiné, l'abbé de Baudeloo (1),

(1) Abbaye célèbre, fondée dans le pays de Waes, en 1105, selon Gazet, histoire ecclésiastique des Pays-Bas, p. 386, et transférée à Gand depuis 1585.

Digitized by Google

le lui enseigna. Il lui apprit aussi que l'on ne pouvait vaincre celui pour lequel on priait le matin à jeun. Soyez donc sans crainte, demain je lirai pour vous. Le loup ne pourra vous nuire en aucune façon. Il vaut mieux après tout se battre que d'avoir le cou coupé.—Grand merci, ma chère tante, la cause que je soutiens est juste, j'espère que cela m'aidera beaucoup.

Durant la nuit, la plupart des parents de Renard restèrent près de lui, et ainsi lui abrégèrent les heures. Dame Rukenau, qui le protégeait avec chaleur, lui fit raser tout le poil entre la tête et la queue, puis l'engagea à se frotter entièrement d'huile. Son corps devint si luisant qu'on ne pouvait le tenir par aucun endroit, tant il était bien graissé. Neveu, dit-elle, soyez attentif à ce que vous allez faire. Buvez copieusement, afin de pouvoir uriner demain d'autant plus. Mais retenez-vous, jusqu'à ce que vous arriviez dans le champ clos. Lorsque vous verrez le moment propice, compissez bien votre queue, et battez-en la face du loup. Si vous pouviez l'atteindre dans les yeux, vous le rendriez presque aveugle, et cela vous serait très-utile. Sinon vous devez tenir la queue bien serrée entre les jambes, pour qu'il ne vous saisisse pas de ce côté. Tenez aussi vos oreilles aussi aplaties que possible, sur le derrière de la tête pour le même motif : de cette façon il ne pourra vous nuire. Songez à vous défendre bravement! reculez d'abord devant ses coups, et laissez-le courir et sauter après vous. Allez contre le vent, du côté où il y a le plus de sable et de poussière. Cette tactique lui sera très-nuisible, car le sable

Digitized by Google

lui volera dans les yeux et lui troublera la vue. Tandis qu'il s'essuiera, vous en prendrez avantage pour le frapper et le mordre où vous le jugerez convenable. Souvenez-vous de vous laisser poursuivre d'abord, jusqu'à ce que ses courses l'aient bien fatigué. Alors son ardeur se ralentira. Quoiqu'il soit grand, il n'a pas de cœur; les griffes lui font encore mal depuis qu'il eut les pieds écorchés. Voilà, neveu, les meilleurs conseils que je puisse vous donner. L'adresse l'emporte souvent sur la force. Soyez prudent, et mettez-vous si sagement à l'ouvrage que vous et nous en tirions honneur. Si quelque accident vous arrivait, j'en éprouverais beaucoup de peine. Maintenant je vous apprendrai le secret que votre oncle Martin m'enseigna, afin que vous soyez vainqueur, et je ne doute aucunement qu'il n'en soit ainsi. A ces mots, elle étendit la main, la posa sur la tête de Renard, et répéta les paroles suivantes :

Blaerde scaeye sal penis
Carsby gor sous abe firnis (1).

Vous voilà bien garanti, ajouta-t-elle, ne craignez aucun malheur, et allez vous reposer, tel est mon avis, car le jour va paraître. Un peu de repos me paraît bon, vous en aurez d'autant plus de courage. Nous vous réveillerons à temps.

(1) Ces mots auxquels je crois que n'est attaché par l'auteur aucune signification, se retrouvent avec quelques légers changements dans Grimm et dans l'ancien Renard en prose. Au sujet de ces espèces de conjurations, voyez aussi Grimm, *Deutsche mythologie*, addit. 131, et Mone *Anzeiger*, 1834, p. 277.

Digitized by Google

Ma tante, répondit Renard, je suis content. Dieu vous récompensera. Vous m'avez rendu tant de bons services, que je ne puis assez vous en remercier. Il me semble que personne ne pourra me vaincre, depuis que vous avez prononcé sur moi vos saintes paroles. Il alla ensuite à la hâte dormir sous un arbre, dans le vert gazon, jusqu'à ce que le soleil fût déjà assez élevé sur l'horizon. La loutre vint l'avertir de se lever et lui présenta une jeune poule. Ami, dit-elle, j'ai fait plus d'un saut, cette nuit, avant de pouvoir vous apporter cette volaille que j'enlevai à un marchand contre la digue près d'Helrebroeck. Prenez-la et mangez-la en paix. Cela est de bon augure, répondit Renard, je serais fou de refuser votre offre. Que Dieu vous récompense d'avoir pensé à moi, je me souviendrai aussi de vous, si je vis. Aussitôt il se mit à croquer la poule, qu'il trouva de son goût; aussi fut-elle bien vite dans son estomac. Il but quatre grandes gorgées de belle eau de fontaine, et se dirigea d'un bon pas vers le champ clos, accompagné de ses parents, qui plaignaient son sort.

Lorsque le Roi apprit qu'il était arrivé tondu et graissé de tous côtés : Ah malin Renard! s'écria-t-il, comme vous êtes prudent! Chacun s'étonnait de le voir arrangé d'une manière aussi nouvelle. Il salua le Roi et la Reine de la tête, sans dire mot, et entra dans le parc où se trouvait déjà le loup avec ceux qui tenaient son parti. Ils se dirent plus d'une parole hautaine. Les gardiens du champ clos, le léopard et le lynx, apportèrent les reliques des saints.

Digitized by Google

Le loup jura d'abord que Renard était un meurtrier et un traître, et ajouta d'autres accusations encore plus graves, ce qu'il se faisait fort de prouver être la vérité. Renard jura ensuite qu'il niait ces allégations comme venant d'un vilain pendard, ce qu'il prouverait sur sa vie.

Les serments prêtés, les maréchaux de camp prirent la parole : Faites ce que vous devez faire !

A ce cri, chacun vida le parc, mais dame Rukenau demeura debout à côté de Renard et l'avertit de bien se rappeler ses avis : Neveu, faites bien attention, c'est votre affaire, cela vous regarde. Vous saviez déjà si bien parler et courir à l'âge de sept ans ! je pense que vous ne seriez pas embarrassé de marcher pendant la nuit, sans lanterne ni clair de lune, et sans vous égarer, si vous saviez qu'il y a quelque bon morceau à trouver. Partout, ceux qui vous connaissent, vous surnomment le malin. Tâchez donc aujourd'hui de vaincre votre ennemi, vous en acquerrez une gloire éternelle. — Chère tante, je sais très-bien que vous souhaitez que je réussisse. Je songerai à suivre vos avis, et tâcherai que vous et tous mes parents soyez honorés par mon alliance; que honte et misère retombent sur la tête de mes ennemis pour le reste de leurs jours ! Je sens l'énergie naître dans mon cœur, et remplir tout mon être. J'espère mener si bien mon adversaire, lorsque nous en serons aux mains, qu'il ne saura, en vérité, de quel côté se tourner. On verra quelle malice je mettrai dans mon attaque. Ce serait fâcheux qu'il connût tous mes tours. — Dieu vous pro-

Digitized by Google

tége, neveu! ajouta dame Rukenau, et elle quitta l'arène, laissant les deux champions, qui commencèrent bientôt le combat.

Le loup s'avança avec grande colère, ouvrant largement les griffes pour saisir Renard; mais celui-ci sut lui échapper, étant plus agile que son antagoniste, qui se mit à le poursuivre à bonds précipités. Les amis et parents des combattants se tenaient à l'extérieur du parc, regardant ce spectacle. Le loup faisait de plus larges enjambées que Renard, qu'il eut bientôt atteint. Il leva la patte et allait frapper, mais le compère, le voyant à portée, lui donna de sa queue à travers la figure, après l'avoir bien humectée d'urine. Isengrin pensa en être aveuglé, tant il éprouvait de douleur dans les yeux. Il dut s'arrêter pour tâcher de s'éclaircir la vue. Renard, déterminé à lui faire le plus de mal possible, courut gratter dans le sable et en fit jaillir une telle quantité dans la figure de son adversaire (d'autant plus facilement que le sable volait sous le vent), qu'Isengrin ne vit plus rien, et maudit cette nuée de poussière. Elle se colla si fortement dans ses yeux, à cause du mélange avec l'urine, que sa figure en était couverte. Ses souffrances étaient horribles; les larmes lui découlaient sur les joues; il avait beau frotter, rien ne servait. Alors arriva sur lui avec animosité Renard, qui lui porta trois grands coups de dents à la tête. Qu'y a-t-il? s'écriait le malin, une abeille vous a-t-elle piqué? Seigneur loup, comment cela est-il arrivé? Je m'y prendrai encore d'une autre façon; j'ai songé à quelque chose de nouveau. Il y a

Digitized by Google

long-temps que vous cherchez la douleur et la honte que vous éprouvez maintenant. Vous avez enfin obtenu ce que vous désiriez. Vous avez tué tant d'agneaux, trahi tant d'animaux innocents, et moimême, ne m'avez-vous pas fait assez de mal par vos faussetés. Il faut bien qu'aujourd'hui je tire vengeance de tout cela, car je suis appelé à cette fin. Vos anciens péchés vont être dignement récompensés. Dieu ne veut pas souffrir plus long-temps votre méchanceté et votre puissance malfaisante. Je veux vous absoudre de tout. Ce sera un avantage pour votre âme que de faire pénitence en ce lieu. Soyez patient en souffrant la mort, car vous n'avez plus que peu d'instants à vivre. Votre existence est en mon pouvoir. Cependant si vous vouliez recourir à ma générosité, et tomber à mes pieds en vous avouant vaincu, je vous épargnerais, quelque méchant que vous soyez. Ma conscience me pousse à ne tuer personne qu'à l'extrémité. Isengrin ressentit une si profonde douleur de ces paroles insultantes qu'il en devint presque enragé. La fureur qu'il éprouvait en son cœur, était telle qu'il ne pouvait parler. Les blessures faites par les dents de Renard, saignaient abondamment et commençaient à le faire beaucoup souffrir. Il ne songeait pourtant à autre chose qu'à la manière dont il pourrait se venger. Dans sa rage, il leva la patte et en donna un si violent coup sur la tête de Renard qu'il le jeta par terre. Le loup se jeta aussitôt sur lui, croyant que ce serait chose aisée de l'attraper. Mais Renard était agile; il se leva prestement et assaillit son ennemi à son tour.

Digitized by Google

Il s'engagea un rude combat qui dura assez long-temps. On voyait qu'Isengrin était très-animé contre Renard. Plus de dix fois de suite il s'élança sur lui, pensant l'étreindre; mais à cause de la peau bien graissée de ce dernier, il lui échappait toujours. Il ne pouvait parvenir à l'accrocher. De plus, son antagoniste était assez fort. Lorsqu'Isengrin se voyait sur le point de lui porter un coup, l'autre se glissait entre ses jambes et lui passait sous le corps. Puis il courait de nouveau sur lui, donnait un coup de revers et frappait de sa queue couverte d'urine sur la tête du loup, qui ne pouvait plus ensuite ouvrir les yeux. Enfin, acharnés l'un contre l'autre, ils se firent mutuellement de nombreuses blessures.

Je voudrais pouvoir être spectateur encore une fois d'un pareil combat! je le préférerais, si ce bonheur pouvait m'arriver, à un combat de chevaliers en champ clos. L'un des combattants était adroit, l'autre fort; l'un mettait de l'énergie dans la lutte, l'autre de la prudence, et chacun s'efforçait de donner à son adversaire le coup de grâce. Des deux côtés la chance n'était pas belle. Le loup enrageait dans son âme que Renard résistât aussi long-temps, et que ses deux pieds de devant fussent encore si tendres; sans cela il eût déjà été vainqueur. Mais ces blessures n'étaient point fermées, et à peine pouvait-il courir sans éprouver de poignantes douleurs.

Renard était plus dispos pour l'attaque et pour la défense; il lançait continuellement de la poussière, de la boue et de l'urine dans les yeux de son ennemi,

Digitized by Google

de sorte qu'il voyait à peine pour diriger l'attaque ou la défense.

A la fin il se dit en lui-même : Je dois m'efforcer à terminer avec ce méchant animal. Combien de temps encore soutiendra-t-il la lutte ? Je suis si fort, qu'en tombant seulement sur lui, je l'écraserais sans plus de peine. En vérité, je mérite bien d'être honni pour l'épargner aussi long-temps. On me montrera bientôt au doigt et l'on se moquera de moi avec raison. Mais, blessé grièvement et saignant comme un chien, je suis dans une assez mauvaise position. De plus, il me lance tant de poussière, et m'arrose d'urine de manière que, sous peu d'instants, je serai aveugle, si je laisse durer ce combat. Je veux risquer tout, et arrive que pourra! A ces mots, il donna subitement à Renard un coup qui l'étendit par terre, et, avant qu'il pût se relever, le saisit entre ses pattes, et le tint serré sous lui, comme quelqu'un qu'on veut exterminer. Il le pressa et le foula. Alors tous les parents de Renard commencèrent à se lamenter, pleins de chagrin de le voir ainsi gisant à terre.

Les parents d'Isengrin, au contraire, étaient dans l'allégresse. Néanmoins Renard se défendait avec ses griffes, du mieux qu'il le pouvait, et portait plus d'un coup à son ennemi, car il avait les quatre pieds en l'air. Le loup n'osait pas fouler trop fort avec les siens encore blessés ; mais il voulait le déchirer avec les dents. Lorsque Renard vit que ce résultat ne pouvait manquer d'arriver, il jeta de toutes ses forces ses deux pieds de devant au milieu du visage d'Isengrin et lui

Digitized by Google

enleva toute la peau entre les sourcils. Un des yeux fut arraché du coup, ce qui lui causa une horrible douleur. Il hurla et jeta des cris lamentables. Le sang lui découlait par ruisseaux sur la face.

La joie revint au cœur de Renard à cette vue; il fit tant d'efforts qu'il parvint à se remettre debout, tandis que le loup s'essuyait l'œil qui lui restait. Voulant cependant éviter qu'il n'échappât, il tâcha au hasard de lui porter un coup, le ressaisit heureusement, et, malgré le sang qu'il perdait, le retint fermement.

Renard, de nouveau dans une mauvaise situation, se mit à se défendre vigoureusement. Ils luttèrent si long-temps et avec tant d'ardeur qu'Isengrin, exalté par la colère, oublia toutes ses douleurs et jeta son adversaire à plat ventre sous lui, ce qui causa un dangereux accident pour ce dernier; car comme il avançait un de ses pieds de devant pour se défendre, il se glissa tout entier dans la gueule du loup, par suite de la chute. Notre champion était bien sur le point de perdre sa griffe. Isengrin s'écria : Choisis maintenant, avoue que tu es vaincu, ou je te donne le coup de mort! La poussière et l'urine que tu m'as lancées dans les yeux, ta précaution de te raser, ne te serviront de rien, non plus que tes autres tours. Tu ne peux plus m'échapper. Tu m'as fait assez de mal, causé assez de honte; j'ai perdu en outre un œil et suis grièvement blessé.

Renard, entendant qu'il ne lui restait qu'à s'avouer vaincu ou à recevoir la mort, réfléchit qu'il y avait une immense différence dans ce choix.

Digitized by Google

Il prit bien vite son parti, pendant qu'il en était encore temps, et employa de douces paroles : Cher oncle, je consens de toute mon âme à être votre serviteur. J'irai pour vous au saint tombeau et vous procurerai de grandes indulgences de toutes les églises qui se trouvent dans la terre sainte, quelque éloignées qu'elles soient l'une de l'autre. Je vous remettrai ces indulgences en main propre, tant pour vous que pour l'âme de vos parents. Je pense que le Roi n'a jamais reçu d'aussi belles offres. Je vous servirai et vous honorerai éternellement, avec autant de fidélité que le pape, le représentant de Dieu sur la terre. Je veux vous faire serment et vous donner toutes les garanties possibles d'être votre serviteur à jamais, et d'amener tous mes parents à contracter la même obligation. Par là vous deviendrez le plus puissant de tous. Qui pourra alors s'opposer à vous? De plus, tout ce que je pourrai prendre soit poules, bécasses, oies, perdrix, soit viande ou poisson, en un mot toute nourriture quelconque qui me tombera sous les pattes, vous en aurez le premier choix, vous, votre femme et vos enfants, avant que la moindre partie m'en entre dans la bouche. A cet effet, je vous accompagnerai partout où vous irez, et veillerai tellement sur vos jours, que nul accident ne pourra vous arriver. Vous êtes fort, et l'on m'appelle malin. Si nous nous tenons toujours ensemble, l'un agissant et l'autre donnant ses conseils, personne ne pourra nous nuire. Nous sommes si proches parents, que ce ne serait que justice que l'on ne vît plus entre nous, ni

Digitized by Google

haine ni colère. Si j'avais pu l'éviter, je n'aurais certainement pas accepté le combat contre vous; mais vous m'y avez forcé par vos discours, et je fus obligé d'agir comme je l'ai fait. Néanmoins je me suis comporté honorablement en cette circonstance; je n'ai pas déployé toutes mes forces, comme si vous m'eussiez été étranger, car il est bienséant et convenable que le neveu épargne l'oncle. Si je vous avais porté de la haine, vous vous en seriez trouvé bien plus mal. Mon cœur ne me permit pas de vous attaquer plus vigoureusement. Durant notre combat, je ne vous ai fait aucune blessure grave. C'est par un accident malheureux que vous avez perdu un œil; j'en éprouve beaucoup de chagrin et une telle douleur que je préférerais que cela me fût arrivé à moi-même, cher oncle, et que vous fussiez sain et sauf. Je chercherai, sans épargner aucune peine, jusqu'à ce que je trouve le moyen de vous guérir à peu près. Alors cet accident tournera même à votre avantage, car lorsque vous voudrez reposer et goûter un moment de sommeil, vous n'aurez qu'un œil à fermer, tandis que les autres doivent en fermer deux. Je ferai encore plus: ma femme, mes enfants et mes parents, petits et grands, s'agenouilleront devant vous pour vous faire honneur, en présence du Roi notre seigneur et de tous ceux que vous désignerez. Je vous supplie d'avoir la générosité de laisser la vie à votre neveu Renard. Ensuite je me reconnaîtrai votre vassal à jamais, et j'avouerai que j'ai été souvent perfide envers vous. Je dirai que quelque chose que j'aie pu



Digitized by Google

avancer contre votre intégrité et contre votre honneur, n'était que fausseté et mensonge. Est-il possible d'accorder davantage à quelque seigneur que ce puisse être ? On peut bien en vérité m'octroyer la faveur que je réclame, en retour de si belles promesses. Recevez-moi donc à merci et prenez une résolution qui me soit favorable. Je reconnais aussi que vous pourriez, à cette heure, me mettre à mort, si telle était votre volonté ; mais à quoi cela vous servirait-il ? Vous devriez toujours, par la suite, vous défier de mes parents et de tous ceux de ma race. De plus, que gagneriez-vous à cette peau rasée ? Il est sage et prudent celui qui ne se hâte pas trop dans sa colère, et qui prévoit ce qui peut en résulter. On admire la sagesse de qui sait modérer ses passions. Plus d'un imprudent, au cœur impétueux, agit avec précipitation, et n'en retire que honte et dommage ; il se repent ensuite, mais il est trop tard. Vous avez trop d'esprit, cher oncle, pour en agir de la sorte ; vous êtes trop rempli d'honneur, vous jouissez de trop de tranquillité et de paix, vous avez trop d'amis, pour permettre qu'on vous calomnie. Ce serait peu honorable de tuer celui qui est vaincu et humilié. On n'en retirerait que de la honte. Que je sois mort ou vivant, peu vous importe.

— Ah ! voleur, répondit le loup, comme vous aimeriez à vous échapper ! Je comprends assez votre langage. Perfide ! tu ne me donnerais pas une coque d'œuf, si tu étais libre et loin d'ici. Quand tu me promettrais un monde d'or, je ne te lâcherais. Je fais peu de cas de tous tes parents ; je saurai bien répon-

Digitized by Google

dre à leur haine. Tout ce que tu viens de débiter, n'est que lâche fausseté. Quoi! penses-tu me tromper? Je te connais depuis long-temps. Je ne suis pas un oiseau qu'on puisse allécher avec de la paille. Oh! comme tu te moquerais de moi, si je te laissais aller! Si un autre t'écoutait, qui ne connût pas tes ruses, tu le tromperais facilement avec tes paroles emmiellées; mais tu perds ta peine, car je comprends trop bien tes fourberies. Tu m'as dupé si souvent que je me tiens pour bien averti. Méchant, vilain, malicieux vaurien! tu oses avancer que tu m'as épargné dans ce combat! Regarde! mon œil n'est-il pas arraché? ne m'as-tu pas déchiré la peau en plus de vingt endroits? Pendant toute la lutte tu ne m'as pas seulement laissé le temps de reprendre haleine! Ce serait une trop lourde sottise de t'accorder la moindre grâce. Chaque fois que tu l'as pu, tu m'as toujours couvert de confusion; mais ce qui m'irrite le plus, c'est que tu aies trompé et déshonoré dame Ersinde ma femme, que j'aime comme moi-même. Comment puis-je oublier cet affront? Lorsqu'il se représente à mon esprit, je sens toutes mes douleurs se renouveler!

En cette circonstance périlleuse, Renard imagina un tour d'adresse qui le sauva.

Pendant le discours du loup, il glissa doucement la patte entre ses jambes, le saisit avec force par les testicules, et les comprima si rudement que son ennemi jeta des hurlements affreux. Renard profita de ce moment pour retirer son autre patte engagée dans la gueule d'Isengrin. Sa douleur fut terrible,

Digitized by Google

car le traître serrait si fort, que le sang jaillit, son œil aussi recommença à saigner avec une telle abondance que la perte de ses forces l'abasourdirent. Il tomba sans connaissance par terre. Renard aussitôt s'élança sur lui, et se mit à le traîner autour de l'arène, à la vue de tout le monde, lui donnant tant de coups que les amis d'Isengrin en furent vivement touchés. Ils s'adressèrent en pleurant au Roi, et le conjurèrent à plusieurs reprises de mettre fin à cette cruauté. J'y consens! dit le Roi. Alors les deux maréchaux s'avancèrent et s'exprimèrent ainsi :

Renard, notre seigneur le Roi veut vous parler, et mettre fin à cette lutte entre Isengrin et vous. Il vous invite à abandonner votre adversaire, car si l'un de vous demeurait sur la place, ce serait fâcheux pour les deux partis. Vous êtes vainqueur ; tous les honneurs du combat vous sont dus. — Je vous remercie, répliqua Renard. Je me soumets sans murmurer à ce qu'ordonne mon seigneur et maître. Mes vœux sont exaucés, puisque j'ai vaincu. Voici mes parents qui accourent, je veux leur demander si ce n'est pas aussi leur avis. — Croyez-vous, mes amis, que ce soit bien? — Certes, Renard, répondirent-ils tous, faites ainsi. Il est bon de communiquer, à ceux qui vous sont attachés, les affaires importantes, et d'écouter leurs conseils.

Alors on vit s'avancer la femme Slupelcade et son mari Grimbert le blaireau, dame Rukenau rayonnante de joie, ses enfants et ses deux sœurs, la chauve-souris, la fouine, et plus de vingt autres per-

Digitized by Google

sonnages qui ne fussent pas venus si Renard eût succombé.

Qui réussit est comblé d'honneurs et de louanges, mais on fuit celui qui éprouve un contre-temps; personne n'aime à rester près de lui. Le castor, la loutre, leurs femmes, la martre et ceux que j'ai nommés ci-dessus, même ceux qui avaient porté plainte à sa charge, le félicitaient. Ces derniers surtout montraient le plus de chaleur et étaient devenus les plus empressés.

C'est ainsi que va le monde. Lorsqu'on est heureux, on trouve beaucoup de parents pour prendre part à son bonheur; mais quand on souffre et qu'on est dans le besoin, il n'y a plus d'amis; ils évitent le chemin par où vous passez.

Après la victoire de Renard, tout était joie et fête; les trompettes et autres instruments faisaient retentir l'air. Allons, cher neveu, s'écriait-on de tous côtés, grâce soit rendue à Dieu, de ce que la lutte s'est si heureusement terminée! Nous étions dans de terribles transes lorsque nous vous vîmes sous les pieds du Loup. Renard les remerciait poliment chacun et leur faisait un agréable accueil, puis il leur demanda s'ils lui conseillaient d'abandonner le champ clos au Roi. — Sans doute, neveu, dit dame Slupelcade, vous lui devez honneur et amour pour ce qu'il a fait pour vous.

Alors tous ensemble se rendirent devant le Souverain, Renard à leur tête, et les ménestrels marchant en avant. Le vainqueur mit un genou en terre; le Lion le releva et lui dit : Soyez satisfait, Renard,

Digitized by Google

vous vous êtes conduit aujourd'hui avec honneur. Je vous décharge de toute accusation et vous déclare libre. Quant au différent entre vous deux, j'arrangerai tout, et je ferai connaître mon bon plaisir à cet égard, après avoir pris l'avis de mon conseil. Dès qu'Isengrin sera guéri, je vous ferai appeler auprès de moi, jusqu'alors les choses doivent rester *in statu quo.* — Seigneur, répondit Renard, que votre volonté soit faite. En arrivant ici, j'y ai trouvé bien des personnes mal disposées à mon égard, sans cependant être mes ennemies déclarées. Seulement comme elles me croyaient dans une mauvaise situation, elles crièrent avec les autres, voyant bien qu'Isengrin jouissait de plus de faveur que moi auprès de vous. Elles n'avaient nul autre motif de m'en vouloir. En cela, elles n'agissaient pas sagement. Ceux qui leur ressemblent font comme une grande troupe de chiens qui, se trouvant un jour dans la cour d'un maître qui les entretenait, et pressés par la faim, attendaient impatiemment qu'on leur apportât quelque chose. En ce moment, ils virent accourir un autre chien, sortant de la cuisine, où l'odeur de la viande l'avait attiré, et où il avait volé un os assez bien garni. Il tâchait de s'échapper; mais le cuisinier l'ayant aperçu, courut vers lui, et avant qu'il eût pu fuir, prit de l'eau bouillante dans un plat et lui en arrosa le derrière du corps. Le chien n'eut pas lieu de l'en remercier, car sa peau était tellement brûlée que tout son poil tomba. Néanmoins il conserva sa proie. Arrivé près de ses compagnons, ceux-ci s'écrièrent, en lui voyant emporter

Digitized by Google

l'os : Voilà ce qui s'appelle faire une bonne chasse ! Le cuisinier doit être son grand ami, pour lui laisser prendre un os auquel il y a tant de viande ! Le chien répondit : Vous parlez sans connaissance de cause ; vous me donnez des éloges parce que vous ne voyez que l'os que j'emporte, mais vous ne m'avez pas regardé par derrière ; examinez-moi du côté de ma queue, et louez-moi ensuite si je le mérite.

Lorsqu'ils virent comme sa chair était tout rouge et brûlée, et son poil tombé, ils frissonnèrent à l'idée de l'eau bouillante, et aucun n'aurait voulu du butin à ce prix. La crainte fit qu'ils ne se soucièrent plus de sa compagnie, toute la troupe se sépara de lui et l'abandonna à son sort.

O Roi, les trompeurs, lorsqu'ils sont puissants, ont néanmoins le droit d'accuser les autres ; ils font leur volonté et sont redoutés. Ils volent par-ci, ils dévorent par-là, comme des chiens enragés. Ils se montrent les os de leur proie encore en gueule, et personne n'ose trouver à y redire. On vante tout ce qu'ils font. Chacun leur tient un langage flatteur, les uns pour n'avoir rien à souffrir de leur part, les autres pour partager le gâteau avec eux, dans l'occasion. Par cette conduite, ces vils flatteurs aident à cacher et à pallier leurs mauvaises actions, et ils les fortifient dans le mal. Combien, Seigneur, ceux qui agissent ainsi, regardent peu du côté de la queue, c'est-à-dire, combien ils prévoient peu les résultats. Lorsque la patience de Dieu est épuisée, et qu'il ne veut plus qu'un pa eil état de choses dure, alors ces

Digitized by Google

méchants tombent de toute leur hauteur dans un abîme de honte et de chagrins. Leur conduite paraît au grand jour; personne ne plaint leur malheur. On les maudit, si l'on ne peut leur faire plus de mal. Ils demeurent dépouillés de leurs biens et de leurs honneurs. Le poil leur tombe de toutes parts, c'est-à-dire que leurs amis les abandonnent, leurs amis qui cachaient leur méchanceté, ainsi que le poil cache la peau. Chacun s'éloigne d'eux avec effroi, lorsqu'ils pâtissent pour leurs méfaits. On les délaisse précisément comme les chiens délaissèrent leur compagnon brûlé par l'eau bouillante. Cher maître, vous me ferez la grâce de retenir cet exemple que je vous donne. Votre sagesse ne peut y perdre. Combien d'individus ne trouve-t-on pas qui sont encore pire que le chien de mon apologue, et qui, au milieu des cours et dans le sein des villes, vendent la liberté et les droits du peuple, les abandonnent au premier venu, parce qu'ils espèrent lâchement trouver leur avantage dans une pareille conduite. Quels qu'ils soient, Dieu doit punir tous ceux qui agissent ainsi! Grâce au ciel, ce n'est pas ce qu'on aura à me reprocher, non plus qu'à aucun de ma race. A cet égard nous sommes sans tache et nous pouvons nous montrer au grand jour. Renard sera toujours Renard, personne ne pourra le lui contester, quand même tous ses ennemis auraient juré le contraire. O Roi, mon cœur a fait choix de vous, pour vous aimer par-dessus tous les autres, et pour rien au monde je ne voudrais vous trahir quoiqu'on ait tâché de vous faire accroire le contraire. J'ai constam-

Digitized by Google

ment agi envers vous, le mieux qu'il m'a été possible, et je continuerai de même en toute circonstance. — Renard, répliqua le monarque, vous êtes l'homme de mon choix. Vous me devez foi et hommage en qualité d'un de mes barons; en conséquence je veux que le plus tôt possible, vous veniez faire partie de mon conseil privé. Je vous rends toute votre puissance! Tâchez d'éviter qu'on se plaigne de vous, aidez du mieux que vous pourrez, à faire marcher les affaires : la cour ne peut se passer de vous. Quand vous voulez employer votre sagesse, il n'est personne qui vous surpasse en bons conseils et en adresse. Je songerai long-temps à l'exemple que vous m'avez proposé. Embrassez toujours le parti de la justice et servez-moi fidèlement. Désormais en toutes circonstances je veux me guider d'après vos avis. Si vous abandonnez vos mauvais tours, j'aurai soin de punir sévèrement quiconque vous ferait le moindre mal. Vous parlerez partout en mon nom, et dans tout le royaume on sera tenu de vous porter respect en qualité de bailli suprême. Je vous revêts de ces fonctions que vous pouvez bien être fier de remplir.

Tous les parents de Renard, présents en ce moment, se répandirent en remercîments pour les faveurs que le Roi venait de lui accorder. Je ferai encore beaucoup plus pour lui que vous ne le pensez, ajouta-t-il, mais faites-lui ressouvenir qu'il me soit toujours fidèle. — Certainement, répondit dame Rukenau, il en sera toujours ainsi, ne craignez rien; s'il en agissait autrement, il ne serait plus digne de nous

Digitized by Google

appartenir. Je serais la première à employer toute mon influence à le faire chasser et punir. Renard remercia humblement le Roi de sa bienveillance, et s'agenouillant devant lui : Seigneur bien aimé, je suis indigne de l'honneur que vous m'accordez. Je m'en souviendrai si je veux agir sagement, et je vous serai fidèle le reste de mes jours. Je vous donnerai toujours mes meilleurs conseils, et des avis qui pourront servir à augmenter votre gloire et votre réputation.

Après ces discours, Renard et ses parents prirent congé.

Écoutez maintenant comment les choses se passèrent avec Isengrin.

Brun, Tibert et dame Ersinde, leurs parents et amis, l'emmenèrent hors de l'arène, en pleurant et se lamentant. Ils le portèrent sur une litière bien couverte de foin. On examina ses blessures qui étaient bien au nombre de quinze. Des chirurgiens furent appelés pour les panser et les bander. Le malheureux était tellement affaibli qu'il avait perdu tout sentiment, mais on lui frotta les oreilles avec une certaine herbe, et il revint à lui. Il jeta un cri si terrible que tous les assistants furent saisis de terreur et pensèrent qu'il était devenu enragé. Les docteurs lui firent prendre une potion qui put le fortifier et lui procurer quelques instants de repos. Ils consolèrent en même temps ses amis, leur disant qu'il n'y avait rien de dangereux dans sa position.

La cour s'étant séparée, chacun s'en retourna d'où il était venu. Lorsque Renard fut saluer le Roi et la

Digitized by Google

Reine, ils lui recommandèrent de ne pas rester longtemps absent. — Seigneur, et vous, Madame, je serai toujours prêt à vous obéir, répondit-il, je regretterais qu'il vous manquât quoi que ce soit, que je puisse vous procurer en sacrifiant ma vie, mes biens et tout enfin. En outre, mes amis vous prouveront leur dévouement chaque fois que vous pourrez avoir besoin d'eux. Nous vous aimons, et vous êtes bien dignes de l'être. Que Dieu vous accorde longue vie et prospérité. Maintenant j'ai l'intention de retourner vers ma femme et mes enfants, si vous l'ordonnez.

C'est ainsi qu'avec de douces paroles il quitta la cour, où il s'était de nouveau attiré toute la confiance du maître. Ceux qui ont le talent de Renard, sont encore aujourd'hui bien reçus partout et l'on ajoute foi à leurs discours.

Soit dans l'état ecclésiastique, soit dans le monde, on adopte les principes de Renard; tous suivent la même voie et le prennent pour exemple. La réputation qu'il s'est acquise alors, lui est restée jusqu'à ce jour. Il a laissé une nombreuse postérité qui monte constamment en honneur et en puissance.

Celui qui n'a pas l'adresse de Renard ne vaut rien dans le monde actuel, et n'obtient ni crédit ni place : mais s'il peut employer les mêmes moyens, et le prendre pour guide, il réussit à coup sûr. Il sait profiter des circonstances, il monte et chacun s'empresse de le pousser en avant. Les nombreux descendants de Renard dirigent tout maintenant, car on voit plus de renardeaux de nos jours qu'on n'en vit jamais,

Digitized by Google

quoiqu'ils n'aient pas la barbe rousse. La justice est mise de côté; la bonne foi et la vérité sont repoussées, et nous ne voyons dans les places qu'avarice, méchanceté, haine et envie. Enfin, ils ont tout pouvoir. Eux et leur reine, dame Orgueil, règnent sur la terre. A la cour du pape comme à celle de l'empereur, chacun cherche à s'emparer de ce qui appartient à son voisin, et à se mettre en faveur à l'aide de la force, de la bassesse ou de la lâcheté. On ne connaît que l'argent; ce métal est plus aimé que Dieu, et l'on n'est guidé que par la puissance du numéraire. Qui apporte de l'argent est bien reçu et son désir sera exaucé le premier. Tant parmi les hommes que parmi les femmes, l'argent fait commettre bien des infidélités, accumule bien de la honte et achète maints faux témoignages.

L'impudeur, la méchanceté et la luxure ne sont plus aujourd'hui qu'un jeu parmi le clergé. Le pape aussi bien que l'empereur de Rome, tous sont entrés dans l'ordre de Renardie. Chacun ne pense qu'à soi en toutes choses ; je ne sais ce qui en arrivera. Dieu, auquel rien n'est caché, agira pour le mieux d'après sa volonté.

Ici je finis. A quoi servirait que je donnasse des avis au monde, dans des affaires qui me concernent moi-même, et bien assuré de n'éprouver que de l'ingratitude ? il vaut donc mieux que je me taise. Je glisserai légèrement par dessus ces considérations morales. Chacun agit bien dans sa propre pensée, et tâche de tirer parti des circonstances à sa manière. Il est très-

Digitized by Google

difficile, d'ailleurs, de porter un jugement sur ce qui doit arriver; à chacun appartient de se créer une position, et nous devons tous porter notre part de désagréments.

Les parents et amis de Renard prirent aussi congé du Roi, et plus de quarante accompagnèrent le favori. Renard était joyeux de se voir ainsi choyé, soutenu par la protection du Roi, et membre de son conseil privé. Il n'y a pas de mal à tout ceci, pensa-t-il en lui-même, je puis maintenant aider mes amis, perdre mes ennemis, faire bien des choses à ma guise et n'être jamais blâmé. Mais je veux agir prudemment, car j'estime le Roi par-dessus tout.

Renard et ses alliés cheminèrent jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au château de Maupertuis. Devant la porte ils se quittèrent, le cœur plein de joie et la bouche remplie de douces paroles.

Renard les embrassa tous, et les remercia vivement de leur attachement et de la bienveillance qu'ils lui avaient témoignée dans l'adversité. Il offrit à chacun ses services, les assurant qu'au besoin il était résolu de leur sacrifier sa vie et ses biens, ensuite il les quitta. Ils retournèrent chez eux et lui, alla trouver dame Hermeline, qui le reçut avec la plus grande allégresse.

Il lui raconta tout ce qui lui était arrivé à la cour, sans oublier la moindre circonstance. Toute la famille fut bien charmée de l'heureuse issue de l'aventure. Que Renard, sa femme et ses enfants jouissent longtemps de leur bonheur!

Digitized by Google

Quiconque vous racontera, ami lecteur, d'autres choses à ce sujet, que ce que vous venez d'entendre, soyez assuré que ce sont des faussetés. Quant à ce que vous venez de lire, vous pouvez y ajouter pleine foi. Celui néanmoins qui n'y croira pas, soit homme, soit femme, n'est pas incrédule pour cela. Il en est plusieurs qui douteraient moins, s'ils avaient tout vu de leurs propres yeux; mais il y a bien des choses que l'on croit, quoiqu'on ne les ait pas vues. D'ailleurs, on a souvent inventé des sujets de récit, qui n'ont jamais eu de réalité, mais sont destinés à donner des exemples pour apprendre à faire le bien et éviter le mal. Il se pourrait qu'il en fût ainsi dans le cas présent, pour qui comprend bien ce qu'il vient de lire. On peut trouver dans cet ouvrage beaucoup de sens et de sages avis, utiles à chacun si l'on veut en profiter. On n'y dit point de mal de ceux qui sont bons et consciencieux; on n'y parle qu'en général; ainsi que chacun s'applique ce qui lui revient.

Y manque-t-il quelque chose? que celui qui veut améliorer mon récit le fasse, je lui en serai reconnaissant. Qui fait de son mieux ne doit pas être blâmé. Mais aussi, qui voudrait donner un conseil à celui qui trouve à redire à tout? On ne me causera cependant pas la moindre peine, en laissant ce poème tel qu'il est.

Telle est la fin de l'histoire de Renard. Que Dieu nous accorde à chacun la gloire éternelle!

(1) Il a été assez souvent question de bannissement et d'excommunication dans le cours de cet ouvrage, pour que nous ne jugions pas inutile de dire quelques mots de ces sortes de peines : La loi du

Digitized by Google

ban ou bannissement était fréquemment appliquée chez nos ancêtres. *Ban* a d'abord signifié *bannière*, ensuite *édit, publication*, et peu après *bannissement*. Le ban prononcé contre Ernest, duc de Souabe, en 1030, est un des premiers exemples de cette proscription. Voici quelle en était la formule : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, et nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.*

Quant aux excommunications, il en a été lancé une multitude, toutes de forme différente; elles étaient parfois d'une effrayante sévérité. Celle de Louis de Bavière, en 1346, dit entr'autres choses : Omnes seculares potestates ipsum Ludovicum de terris eorum jurisdictioni subjectis pro viribus exterminare tenentur.

Divinam suppliciter imploramus potentiam ut Ludovici præfati, confutet insaniam, ipsumque in manibus inimicorum suorum et eum persequentium tradat corruentem ante ipsos.

Sit maledictus egrediens, sit maledictus ingradiens. Percutiat eum deus amentiâ et cæcitate, ac mentis furore. Cœlum super eum fulgura mittat.

Omnipotens dei ira in hoc et in futuro sæculo exardescat in ipsum.

Orbis terrarum pugnet contra eum, aperiatur terra, et ipsum absorbeat vivum.

Cuncta elementa sint ei contraria. Habitatio ejus fiat deserta, filiique ipsius ejiciantur de habitationibus ejus (1).

(1) Voyez les annales ecclésiastiques de Baronius, t. 6, p. 392.

FIN.

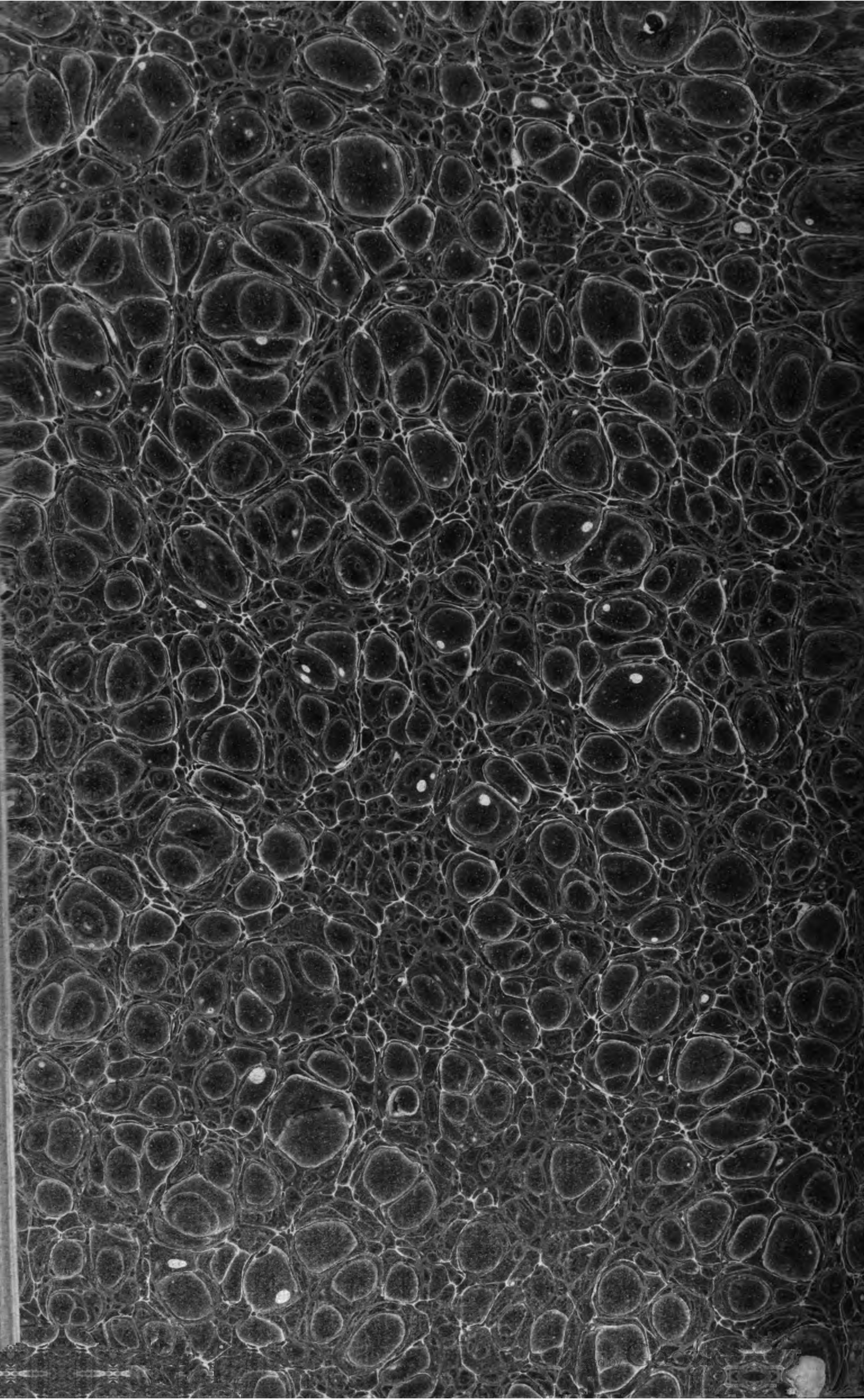
Digitized by Google

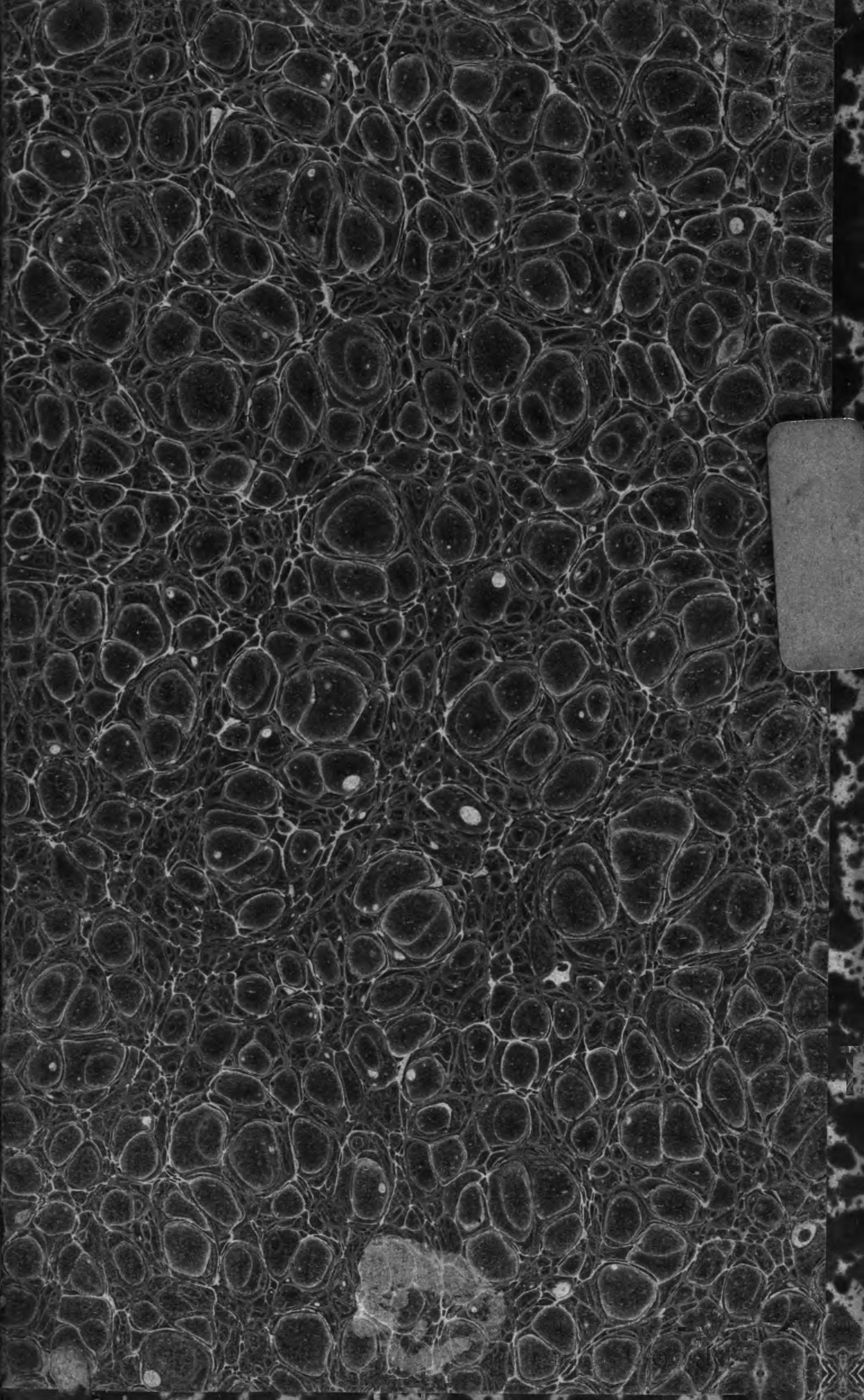
Digitized by Google

2c

76148 2

Digitized by Google




Digitized by Google


Digitized by Google